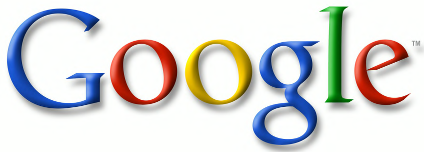

Google

HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

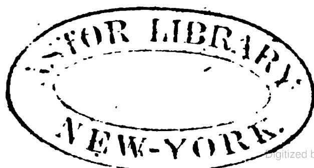
TOME DIXIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

ADMINISTRATION de Périclès ; Origine de la Guerre du Péloponnèse ; Trève entre Sparte & Athènes, nouveaux troubles ; Commencements d'Alcibiade.



'AMOUR de la liberté & de la patrie, avoit fait triompher les Grecs de l'ennemi qui sembloit devoir les anéantir. La honte de tant de défaites, scellée par le plus

humiliant des traités, tenoit les Perſes éloignés de la Grèce. Sans rivaux, ſans ennemis, ſes peuples belliqueux & vainqueurs, pouvoient, au moyen de l'agriculture, du commerce & des arts, augmenter leur puiſſance & leur bonheur. Une malheureuſe rivalité rendit ennemies Athènes & Lacédémone, fit courir aux armes preſque toutes les autres villes, & bientôt cette terre ſi ſouvent arroſée du ſang aſiatique, fut teinte du ſang de ſes concitoyens.

Ariſtides n'étoit plus; Thémiſtocles avoit terminé ſa carrière, & la mort de Cimon laiſſoit, entre les mains de Périclès, la ſouveraine puiſſance. Cet homme célèbre tiroit ſon origine des familles les plus illuſtres d'Athènes. Fils de Xantippe, qui avoit battu à Mycale, les Lieutenants du Grand Roi, il remontoit, par Agariſte ſa mère, à Cliſthènes, Souverain de Sicyone, dont un de ſes ancêtres avoit épouſé la fille.

Plut. in Pericl.

La naiſſance de Périclès & ſa fortune, ſembloient l'appeller au gouvernement de la République. Son ambition devoit le tirer de la foule; mais ſa prudence lui faiſoit attendre les moments, & préparer plus ſûrement, les moyens de

sa grandeur. Quoique jeune, il redoutoit extrêmement le peuple; car il ressembloit beaucoup à Pisistrate, & les vieillards qui se ressouvenoient d'avoir vu ce Prince, retrouvoient dans Périclès, la douceur de sa voix, sa facilité à s'énoncer. Le grand nombre de ses amis lui montroit de loin l'*Ostracisme*; c'est pourquoi il ne s'occupoit nullement des affaires, & ne cherchoit qu'à se distinguer dans les combats, en affrontant les glus grands dangers; mais il se formoit en silence à l'administration. Damon, qui, sous l'apparence d'un maître de musique, cachoit au peuple, un homme habile dans les secrets de la politique, instruisoit le fils de Xantippe dans le grand art de gouverner, en ne paroissant le former que dans celui d'émouvoir les passions.

Au nombre des instituteurs de Périclès, se compte encore Zénon d'Elée: mais le philosophe à qui l'homme d'Etat dût cette élévation, cette roideur qui le caractérisent; celui qui lui éleva le cœur & l'esprit, & lui inspira la gravité, la majesté qu'on voyoit dans ses mœurs & dans ses manières, fut Anaxagore de Clazomènes. C'est à l'école de ce grand homme, que Périclès enrichit son esprit de la connois-

ſance de la nature & des phénomènes céleſtes. La conſtance & la fermeté paroiſſoient ſur ſon viſage, dont le rire n'adoucit jamais la ſévérité. Sa démarche étoit douce & tranquille : lorſqu'il parloit en public, il montroit tant de modeſtie dans ſon geſte & dans ſes habits, que la paſſion la plus violente n'altéra jamais la ſimplicité de ſon air & de ſon port, qui cependant voiloit l'ambition & l'orgueil les plus immodérés. Il ſavoit qu'en ſe montrant rarement, parlant peu, & ne parlant qu'à propos, le peuple ardent à juger, & outrant tout, lui ſuppoſeroit toutes les qualités dont ſa conduite donneroit l'idée. A la décence & à la gravité, il ajouta donc de ſe rendre rare, de ne parler en public que dans certaines circonſtances, & comme le vaiſſeau de Salamine, de ſe réſerver pour les grandes occaſions. Il traitoit les affaires moins importantes par l'entremiſe de ſes amis, par des orateurs qu'il avoit en ſa diſpoſition. Nous avons vu comment il ſe ſervit de l'éloquence d'Ephialtès, pour porter atteinte à l'autorité de l'Aréopage. De ce moment, un vaſte champ fut ouvert à la corruption, qui ne craignit plus

la censure de cette compagnie respectable. Ses membres ne furent presque plus que les spectateurs oisifs de ce qui se passoit dans la République ; & le peuple, pour nous servir de l'expression des poëtes comiques, comme un jeune coursier qui n'a plus de frein, & ne reconnoît plus de maître, se livra à tous les caprices d'une licence effrénée.

La sublime éloquence de Périclès, lui valut le surnom d'*Olympien* (a). Les auteurs comiques, quoiqu'accoutumés de répandre à pleines mains le ridicule, s'accordoient tous à dire, que lorsqu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres, des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre. Un mot de Thucydides son rival dans l'administration, achèvera de peindre cet homme rare. Archidamus, Roi de Sparte, lui demandoit un jour, lequel de Périclès ou de lui étoit le meilleur lutteur : « Quand je l'ai jeté par terre » répondit Thucydides « il soutient qu'il

(*a*) D'autres prétendent qu'il ne dût ce surnom, qu'aux édifices publics dont il embellit Athènes, ou même qu'à la grande autorité qu'il eut dans cette Ville.

» n'eſt pas ſous moi ; & il en fait con-
» venir tous ceux qui nous regardent. »

Ces talents étoient accompagnés d'une circonſpection & d'une timidité très-compatibles avec l'éloquence, & qui ſouvent lui donnent un nouveau luſtre.

Suid. Quand il s'agiſſoit de parler, il n'alloit jamais à ſon tribunal, ſans avoir prié les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fût néceſſaire ou convenable à ſon ſujet. Un *Quint.* auteur attribuoit à Périclès une prière plus politique, en aſſurant qu'il demandoit aux Dieux, de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

Plut. in Pericl. Les grands d'Athènes ne furent pas long-temps ſans prévoir les progrès que pouvoit faire un homme que ſa puiſſance élevoit ſi fort au-deſſus de ſes concitoyens; ils craignirent que cette autorité exceſſive ne dégénérât en monarchie. Thucydides, beau-frère de Cimon, ſe trouvoit ſeul capable de contre-balancer la puiſſance de Périclès. Une haute ſageſſe ajoutoit un nouvel éclat à ſa naiſſance. Moins bon ſoldat que ſon rival, il le ſurpaſſoit dans l'art de manier le peuple à ſon gré. Comme il ne quittoit jamais Athènes, & qu'il s'attachoit toujours à combattre Périclès & à le contredire,

il eût bientôt remis l'équilibre dans la République. Il sépara les citoyens les plus illuſtres, de la multitude avec laquelle ils étoient confondus auparavant. Leurs forces, augmentées par cette réunion, firent contre-poids : le peuple fut partagé en deux corps, dont l'un retint ce nom, & l'autre eut celui de *Nobles*.

De cette diviſion, il dût réſulter de grands mouvements : Périclès n'en eut que plus d'égards pour le peuple. Tous les jours c'étoient des ſpectacles, des feſtins, des fêtes. Au ſein des plaiſirs, il lui faiſoit oublier qu'il ſe préparoit un maître. Alors Athènes l'emporta ſur toutes les villes du monde, par la magnificence de ſes temples, de ſes édifices publics : l'émulation qu'il jetta entre les artiſtes de tous les genres, plaça ſon nom au rang des protecteurs les plus illuſtres des arts.

Le rôle que jouoit Périclès étoit trop brillant, pour ne pas lui attirer l'envie. De-là, les plaintes, les rumeurs, les accuſations fondées ou non fondées, dont Athènes & la Grèce retentirent. On accuſoit Phidias de lui procurer des entrevues avec les plus jolies femmes de la ville, qui venoient dans ſa maiſon ſous prétexte d'admirer ſes ouvrages.

Le théatre rendoit publics les sarcasmes des particuliers. Les poëtes comiques lui imputoient d'entretenir la femme de Ménippus, son ami particulier & son Lieutenant. Les railleries pleuvoient sur les oiseaux, & particulièrement sur les paons que Pyrilampès, un de ses protégés, nourrissoit, disoient-ils, pour en faire des présents aux femmes dont il obtenoit les faveurs. Stésimbrote de Thase alla jusqu'à lui imputer un commerce criminel avec la femme de son propre fils. On lui reprochoit de dissiper en édifices, un argent destiné à d'autres usages; on lui demanda même, en pleine assemblée, ce que les Athéniens, qui n'avoient enlevé de Délos le trésor de la Grèce, que pour le mettre à couvert des Barbares, auroient à répondre aux alliés, après avoir décrié eux-mêmes ce prétexte par la dissipation évidente & honteuse des deniers publics? « Les » Grecs » continuoient-ils « ne re» garderont-ils pas comme une tyrannie » manifeste, que les fonds qu'on leur » a arrachés de force, pour fournir aux » dépenses de la guerre, ne servent » qu'à dorer & embellir Athènes, » comme une femme superbe, qui se

» charge des pierreries du plus grand
» prix ; & qu'on les ait employés à élever
» des statues magnifiques, à construire
» des temples dont la dépense monte à
» mille talents ? »

En effet, le Parthénon avoit coûté cette somme. Mais Périclès ne manquoit pas de raisons, à la vérité plus spécieuses que solides. « Des hommes » disoit-il « qui se sont exposés aux dan-
» gers pour défendre la patrie, & qui
» en ont écarté les Barbares, ne doivent
» aucun compte à ceux qui n'ont fourni
» ni vaisseaux, ni hommes, ni chevaux.
» Quant à l'argent, en remplissant les
» conditions dont on est convenu, il
» n'appartient plus à ceux qui le donnent,
» mais à ceux qui l'ont reçu ». D'ailleurs, la ville étant abondamment fournie de toutes les provisions de guerre, est libre d'employer le superflu des richesses à son embellissement : par-là, continuoit-il, l'ouvrier se sent de l'opulence de l'Etat, les arts prennent une nouvelle vigueur. Tout ce qui peut porter les armes est soudoyé par le public : n'est-il pas juste que ceux qui ne servent point, & les gens qui vivent de leurs bras, participent aussi à la distribution des deniers publics, non à

titre d'aumône, mais en considération du travail ? Athènes abonde en matériaux de toute espèce ; le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès : elle fourmille d'ouvriers en tout genre. Une classe particulière d'hommes se charge du transport de ces matériaux par mer ; d'autres s'en occupent par terre. Les ouvrages publics entretiennent une foule d'ouvriers de tout âge & de tout sexe.

Les orateurs de la faction de Thucydides ne s'en laissoient point imposer par ces discours, & ne cessoient d'accuser Pèriclès d'avoir dissipé les finances, perdu les revenus de l'Etat. « Trouvez-» vous » dit-il un jour en pleine assemblée » que la dépense que j'ai faite, soit » trop forte ? —— Beaucoup trop » s'écria-t-on tout d'une voix. « Eh ! bien » repliqua-t-il « elle sera à mon compte, » & non au vôtre ; mais aussi, je serai le » seul dont le nom paroîtra dans les ins-» criptions ». Alors le peuple demanda, à plus haute voix encore, qu'ils fussent achevés aux dépens du public.

Il n'étoit pas possible que les deux partis qui divisoient la République, ne causassent quelque révolution : la rupture de Péricls & de Thucydides

en vint au point, que le banniſſement de l'un ou de l'autre pouvoit ſeul remettre la tranquillité dans l'Etat. Périclès l'emporta; Thucydides fut banni par l'Oſtraciſme, ſa faction diſſipée, tout eſprit de parti éteint; & Périclès, ſeul maître des affaires, ſe vit enfin à l'extrémité du chemin dans lequel ſon ambition l'avoit engagé. Alors un ſimple particulier d'Athènes diſpoſa à ſon gré des finances, des troupes, des vaiſſeaux. Les îles & les mers lui furent ſoumiſes; ſeul il poſſédoit cette domination qui s'étendoit & ſur les Grecs & ſur les Barbares. L'obéiſſance & la fidélité des nations ſoumiſes, l'amitié des rois, les traités faits avec pluſieurs princes, en la rendant plus ſolide & plus ſtable, donnoient à celui qui faiſoit mouvoir cette vaſte machine, un degré d'autorité & de conſidération dont jamais encore aucun Grec n'avoit joui.

Depuis ſix ans, la nation étoit en paix. Mais pouvoit-elle être durable cette paix, entre une multitude de petits Etats jaloux les uns des autres, & dont pluſieurs aſpiroient à quelque choſe de plus qu'à l'égalité? Une conteſtation qui s'étoit élevée entre les Samiens & les Miléſiens, au ſujet de la ville de Priène,

Av. J. C. 441.
Diod. l. 12. p. 88.
Thucyd. l. 1. p. 74.
Plut. in Pericl.

remit les armes à la main des Grecs.
Av. J. C. 441. Les Miléſiens ayant été battus, vinrent implorer la protection d'Athènes : ils étoient accompagnés de quelques Samiens, qui vouloient introduire dans leur patrie, une nouvelle forme de gouvernement. Les Athéniens parlent en maîtres, ordonnent aux habitants de Samos de mettre bas les armes, & de venir à Athènes s'expliquer ſur leurs différends avec ceux de Milet. Ils refuſent : Périclès reçoit ordre de marcher contr'eux. On prétend qu'il n'entreprit cette guerre, que pour faire plaiſir à Aſpaſie, qui étoit de Milet.

Cette femme ſingulière, dont il fut d'abord l'écolier, puis l'amant & enfin l'époux, avoit quitté ſa patrie pour venir à Athènes, où il eſt probable qu'elle prit des leçons dans tous les genres ; car elle recherchoit avec autant d'ardeur les plaiſirs de l'eſprit, que ceux des ſens. Sa maiſon devint une école où l'on dit qu'elle trafiquoit également de ſavoir & de galanterie. L'amour d'une beauté ſéduiſante avoit, ſans doute, autant de part aux aſſiduités de Périclès, que l'amour des ſciences. Ses ennemis en plaiſantoient ; mais ſes amis ſoutenoient qu'il s'attachoit à Aſpaſie,

comme à une personne très-savante & très-habile dans ce qui concernoit la politique & le gouvernement. Les agréments du maître faisoient disparoître la sécheresse des préceptes ; &, ce qui pourroit faire croire que ce maître n'étoit pas sans mérite, c'est que Socrates lui rendoit quelquefois visite avec ses amis. Les talents de la Milésienne attiroient chez elle une foule d'Athéniens, avides de ses leçons. Ses plus intimes amis y menoient même assez souvent leurs femmes, quoiqu'elle entretînt dans sa maison un grand nombre de courtisannes. Périclès l'alloit voir deux fois le jour ; & la rupture qui éclata entre sa femme, & lui, ne permet pas de douter, que son attachement pour Aspasie ne fût une véritable passion. Périclès avoit épousé sa parente, veuve d'Hipponicus, & en avoit eu deux fils, Xantippe & Parrhalus. Il proposa à sa femme un troisième mari, qu'elle préféra à un époux infidèle, & Périclès donna sa main à la belle Milésienne, qui sut lier l'hymen par un amour constant.

Av. J. C. 441.

Athen. l. 13.

Plut. in Pericl.

Les poëtes comiques ne manquèrent pas de s'égayer sur les deux époux. Ils appelloient Aspasie, la *nouvelle Omphale*, *Déjanire*, *Junon* ; Cratinus la

Av. J. C. 441. traita ouvertement de courtisanne. Il la peignit des plus noires couleurs. « Elle accoucha » dit-il, en parlant de sa mère « de cette Junon, de cette » Aspasie qui s'est déshonorée par tant » de débauches & d'impudicités ». Selon Eupolis, Périclès avoit eu un fils naturel de sa maîtresse ; il s'en informe lui-même, dans une des pièces de ce mordant comique : « Et mon fils naturel, » vit-il encore »? — Il y a long-temps » lui répond un interlocuteur « qu'il se» roit marié, s'il ne craignoit d'avoir » une femme aussi libertine que sa » mère. »

Athen. l. 13. On ignore si Aspasie accompagna son époux à Samos ; mais on sait que les courtisannes qui suivirent Périclès dans cette expédition, furent amplement dédommagées des frais du voyage, puisqu'elles consacrèrent une partie du prix de leurs faveurs, à élever dans cette ville, un monument en l'honneur de Vénus surnommée *aux Roseaux*.

Diod. l. 12. p. 88. 89. Thucyd. l. 1. p. 74. 75. Plut. in Pericl. Périclès, à la tête de quarante vaisseaux, se rend maître de Samos. L'Oligarchie y est remplacée par le gouvernement populaire : une taxe de quatre-vingt talents, punit les Samiens de leur révolte ; cinquante des principaux, &

autant d'enfants, sont pris en otage, & envoyés à Lemnos.

Av. J. C. 441.

Le vainqueur eut l'occasion la plus favorable d'amasser de grandes richesses. Chacun des otages lui offrit un talent pour sa rançon : ceux des citoyens qui avoient intérêt que le gouvernement ne devînt point démocratique, lui en offrirent plusieurs : le Perse Pisouthnès, gouverneur de Sardes, qui savoit que les grands de Samos tenoient le parti des Perses, lui envoya dix mille pièces d'or. Périclès, victorieux par les armes, ne se laissa point séduire par l'argent. Il mit garnison dans la ville, & revint, en peu de jours, rapporter lui-même la nouvelle de ses succès.

La présence de Périclès avoit contenu les Samiens : son absence laissoit un libre cours à la fermentation des esprits. Les partisans de l'aristocratie vont trouver le gouverneur de Sardes, obtiennent de lui un détachement de sept-cents hommes, &, au moyen des intelligences qu'ils entretenoient dans la place, ils s'y introduisent avec ce renfort, pendant la nuit, chassent leurs adversaires, volent à Lemnos, enlèvent les otages que Périclès y avoit mis en dépôt, reviennent avec une extrême dili-

gence, se fortifient dans Samos, & se
Av. J. C. déclarent hautement ennemis d'Athènes.
441. Déjà les révoltés, soutenus des peuples de Byzance, se préparoient à marcher contre Milet: Périclès se montre, suivi de soixante vaisseaux.

Le Général Athénien ne trouva plus dans les Samiens, cette consternation, cette épouvante qui avoient facilité sa première expédition : il avoit à combattre des hommes résolus de se défendre, & de lui disputer l'empire de la mer. Vainqueur dans un combat naval, il s'empara du port, quoiqu'il eût détaché seize vaisseaux pour épier la flotte de Phénicie, & faire venir du secours de Chio & de Lesbos. Ensuite, renforcé de quarante vaisseaux d'Athènes, & de vingt-cinq de Chio & de Lesbos, il descend dans l'île, défait les ennemis, enferme leur ville d'un triple mur, & les assiége par mer. Mais chaque jour, de furieuses sorties prouvent aux Athéniens, que Samos se défendra jusqu'à la dernière extrémité.

Cependant Périclès, laissant une partie de sa flotte devant la place, vole, avec soixante voiles, au-devant des vaisseaux de Phénicie, que les Perses envoyoient au secours de l'île. Les in-

sulaires profitent de son absence, attaquent le reste de sa flotte, font un grand nombre de prisonniers, coulent à fond la plus grande partie des vaisseaux, deviennent maîtres de la mer, & font entrer à Samos, toutes sortes de provisions de guerre & de bouche.

Av. J. C. 441.

Périclès n'a pas plutôt appris cet échec, qu'il revient sur ses pas. Soixante vaisseaux d'Athènes, trente de Chio & de Mytilène se joignent aux siens. Avec une augmentation de forces aussi considérable, il défait en bataille rangée, Mélessus, Général des Samiens, qui étoit venu à sa rencontre, &, ayant resserré les ennemis dans leurs murailles, il se contente de les tenir bloqués, aimant mieux devoir la prise de Samos au temps & à la disette, que de l'acheter par le sang de ses concitoyens.

Les Samiens, neuf mois après, furent enfin obligés de se rendre. Périclès entra en vainqueur dans Samos : il fit punir les auteurs de la sédition, exigea des citoyens les frais de la guerre, qu'il fit monter à deux-cents talents ; il leur enleva tous leurs vaisseaux, fit raser leurs murs, &, après y avoir établi de nouveau la démocratie, il revint dans sa patrie, fit des obsèques magnifiques à

Av. J. C. 441.

ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funèbre.

Il s'acquitta de ce devoir avec une telle éloquence, que, lorsqu'il fut descendu de la tribune, toutes les femmes accoururent l'embrasser, & lui mirent sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlète victorieux dans les jeux publics. La seule Elpinice s'approchant de lui : « Voilà » lui dit-elle « des exploits bien glorieux, & » qui méritent des couronnes, d'avoir » fait périr tant de braves citoyens, non » en combattant contre les Phéniciens » & les Mèdes, comme mon frère » Cimon, mais en réduisant une ville » alliée & descendue d'Athènes. » Périclès, dit-on, se contenta de lui répondre tout bas, en souriant, par ce vers d'Archiloque :

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

On touchoit au moment qui devoit rompre la trève conclue entre les Athéniens & les Péloponnésiens, après la prise de l'Eubée, & causer la plus cruelle guerre qu'eurent jamais les Grecs entr'eux. La jalousie que Sparte conçut

de la grandeur d'Athènes, fut la véritable cause de cette guerre. En voici le prétexte.

Av. J. C. 439.

Le peuple d'Epidamne, colonie des Corcyréens, chassa, dans une sédition, les principaux de la ville, qui, s'étant ligués avec les Illyriens, vinrent y mettre le siége, & réduisirent les habitants à de telles extrémités, qu'ils se virent contraints d'implorer la protection de Corcyre. Cette Ville n'ayant pas écouté leurs prières, l'Oracle les adressa aux Corinthiens, qui, jaloux de la puissance de Corcyre, &, sous prétexte qu'elle ne leur rendoit pas les honneurs dûs par une colonie à sa métropole, firent passer à Epidamne, des troupes & de nouveaux habitants. Aussitôt les Corcyréens y envoient une flotte; ils somment la ville de recevoir les bannis, de chasser la garnison & les nouveaux habitants; &, sur son refus, ils mettent le siége devant la place.

Thucyd. l. 1. p. 17-42. Diod. l. 12. p. 90-93. Plut. in Pericl.

Corinthe n'abandonne point son alliée; sa flotte, ayant à bord une armée de débarquement, se prépare à faire voile. Dans ces conjonctures, les Corcyréens proposent de prendre des arbitres; Corinthe refuse de l'écouter, avant qu'ils aient rappellé leur flotte, & con-

Av. J. C. 438.

gédié les Barbares leurs auxiliaires. Un combat naval s'engage ; les Corinthiens sont défaits, Epidamne ouvre ses portes aux vainqueurs, qui, restés maîtres de la mer, cinglent vers Leucade, ancienne colonie des Corinthiens, ravagent le pays ; & irrités contre les Eléens, qui avoient fourni de l'argent & des vaisseaux à leurs ennemis, brûlent le port de Cyllène, se répandent dans les terres des alliés de Corinthe, & mettent tout à feu & à sang.

Av. J. C. 438.

Les Corinthiens préparoient de nouvelles forces ; ils attiroient de toutes parts, des constructeurs : les Corcyréens, de leur côté, ne demeuroient pas oisifs ; & cette émulation réciproque annonçoit des évènements extraordinaires.

Av. J. C. 437.

Ces derniers, qui n'étoient point compris dans le traité des Athéniens avec les habitants du Péloponnèse, envoyèrent des Ambassadeurs à Athènes, pour solliciter son alliance, & lui demander du secours : ceux de leur métropole les y suivirent. Les Athéniens, après une longue délibération, résolurent en apparence de garder la neutralité ; ce qui ne les empêcha pas de conclure une ligue défensive avec Corcyre, dont les forces maritimes &

Av. J. C. 436.

l'heureuse position à l'égard de la Sicile & de l'Italie, ne leur permettoit pas de refuser les offres. Cependant ils se disposent à secourir la colonie de Corinthe, & font partir dix vaisseaux, sous la conduite de Diotime, de Protéas, & de Lacédémonius fils de Cimon.

Av. J. C. 436.

Les Corinthiens ayant armé quatre-vingt-dix vaisseaux, auxquels se joignirent soixante de leurs alliés, envoyèrent une flotte à Corcyre, pour décider la querelle. Les Corcyréens allèrent au-devant d'eux avec cent-dix vaisseaux, sans compter ceux des Athéniens, & vinrent se placer vis-à-vis des ennemis, à la vue de l'une des îles Sybotes. L'infanterie resta au cap de Leucymne, avec mille Zacynthiens. Les Corinthiens, ayant avec eux plusieurs Barbares de la contrée, leurs alliés de tous les temps, après s'être munis de vivres pour trois jours, quittèrent de nuit le port de Chimère, à la hauteur duquel ils étoient mouillés, &, sur le point du jour, ils découvrirent les Corcyréens, qui s'étoient mis au large pour aller à leur rencontre.

Dès le premier choc, les vaisseaux demeurèrent engagés, sans pouvoir se

Av. J. C. 436.

démêler pour revenir à la charge, à cause de la confusion & de leur nombre. Les Athéniens, sans entrer dans la mêlée, se contentoient d'intimider les ennemis, & de secourir leurs alliés, quand ils avoient le dessous.

L'aîle droite des Corinthiens composée de Barbares, avoit été rompue par ceux de Corcyre, qui ayant poursuivi les fuyards jusqu'à terre, & étant descendus sur le rivage, avoient brûlé leurs tentes abandonnées, & pillé le camp. A l'aîle gauche, où les Corinthiens combattoient eux-mêmes, les Corcyréens avoient le dessous. Les Athéniens les voyant plier, attaquent les Corinthiens, qui, au lieu de s'amuser à faire des prisonniers, tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & qui, ayant poursuivi les ennemis jusqu'à terre, retournèrent au lieu du combat : ils enlevèrent une grande partie de leurs morts, & les portèrent à Sybote, où les Barbares de la contrée étoient venus les joindre. Ensuite se rassemblant, ils firent voile contre les Corcyréens, qui s'avancèrent avec les Athéniens & ce qu'ils purent ramasser de vaisseaux en état de combattre, pour les empêcher de faire une descente dans leur île.

Il étoit déjà tard; ils avoient chanté l'hymne du combat, lorsque les Corinthiens, qui découvrirent vingt vaisseaux Athéniens qui venoient rejoindre les dix premiers, se retirèrent tout à coup. La flotte Athénienne ayant passé à travers les débris des vaisseaux & des morts, aborde à Leucymne, où les Corcyréens étoient campés; & le lendemain, tous ensemble, ils s'avancent contre les Corinthiens. Le Général réclama la foi des traités, & prétendit qu'on ne pouvoit, sans une infraction manifeste, l'attaquer & l'empêcher de naviguer jusqu'à Corcyre. « Nous ne » vous attaquons point » répondirent les Athéniens, « nous n'ignorons pas les » traités, mais nous donnons du secours » aux Corcyréens nos alliés : vous » pouvez naviguer où il vous plaira, » nous n'y apporterons aucun obstacle; » nous vous prévenons seulement que, » si vous veniez à menacer les posses- » sions de Corcyre, nous ne néglige- » rions rien pour nous opposer à vos » entreprises. »

Av. J. C. 436.

Les Corinthiens se retirèrent après avoir élevé un trophée, emmenant plus de mille prisonniers, dont ils vendirent huit-cents, qui étoient esclaves, réser-

vant deux-cents cinquante des princi-
Av. J. C. 436. paux de l'île, auxquels ils firent les meilleurs traitements, dans l'espoir de s'en emparer par leur entremise.

Av. J. C. 435. Corinthe témoignoit hautement son ressentiment contre Athènes. D'un autre côté, Perdiccas, Roi de Macédoine, indigné que les habitants de cette ville eussent traité avec Philippe son frère, & Derdas son cousin, ses ennemis, leur avoit déclaré la guerre, avoit sollicité contr'eux les Lacédémoniens, fait alliance avec Corinthe, & incité secrètement à la révolte, les Chalcidiens de la Thrace, & les Bottiéens, comptant, à l'aide de ces peuples qui couvroient ses frontières, résister facilement à ses nouveaux ennemis.

Tant de mouvements présageoient des désastres aux Athéniens. « Il me » semble » disoit Périclès « voir la guerre » qui vient du côté du Péloponnèse, & » qui s'avance à grands pas ». Prévoyant que Corinthe ne demeureroit pas tranquille avec tant de sujets de haine, les Athéniens préférèrent d'attaquer l'ennemi, à l'attendre. Ils ordonnèrent donc aux habitants de Potidée, Colonie Corinthienne, mais tributaire d'Athènes, de leur livrer des otages, de secouer le

le joug de leur métropole, & d'abattre le mur qui défendoit l'entrée de la presqu'île de Pallène, où cette ville étoit située. L'exécution de ces ordres étoit confiée à une flotte de trente vaisseaux chargés de mille hommes, qu'ils envoyoient contre Perdiccas. Av. J. C. 435.

A cette nouvelle, les Potidéens députent à Athènes, pour parer le coup qui les menace: ils envoient en même temps des ambassadeurs à Sparte avec ceux des Corinthiens, pour se ménager la protection de cette ville. Athènes inflexible, ne veut point révoquer le décret. Les Lacédémoniens promettent aux Potidéens d'entrer dans l'Attique, si les Athéniens les attaquent. Sur cette confiance, ils font une ligue avec les Chalcidiens & les Bottiéens, & se soulèvent. Les premiers, à la persuasion de Perdiccas, ayant détruit leurs villes maritimes, en transportèrent les habitans à Olynthe, qu'ils fortifièrent, & où ils subsistèrent du produit des terres dont le Roi de Macédoine leur abandonna la culture.

L'armée navale des Athéniens arrivée en Thrace, ne se jugeant pas assez forte pour réduire Potidée & les autres villes qui avoient suivi sa révolte, &

Av. J. C. 435.

pour soutenir en même temps la guerre contre Perdiccas, fit voile en Macédoine & se joignit à Philippe & aux frères de Derdas, qui étoient entrés dans ce royaume.

D'un autre côté, les Corinthiens craignant pour Potidée, y font passer deux mille hommes aux ordres d'Aristée. Les Athéniens font partir un pareil nombre de troupes avec quarante nouvelles galères. Callias, qui conduisoit ces troupes, assisté de quatre autres Généraux, ayant joint les mille soldats qui s'étoient déjà emparés de Thermes & assiégeoient Pydne, continuèrent avec eux, le siége de cette ville: mais, pressés par la révolte des Potidéens & par la venue des Corinthiens, ils traitèrent avec Perdiccas, &, quittant la Macédoine, tirèrent vers Potidée, côtoyés par leur flotte.

Les Potidéens & les troupes d'Aristée les attendoient près d'Olynthe, dans le détroit de la presqu'île de Pallène, où ils étoient campés. Le dessein de ce Général étoit d'observer la contenance des ennemis, tandis que les Chalcidiens & les alliés qui étoient hors de l'isthme, demeureroient à Olynthe avec les deux-cents chevaux

de Perdiccas, pour enfermer les Athéniens, s'ils se présentoient vers Potidée, & les prendre en tête & en queue: mais Callias & ses collègues, après avoir détaché leur cavalerie & quelques alliés, pour s'opposer aux troupes qui étoient dans Olynthe, s'avancèrent vers Potidée, & se rangèrent en bataille à l'isthme. L'aîle que commandoit Aristée, enfonce tout ce qui se trouve devant elle, & poursuit l'ennemi assez loin : le reste de son armée plie, & se jette dans Olynthe.

Av. J. C. 431.

Aristée voyant ses troupes défaites, balança quelque temps s'il s'y retireroit aussi; mais jugeant plus convenable de se jetter dans Potidée, qui étoit plus voisine & plus en danger, il rallia ses gens, & fit sa retraite en suivant le rivage de la mer, & passant sur des pierres qui bordoient la muraille.

Les Athéniens ne perdirent, dans cette journée, que cent-cinquante hommes, parmi lesquels étoit Callias: la perte fut double du côté des ennemis. Les vainqueurs élevèrent un trophée, & rendirent aux Potidéens, leurs morts. Aussitôt ils s'approchèrent de la Ville, & tirèrent un mur du

Av. J. C. 435.

côté d'Olynthe, pour l'empêcher de recevoir aucun ſecours : mais n'ayant pas aſſez de troupes, ils n'en purent faire autant du côté de la Pallène. On l'apprit à Athènes, & l'on envoya un renfort de ſeize-cents hommes, ſous la conduite de Phormion, qui fit élever l'autre mur : ainſi, la Ville ſe trouva bloquée par terre & par mer, au moyen de la flotte.

Ariſtée, ſans eſpérance de ſecours, propoſa d'abandonner la place au premier vent favorable, & de n'y laiſſer que cinq-cents hommes, du nombre deſquels il s'offrit d'être. Son avis n'ayant point été accueilli, il ſortit ſecrètement, ſe retira dans la Chalcide, & dépêcha dans le Péloponnèſe, pour ſolliciter du ſecours.

Av. J. C. 434-432. *Thucyd. l. 1. p. 42-58. Plut. in Pericl.*

Tous les eſprits fermentoient dans la Grèce. Corinthe s'indignoit qu'Athènes eût oſé aſſiéger une de ſes colonies ; les Athéniens ſe plaignoient qu'on eût fait ſoulever une place de leurs alliés, leur tributaire, & qu'on la ſoutînt dans ſa révolte. La guerre n'étoit cependant pas déclarée ; car juſqu'alors, les Corinthiens avoient agi de leur chef, ſans conſulter leurs alliés : mais ils ne virent pas plutôt le ſiége

de Potidée formé, que, craignant de perdre une place de cette importance, ils les firent solliciter, & dépêchèrent conjointement à Lacédémone, pour accuser les Athéniens d'avoir rompu la paix. Les Eginètes, qui gémissoient dans une espèce d'esclavage, n'osant se déclarer ouvertement accusateurs des Athéniens, portèrent secrètement leurs plaintes.

Av. J. C. 434 - 432.

Les Lacédémoniens donnèrent audience à leurs alliés, & à tous ceux qui avoient à se plaindre des Athéniens. Les Mégariens accusèrent ces peuples de leur avoir, au préjudice des traités, interdit leurs foires, leurs marchés, & fermé tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Corinthiens alors voyant les Lacédémoniens irrités, les engagèrent à déclarer la guerre aux Athéniens, dont les ambassadeurs osèrent, pour les justifier, prononcer cet étrange aveu de leurs sentiments. « C'est » de tout temps, que les plus forts » sont les maîtres : nous ne sommes » pas les auteurs de cette loi, elle est » fondée sur la nature ». La plus grande partie des voix ayant été pour la guerre, il fut décidé qu'on assembleroit tous ceux du parti, pour agir d'un commun accord.

Av. J. C. 434 - 432.

D'après l'odieux principe que les Athéniens n'avoient pas craint d'exposer devant une partie de la Grèce assemblée, ils ne mirent plus de bornes à leur ambition & à leur injustice. La haine de Sparte la portoit à chercher la guerre; l'ambition de Périclès en hâta le moment. Ses ennemis remuoient ; on exigeoit qu'il rendît ses comptes; l'embarras où le jetoit cette demande, l'agita au point de le rendre malade. Alcibiades, son neveu, qui étoit élevé près de lui, le voyant dans un chagrin mortel, lui en demanda la cause: « Je » pense » lui répondit Périclès « au » moyen de rendre mes comptes »: — « Vous feriez beaucoup mieux » reprit Alcibiades « de penser au moyen » de n'en point rendre ». Ce mot frappa Périclès, & comprenant qu'une guerre considérable pouvoit seule distraire les Athéniens, de ce moment il la résolut, & toutes ses démarches tendirent à ce but.

Thucyd. l. 1. p. 76-98. Plut. in Pericl. Diod. l. 12. p. 95 - 97.

Les Lacédémoniens se confiant à l'Oracle, qui leur promettoit la victoire, avoient assemblé une seconde fois leurs alliés. La guerre avoit été résolue ; on s'occupoit des préparatifs, &, pour se donner plus de prétextes, les La-

cédémoniens envoyèrent à Athènes, demander le bannissement de ceux qui se trouvoient chargés de la malédiction de Cylon. C'étoit attaquer indirectement Périclès, qu'ils savoient être de la race de ces sacrilèges. Cette ruse eut un succès contraire à celui qu'ils en avoient attendu; car, au lieu de rendre ce Général odieux au peuple, elle augmenta la confiance qu'il avoit en lui, en faisant voir que ses ennemis ne le haïssoient, que parce qu'ils le craignoient. Les Athéniens répondirent à cette demande, en exigeant qu'on expiât le sacrilège commis au Ténare. Les Lacédémoniens avoient autrefois enlevé du Temple de Neptune, qui étoit sur ce promontoire, les suppliants des Hilotes, & les avoient massacrés. Ainsi, cette première ambassade ne se passa qu'en accusations réciproques de sacrilèges.

Av. J. C. 434 - 432.

Il en vint une seconde, pour demander la levée du siége de Potidée, faire remettre en liberté les Eginètes, & révoquer le décret porté contre les Mégariens. Les Athéniens ne voulurent entendre à aucune de ces propositions.

Archidamus étoit l'auteur de toutes ces démarches: il n'oublioit rien pour

Av. J. C. 434-432.

adoucir les alliés ; & il eſt certain que les Athéniens, malgré tous les autres ſujets de plainte qu'ils avoient donnés contr'eux, n'auroient point eu la guerre, s'ils euſſent voulu révoquer le décret porté contre Mégare: mais c'étoit préciſément le point que Périclès combattoit avec le plus de véhémence, mettant tout en œuvre pour enflammer le peuple & l'irriter davantage. Il ne ceſſoit d'alléguer une loi, qu'il avoit portée lui-même, & qui défendoit expreſſément d'ôter le tableau ſur lequel étoit écrit le décret contre Mégare: « Eh bien »! lui dit un des ambaſſadeurs » « ne l'ôtez point ; tournez-le ſeulement ; » il n'y a point de loi qui le défende ». Cette plaiſanterie ne changea rien à la réſolution de Périclès ; il avoit d'ailleurs, contre les Mégariens, un ſujet de haine particulière, qu'il cherchoit à couvrir de l'intérêt public.

Quelques jeunes-gens d'Athènes s'étoient aviſés dans l'ivreſſe, d'aller à Mégare & d'en enlever une courtiſanne nommée Simétha. Les Mégariens, par repréſailles, étant venus à Athénes, en emmenèrent deux courtiſannes d'Aſpaſie. Telle fut, dit-on, une nouvelle cauſe de cette guerre ſi funeſte à toute la Grèce.

La chaleur avec laquelle Périclès prit les intérêts de ſon amante, donna lieu au décret dont on a parlé plus haut, & à ſon opiniâtreté à en ſoutenir l'exécution : mais, pour cacher ſa haine ſous le motif du bien public, il avoit profité d'un évènement qui s'étoit préſenté. On accuſoit les Mégariens d'avoir enſemencé les terres conſacrées aux Déeſſes d'Eleuſis ; Périclès fit ordonner qu'on enverroit inceſſamment à Mégare, un héraut, pour ſe plaindre de ce ſacrilège. Le décret étoit conçu en termes qui ne reſpiroient qu'humanité, douceur, & ne tendoit, en apparence, qu'à pacifier tous les différends. Malheureuſement, Anthémocritus, qui portoit ces ordres, mourut dans le voyage. Les Mégariens furent ſoupçonnés d'avoir contribué à ſa mort. Athènes auſſitôt lança un décret, dans lequel le peuple déclaroit à Mégare une haine immortelle, décernoit la mort à tous les Mégariens qui paroîtroient dans ſes murs, & ordonnoit que les Généraux, en prêtant le ſerment ordinaire, jureroient d'envoyer tous les ans, ravager deux fois le territoire de cette Ville.

Av. J. C. 434-432.

Il ſurvint un autre évènement, qui ne fit qu'affermir Périclès dans l'in-

Av. J. C. 434 - 432.

tention où il étoit de suivre le conseil d'Alcibiades. Phidias avoit fait la statue de Minerve : le crédit dont cet artiste jouissoit auprès de Périclès, lui avoit attiré beaucoup d'ennemis, qui, pour éprouver en sa personne, quels seroient les sentiments du peuple envers son protecteur, suscitèrent contre Phidias, un de ses élèves, à qui ils persuadèrent d'aller se rendre suppliant dans la place publique, & de demander sûreté, pour s'y porter accusateur de son maître.

Le peuple agréa sa demande : Phidias fut poursuivi juridiquement, comme ayant soustrait une partie de l'or qui lui avoit été donné pour la statue de Minerve. Il se lava aisément de cette imputation ; car Périclès, prévoyant, sans doute, ce qui arriveroit, avoit conseillé à son ami, d'employer cet or de manière qu'on pût l'enlever à volonté pour le peser ; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit encore à combattre d'autres ennemis, que ceux que lui attiroit l'attachement de Périclès : l'envie qu'excitoient contre lui la beauté de ses ouvrages, & sa réputation. On ne lui pardonnoit point sur-tout, de s'être

représenté lui-même, sous la figure d'un vieillard chauve qui lève une grosse pierre de ses mains, dans la bataille des Amazones qu'il avoit gravée sur le bouclier de la Déesse, & d'y avoir fait une très-belle figure de Périclès, combattant contre une de ces femmes guerrières, de manière que sa main, qui étoit levée pour lancer un javelot & qui lui couvroit une partie du visage, paroissoit faite pour en dérober la ressemblance, en la laissant néanmoins deviner.

Av. J. C. 434 - 432.

Phidias traîné en prison, y mourut de maladie, ou, selon d'autres, du poison que ses ennemis lui donnèrent, pour avoir sujet de calomnier Périclès (a). Leur haine ne s'en tint point à ces violences. Le poëte comique Hermippus, accusa Aspasie d'impiété, & de recevoir chez elle des femmes libres, pour les prostituer à Périclès. Diopitès porta le décret dont nous avons parlé dans l'époque précédente. Périclès songea d'abord à sauver As-

(a) D'autres encore assurent que l'artiste fut seulement exilé, & que depuis il fit la célèbre statue de Jupiter à Olympie.

Av. J. C. 434-432.

paſie. Ses prières, les larmes qu'il verſa pendant le plaidoyer, émurent les juges, qui la declarèrent innocente. Mais, craignant de n'avoir pas le même ſuccès dans l'affaire de Diopitès, il fit ſortir Anaxagore de la ville. Quant à ce qui le regardoit perſonnellement, voyant qu'il avoit extrêmement offenſé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'iſſue de ce jugement, il ſe détermina de hâter l'exécution du projet qu'il méditoit, & réſolut d'ôter au peuple, en l'engageant dans une guerre ſérieuſe, le loiſir de l'inquiéter par des imputations ridicules, ou par une recherche trop exacte de ſes comptes; prévoyant bien que, dans un dangèr éminent, la Ville ne manqueroit pas de ſe jetter entre ſes bras, & de ſe repoſer ſur lui de ſon ſalut.

Contre de pareilles raiſons, toutes celles des Lacédémoniens devoient être inutiles: ils tentèrent cependant une troiſième ambaſſade, où ils promettoient de ne point troubler la paix, pourvu qu'Athènes laiſſât la Grèce en liberté.

On mit l'affaire en délibération dans l'aſſemblée du peuple. Les avis étoient partagés; Périclès monte à la tribune;

il parla en cette occaſion, avec un feu que l'intérêt particulier rendoit plus véhément encore. Il fit voir que la caſſation du décret de Mégare, ſur laquelle on inſiſtoit le plus, n'étoit pas auſſi indifférente qu'elle le paroiſſoit; que la demande des Lacédémoniens n'étoit qu'une tentative pour ſonder la diſpoſition des Athéniens, & connoître ſi on pouvoit les ébranler en les intimidant; que reculer en cette occaſion, ſeroit montrer de la crainte & avouer ſa foibleſſe. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de céder à Sparte, l'empire de la Grèce, qu'Athènes s'étoit acquis par ſon courage & ſa fermeté. Souſcrire en ce point aux volontés des Lacédémoniens, ſeroit les enhardir à preſcrire aux Athéniens de nouvelles loix; au lieu qu'en réſiſtant vigoureuſement, Sparte ſeroit contrainte de traiter Athènes, au moins comme ſon égale. On pouvoit, ſur les conteſtations préſentes, prendre des arbitres, & les terminer à l'amiable; mais il ne convenoit point aux Lacédémoniens, d'ordonner impérieuſement à Athènes, de lever le ſiége de Potidée, de rendre la liberté aux Eginètes, & d'anéantir le décret porté contre Mégare. Une

Av. J. C. 434-432.

Av. J. C. 434 - 432. pareille conduite étoit directement contraire au traité, qui portoit expressément que les différends entre les alliés, seroient vuidés par des voies pacifiques, & sans se dessaisir de ce qu'on possédoit. Au reste, le moyen de n'être plus obligé de disputer toujours ses droits, étoit de les défendre les armes à la main. Pour montrer à ses concitoyens, sur quoi il fondoit l'espérance du succès, Périclès leur fit une description magnifique de l'état actuel de la République; il détailla ses richesses, fit l'énumération de ses flottes, de ses troupes de terre & de mer, de celles de ses alliés.

Les citoyens, à la faveur d'une longue paix, s'étoient tous enrichis. Il les compara aux Lacédémoniens, pauvres en toutes choses, & sur-tout inférieurs de beaucoup en forces maritimes. Il avertit les Athéniens de ne point hazarder de combat dans leur pays contre les Péloponnésiens, qui avoient plus de troupes qu'eux; de compter pour rien le ravage de leurs terres, mais pour beaucoup la perte des hommes. Toute leur politique devoit se borner à la garde de leur ville, & à la conservation de l'empire de la mer, qui, tôt ou tard,

les rendroit maîtres de leurs ennemis. Après d'autres considérations, tirées du caractère & du gouvernement intérieur des deux Républiques ; l'une, incertaine dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution ; l'autre, décidée & maîtresse de ses résolutions, Périclès termina ainsi son discours : « il ne reste » maintenant qu'à renvoyer les ambassa-» deurs avec cette réponse : Nous per-» mettons le commerce d'Athènes aux » Mégariens, pourvu que Sparte n'in-» terdise l'entrée de ses Etats ni à nos » alliés ni à nous. Quant aux villes de » la Grèce, nous laisserons libres celles » qui l'étoient lors du traité, à condi-» tion que les Lacédémoniens en agiront » de même envers celles qui sont dans » leur dépendance. Nous ne refusons » point de mettre en arbitrage le sujet » de nos différends, & nous ne com-» mencerons point les hostilités ; mais » nous nous défendrons courageuse-» ment, si l'on nous attaque. »

Av. J. C. 434 - 432.

La réponse du peuple fut conforme à l'avis de Périclès ; les ambassadeurs s'en retournèrent, & toutes les négociations furent rompues. Une tentative des Béotiens sur Platées, fut l'étincelle qui produisit enfin l'embrasement. Comme

Av. J. C. 431. *Thucyd. l.* 2. *p.* 99-105. *Diod. l.* 12. *p.* 98. 99.

Av. J. C. 431.

la guerre n'étoit pas déclarée, les habitants de cette Ville ne faisoient point de garde. Les Thébains voulant s'assurer d'une place qui avoit toujours été leur ennemie, s'étoient abouchés avec quelques-uns des citoyens, mécontents du gouvernement, qui s'étoient engagés de la leur livrer.

Au nombre de trois-cents, ils entrent dans la ville vers le temps du premier sommeil, se saisissent de la place publique, & font proclamer par un hérault, que tous ceux qui veulent tenir le parti des Béotiens aient à se joindre à eux. Les habitants, qui les croyoient en force, & maîtres de la Place, qui d'ailleurs ne leur voyoient commettre aucune violence, acceptent ces offres. Mais ils ne se sont pas plutôt convaincus de leur erreur, qu'ils percent les maisons pour s'assembler sans être apperçus, barricadent les rues, & se mettent en état de défense. La nuit duroit encore: pour profiter des avantages qu'ils pouvoient tirer de l'obscurité, contre des étrangers qui ne connoissoient point les détours de leur ville, ils tombent sur eux, sans leur donner le temps de se reconnoître. L'ennemi surpris se rallie, soutient le choc. Les Platéens reviennent à la charge,

ſoutenus des femmes & des eſclaves ; les pierres, les tuiles pleuvent ſur les Thébains : ils fuient ; les barricades, l'ignorance des lieux, les ténèbres d'une nuit ſans lune, augmentées par un violent orage, les arrêtent ; pluſieurs ſont maſſacrés ; d'autres ſe tuent, en ſe précipitant de deſſus les remparts ; quelques-uns s'échappent par une porte qu'ils briſent à coups de hache ; d'autres, prenant un édifice pour la porte de la ville, s'y jettent, y ſont inveſtis & obligés de ſe rendre à diſcrétion, avec tous ceux qui reſtoient vivants.

Av. J. C. 431.

Cependant les Thébains, qui, dès la nuit, auroient dû être arrivés au ſecours des trois-cents, avoient été arrêtés par la pluie : l'Aſopus s'étoit débordé, & leurs concitoyens étoient captifs avant qu'ils paruſſent devant Platées. Ils tentent de dreſſer une embuſcade, pour tâcher au moins de ravoir leurs priſonniers ; ce qui leur étoit d'autant plus facile, que la campagne étoit remplie d'hommes & d'inſtruments de labourage. Les Platéens, pénétrant leur deſſein, les menacent, s'ils maltraitent quelqu'un des leurs, de ſe venger ſur les priſonniers ; promettant, dans le cas contraire, de les remettre en liberté.

Av. J. C. 431.

C'est ainsi du moins que les Thébains rapportoient le fait; mais les Platéens soutenoient qu'il n'y avoit eu rien de conclu. Quoi qu'il en soit, les ennemis se retirèrent, & les Platéens, après avoir mis en sûreté tout ce qu'ils avoient à la campagne, égorgèrent cent-quatre-vingt prisonniers, au nombre desquels étoit Eurymaque, chef de l'entreprise: ensuite ils rendirent les morts aux Thébains, & songèrent à mettre leur ville hors d'insulte.

La surprise de Platées n'étoit pas plutôt parvenue à Athènes, qu'on avoit donné ordre d'arrêter tous les Béotiens qui se trouvoient dans l'Attique. Les Athéniens, ignorant encore la barbarie de leurs alliés, les engagèrent de ne prendre aucune résolution touchant les prisonniers, sans la leur communiquer; mais, instruits du sort de ces malheureux, ils envoyèrent promptement des troupes, qui firent entrer un convoi dans la place, en ramenèrent toutes les bouches inutiles, & y laissèrent une garnison.

La trève étoit manifestement rompue: on se prépare ouvertement à la guerre; de toutes parts on dépêche des ambassadeurs, pour se fortifier de

l'alliance des Grecs ou des Barbares. Les Lacédémoniens députèrent vers leurs villes alliées de la Sicile & de l'Italie, pour obtenir de l'argent, des vaiſſeaux, & les prier de ne point recevoir les Athéniens dans leurs ports, s'ils ſe préſentoient avec plus d'un navire. La Grèce en mouvement inclinoit vers les Spartiates, comme vers ſes libérateurs. Les Athéniens étoient haïs, & de ceux qui étoient ſous leur puiſſance, & de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Sparte avoit pour elle tout le Péloponnèſe, à l'exception d'Argos, qui demeura neutre : hors de l'iſthme, les Mégariens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les Phocéens, les Béotiens, les Locriens, les Anactoriens prirent part à ſa querelle. Les Athéniens avoient pour alliés, tous les habitants des rivages de l'Aſie; les Cariens, les Doriens, les Ioniens, les Helleſpontins; toutes les îles qui ſont entre la Crète & le Péloponnèſe en tirant vers l'orient, & les Cyclades, excepté Mélos & Théra; tous les peuples de la Thrace, excepté ceux de Chalcis & de Potidée; les Platéens, les Meſſéniens de Naupacte, la plupart des Arcananiens, les Corcyréens, les Céphaléniens & les

Av. J. C. 431.

Zacynthiens, sans parler de tous les pays tributaires.

Av. J. C. 431. Thucyd. l. 2. p. 105-115. Plut. in Pericl.

Les Lacédémoniens mettent sur pied une armée considérable, sous le commandement d'Archidamus : un tiers reste à la garde du pays, les deux autres marchent à l'isthme de Corinthe. Toujours attentif au salut de la Grèce, Archidamus, avant d'entrer dans le pays ennemi, députe à Athènes, pour tâcher d'en amener les habitants à quelque accommodement. Les Athéniens, loin d'écouter le héraut, ne veulent lui permettre l'entrée de de leur ville, que, préalablement, Sparte n'ait mis bas les armes. Le Député se retire, en leur annonçant que ce jour seroit le commencement de grands maux pour toute la Grèce ; & le Roi jugeant par la réponse des Athéniens, qu'ils étoient intraitables, s'avance avec son armée.

Au bruit de sa marche, Périclès, sachant que ses ennemis mettroient tout en œuvre pour le rendre suspect à ses concitoyens, déclara, dans l'assemblée, qu'il donnoit au peuple toutes ses terres & ses maisons, afin que si Archidamus, dans ses ravages, les épargnoit, soit à cause de l'hospitalité qui les unissoit, ou

pour l'exposer à la calomnie, on ne pût rien lui reprocher. Ensuite il encouragea les Athéniens, & leur conseilla de mettre en mer une flotte pour retenir les alliés dans le devoir : sans leurs contributions, il étoit impossible de soutenir la guerre. Il les engagea de rappeller de la campagne, leurs femmes, leurs enfants; d'en faire venir tout ce qui pouvoit tomber au pouvoir de l'ennemi. On démolit les maisons, & on en emporta le bois; on fit passer en Eubée & dans les îles voisines, les troupeaux & les bêtes de somme.

Av. J. C. 431.

Ce sacrifice étoit généreux de la part d'un peuple accoutumé, plus qu'aucun autre de la Grèce, à habiter les champs; car, quoique Thésée les eût réunis dans une même ville, ils n'avoient cessé de cultiver eux-mêmes leurs terres, & ce ne fut pas sans peine, qu'ils se virent renfermés dans Athènes. La plupart n'y avoient point de domicile; les uns se retiroient chez leurs parents, ou chez leurs amis; les autres, dans les temples & d'autres lieux publics jusqu'alors inhabités; plusieurs même furent contraints de se loger dans les tours qui servoient de défense, & beaucoup se répandirent le long de la

muraille du Pirée, & dans le Pirée même.

Av. J. Ç. 431.

Archidamus cédant aux murmures de ses troupes, qui l'accusoient de ne traîner les choses en longueur, que parce que la guerre n'avoit point été de son sentiment, quitte Oënoë, au siége de laquelle il s'étoit arrêté, & entre dans l'Attique au milieu de la moisson.

L'Armée Lacédémonienne s'avance jusqu'au bourg d'Acharnes, faisant un dégât épouvantable, & s'imaginant que les Athéniens ne manqueroient pas de venir à sa rencontre. Mais Périclès, jugeant que c'étoit exposer la Ville, que de livrer bataille devant ses murs à une armée de soixante-mille combattants, composée des meilleures troupes de la Béotie & du Péloponnèse, tâchoit de modérer l'ardeur de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût. « Les arbres coupés & abattus » leur disoit-il « reviennent promptement, » mais la perte d'un homme est irré- » parable. »

Il se garda bien, durant tout ce temps, de convoquer aucune assemblée: on l'eût traîné au combat malgré lui. Ses amis faisoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prières; ses ennemis

n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces. Cléon lui-même, le lâche Cléon, fils d'un corroyeur, & corroyeur lui-même, profitant de la colère de ses concitoyens, s'insinuoit par ce moyen, dans leur faveur. On n'épargnoit ni les chansons piquantes, ni les sarcasmes ; on le décrioit comme un lâche, qui laissoit tout en proie aux ennemis. « Roi des Satyres, pourquoi » n'as-tu pas le courage de prendre la » pique ? Tu te contentes de combattre » de la langue, & tu parles de guerre » avec audace ; à t'entendre, on te » prendroit pour le vaillant Télès : » mais l'éclat d'une épée te fait frémir ; » tu n'as plus alors ni force, ni vertu, » quoique tu sois aiguillonné par » l'ardent Cléon, qui ne te donne » aucun relâche ». Périclès supporta toutes les injures sans s'émouvoir, & aima mieux être soupçonné, que de manquer son but. Les Péloponnésiens voyant que les Athéniens ne sortoient point, décampèrent & rentrèrent dans le Péloponnèse.

Av. J. C. 431.

Après leur retraite, on mit des garnisons en divers lieux, & l'on tira mille talents du trésor, pour les nécessités urgentes de l'Etat. On réserva dans le

Thucyd. l. 2. p. 115-118. Diod. l. 12. p. 99.

Pirée cent des meilleurs vaisseaux pour le même usage, avec peine de mort contre ceux qui en proposeroient un autre. On en envoya cent contre le Péloponnèse, cinquante de Corcyre, & quelques-uns des alliés.

Av. J. C. 431.

Usser.

Au moment de l'embarquement, arriva, sur les cinq heures du soir, cette fameuse éclipse, fixée par les Astronomes au 3 d'Août : elle jetta la consternation dans tous les esprits, qui la regardoient comme un présage funeste. Périclès, voyant un pilote étonné, incertain, lui met un pan de son manteau devant les yeux : « Que trouves-» tu de sinistre dans cette action » lui dit-il ? — « Rien » répond le pilote. — » Quelle différence » reprend Périclès » » mets-tu donc entre mon manteau, & » la lune qui cause cette éclipse, sinon » qu'elle est plus grande ? »

La flotte débarqua dans la Laconie. Méthone étoit prise sans Brasidas, qui se jetta dans la ville avec quelques soldats, & qui repoussa l'ennemi. Les Athéniens descendent en Elide, se répandent dans le territoire, & pillent Phéia, après avoir battu ceux qui vinrent contr'eux.

En même-temps Athènes avoit envoyé

voyé une flotte de trente vaisseaux sur les côtes de la Locride, pour la garde de l'Eubée. Egine, depuis long-temps, excitoit la jalousie de cette capitale: enfin, après avoir défendu d'aborder dans cette île sous peine de la vie, puis ordonné de couper le pouce de la main droite à tous ceux de ses habitants qui seroient faits prisonniers, afin de les mettre hors d'état de manier la lance, sans les rendre incapables de ramer non contente de ces résolutions barbares, cette République entreprit & vint à bout de chasser ces Insulaires de leur pays, où elle envoya une colonie. Les Lacédémoniens donnèrent retraite à ces malheureux dans la ville & le territoire de Thyrée: quelques-uns se répandirent dans le reste de la Grèce.

Av. J. C. 431.

Laert. l. 3. §. 14.

Ælian. v. h. l. 2. c. 9.

Dans le dessein de former une puissante diversion & de presser Potidée, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès Roi de Thrace, & Perdiccas Roi de Macédoine, qui se joignit à Phormion, pour faire la guerre dans la Chalcide.

Pendant l'hiver ils célébrèrent les funérailles de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, lorsque l'en-

Thucyd. l. 2. p. 120-129.

Av. J. C. 431. nemi étoit entré dans l'Attique: usage ancien, & qu'ils observèrent tant que la guerre dura. Cette cérémonie se faisoit avec le plus grand appareil: trois jours avant la pompe funèbre, on dressoit une tente où l'on exposoit les ossements des morts; les citoyens y portoient leurs offrandes; chaque Tribu envoyoit un chariot & un cercueil de cyprès, dans lequel on enfermoit ses morts. En mémoire de ceux dont on n'avoit pu trouver les corps, un de ces chars portoit un simple cénotaphe.

Le jour marqué, on se mettoit en marche: la pompe étoit suivie d'une multitude de citoyens & d'étrangers; les parents des défunts se rendoient au lieu de la sépulture, pour y pleurer. On arrivoit au monument, situé dans le plus beau fauxbourg de la ville, où l'on renfermoit ceux qui étoient morts dans les combats; on les couvroit ensuite de terre, & le personnage le plus illustre de la ville, tant en dignité qu'en éloquence, prononçoit leur oraison funèbre. Dans cette occasion, Périclès rendit ce devoir à ses concitoyens.

Archidamus, au commencement de

la campagne, rentra dans l'Attique, à la tête de son armée: mais les ravages qu'il y commit, n'égalèrent point ceux que causa, dans Athènes, une peste horrible, qui, après avoir désolé une partie de la terre, vint établir son siége dans cette ville.

Av. J. C. 430.

Cette peste, qui avoit pris naissance en Ethiopie, parcourut l'Egypte, la Libye, & la plus grande partie de la Perse: elle avoit exercé ses ravages dans Lemnos & les environs, lorsque, tout-à-coup, elle s'introduisit dans Athènes, par le Pirée. D'abord, on s'imagina que l'ennemi avoit empoisonné les puits; mais bientôt le mal atteignit la ville. Les autres maladies semblèrent disparoître: toutes s'identifioient avec le fléau commun. Subitement dévorés d'une chaleur violente, les corps les plus robustes ne pouvoient y résister. Les yeux s'enflammoient, la langue & la gorge devenoient sanguinolentes; une haleine infecte, une respiration difficile, des éternuments répétés, rendoient le malade, un objet d'horreur à ses concitoyens. Une toux violente, accompagnée de soulèvements de cœur, de vomissements douloureux & souvent suivis de convul-

Thucyd. l. 2. p. 129-140. Plut. in Pericl.

sions, mettoit le comble au mal.
Av. J. C. 430. Le corps rougeâtre & livide, se couvroit de pustules. Le malade étoit consumé d'un feu intérieur, qui le contraignoit de rester absolument nud: on en vit plusieurs, pressés par une soif que rien ne pouvoit éteindre, se précipiter dans les puits: les uns perdirent l'usage des doigts des pieds & des mains; quelques autres furent privés de la vue; ceux-ci perdirent la mémoire jusqu'à se méconnoître eux-mêmes. En un mot, telle étoit la violence du mal, que les passants mouroient subitement dans les rues, & que les oiseaux de proie & les animaux carnaciers fuyoient les cadavres de ceux qui en avoient été infectés, ou mouroient après les avoir dévorés. Les morts & les mourants étoient entassés confusément les uns sur les autres. Ici, l'on voyoit ceux qui respiroient encore, se traînant dans les rues; là, couchés autour des fontaines, dont ils s'étoient approchés pour soulager la soif qui les dévoroit. Les droits des tombeaux étoient confondus; on jetoit les morts dans le premier bûcher qui se présentoit. Mais un effet plus funeste encore de ce terrible fléau, parce qu'il fut plus

durable, est la corruption qu'il jetta dans les mœurs. Le peuple voyant le mal général & sans remède, passa du désespoir à la débauche. Reconnoissant, par une si triste expérience, la vanité des choses humaines, chacun employoit son temps & ses biens, comme s'il n'avoit plus qu'un jour à vivre. L'amour de la vertu ne portoit plus aux grandes actions; la crainte des Dieux ni des hommes ne servoit plus de frein.

Av. J. C. 430.

Dans cette affreuse conjoncture, où Athènes voyoit ses citoyens périr au-dedans de ses murs, & ses ennemis triompher au-dehors, on rapportoit, selon la coutume, de vieux oracles, dont l'ambiguité prêtoit aux interprétations. On accusoit Périclès d'avoir entassé les uns sur les autres, une multitude d'hommes accoutumés à respirer un air pur; & sans discuter ses raisons, sans les pénétrer, on murmuroit sur l'opiniâtreté qui lui avoit fait comme verser dans les murailles, ce déluge d'habitants, au lieu de s'en servir pour délivrer l'Attique des ennemis qui la désoloient. Mais Périclès, inébranlable, refusa constamment d'abandonner à l'évènement d'un combat, les dernières ressources de la

Av. J. C. 430.

patrie; & , pour forcer Archidamus à la retraite, il fit voile vers le Péloponnèse avec une flotte de cent vaisseaux. Cette diversion, & peut-être la crainte de la contagion, qui se communiqua même aux troupes qui assiégeoient Potidée, forcèrent les ennemis d'évacuer l'Attique.

Les murmures redoublent à Athènes, & le peuple envoie des ambassadeurs à Sparte, pour renouveller les négociations; mais en vain: dans la consternation générale, Périclès met tout en œuvre pour encourager, soutenir, appaiser ses concitoyens: les traits de son éloquence glissèrent sur des esprits qui n'étoient plus sensibles qu'à leurs pertes; la considération des malheurs présents, l'emporta sur le souvenir de leur gloire passée. Le peuple se trouvoit privé de sa modique subsistance; du haut des murailles, les grands contemploient la désolation de leurs champs: les esprits s'aigrirent de plus en plus; enfin, Périclès fut condamné à une amende, & dépouillé de l'administration. Le sort sembloit acharné à le poursuivre: la peste avoit enlevé Xantippe; il perdit en même-temps sa sœur, avec plusieurs de ses parents & de ses amis. Il n'en

Thucyd. l. 2. p. 140-150. Diod. l. 12. Plut. in Pericl.

fut point ébranlé ; on ne le vit ni pleurer, ni faire des obsèques, ni paroître sur le tombeau d'aucun de ses proches. Cependant, à la mort de Paralus, le dernier de ses enfants légitimes, cédant à un coup si terrible ; quand il voulut mettre la couronne sur la tête du mort, il ne put soutenir ce cruel spectacle ; sa douleur éclata par des cris, des sanglots & des torrents de larmes.

Av. J. C. 430.

L'absence de Périclès laissoit dans l'administration, un vuide qui se fit bientôt sentir ; le peuple ne retrouvoit point ses lumières dans les autres chefs ; ni son éloquence dans les autres orateurs : on décida son rappel.

Il étoit alors renfermé dans sa maison, accablé du sentiment de ses pertes. Il feignit quelque résistance ; Alcibiades & ses amis lui persuadèrent de se rendre aux instances de ses concitoyens ; il reçut leurs excuses, & reprit les rènes du gouvernement.

Son premier soin fut de proposer la cassation de la loi qu'il avoit portée lui-même contre les bâtards, dans le temps de sa plus grande puissance, & qui enjoignoit de ne regarder comme Athéniens naturels & véritables, que

Av. J. C. 430.

ceux qui feroient nés de père & de mère Athéniens. Ses malheurs touchèrent le peuple, qui les regardant comme l'ouvrage d'une fortune envieuse & jalouse, lui permit de faire inscrire son fils naturel sur les regiſtres de sa tribu, & de lui donner son nom.

L'esprit de discorde & de haine avoit avili les Grecs. Vers la fin de cette campagne, on les voit aller bassement solliciter, auprès du Grand Roi, des secours pécuniaires, pour continuer la guerre contre les auteurs du salut de la Grèce. Cette ambassade étoit composée d'Ariſtée de Corinthe, de Timagoras de Tégée, &, à la honte éternelle de Sparte, de trois de ses citoyens. Ces députés s'acheminèrent par la Thrace, pour tenter, en passant, de détacher Sitalcès du parti d'Athènes, & l'engager à secourir Potidée. Mais arrêtés comme perturbateurs du repos public, ils furent conduits à Athènes, & condamnés à mort.

Après avoir été réduits aux plus affreuses extrémités, les Potidéens s'étoient enfin rendus, à condition qu'ils sortiroient avec leurs femmes & leurs enfants, sans avoir chacun plus d'un

habit, les femmes deux, & quelqu'argent pour leur retraite. Les Généraux Athéniens furent blâmés d'avoir fait cette composition, sans les ordres de la République. On eût desiré que la ville se fût rendue à discrétion : c'est-à-dire, que la mort seule des Potidéens pouvoit satisfaire la vengeance d'Athènes. Elle peupla de ses concitoyens, cette ville, dont le siège, qui avoit coûté deux mille talents, termina la seconde campagne. Av. J. C. 430.

Av. J. C. 429. Siége de Platées.

Les Péloponnésiens ouvrirent la troisième par une entreprise sur Platées. Les habitants de cette ville réclamèrent les privilèges que Pausanias leur avoit accordés, en récompense de la valeur & du zèle qu'ils avoient montrés, lorsque ce Général avoit défait les Perses sur leur territoire. Archidamus leur répondit que ces demandes seroient justes, si, au lieu d'aider les Athéniens à assujettir la Grèce, ils se joignoient aux peuples qui avoient pris les armes pour en maintenir la liberté; ou, du moins, s'ils demeuroient neutres. Les Platéens ne pouvoient rien conclure sans la participation d'Athènes, où étoient leurs femmes & leurs enfants. Ils

Av. J. C. 429.

obtinrent une suspension d'armes, députèrent dans cette ville, &, sur l'assurance que les Athéniens leur donnèrent de les secourir, sans renvoyer personne aux ennemis, ils leur répondirent de dessus leurs murailles, qu'ils étoient disposés à les recevoir. Archidamus ayant pris à témoin les Dieux & les héros du pays, à l'aide desquels on avoit vaincu les Perses, qu'il ne commençoit pas à violer l'alliance, fit investir la place. D'abord il la renferma d'une palissade, afin d'empêcher que personne n'y entrât ni n'en sortît. Il éleva ensuite une grande terrasse contre une partie de la muraille qu'il avoit fixée pour son point d'attaque. Comme le voisinage du Cithéron lui fournissoit des bois de toute espèce, pour forer cette terrasse, il planta l'un près de l'autre, de gros arbres, dont il entrelaça les branches, & remplit de pierres, de bois & de terre, l'espace que laissoient les deux rangs. Soixante & dix jours suffirent pour conduire ce travail à une hauteur qui fit craindre aux assiégés, de voir leur ville prise en peu de temps. Ils mirent en œuvre tous les moyens usités alors; ils haussèrent leurs murs vis-à-vis la

terrasse, à l'aide de grosses poutres, qu'ils affermirent par de fortes traverses, & dont ils remplirent l'espace avec des briques prises de la démolition des maisons voisines. Mais bientôt reconnoissant que ce nouveau mur ne résisteroit pas aux matières enflammées que l'ennemi lançoit, & voulant mettre les travailleurs à l'abri, ils étendirent, en dehors, des peaux dont l'humidité & le flottement empêchoient le feu, & rompoient la force des traits.

Av. J. C. 429.

La terrasse s'élevoit; bientôt elle domina le nouveau mur, & contraignit les assiégés d'avoir recours à d'autres moyens de défense. Ils firent des ouvertures au pied de la muraille; creusèrent au-devant de la terrasse; & chariant dans leur ville, la terre qu'ils tiroient de ce nouveau fossé, ils le remplissoient de celle qu'ils faisoient ébouler de la terrasse. Archidamus, pour s'opposer à cet éboulement, y fit jetter des paniers remplis de terre mêlée avec du limon. Alors les Platéens, par un conduit souterrain, se postèrent sous la terrasse même, & delà tirant à eux les paniers, ils les déblayoient à la façon des mineurs.

Av. J. C. 429.

Ce manège auroit duré plus long-temps, si les assiégés n'eussent enfin compris qu'à la longue, leurs forces ne tiendroient pas contre celles d'une armée. Ils construisirent donc un mur rentrant, & qui, des deux côtés, tenoit aux extrémités de l'ancienne muraille qu'ils avoient exhaussée. Leur but étoit d'obliger les assiégeants, après avoir renversé le mur extérieur, de pousser la terrasse contre le rentrant : nouveau travail qui devoit être également grand & dangereux, parce qu'ils seroient vus de flanc.

La terrasse ayant été poussée jusqu'au mur extérieur, Archidamus dressa ses bèliers contre le pied des murailles. Elles cèdent, & tombent avec un fracas épouvantable. Les assiégeants ne s'en tiennent pas à cette attaque : couverts de galeries, de mantelets & d'autres machines de cette espèce, ils font avancer des bèliers en différents endroits. Les assiégés n'oublient rien pour les rendre inutiles. Ici, ils enlacent, avec des cordes, la tête du bèlier, & en détournent le coup; là, de grosses poutres attachées par les deux bouts avec de longues chaînes de fer, qui tenoient à de grandes pièces

de bois placées sur la muraille, tombent sur la machine prête à jouer, & en empêchent l'effet. Av. J. C. 429.

Archidamus, désespérant de forcer la place par ce moyen, fait jetter des fascines & d'autres matières combustibles, entre le mur & la terrasse; il en fait amonceler encore dans d'autres endroits, &, lorsque le vent est devenu favorable à son dessein, il y fait mettre le feu. Tout-à-coup la ville offre le spectacle d'une montagne dont les forêts deviennent la proie d'un vaste incendie. Les Platéens éperdus, s'attendent à chaque instant de voir les flammes gagner leurs maisons. Ils étoient en trop petit nombre pour en arrêter le progrès: leur ville, qui avoit resisté à tant d'autres attaques, alloit céder à celle-ci, quand tout-à-coup le vent tombe, fait place à une pluie abondante qui éteint le feu, & dissipe le danger avec les inquiétudes des assiégés.

Cet expédient n'ayant pas plus réussi que les autres, Archidamus résolut de convertir le siége en blocus, & de forcer, par la faim, les Platéens à se rendre. Il environna la place de deux murailles, distantes l'une de l'autre, de seize

Thucyd. l. 3. p. 184.

Av. J. C. 429.

pieds : il les joignit par une plate-forme, sous laquelle il logea les soldats destinés au blocus. Le haut de ces murs étoit garni d'un parapet, avec des crénaux interrompus de dix en dix, par une tour à comble plat. Des portes pratiquées aux deux côtés de ces tours, donnoient communication sur toute la plate-forme. Chaque muraille étoit fortifiée d'un fossé. La garde se faisoit sur les tours, auxquelles on montoit par des échelles, & le contour de la plate-forme étoit garni de sentinelles. Trois-cents hommes devoient, en cas d'attaque, toujours être prêts au premier signal.

Thucyd. l. 2. p. 150-165.

Archidamus congédia ensuite une partie de son armée, & laissa l'autre à la garde de cette circonvallation. Il n'y avoit dans la ville, que quatre-cents habitants, quatre-vingts Athéniens, & cent-dix femmes pour apprêter leur nourriture.

Tandis que les Spartiates assiégeoient Platées, les Athéniens se battoient dans la Chalcide & dans la Bottiée : mais, vaincus & obligés de se retirer dans Potidée, ils repassèrent ensuite à Athènes.

Phormion vengea, sur mer, ses com-

patriotes. Les peuples de la Chaonie & les Ambraciens, pour détacher l'Acarnanie du parti d'Athènes, avoient sollicité Sparte d'envoyer une flotte dans ces parages. Leur dessein, après s'être emparés de ce pays, étoit de tomber sur Zacynthe, Céphalénie, Naupacte même, & d'empêcher ainsi l'armée navale des Athéniens, de tourner le Péloponnèse.

Av. J. C. 429.

Les Lacédémoniens aussitôt font partir mille soldats aux ordres de Cnémus, sur quelques vaisseaux: on en équipe d'autres pour faire voile à Leucade, où les Anactoriens & les Ambraciens se rendirent, tandis que les Corinthiens armoient diligence.

Cnémus débarqua, & son armée grossie de plusieurs peuples voisins, sans attendre la flotte de Corinthe, marcha vers Strate, dont la réduction pouvoit entraîner celle de toute la contrée. Les Acarnaniens voyant une armée dans leur pays, & une flotte menacer leurs côtes, ne songent qu'à leur propre conservation, & ne jettent point de secours dans la place. Phormion lui-même, n'ose abandonner Naupacte. Les Péloponnésiens & leurs alliés s'avancent vers Strate; mais les Chaoniens étant tombés dans une

Av. J. C. 429.

embuſcade, & ayant entraîné dans leur fuite, les autres Barbares, Cnémus ſe voit forcé, la nuit ſuivante, de faire retraite. Chacune des nations qui compoſoient ſon armée, ſe retire après avoir fourni aux Stratiens la matière d'un trophée.

Cependant la flotte qui devoit joindre les confédérés, cingloit vers l'Acarnanie, ſans penſer que Phormion, qui n'avoit que vingt vaiſſeaux, osât venir en attaquer quarante-ſept; elle raſoit la côte, en ſortant de Patras, plutôt en ordre de marche que de bataille, lorſqu'elle apperçut l'Amiral Athénien. Contrainte d'en venir au combat, elle s'y diſpoſa.

Phormion attendit le lever de l'aurore pour donner le ſignal; le vent avoit coutume de s'élever alors. Les vaiſſeaux ennemis étoient preſque les uns ſur les autres; ils s'entreheurtoient; ils ſe confondoient malgré les efforts des rameurs: les cris, les injures empêchoient d'entendre le commandement; leur peu d'expérience les empêchoit de gouverner & faire uſage de leurs rames, à cauſe de la hauteur des vagues. Les Athéniens ne font qu'augmenter le déſordre; l'en-

nemi fuit vers Dyme & Patras, & Phormion victorieux, rentre dans Naupacte avec douze vaisseaux dont il s'étoit emparé ; une seconde action ne fut pas plus avantageuse aux Péloponnésiens. Av. J. C. 429.

La supériorité qu'Athènes avoit sur mer, la tenoit dans une sécurité dangereuse ; son port n'étoit ni fermé ni gardé. Tous les marins du Péloponnèse reçoivent l'ordre de se rendre incessamment à Mégare, pour un embarquement.

S'emparer du Pirée, eût été terminer la guerre d'un seul coup. Les Péloponnésiens sortent de Nisée avec quarante vaisseaux : mais le vent leur étant contraire, & le courage leur manquant pour une aussi haute entreprise, ils tirèrent vers le cap de Salamine, où ils s'emparèrent de trois vaisseaux destinés à intercepter la communication avec Mégare ; ils entrèrent dans l'île & la ravagèrent. La flamme des signaux annonce ce désastre aux Athéniens effrayés. Les habitants de la ville croient le port entre les mains des ennemis ; ceux du port tremblent qu'ils ne viennent à eux après avoir pris Salamine.

Av. J. C. 429.

On court en foule au Pirée ; on laisse des troupes pour le garder, & l'on fait voile à Salamine. Les Péloponnésiens voyant qu'on avoit pris l'alarme, & craignant que les vagues n'entrouvrissent leurs vaisseaux, qui n'avoient servi de long-temps, se retirent à Nisée, avec le butin, les prisonniers, & les trois vaisseaux. Les Athéniens ne les trouvant plus, revinrent au Pirée où ils mirent une garde, & ils le fermèrent d'une chaîne.

Mort de Périclès.

Tous ces évènements ne sont rien en comparaison de celui qui, dans le cours de cette année, enleva Périclès aux Athéniens. Cet homme célèbre s'éteignit dans les langueurs d'une consomption produite par la peste, & qui, peu-à-peu, détruisit son corps & affoiblit son esprit. Il s'apperçut lui-même qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été. On raconte qu'étant visité par un de ses amis, il lui montra une espèce de charme que des femmes lui avoient attaché au cou ; voulant lui faire entendre qu'il étoit bien mal, puisqu'il avoit recours à de pareils moyens. Les principaux d'Athènes qui l'entouroient au moment de sa mort, n'en croyant plus être entendus, faisoient tout haut

Plut. in Pericl.

l'éloge de sa vertu, vantoient son autorité, le nombre de ses victoires. Mais Périclès, à qui il n'étoit pas échappé une seule de leurs paroles, rompant tout-à-coup le silence: « Je » m'étonne » leur dit-il « que vous con- » serviez dans votre souvenir, & que » vous exaltiez des choses auxquelles » la fortune a eu tant de part, & qui » me sont communes avec tant d'autres » Capitaines; tandis que vous oubliez, » ce qui me fait le plus d'honneur, que » je n'ai fait prendre le deuil à aucun » de mes concitoyens. »

Av. J. C. 429.

Vers le temps de la moisson, les Péloponnésiens, sous la conduite d'Archidamus, fondirent sur l'Attique, comme à leur ordinaire, & n'en sortirent qu'après avoir fait le dégât. Toutes les villes de Lesbos, à la réserve de Méthymne, avoient résolu d'abandonner l'alliance des Athéniens. Avant d'éclater, leur dessein étoit de fermer l'entrée de leurs ports, d'achever leurs murailles, d'équiper une flotte, & de tirer du Pont-Euxin, tout ce qui leur manquoit. Leur projet fut découvert, & les Athéniens n'ayant pu les détourner de leur résolution, envoyèrent quarante vaisseaux pour les

Av. J. C. 428.
Thucyd. l. 3. p. 172-231.

furprendre au milieu d'une fête qu'ils célébroient hors de la ville, en l'honneur d'Apollon.

Av. J. C. 428.

Après le départ de la flotte, on arrêta dix vaiffeaux Lesbiens qui étoient au fervice d'Athènes, & l'on mit en prifon les foldats qui les montoient. Mais l'un d'eux s'étant échappé, & ayant trouvé le moyen de paffer promptement à Mitylène, inftruifit fes concitoyens du danger qui les menaçoit : on fe prépara à recevoir l'ennemi. Les Athéniens prévenus, offrirent la bataille.

Les Lesbiens ayant été repouffés, parlèrent d'accommodement, & obtinrent d'envoyer un député à Athènes; mais n'efpérant pas beaucoup de ce côté, ils en dépêchèrent en même-temps d'autres à Sparte, pour y demander du fecours: en effet, n'ayant pu rien obtenir d'Athènes, Lesbos fut inveftie.

Les Spartiates avoient renvoyé les députés à l'affemblée prochaine des Jeux Olympiques, afin que les alliés puffent entendre leurs plaintes. On y réfolut d'aller inceffamment au fecours des Lesbiens, & de rentrer dans l'Attique. Les Spartiates s'avancèrent dans l'ifthme ; mais la nonchalance des

alliés à les joindre, & les ravages que faisoit une Flotte Athénienne le long des côtes du Péloponnèse, les contraignirent à la retraite. On se contenta d'ordonner quarante vaisseaux pour le secours de Mitylène. Av. J. C. 428.

Athènes avoit alors plus de deux-cents cinquante vaisseaux armés : une flotte de cent voiles couvroit l'Attique, les côtes de l'Eubée & celles de Salamine ; une autre aussi considérable parcouroit celles du Péloponnèse ; sans compter les vaisseaux qui étoient devant Lesbos, autour de Potidée & ailleurs. Il est vrai que des armements aussi formidables & la paie des soldats épuisèrent les finances de la République, & que les citoyens se virent obligés de s'imposer eux-mêmes, pour continuer le siége de Mitylène.

Av. J. C. 427. Fin du siége de Platées.

L'hiver fut remarquable par la fin de celui de Platées ; la petite troupe renfermée dans les murs de cette ville, ne recevant aucun secours, & se voyant détruire par la famine, avoit pris la résolution de franchir, pendant la nuit, la circonvallation des assiégeants. Mais, au moment d'exécuter l'entreprise, la plupart étonnés de la grandeur du péril, n'osèrent le tenter. Deux-cents

vingt hommes seulement, persistèrent
Av. J. C. 427. dans ce généreux dessein. Munis d'échelles de la hauteur du mur qu'ils avoient estimée par les assises de brique, ils profitent d'une nuit obscure & d'un violent orage.

Ils s'avancent sous la conduite du devin Théénète & du général Eupolpide, marchant à quelque distance les uns des autres, pour que leurs armes, qu'ils avoient choisies légères exprès, ne s'entrechoquassent pas, & n'ayant de chaussure qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ils franchissent le fossé, & s'approchent de la muraille : ils posent les échelles dans l'un des espaces qui séparoient les tours, & dont la pluie avoit chassé les sentinelles. Aussitôt douze hommes, sans autres armes que la cuirasse & le poignard, montent & marchent vers les tours, six d'un côté, six de l'autre. Ils sont suivis de soldats armés seulement de javelots, & dont on portoit les boucliers, pour qu'ils s'en servissent dans la mêlée. Ces derniers étoient, pour la plupart, au haut du mur, lorsque l'un deux, en embrassant le parapet, fait tomber une tuile, qui les découvre. A l'instant un cri jeté du

haut des tours, met tout le camp en alarme. Les ſoldats s'approchent du mur: la nuit & l'orage les empêchent de diſcerner la cauſe du tumulte. Les Platéens reſtés dans la ville, pour faire diverſion, répandent en même-temps l'alarme d'un autre côté: l'ennemi incertain, n'oſe quitter ſon poſte. Enfin, le corps de trois-cents hommes deſtiné pour les accidents inopinés, ſort de la circonvallation & court au bruit. Des flambeaux élevés du côté de Thèbes, leur indiquent par où ils doivent marcher. Ceux de la ville, pour confondre ce ſignal, en élèvent d'autres de divers endroits.

Av. J. C. 427.

Cependant les Platéens montés les premiers, s'étoient ſaiſis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & avoient tué les ſoldats qui gardoient ces tours. Ceux qui les avoient ſuivis, défendirent ce paſſage, pour empêcher qu'on ne vînt à eux, & poſant des échelles contre les tours mêmes, ils firent monter des gens pour en défendre l'approche à coups de traits.

On plante d'autres échelles, on abat le parapet pour faire monter les ſoldats plus aiſément. A meſure qu'ils

Av. J. C. 427.

descendoient de l'autre côté, ils se rangeoient sur le bord du fossé. Ceux qui étoient sur les tours descendirent les derniers; ils couroient au fossé pour le traverser, quand le corps de trois-cents hommes se présenta avec des flambeaux. Les Platéens les appercevant mieux qu'ils n'en étoient apperçus, tiroient avec plus d'avantage, & parvinrent à franchir le fossé; mais ce ne fut pas sans peine, parce qu'il étoit gelé, & que la glace ne portoit point, à cause du dégel & de la pluie.

Tous étant passés, ils prirent la route de Thèbes pour donner le change aux Lacédémoniens; car il n'étoit pas à présumer qu'ils se sauvassent vers une ville ennemie. En effet, ils virent les assiégeants qui les cherchoient, avec des flambeaux, sur le chemin d'Athènes. Après avoir suivi celui de Thèbes huit ou neuf-cents pas, ils reprirent la route d'Athènes, où ils arrivèrent au nombre de deux-cents douze.

Les assiégeants, après les avoir poursuivis en vain, rentrèrent dans leur camp. Ceux qui étoient dans la ville, croyant que les leurs avoient tous péri sous le fer de l'ennemi, parce que

ceux

ceux qui n'avoient point eu le courage de les ſuivre, couvroient leur honte de cette fauſſe nouvelle, envoyèrent redemander les morts; mais le héraut ayant appris la vérité, vint l'annoncer au reſte de la garniſon. Av. J. C. 427.

Dépourvue de vivres & de tous moyens de défenſe, Platées étoit réduite aux abois: ceux qui reſtoient dans cette ville ne pouvoient plus tenir. L'ennemi approche; ils ne font aucune réſiſtance. Cependant le Général ne voulut pas donner l'aſſaut; mais il ſomma les habitants de ſe rendre, leur promettant qu'on ne les puniroit qu'avec connoiſſance de cauſe, & en obſervant les formes de la juſtice. La raiſon qui déterminoit cet Officier à ſe conduire ainſi, eſt qu'on inféroit ordinairement dans les traités, qu'on ſe rendroit réciproquement ce qui auroit été pris, & qu'en ne prenant point de force Platées, mais en la contraignant de ſe rendre, les Lacédémoniens pourroient en éluder la reſtitution.

Le ſort des défenſeurs de Platées fut remis entre les mains de cinq Commiſſaires Spartiates, qui ſe tranſportèrent dans cette ville. Les Platéens

Av. J. C. 427.

obtinrent la permiſſion de ſe juſtifier : ils rappellèrent les ſervices qu'ils avoient rendus à la Grèce en général, & à Lacédémone en particulier, lors du tremblement de terre & de la révolte des Hilotes ; ils ajoutèrent qu'ils n'avoient embraſſé le parti des Athéniens, que pour ſe défendre de la violence des Thébains, contre leſquels vainement ils avoient imploré le ſecours de Sparte ; s'adreſſant enſuite aux députés, avec la fermeté qu'inſpire le ſouvenir des belles actions : « Tournez » leur dirent-ils « vos regards ſur ces tom» beaux ; ce ſont ceux de vos ancêtres. » Chaque année nous leur avons rendu » les honneurs dûs à la mémoire des » morts. Abandonnerez-vous leurs cen» dres à leurs meurtriers ; aux Thébains, » qui les ont combattus à Platées ? Li» vrerez-vous à l'eſclavage, une terre » où la Grèce recouvra ſa liberté ? » Renverſerez-vous les autels de ces » Dieux, dont vous implorâtes alors » l'aſſiſtance contre les Perſes ? Abo» lirez-vous la mémoire de leurs fon» dateurs, de ceux qui contribuèrent » tant au ſalut commun ? »

Les Thébains craignirent que les raiſons & les prières des Platéens ne

touchassent les juges, & la haine leur inspira tout ce qu'ils crurent capable de faire prononcer l'arrêt de mort d'un petit nombre de malheureux, que leur qualité de suppliants rendoit respectables, & dont la victoire de Platées sollicitoit si hautement la grâce dans le cas où ils eussent été coupables. Les Spartiates furent entraînés, & les Platéens condamnés. On les fit passer l'un après l'autre, en faisant à chacun cette question : « Avez-vous rendu » quelque service depuis la guerre » ? Et comme ils répondoient négativement, ils furent tous égorgés sans pitié. Il en périt environ deux-cents, & vingt-cinq Athéniens qui se trouvèrent parmi eux ; les femmes furent réduites en servitude. Les Thébains peuplèrent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platées ; mais l'année suivante, ils la détruisirent.

Av. J. C. 427.

Reddition de Mitylène.

Une nouvelle irruption des Péloponnésiens dans l'Attique, au commencement du printemps, sous la conduite de Cléomènes, tuteur de Pausanias, acheva de détruire tout ce qui avoit échappé aux ravages précédents. Le Lacédémonien Alcidas avoit fait voile pour Lesbos, avec quarante-deux

Av. J. C. 427.

vaiſſeaux : mais il s'arrêta ſi long-temps ſur les côtes du Péloponnèſe, que Salethus, qui, ſur la fin de l'hiver, s'étoit gliſſé dans Mitylène, ſans eſpoir de ſecours & manquant de vivres, rendit aux habitants, pour tenter une ſortie, les armes qu'on leur avoit ôtées. A peine les Mityléniens ſont-ils armés, qu'ils menacent de rendre la place, ſi on ne leur fait une diſtribution de bled. Les Magiſtrats craignant que le peuple ne capitulât ſans eux, traitèrent, d'un conſentement unanime, avec Pachès, Général des Athéniens, à condition qu'on ne feroit mourir ni empriſonner perſonne, juſqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athènes. Les auteurs de la révolte n'eſpérant point de grace, ſe réfugièrent au pied des autels, d'où ils furent transférés à Ténédos, juſqu'à la déciſion de leur ſort.

Alcidas informé de la reddition de Mitylène, reprit la route du Péloponnèſe : arrivé à Myonnèſe, il y égorgea une multitude de priſonniers qu'il avoit faits dans ſa traverſée, & cingla vers Ephèſe. Des députés de Samos lui ayant repréſenté combien une inhumanité qui contraſtoit ſi fort avec le

titre de libérateurs de la Grèce, étoit capable d'enlever aux Lacédémoniens, tous leurs alliés; Alcidas mit en liberté le reste de ses captifs, & quitta précipitamment Ephèse, ayant été découvert par cinq Galères Athéniennes. Pachès en effet se mit à sa poursuite; mais n'ayant pu l'atteindre, il revint à Mitylène, & après s'être emparé de quelques autres places de l'île & de Salethus, il l'envoya à Athènes avec les Mityléniens qu'il avoit renfermés dans Ténédos, & ceux de la faction contraire.

Av. J. C. 427.

Les prisonniers ne furent pas plutôt arrivés à Athènes, qu'on fit mourir Salethus, quoiqu'il s'engageât, si on lui laissoit la vie, de faire lever le siége de Platées, qui se continuoit alors. Dans le premier mouvement, le peuple ne conclut pas à moins qu'à faire mourir indistinctement tous les habitants de Mitylène, à réduire en servitude leurs femmes & leurs enfants; & sur l'heure, on dépêcha une galère pour faire mettre le décret à exécution. La nuit ayant calmé les esprits, les Athéniens désespérés d'avoir confondu l'innocent avec le coupable, remirent l'affaire en délibération. Le peuple

s'assembla, les sentiments se partagèrent:
Av. J. C. 427. Cléon, premier auteur du décret, & qui, depuis la mort de Périclès, s'étoit emparé des esprits, persista dans son opinion, & soutint que la chose étoit assez grave pour exiger un exemple; mais Diodote, qui avoit toujours combattu le décret, en obtint la révocation. Cependant son opinion ne l'emporta que d'un petit nombre de voix; tant le peuple étoit irrité contre les Lesbiens. Le vaisseau dépêché pour donner cet ordre à celui qui étoit parti la veille, fit une si prompte diligence, qu'il ne fut précédé du premier, que d'autant de temps qu'il en fallut pour lire l'arrêt de mort; &, sur le point de l'exécuter, la grace arriva. Les factieux furent mis à mort au nombre de plus de mille: les fortifications de Mytilène furent détruites; on s'empara de la flotte; on consacra aux Dieux la dixième partie du territoire de l'île: les Athéniens partagèrent le reste, & s'en firent payer un certain revenu, par les habitants. Les villes qui appartenoient aux Mityléniens, sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athènes.

La Flotte Lacédémonienne, depuis

ſon retour d'Ionie, étoit reſtée à Cyllène, dans l'eſpoir de s'emparer de Corcyre, à la faveur des troubles qui la déſoloient. Elle fait voile vers cette île : le peuple y avoit appellé les Athéniens. Les Péloponnéſiens prennent le parti de la Magiſtrature : ils repouſſent la flotte réunie des Athéniens & des Corcyréens, font une deſcente, & ravagent le pays : mais ils ſe retirent ſur la nouvelle de l'arrivée de ſoixante vaiſſeaux Athéniens. Le peuple alors paſſa de l'inſolence à la fureur : Corcyre en un moment fut remplie de meurtres; on ſe maſſacra juſqu'au pied des autels, ſans diſtinction d'âge, de qualité, de ſexe; un père lui-même tua ſon propre fils; la plupart des grands furent exterminés comme perturbateurs du repos public. Sous ce prétexte, on aſſouvit des vengeances particulières ; on ſe permit des crimes de toute eſpèce. Corcyre donna le premier exemple de ces horribles ſcènes.

Av. J. C. 427.

Troubles de Corcyre.

La flotte d'Athènes ſe retire; cinq-cents habitants échappés au maſſacre, ſe ſaiſiſſent de quelques forts du Continent, & s'étant rendu maîtres de la côte, jettent la famine dans la ville. Ils font une deſcente dans l'île, s'emparent d'une

Av. J. C. 427.

montagne d'où ils ravagent le pays ; & , pour ne se réserver d'espérance que dans la victoire, ils mettent le feu à leurs vaisseaux.

Av. J. C. 426. *Thucyd. l. 3. p. 132-249.*

La peste, qui n'avoit pas cessé dans Athènes, y exerçoit de nouvelles fureurs : plus de quatre mille citoyens, sans parler de trois-cents chevaliers & d'un nombre infini d'autres personnes, en furent les victimes. A ce fléau se joignirent de fréquents tremblements de terre, qui arrêtèrent les Péloponnésiens prêts à ouvrir la sixième campagne, par une irruption dans l'Attique. Cependant les Athéniens armèrent deux flottes : l'une de trente vaisseaux, sous le commandement de Démosthènes & de Proclès, étoit destinée contre le Péloponnèse ; l'autre de soixante, aux ordres de Nicias, devoit descendre à Mélos. Cette dernière, après quelques incursions peu considérables, rentra dans la ville. Démosthènes fit une descente en Etolie : mais les habitants étant venus à sa rencontre, le mirent en déroute, & tuèrent l'élite de ses soldats. Honteux de revenir sans avoir réparé sa disgrace, il jetta du secours dans Naupacte, qui étoit sur le point de se

rendre, se joignit aux Acarnaniens, & défit les Ambraciotes, que les Péloponnésiens, leurs alliés, abandonnèrent. Cette victoire le remit en faveur auprès de ses concitoyens.

Av. J. C. 426.

Les vues ambitieuses d'une nation, éclairent ses ennemis, & leur inspirent souvent les mêmes projets. Athènes ne négligeoit aucun moyen d'étendre ses Colonies. Sparte, à l'imitation de sa rivale, ne laissa pas échapper l'occasion d'en fonder une, dont la position pût lui être avantageuse dans la guerre présente. Sous prétexte de donner du secours aux Doriens, dont elle tiroit son origine, elle envoya à Trachine, qui prit alors le nom d'Héraclée, des colons tirés de tous les pays de la Grèce, excepté de l'Ionie & de l'Achaïe, & leur donna quelques-uns de ses citoyens pour chefs. Cette ville, située à vingt stades de la mer & à quarante pas des Thermopyles, étoit un poste important, non-seulement pour se rendre maître de ce passage, mais encore pour attaquer les Athéniens, & faciliter une invasion dans la Thrace, où ces derniers avoient formé des établissements même avant la guerre du Péloponnèse.

Diod. l. 12. p. 111. Strab. l. 9. p. 428. Thucyd. ubi sup.

Av. J. C. 426.

Les Athéniens profitèrent de l'hiver pour purifier Délos, conformément aux ordres de l'Oracle. Pisistrate avoit déjà purifié la partie qu'on découvroit du temple. Tous les cercueils qui se trouvèrent dans l'île, en furent retirés, avec défense, à l'avenir, d'y laisser naître ou mourir personne. Rhénie, si voisine de Délos, que le tyran Polycrates, pour la consacrer à Apollon, l'avoit attachée avec une chaîne à cette île, fut destinée à recevoir les mourants & les femmes prêtes d'accoucher.

Cette cérémonie donna naissance à la fête des Purifications, que les Athéniens célébroient tous les cinq ans. Antérieurement, les Ioniens & les habitants des îles circonvoisines, en solemnisoient une à Délos, en l'honneur d'Apollon, avec des danses, des chants, des combats de lutte & de ceste. Les hommes, les femmes & les enfants y accouroient de toutes parts, pour y voir disputer les prix. C'est ce qu'apprend l'hymne d'Homère, consacré à ce Dieu: en louant le chœur des Dames Déliennes, il les prie de dire aux étrangers qui s'informeront de lui, « qu'il est ce » poëte aveugle, dont ils aiment tant » les chansons, & qui demeure à Chio,

» cette île pleine de rochers. »

Des massacres, des maladies opiniâtres, des fléaux de toute espèce affligent l'imagination du lecteur, depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse : il semble que la Gaieté Athénienne ait fait place à la plus sombre tristesse, & que cette ville ne soit plus qu'un séjour de larmes. Mais les ris n'en étoient point bannis ; on savoit même s'amuser des objets les plus sérieux. On raisonnoit à la place publique, sur la situation présente des affaires ; on en plaisantoit au théâtre, & ce n'est peut-être pas dans ce dernier endroit, qu'on voyoit moins bien les choses.

Av. J. C. 426.

Aristoph. in Acharn.

Depuis deux ans, la querelle de Syracuse & de Léontium troubloit la Sicile. Charmés de trouver un prétexte pour s'introduire dans cette île fertile, & priver le Péloponnèse des bleds qu'il en tiroit, les Athéniens avoient embrassé la querelle des Léontins, & envoyé à leur secours. Messine avoit été prise par les Syracusains, intéressés à ce qu'Athènes n'eût pas en sa disposition, une place qui étoit comme la clef de l'île. Ensuite ces peuples & leurs alliés firent la guerre aux

Av. J. C. 425.

Thucyd. l. 3. p. 231. 232.

Av. J. C. 425. Id. l. 4. p. 251. 252 & 267 - 269.

habitants de Rhège, à la sollicitation des Locriens, qui entrèrent par terre dans leur pays. Ayant appris qu'une flotte envoyée d'Athènes contr'eux, étoit arrêtée devant Pylos, ils voulurent hazarder la bataille avant qu'elle fût arrivée: en la gagnant, ils croyoient se rendre maîtres de Rhège, &, par-là, du détroit & de la navigation; mais le combat ne fut point décisif. Les Athéniens ayant été obligés de lever le siége de Messine, qu'ils avoient entrepris, retournèrent à Rhège.

Thucyd. ibid. p. 252 - 267, & p. 269 - 280. Plut. in Nicid.

La Flotte Athénienne, à l'ancre devant Pylos, étoit composée de quarante vaisseaux commandés par Eurymédon & Sophocles. Elle avoit ordre de relâcher à Corcyre, toujours en proie aux courses de ses bannis. Comme les Athéniens avoient permis à Démosthènes de tenter quelqu'expédition, il proposa à ses collègues, de surprendre Pylos, promontoire escarpé de la Messénie, qui domine une petite île stérile, nommée Sphactérie, & forme avec elle une retraite assez commode pour les vaisseaux. Les Généraux étoient en contestation, lorsque le vent venant à s'élever, les jetta jusques dans Pylos même, que Démosthènes résolut aussitôt de forti-

fier, d'autant plus que les Messéniens, qui en avoient été dépossédés, le défendroient de tout leur pouvoir contre les Lacédémoniens. Av. J. C. 425.

Eurymédon & Sophocles, persistant dans le sentiment contraire, disoient qu'il y avoit assez d'autres caps dans le Péloponnèse, sans s'amuser à fortifier celui-ci, & charger l'Etat d'une nouvelle dépense. Mais le mauvais temps n'ayant point discontinué, le soldat, qui sentit l'avantage de ce poste, se mit à le fortifier de lui-même. L'ouvrage fut achevé en six jours, après lesquels Sophocles & Eurymédon laissant Démosthènes avec cinq vaisseaux, continuèrent leur route.

A cette nouvelle, les Spartiates abandonnent l'Attique, qu'ils ravageoient, & accourent à Pylos. On publie dans tout le Péloponnèse, l'ordre aux alliés de se rendre devant cette place ; on mande la flotte de Corcyre ; Pylos est investi par terre & par mer : les assiégeants jettent dans Sphactérie, un corps de troupes, l'élite des Lacédémoniens, au nombre de quatre-cents vingt, sans compter les Hilotes.

Le combat s'engage sur mer : le Spartiate Brasidas fait des prodiges de va-

Av. J. C. 425.

leur. « Compagnons » crioit-il aux siens, « ne souffrons pas que l'ennemi demeure » en possession de ce poste, & qu'il se for-» tifie au milieu de notre pays ». Aussitôt il commande aux alliés de faire échouer leurs vaisseaux ; il leur donne l'exemple, & jette le pont pour descendre : repoussé, il tombe couvert de blessures & perd son bouclier. Les autres Lacédémoniens ne montroient pas moins de courage : mais les Athéniens, aidés encore par la situation du lieu, firent si bonne contenance, qu'il fut impossible aux premiers d'aborder.

Depuis deux jours, Démosthènes soutenoit le choc des ennemis, lorsqu'arriva la flotte, renforcée de quelques vaisseaux de Naupacte & de Chio. Mais Sphactérie & toute la côte étant couvertes de soldats, elle alla mouiller à Proté, île voisine & déserte, d'où elle vint le lendemain, offrir le combat aux Péloponnésiens. Ces derniers sont battus : les Spartiates, qui bloquent l'ennemi dans Pylos, voient alors une partie des leurs renfermée dans Sphactérie. Cependant le siége continuoit. La nouvelle de cette déroute parvient à Sparte ; les Magistrats se transportent

ſur les lieux, & jugeant que les ſoldats renfermés dans l'île, ſeroient bientôt Av. J. C. forcés de ſe rendre, ils propoſent des 425. arrangements. Le vainqueur conſent à une ſuſpenſion d'armes, pour donner aux Lacédémoniens, le temps de députer à Athènes; à condition néanmoins, qu'ils livreroient leurs vaiſſeaux, & que perſonne n'entreroit dans l'île, ou n'en ſortiroit, juſqu'au retour des ambaſſadeurs.

Les députés repréſentèrent aux Athéniens, combien il leur ſeroit glorieux d'accorder la paix à un Etat qui, peu de jours auparavant, tenoit entre ſes mains la paix & la guerre. Le malheur qui venoit de leur arriver, effet ordinaire des caprices de la fortune, devoit ſervir d'avertiſſement aux Athéniens: la Grèce, s'ils le vouloient, alloit leur être redevable du repos, de la tranquillité; & la bonne intelligence des deux Républiques entraîneroit la ſoumiſſion des autres peuples.

Jamais les Spartiates n'avoient été réduits à cette extrémité; ils abandonnoient le titre de protecteurs, pour partager celui de tyrans, ou même, pour favoriſer la tyrannie de leurs rivaux. Trois-cents des leurs, ſur le point

Av. J. C. 425.

d'être pris, les réduisoient à cette humiliation.

Mais les Athéniens croyant que la paix seroit en leur pouvoir s'ils devenoient maîtres de Sphactérie, & séduits par Cléon qui devoit à son éloquence, le crédit qu'il avoit sur le peuple, répondirent qu'ils n'écouteroient aucune proposition, que, préliminairement, les Spartiates renfermés dans Sphactérie, après s'être rendus à discrétion, ne fussent conduits à Athènes, où ils demeureroient jusqu'à ce que les Lacédémoniens eussent remis toutes les places qu'on avoit été contraint de céder par le dernier traité.

Les ambassadeurs demandent des Commissaires pour rédiger les articles d'un commun accord. Cléon prétend qu'ils ne veulent point d'accommodement, puisqu'ils refusent de traiter avec le peuple; & il leur enjoint, s'ils ont quelque chose à dire, de le faire sur le champ.

Le motif qui déterminoit Cléon, étoit l'envie de s'opposer à Nicias, dont il étoit l'ennemi, & qui trouvant dans la demande des Lacédémoniens, l'avantage de sa patrie, l'appuyoit de

tout son crédit. Les députés, à qui il n'étoit pas possible de traiter avec le peuple, sans la participation de leurs alliés, & qui seroient devenus personnellement responsables de ce qu'ils auroient accordé de préjudiciable à leurs intérêts, se retirèrent sans avoir rien conclu, & désespérant de pouvoir rien obtenir d'équitable des Athéniens, dans l'état où la prospérité venoit de les mettre.

Av. J. C. 425.

Dès qu'ils furent de retour à Pylos, la trève cessa. Les Lacédémoniens redemandèrent leurs vaisseaux; les Athéniens refusèrent de s'en dessaisir, sous prétexte de quelque légère infraction. Les premiers regardant ce procédé comme une perfidie manifeste, se préparent à la guerre, avec plus d'animosité que jamais.

Une même ardeur animoit les Athéniens; les deux partis étoient en même temps assiégés & assiégeants. Sans cesse, pendant le jour, les Athéniens faisoient le tour de l'île avec deux vaisseaux qui se croisoient: la nuit, toute la flotte étoit en garde, excepté du côté de la pleine mer, où les vaisseaux ne pouvoient demeurer à l'ancre, lorsque le vent souffloit de ce côté.

Ils reçurent un renfort d'Athènes.

Av. J. C. 425.

Les Lacédémoniens, campés sur la côte, donnoient des assauts à la place, épiant toujours l'occasion de sauver ceux qui se trouvoient dans l'île. Les Athéniens de Pylos manquoient de vivres : il n'y avoit qu'une petite fontaine dans la forteresse, & ils étoient réduits à se procurer de mauvaise eau, en creusant dans le sable. On se persuadoit à Athènes, que les ennemis étant privés de leurs vaisseaux, & renfermés dans une île déserte, où ils n'avoient aucune provision & ne buvoient que de l'eau salée, seroient bientôt forcés de se rendre. Mais les Lacédémoniens, en taxant fort haut le prix des vivres, & en accordant la liberté aux esclaves qui en introduiroient dans Sphactérie, en appellèrent de toutes les parties du Péloponnèse. La nuit, lorsque le vent étoit favorable, les vaisseaux abordoient du côté de la pleine mer, & échouoient sur le rivage, parce qu'on en payoit la valeur aux propriétaires. Il n'y eut de pris, que ceux qui se hazardèrent en temps calme. Des plongeurs passoient de la côte dans l'île, traînant après eux des peaux de boucs, remplies de graines de lin & de pavot,

pilées & détrempées avec du miel.

Quand on sut à Athènes que, loin d'affamer les Spartiates, on étoit affamé soi-même, le peuple se repentit d'avoir rejeté l'ambassade : on craignit de ne pouvoir, durant l'hiver, approvisionner la flotte, ni demeurer à l'ancre sur une rade mal-assurée ; que la garde venant à se relâcher, les soldats de l'île ne se sauvassent sur les vaisseaux qui leur apportoient des vivres, & qu'enfin les Lacédémoniens voyant les leurs hors de danger, ne voulussent plus entendre parler d'accommodement. On s'en prenoit à Cléon, qui soutint d'abord que c'étoient de faux rapports, & ensuite rejetta toute la faute sur Nicias. Il lui reprochoit sa mollesse & sa timidité ; il se vantoit que, s'il avoit été à la tête de l'armée, les Spartiates n'auroient pas tenu si long-temps. « Que ne marches-tu sur » l'heure » s'écrient alors les Athéniens ; Nicias, lui-même se levant, lui cède tout l'honneur de l'expédition contre Sphactérie. Cléon, qui prit cela pour une plaisanterie, accepte. Alors Nicias lui ordonne de lever autant de troupes qu'il le jugeroit nécessaire, & de s'embarquer. « Ne t'amuse point » point » ajouta-t-il « à faire ici de

Av. J. C. 425.

Av. J. C. 425.

» ces bravades, que le plus lâche peut » faire, parce qu'elles sont sans danger; » mais va rendre à la patrie quelque » service important. »

Cléon tergiverse, & prétend qu'il n'est point Général d'armée; Nicias le presse malignement, & prenant l'assemblée à témoin, il se démet de son emploi. Le peuple voyant Cléon reculer, insiste davantage: enfin, ne pouvant s'en dédire, il accepte, & voulant au moins couvrir sa lâcheté sous des paroles hautaines, il dit qu'il n'appréhende point l'ennemi; qu'il ne veut pour le défaire, que quelques soldats de Lemnos & d'Imbros qui étoient présents, quelque infanterie légère, quatre-cents archers; & promet, qu'avec ces troupes & celles de Pylos, il ramènera dans vingt jours, les Spartiates prisonniers, ou qu'il périra lui-même. Cette bravade fit rire le peuple; & les sages, sans se trop flatter du plaisir de voir les Lacédémoniens prisonniers à Athènes, espérèrent au moins d'être défaits de Cléon, s'il ne réussissoit point.

Les Athéniens connoissoient trop ce personnage, pour compter beaucoup sur ses paroles; mais sa vanité, ses folies

les amusoient. Un trait fera juger de ce peuple singulier. Cléon devoit parler un jour dans l'assemblée : depuis long-temps les citoyens, assis, étoient à l'attendre, lorsqu'enfin on le voit paroître couronné de fleurs. En arrivant, il prie le peuple de remettre l'assemblée au lendemain. « Je n'ai pas le temps » dit-il « de vous parler aujourd'hui, » parce que je dois traiter quelques » étrangers qui me sont venus voir, » & que j'ai fait un sacrifice ». Les Athéniens se mirent à rire d'une raison si importante, &, se levant, ils congédièrent l'assemblée.

Av. J. C. 425.

L'armée de Pylos souffroit beaucoup de la disette. L'île de Sphactérie couverte de bois, étoit, en quelque sorte, inaccessible. Démosthènes redoutoit de s'engager dans une terre d'où l'on pouvoit fondre sur lui, sans qu'il lui fût possible, dans l'épaisseur de la forêt, de discerner l'état des ennemis. Un petit nombre d'hommes instruits des détours de ces bois, devoit nécessairement l'emporter sur une multitude qui ne les connoissoit pas : d'ailleurs, sa défaite en Etolie, qu'une situation pareille avoit causée, rendoit Démosthènes plus circonspect.

Av. J. C. 425.

L'évènement le plus heureux & le moins prévu, vint le tirer de cet embarras : les soldats de l'île ayant voulu pénétrer jusqu'à l'autre extrémité, furent contraints, à cause de la difficulté du passage, de prendre leur repas en chemin. Ayant posé un corps-de-garde, de peur de surprise, un soldat, sans y penser, mit le feu dans la forêt, & le vent ayant aidé au progrès de l'incendie, il y en eut une grande partie de consumée.

Démosthènes alors reconnut le nombre des ennemis, qu'il trouva plus considérable qu'il ne l'avoit cru : il redoubla de vigilance, & se disposa à l'attaque. Sur ces entrefaites, Cléon arrive. Les deux Chefs s'étant embarqués pendant la nuit, descendent dans l'île avec huit-cents soldats, qui courent au premier corps-de-garde, où étoient environ trente hommes qu'ils égorgent. Au point du jour, toute l'armée débarque, & se partage en pelotons de deux-cents hommes : ils ont ordre de se saisir de divers endroits de l'île, afin que l'ennemi ne sache où se réfugier. Les Lacédémoniens marchent contre l'infanterie pesamment armée, qu'ils avoient en tête; mais l'infanterie légère,

qui les harceloit en queue ou en flanc, les empêche d'en venir aux mains. L'agitation élève dans l'air, les cendres qui couvroient encore la terre; l'obscurité dérobe aux Lacédémoniens la vue des objets; des cris confus ne leur permettent pas d'entendre le commandement. Pressés de toutes parts, ils se serrent & gagnent l'extrémité de l'île, où le reste des leurs étoit retranché dans un vieux Fort.

Av. J. C. 425.

L'infanterie légère qui les voit fuir, redouble ses cris, & les presse davantage. Cependant ils se réfugient dans le Fort, & se préparent à la défense. Après une action terrible, qui dura une grande partie du jour, le Chef d'une troupe de Messéniens qui étoient venus au secours de leurs alliés, voyant tous les efforts inutiles, demande quelques gens de trait à Démosthènes & à Cléon: il tourne le Fort, grimpe par des lieux escarpés, & tombe sur l'ennemi au moment qu'il s'y attend le moins. Les Athéniens en même temps donnent un assaut général: les Lacédémoniens attaqués de tous côtés, troublés, abattus, fatigués, reculent; mais ils trouvent tous les passages occupés.

Av. J. C. 425.

Les Généraux, dont le dessein étoit de les amener tous vivants à Athènes, voyant que si on les pressoit davantage, il n'en échapperoit pas un, firent crier par un héraut, de mettre bas les armes & de se rendre à discrétion. A ces mots, la plupart baissèrent leurs boucliers & frappèrent des mains en signe d'approbation.

Cléon & Démosthènes demandèrent le Commandant; il se presenta assisté de quelques officiers. On lui refusa la permission d'envoyer au camp, qui étoit en terre ferme, pour consulter les chefs; mais on appella un héraut de dessus la côte. Après quelques pourparlers, un Lacédémonien vint dire à haute voix, qu'on leur permettoit de traiter, pourvu qu'ils ne fissent rien contre l'honneur: ils se rendirent à discrétion. Le lendemain, les Athéniens dressèrent un trophée, & rendirent aux Lacédémoniens leurs morts, qui montoient au nombre de cent vingt-huit: ainsi, il restoit un peu moins de trois-cents prisonniers, parmi lesquels on comptoit cent-vingt Spartiates. On laissa garnison dans Pylos, & les Messéniens de Naupacte, à qui cette ville avoit anciennement appartenu, y envoyèrent l'élite

de

de leur jeunesse, dont les courses incommodèrent beaucoup les Lacédémoniens, peu versés dans cette sorte de guerre. Av. J. C. 425.

Si jamais spectacle surprit Athènes, ce fut Cléon arrivant avec les Lacédémoniens prisonniers, avant le temps qu'il avoit fixé : on s'étoit imaginé que les Spartiates périroient tous les armes à la main, plutôt que de se rendre. Le peuple les condamna à la prison jusqu'à la paix ; & à la mort, en cas de quelqu'irruption de la part de leurs concitoyens.

La victoire de Cléon couvroit Nicias de honte ; car s'il y a de la lâcheté à jetter son bouclier dans le combat, on en trouvoit beaucoup plus à avoir abandonné le commandement, & cédé à son ennemi l'occasion d'un si grand exploit. Mais la faute de Nicias ne ternit pas seulement sa réputation ; elle fut pernicieuse pour Athènes, en laissant monter Cléon à ce degré de puissance qui lui inspira une fierté insupportable, & une audace qu'il ne fut plus possible de réfréner. Depuis ce moment, foulant aux pieds l'honnêteté & la décence qui régnoient dans les assemblées, le premier il donna l'exemple

Av. J. C. 425.

de crier, de rejetter ses habits en arrière & de paroître presque nud; de frapper ses cuisses, d'aller & venir en haranguant; en un mot, de cette licence effrénée, de ce mépris de toutes les bienséances, qui bientôt produisirent un bouleversement général & une horrible confusion.

Il paroît inconcevable qu'Aristophanes ait choisi le moment où Cléon, vainqueur des Lacédémoniens, étoit devenu plus que jamais l'idole du peuple, pour en faire le sujet d'une comédie: mais à l'amour du bien public, se joignit, dans l'ame irrascible du poëte, une vengeance particulière. Personne n'osa jouer le personnage de Cléon, & Aristophanes, obligé de s'en charger lui-même, monta sur le théatre pour la première fois. Il ne se trouva aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant au vainqueur de Pylos; ce qui obligea le poëte de se barbouiller le visage de lie. La comédie des *Chevaliers* ne fut pas moins une satyre contre l'Etat & le peuple, que contre Cléon. Dans cette pièce, les plus grands hommes, les meilleurs esprits sont représentés comme les esclaves d'un vieillard capricieux: on ne pouvoit plus

cruellement persiffler un peuple en sa présence. Av. J. C

Sparte étoit humiliée, les Athéniens triomphoient avec leur orgueil ordinaire: une défaite des Corinthiens dans l'isthme acheva de les rendre insoutenables. Cette victoire auroit eu des suites fâcheuses pour les Péloponnésiens, si une aventure n'en eût arrêté les effets. Les Corinthiens s'étoient réfugiés sur le haut de la montagne; les Athéniens voyant qu'ils n'en vouloient pas descendre, dépouilloient les morts & dressoient un trophée, lorsqu'une partie des ennemis qui étoient restés à Cenchrée ayant supposé le combat par la poussière qui s'étoit élevée, accourut, ainsi que les vieillards qui étoient à Corinthe. Les Athéniens s'imaginant que toutes les villes du Péloponnèse s'ébranloient, se retirèrent en hâte vers les îles voisines, & mirent ainsi eux-mêmes, des bornes à leur victoire.

425. *Thucyd. l. 4. p. 280-281.*

La flotte de Pylos étoit passée à Corcyre. Les factieux réfugiés dans les montagnes, furent contraints de se rendre & de demeurer prisonniers, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres d'Athènes: mais on leur signifia qu'il n'y auroit point d'accommodement, si

Av. J. C. 425. quelqu'un d'eux s'échappoit. Le Magistrat de Corcyre, craignant sans doute qu'Athènes ne fût trop indulgente, fit conseiller à quelques-uns de s'évader, & les ayant pris sur le fait, il les livra entre les mains du peuple. Les uns furent mis à mort; les autres prévinrent le supplice, en se tuant eux-mêmes: tous périrent en une seule nuit, & leurs femmes furent réduites en esclavage.

Au commencement de l'hiver, un des Commissaires Athéniens, qui alloit lever le tribut des villes soumises, surprit à Eïones, un ambassadeur de Perse envoyé à Lacédémone. Il le conduisit à Athènes, où l'on fit traduire ses dépêches. Elles contenoient que le Roi ayant reçu, de la part des Lacédémoniens, plusieurs ambassadeurs qui lui avoient proposé des choses différentes les unes des autres, il lui avoit été impossible de comprendre ce qu'ils lui demandoient. Dans cette incertitude, il les engageoit de faire accompagner son ambassadeur par un homme de confiance, qui pût l'informer précisément de ce qu'ils desiroient. Les Athéniens, qui, de leur côté, cherchoient à se concilier l'amitié d'Artaxercès, le renvoyèrent en Perse avec

quelques-uns des leurs; mais ces députés ayant appris à Ephèse la mort du Roi, laissèrent l'ambassadeur & revinrent à Athènes. Av. J. C. 425.

La campagne suivante fut annoncée par une éclipse de soleil, suivie d'un tremblement de terre. Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de Cythère, île où abordoient les marchands qui venoient d'Egypte & d'Afrique, & qui arrêtoit les courses des pirates, du côté de la Crète & de la Sicile. Les Grecs qui habitoient la dernière de ces îles, inclinoient alors à la paix; le Syracusain Hermocrates, qui soupçonnoit les intentions des Athéniens, les représentoit, non comme des alliés qui venoient à leur secours, mais comme des ambitieux qui n'attendoient, pour s'emparer de la Sicile, que le moment où les dissensions intestines de ses habitants auroient épuisé leurs forces: il fit tellement sentir les avantages de la paix, qu'elle fut conclue. Les Athéniens n'ayant plus aucun prétexte pour demeurer en Sicile, se retirèrent avec leur armée navale: mais, à leur retour, il y eut deux des Généraux bannis, & le troisième condamné à l'amende, pour ne s'être pas opposés au traité, & ne

Av. J. C. 424. *Thucyd. l. 4. p. 286-303. Diod. l. 12. p. 116. 117.*

Av. J. C. 424.

s'être pas rendus maîtres de la Sicile. Dans l'ivresse où étoit Athènes, elle ne vouloit point d'obstacles à son ambition.

Une tentative de cette République sur Mégare, appella dans la Mégaride, le Lacédémonien Brasidas, qui assembloit aux environs de Sicyone, une armée destinée contre la Thrace. Il espéroit prévenir la reddition de Nisée; mais ayant appris que cette citadelle étoit tombée au pouvoir de l'ennemi, il partit la nuit de Tripodisque avec trois-cents soldats choisis, & s'avança jusqu'à Mégare, sans être découvert, à dessein de rassurer les habitants & de reprendre la citadelle. Les Mégariens craignant, s'ils le recevoient dans leur ville; les uns, qu'il ne rétablît les bannis; les autres, que, sur cette appréhension, le peuple ne se jettât sur eux, & que, pendant le désordre, les Athéniens ne se saisissent de la place, résolurent d'attendre l'évènement & de se déclarer pour le vainqueur. Les Athéniens ayant refusé le combat, Mégare ouvrit ses portes aux Lacédémoniens. Ceux des Mégariens qui avoient tenu le parti des Athéniens, furent contraints de quitter la ville;

les bannis rentrèrent, après s'être engagés par serment à ne point réveiller les querelles passées. Mais à peine furent-ils revêtus de leur première autorité, qu'ordonnant au peuple de se mettre sous les armes, sous prétexte d'une revue, ils arrêtèrent cent des principaux de la faction contraire, & les firent mourir ; après quoi ils établirent une espèce d'oligarchie.

Av. J. C. 424.

Brasidas continua sa marche vers la Thrace : il s'étoit engagé dans cette expédition à la sollicitation de Perdiccas, qui vouloit attaquer les Lyncestes, & de ceux des Thraces qui avoient quitté l'alliance d'Athènes. L'intention des Spartiates étoit d'appeller dans ce pays, les forces des ennemis qui désoloient le leur. Cette expédition leur fournissoit d'ailleurs, un moyen de se défaire des Hilotes, dont ils appréhendoient le soulèvement depuis la prise de Pylos. Déjà deux mille de ces infortunés, après avoir été promenés par les temples, couronnés de fleurs, comme si on eût eu dessein de leur accorder la liberté, avoient disparu tous, sans qu'on ait su depuis, ce qu'ils étoient devenus. Brasidas, qui en avoit encore sept-cents dans son armée, traversa la Thessalie,

Thucyd. l. 4. p. 304-311. Diod. l. 12. p. 117.

Av. J. C. 424.

& les terres de plusieurs Princes qui pouvoient lui disputer un passage qu'on ne leur avoit pas demandé : mais, à force de douceur & de diligence, il parvint à entrer dans la Macédoine, & delà dans la Chalcide.

A la nouvelle de l'arrivée de Brasidas en Thrace, les Athéniens déclarèrent la guerre à Perdiccas, & surveillèrent de plus près leurs alliés. Le Général Lacédémonien se joignit au Roi de Macédoine ; mais cette union se refroidit bientôt par le refus que fit Brasidas d'attaquer le Roi des Lyncestes, avant de l'avoir entendu. Ce Prince lui avoit mandé par un héraut, qu'il étoit prêt de le faire juge de son différend.

Brasidas marcha contre Acanthe, où il étoit appellé par des factieux : il ne fut point d'abord accueilli ; mais comme on étoit sur le point de faire les vendanges, le peuple craignant le dégât de ses vignes, lui permit d'entrer seul, se réservant à délibérer sur ses propositions. Brasidas parut devant l'assemblée, & parla assez éloquemment pour un Lacédémonien. Ses raisons furent longuement discutées ; enfin, le plus grand nombre des voix fut pour aban-

donner l'alliance d'Athènes, & l'armée de Sparte entra dans la ville. Quelque temps après, Stagyre suivit l'exemple des Acanthiens.

Av. J. C. 424.

Encouragé par ce succès, & fortifié par des troupes qu'il avoit tirées de ses nouveaux alliés, Brasidas se crut en état d'entreprendre le siége d'Amphipolis, colonie Athénienne sur le fleuve Strymon, dans laquelle il avoit quelques intelligences. La faction contraire aux Lacédémoniens, se trouvant la plus forte, dépêche vers Thucydides l'historien, Général des Athéniens, qui commandoit à Thase, & qui part aussitôt avec sept vaisseaux.

Thucyd. l. 4. p. 320-329. Diod. l. 12. p. 117. 118.

Brasidas qui l'appréhendoit, à cause du crédit que lui donnoient, dans la la contrée, des mines d'or qu'il y possédoit, redouble d'efforts pour emporter la ville avant son arrivée: préférant néanmoins la douceur à la violence, il fit publier que tous les habitants indistinctement, conserveroient leurs privilèges, & que ceux qui voudroient se retirer, pourroient le faire dans cinq jours, avec tout ce qu'ils possédoient. Ces propositions furent acceptées, & Brasidas fut reçu dans la place.

L'arrivée de Thucydides sauva Eïones,

Av. J. C. 424.

mais la ville de Myrcine & deux colonies des Thasiens embrassèrent le parti de Brasidas. La conservation d'Eiones ne réparoit pas la perte d'Amphipolis : cette ville, la clef de la Thrace, étoit de la plus grande importance pour Athènes ; sa perte privoit la République de revenus considérables, & de bois pour la construction des vaisseaux. Elle craignit une révolte des alliés ; d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de répandre qu'il étoit venu apporter la liberté de la Thrace. Les villes s'empressoient de se déclarer pour Lacédémone, croyant qu'elle les défendroit de tout son pouvoir. Mais la gloire de Brasidas avoit déjà commencé à exciter la jalousie ; on ne lui envoya point de secours : Sparte se lassoit d'ailleurs de la guerre, & pensoit toujours aux prisonniers de Sphactérie. Cependant Brasidas, après avoir fait construire des galères sur le Strymon, & s'être muni de provisions de toute espèce, partit d'Amphipolis, & vint camper le long du rivage nommé *Acté*, où étoient plusieurs villes dont il s'empara : delà il marcha vers Torone, colonie de Chalcis, mais

soumise aux Athéniens, & la réduisit aussi sous sa puissance.

Av. J. C. 424.

Diod. l. 12. *p.* 118-120. *Thucyd. l.* 4. *p.* 303. 304, & *p.* 311-320.

Les Athéniens, d'après les promesses de quelques habitants de la Béotie mécontents du gouvernement & zèlés pour la démocratie, avoient tâché de pénétrer dans ce pays, sous la conduite de Démosthènes & d'Hippocrates. Le premier ayant trouvé les Béotiens avertis de la trahison & sur leurs gardes, fut obligé de revenir sans avoir rien exécuté; mais Hippocrates mena ses troupes à Délium, & ayant été assez heureux pour prévenir l'arrivée des Béotiens, il eut le temps non-seulement de prendre la ville, mais encore de l'enfermer de murailles.

Bataille de Délium.

Pantéadas, alors chef des Béotiens, ayant appellé du secours de toutes les villes de la Béotie, arrive devant Délium, à la tête d'environ vingt mille hommes d'infanterie & de mille chevaux. Les Athéniens le surpassoient en nombre. Les deux armées se rangèrent en bataille: les derniers mis en fuite, se réfugièrent, les uns à Orope, les autres à Délium: quelques-uns prirent le chemin de la mer, & regagnèrent leurs vaisseaux; d'autres se retirèrent où le hazard les conduisit.

Av. J. C. 424.

Les Béotiens ne perdirent que quatre-cents hommes dans le combat : la perte des Athéniens fut beaucoup plus considérable ; ils eussent même tous péri, si la nuit ne les eût dérobés au glaive du vainqueur. Les Thébains, des dépouilles qu'ils recueillirent, firent élever dans leur place publique, un grand portique, qu'ils embellirent encore par des statues d'airain. Les autres richesses que leur avoit procuré cette victoire, furent déstinées à l'établissement de jeux solemnels à Délium.

Les Thébains, sans perdre de temps, s'étoient avancés contre cette ville. On employa diverses machines pour la battre : une, entr'autres, en hâta la prise. Elle consistoit en une longue pièce de bois sciée en deux sur la longueur, puis creusée & rejointe. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer, d'où pendoit une chaudière remplie de poix, de souffre & d'autres matières combustibles qu'on allumoit par le moyen de grands soufflets placés à l'autre bout de la pièce de bois. Cette machine, apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux & de fascines, causa un si grand embrasement, que

les ennemis furent obligés de l'abandonner. Les assiégeants se rendirent maîtres de la place : une partie de la garnison fut tuée ; on ne fit que deux-cents prisonniers. L'armée se réfugia sur la flotte, qui revint à Athènes. Av. J. C. 424.

Ces disgraces & l'expédition de Brasidas balançoient les succès de cette République : les deux villes rivales se déterminèrent à un accommodement. L'intention des Athéniens étoit d'arrêter les progrès de Brasidas, de pourvoir à la sûreté de leurs places, & même d'en venir à la paix, si elle leur étoit avantageuse. Les Lacédémoniens desiroient plus ardemment encore une trêve, comme un moyen de retirer les prisonniers de Sphactérie : espérance à laquelle ils seroient obligés de renoncer, si Brasidas continuoit ses conquêtes. Elle fut conclue aux conditions « qu'il » seroit permis à chacun d'aller con- » sulter l'Oracle d'Apollon - Pythien ; » pour plus grande sûreté, les Lacédé- » moniens & leurs alliés, s'obligèrent, » autant qu'ils le pourroient, à faire » agréer cet article par les peuples de » la Béotie & de la Phocide ; qu'on » feroit la recherche de ceux qui avoient » pillé les trésors du temple ; que si la

Av. J. C. 423. *Thucyd. l. 4. p. 329-332.*

Av. J. C. 423.

» paix se faisoit, chacune des nations se » contiendroit dans ses limites, telles » qu'elles étoient pour lors ; que la li- » berté de la mer seroit rendue aux » Mégariens ; que les Lacédémoniens & » leurs alliés ne pourroient naviger que » sur des vaisseaux du port de cinq-cents » talents ; qu'il y auroit sûreté de part » & d'autre, tant pour les hérauts, que » pour les ambassadeurs & leur suite ; » qu'on ne pourroit retenir aucun trans- » fuge, libre ou esclave ; qu'on se ren- » droit réciproquement justice, selon » les loix du pays ; & que, s'il naissoit » quelque différend, il seroit terminé » à l'amiable ». Ces conditions furent acceptées & signées pour un an : pendant ce temps, on devoit s'occuper des moyens de faire une paix durable.

Thucyd. l. 4. p. 332 - 341. Diod. l. 12. p. 120. 121.

Brasidas n'apprit qu'avec peine, la nouvelle d'une trève qui l'arrêtoit au milieu de ses victoires. Deux jours après le traité, dont il n'avoit point encore de connoissance, il s'étoit emparé de Scione, ville de la Pallène. Les Scioniens lui rendirent tous les honneurs imaginables, jusqu'à lui mettre publiquement une couronne d'or sur la tête, comme au libérateur de la Grèce, & à le mener en triomphe, comme un athlète

victorieux. Il étoit en marche pour se saisir de Mende & de Potidée, lorsqu'arrivèrent les députés d'Athènes & de Sparte, pour lui signifier la trève. Comme tous les alliés de Lacédémone l'acceptèrent, il fut contraint de licencier ses troupes: mais il refusa d'évacuer Scione. Les Athéniens ne souffrirent pas tranquillement ce refus. Cléon, dans toutes les assemblées, animoit les esprits & souffloit le feu de la guerre: on résolut d'attaquer Scione, & d'en exterminer tous les habitants. L'indignation des Athéniens ne fit que s'accroître par la conduite des Mendiens, qui vinrent se rendre à Brasidas, & que ce Général reçut malgré la trève. Brasidas, qui prévit l'orage, envoya dans Mende, cinq-cents soldats pesamment armés, trois-cents peltastes, & fit transporter les femmes & les enfants à Olynthe. Ses craintes n'étoient pas vaines: Mende fut reprise, & Scione assiégée. Ne se croyant pas assez fort pour passer dans la Pallène & chasser les Athéniens de la première de ces villes, il s'arrêta à Torone.

Av. J. C. 423.

La trève entre Athènes & Sparte n'avoit donc été qu'un mot: on n'avoit cessé de se battre, & les deux nations,

Av. J. C. 422.

Av. J. C. 422. *Thucyd. l. 5. p. 343-352. Diod. l. 12. p. 121, 122.*

au lieu de travailler à la paix pendant l'année dont elles étoient convenues, n'avoient fait que s'aigrir plus violemment encore. Le premier exploit des Athéniens dans la campagne que nous ouvrons, fut l'expulsion des habitants de Délos, pour l'entière expiation de l'île, sous prétexte de quelques anciens crimes, qui les rendoient incapables des choses sacrées. Ces malheureux insulaires se retirèrent en Asie, où le Satrape Pharnace leur donna pour habitation, la ville d'Atramyttée en Asie; les Athéniens s'établirent à Délos.

Cléon étoit en Thrace, à la tête d'une armée. Il s'approche de Torone, d'où il savoit Brasidas absent. Torone, assiégée par terre & par mer, est prise d'assaut: les femmes & les enfants réduits en servitude, sont jetés dans les fers & envoyés à Athènes, aussibien que la garnison. Brasidas, qui s'étoit avancé avec ses troupes, fut obligé de se retirer. Cléon éleva deux trophées, &, après avoir mis garnison dans la ville, il se rembarqua, conduisit sa flotte jusqu'au fleuve Strymon, & campa près de la ville d'Eïones, peu distante d'Amphipolis. Il commençoit

d'en battre les murs, lorsqu'apprenant que Brasidas étoit aux environs de cette dernière place avec toutes ses forces, il marcha de ce côté. Av. J. C. 422.

Brasidas, à cette nouvelle, se posta sur une éminence assez voisine de la ville, d'où il pouvoit découvrir toute la campagne & la marche de son adversaire. Cléon vint camper devant Amphipolis, sur une autre colline d'une assiette avantageuse, persuadé qu'il pourroit se retirer quand il le voudroit, sans combat.

Personne ne se montroit sur les murs d'Amphipolis, dont toutes les portes étoient fermées. Le présomptueux Cléon s'imaginant qu'il ne lui manquoit que ses machines de guerre pour s'en rendre maître, se repentoit de ne les avoir point amenées. Brasidas s'étoit jeté dans la place, affectant une crainte qui ne pouvoit qu'augmenter sa témérité: son dessein étoit de tomber sur lui à l'improviste, avant que toutes ses forces fussent rassemblées. Il choisit donc cent-cinquante soldats pesamment armés, donne ordre à Cléaridas de sortir par une autre porte avec le reste des troupes, s'il voyoit qu'il eût l'avantage; & après avoir fait part à ses

soldats de la ruse qu'il médite, il se prépare à sortir.

Av. J. C. 422.

On avoit vu du camp des Athéniens, Brasidas sacrifiant devant le Temple de Minerve; on découvroit des soldats qui se mettoient sous les armes; on appercevoit plusieurs traces d'hommes & de chevaux autour des portes. On vint en avertir Cléon, qui s'en étant convaincu par lui-même, & ne pouvant plus douter du dessein de l'ennemi, se mit en devoir de se retirer vers Eïones, & défila par la gauche: mais voyant que la marche seroit trop lente de cette sorte, il fit faire une conversion à l'aîle droite, & montra le flanc aux ennemis.

Brasidas voit l'occasion favorable. « La contenance des Athéniens » crie-t-il à ses gens « vous annonce qu'ils n'ont » pas envie de combattre: qu'on ouvre » les portes, & fondons sur eux ». A l'instant il sort, & tombe sur l'armée de Cléon. Cléaridas la charge d'un autre côté: l'aîle gauche, qui défiloit vers Eïones, prend la fuite; la droite tient ferme. Brasidas blessé, tombe & est emporté par les siens, avant que les Athéniens s'en apperçoivent: Cléon est tué; toute l'armée Athé-

nienne cherche ſon ſalut dans la fuite. Environ ſix-cents Athéniens périrent dans cette déroute, où les Lacédémoniens ne perdirent que ſept hommes. Les premiers ayant demandé leurs morts, aux conditions ordinaires, les enſevelirent & revinrent à Athènes.

Av. J. C. 422.

Braſidas porté dans la Ville, ne ſurvécut que de quelques moments à ſa victoire. Tous les alliés ſe mirent en armes dans la place publique, pour honorer ſes funérailles : les habitants lui élevèrent un tombeau, & lui rendirent tous les ans, des honneurs funèbres, comme à un héros.

Quelques Spartiates de retour à Lacédémone, y racontèrent la victoire & la mort de Braſidas. La mère de ce Général s'informa de toutes les circonſtances de la bataille, & demanda ſur-tout comment ſon fils s'y étoit comporté. On lui répondit unanimement qu'il étoit le plus brave des Lacédémoniens. « Mon fils » repliqua-t-elle « a fait » preuve d'un grand courage; mais il » me paroît encore inférieur à pluſieurs » de nos Capitaines ». Ce diſcours ſe répandit dans la Ville, & les Ephores décernèrent les honneurs publics à la mère qui avoit préféré la gloire de la

patrie à la sienne propre.

Av. J. C. 422. Thucyd. l. 5. p. 352-358. Plut. in Nicid. Diod. l. 12. p. 122.

La fierté d'Athènes étoit rabaissée; elle appréhendoit la défection de ses alliés, & se repentoit de n'avoir pas profité de la victoire de Pylos pour faire une paix avantageuse. Les Lacédémoniens ayant perdu l'espoir de ruiner les ennemis en ravageant leur pays, desiroient aussi la fin de la guerre. La Laconie étoit en proie aux garnisons de Pylos & de Cythère; les esclaves désertoient; on appréhendoit une révolte: d'ailleurs la trève avec Argos étoit prête d'expirer, & les Argiens refusoient de la prolonger, si on ne leur donnoit pas Cynurie. Les Spartiates n'étoient pas capables de résister aux forces réunies d'Argos & d'Athènes, & ils craignoient d'être abandonnés de quelques-uns de leurs alliés du Péloponnèse: mais la liberté des prisonniers de Sphacterie, dont la plupart étoient des principaux de Lacédémone, leur rendoit la paix encore plus desirable.

Le moment étoit favorable à la conciliation; les plus grands obstacles à la paix, Brasidas & Cléon n'étoient plus. Plistoanax, Roi de Lacédémone, & Nicias, Général des Athéniens, la desiroient ardemment. Celui-ci, le plus

heureux Capitaine de ſon temps, craignoit que quelqu'infortune ne vînt ternir ſa gloire, & vouloit jouir en repos des fruits de la paix. L'autre cherchoit à effacer l'infamie de ſon retour, auquel on imputoit tous les malheurs de la guerre. Accuſé d'avoir reçu de l'argent des Athéniens pour retirer ſes troupes de l'Attique, il avoit été obligé de s'exiler au mont Lycée en Arcadie, & n'avoit obtenu, diſoit-on, ſon rappel, qu'en inſinuant à la Pythie de l'ordonner.

Av. J. C. 422.

Nicias mit tous ſes ſoins à faire renaître entre les deux villes, l'union qui en étoit bannie depuis un ſi long temps; à délivrer toute la Grèce des maux qui l'affligeoient; à rétablir enfin ſa patrie dans une félicité durable. Les riches & les cultivateurs étoient diſpoſés à ſeconder ſes vûes: la guerre dévaſte les campagnes & diminue les richeſſes. Les vieillards deſiroient en voir la fin. Ceux qui n'ont rien à perdre, & quelquefois ont tout à attendre du déſordre, ne ſe portoient pas auſſi volontiers à une réunion. Cependant, il fit tant par ſes remontrances & par ſes raiſons, qu'il les rendit moins vifs & moins ardents.

Av. J. C. 422.

Il réveilla l'eſpoir des Lacédémoniens, en leur faiſant entendre que tout étoit favorablement diſpoſé, & en les preſſant de concourir au bonheur commun. La bonté, l'honnêteté qu'ils avoient toujours reconnues dans Nicias, & dont ils venoient d'avoir des preuves récentes, dans les ſoins qu'il avoit eus des priſonniers faits à Pylos, leur firent ajouter foi à ſes paroles : ils commencèrent par conclure une ſuſpenſion d'armes pour un an. Pendant ce temps, les deux peuples ſe trouvant tous les jours les uns avec les autres, goûtant les douceurs du repos, de la ſûreté, & les charmes d'un commerce paiſible avec leurs amis & les étrangers, deſiroient avec paſſion la fin de tant de diſcordes. Ils entendoient, avec les plus grandes démonſtrations de joie, les chœurs des Tragédies chanter : « Que » déſormais les araignées faſſent leurs » toiles ſur nos lances & ſur nos bou» cliers ». Ils ſe rappelloient avec tranſport, ces douces paroles : « Ceux qui » s'endorment dans le ſein de la paix, » ne ſont point réveillés en ſurſaut par » le ſon des trompettes ; leur ſommeil » eſt agréablement diſſipé par le pai» ſible chant du coq ». On maudiſſoit ceux qui, fondés ſur quelques anciens

oracles, soutenoient que la guerre dureroit trois fois neuf années. Av. J. C. 422.

Tout l'hiver se passa en négociations; enfin il fut convenu qu'on se rendroit de part & d'autre les villes & les prisonniers; mais que les Athéniens retiendroient la forteresse de Nisée, qui s'étoit rendue, comme les Béotiens retenoient Platées sur un semblable prétexte : les contestations qui pourroient survenir, devoient être jugées par les voies de la justice. La trève jurée pour cinquante ans, fut gravée sur une colonne de marbre, tant à Lacédémone & à Athènes, qu'aux Jeux Olympiques, Pythiques & Isthmiques.

Les Athéniens se croyoient délivrés de tous leurs maux : ils avoient sans cesse à la bouche le nom de Nicias; ils le regardoient comme un homme chéri du Ciel : « C'est » disoient-ils » » pour le récompenser de sa piété, » que les Dieux lui ont donné un nom » tiré du plus grand, du plus desirable » de tous les biens (*a*) ». Ils étoient persuadés, en effet, que cette paix étoit son

(*a*) Νίκη. *Victoire*.

Av. J. C. 422.

ouvrage, comme la guerre avoit été celui de Périclès. Ce dernier, pour de petits intérêts, les avoit précipités dans des malheurs inouis; l'autre, au contraire, leur avoit fait oublier tous leurs maux, en les rendant amis: aussi cette paix conserva-t-elle le nom de *Paix de Nicias.*

Av. J. C. 421. *Thucyd. l.* 5. *p.* 358-366. *Diod. l.* 12, *p.* 122. 123.

A peine on sortoit de la guerre, qu'il s'éleva de nouvelles querelles. Athènes & Sparte avoient conclu la trêve, en y comprenant tous leurs alliés; mais ces deux villes avoient fait sans eux une ligue offensive & défensive. Ce nouveau traité portoit; « que les » deux nations s'aideroient de toute leur » puissance, même dans une révolte » d'esclaves; & que, si l'une d'elles » étoit attaquée, elles romproient toutes » deux avec l'aggresseur; en un mot, » qu'elles ne feroient la paix & la guerre » que d'un commun consentement ». Il n'en falloit pas davantage pour faire soupçonner ces deux peuples, du dessein secret d'asservir toute la Grèce. Dans cette pensée, les plus considérables des autres villes, s'envoyèrent des ambassades pour former entr'elles une ligue contre les Athéniens & les Lacédémoniens.

Ce

Ce qui donnoit encore de la force aux soupçons contre Athènes & Lacédémone, c'est que, dans les clauses de la trève générale, on avoit inséré qu'il seroit permis à ces villes, d'ajouter ou de retrancher dans la suite, tous les articles dont elles conviendroient. Les Athéniens, en outre, avoient porté un décret, par lequel ils donnoient à des Décemvirs, le pouvoir de conférer entr'eux sur ce qui concerneroit les intérêts de la République : les Lacédémoniens ayant fait la même chose, on en tiroit une forte conjecture contre l'ambition de ces deux villes. Ce n'est pas que l'amitié d'Athènes & de Sparte fût sincère : des rivaux ne demeurent unis, qu'autant que leur intérêt l'exige. Les Lacédémoniens ne tardèrent pas à devenir suspects aux Athéniens, à cause de l'inexécution du traité ; &, quoique ces peuples aient été près de sept années sans se battre dans leur propre pays, ils ne s'en firent pas moins la guerre ailleurs.

Av. J. C. 421.

Il avoit été décidé par le sort, que les Lacédémoniens commenceroient l'accomplissement du traité, en rendant les prisonniers : ils les rendirent en effet, & on leur renvoya ceux qu'on

Av. J. C. 421.

avoit faits à Pylos. Quant à la reddition des places, les promesses de Lacédémone passoient sa puissance. Il y en eut, dont elle n'étoit que la protectrice, qui ne voulurent jamais consentir à rentrer sous la domination d'Athènes, que leur révolte avoit ulcérée. Telle étoit Amphipolis : quoique les Spartiates en eussent retiré la garnison, jamais ils ne purent la livrer. Sparte, suivant ses engagements, auroit dû employer la force ouverte : sa nonchalance à remplir les articles du traité, fit suspecter la droiture de ses intentions aux Athéniens, qui retinrent eux-mêmes ce dont ils étoient en possession.

La défaite de Délium & l'affaire de Sphactérie avoient diminué beaucoup la considération dont ces deux Républiques jouissoient dans la Grèce. Le moment parut favorable aux Argiens, pour disputer le premier rang : une longue paix avoit considérablement accru la population & les richesses d'Argos. Elle choisit mille jeunes-gens des mieux faits, & des familles les plus distinguées, qu'on fit exercer continuellement. Ils furent dispensés de toute autre fonction, & même entretenus des deniers publics. Bientôt

cette jeunesse devint très-habile dans toutes les parties de l'art militaire, & la Grèce voyoit s'élever dans son sein, une troisième ville capable de lui donner des fers.

Av. J. C. 421.

Voyant le Péloponnèse soulevé contr'eux, & prévoyant le poids de la guerre qu'ils alloient avoir à soutenir, les Spartiates employèrent tous les moyens pour maintenir leur supériorité. D'abord ils donnèrent la liberté aux Hilotes qui avoient servi en Thrace sous Brasidas ; ils levèrent ensuite la note d'infamie qu'ils avoient mise sur les prisonniers faits par les Athéniens dans l'île de Sphactérie, comme pour les charger de l'opprobre que Sparte avoit essuyé dans cette occasion : dans la même vue, ils relevèrent par des éloges publics, les actions de courage qui s'étoient faites dans la guerre précédente, en invitant leurs concitoyens de les surpasser dans celle où l'on alloit entrer. Ils se rendirent plus complaisants envers leurs alliés, & tâchèrent de ramener, par des témoignages d'amitié, ceux qu'ils avoient éloignés d'eux.

Diod. l. 12. p. 124. Thucyd. l. 5. p. 366.

Les Athéniens prenoient une route toute opposée : espérant contenir par la crainte, ceux qu'ils soupçonnoient

Av. J. C. 421.

d'infidélité, ils proposoient à tous pour exemple, la vengeance qu'ils avoient tirée des habitants de Scione. En effet, après avoir pris cette ville, & égorgé tous ceux des habitants qui avoient atteint l'âge de puberté, ils avoient réduit en esclavage les femmes, les enfants, & donné leur ville pour habitation, aux Platéens qui s'étoient bannis eux-mêmes de leur patrie pour demeurer fidèles à Athènes.

Av. J. C. 420. *Diod. l. 12. p. 124. 125.*

Dès que la ville d'Argos fut informée de ces mouvements, elle envoya proposer aux Athéniens, de s'allier avec elle. Les esprits s'aigrissant de plus en plus, les Spartiates de leur côté persuadèrent aux Corinthiens de se joindre à eux : le Péloponnèse se trouvoit dans une fermentation générale.

Alcibiades. *Thucyd. l. 5. p. 374. Plut. in Alcib. Plat. in 1. Alcib.*

L'alliance que proposoient les Argiens à la ville d'Athènes, ne causoit pas moins d'agitation parmi les membres de cette République. A la tête de ceux qui la desiro ent, se montroit Alcibiades. Quoique jeune encore, l'éclat de sa naissance lui donnoit le plus grand crédit : fils de Clinias, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation à la bataille d'Artémise, il remontoit par son père, à Eurysacès fils d'Ajax ; & du

côté de sa mère, il descendoit de Mégaclès, issu de Nestor tige des Alcméorides. L'éducation d'Alcibiades avoit été confiée à Ariphron & à Périclès son oncle, qui fit éclorre en lui ces talents supérieurs auxquels il dût toute son élévation : l'amitié de Socrates ne contribua pas moins à sa gloire. Av. J. C. 420.

La Grèce n'offre point deux Alcibiades. En lui se réunissoient les extrêmes : indolent & efféminé en Ionie, toujours à cheval ou à table chez les Thraces ; chez les Perses, plus magnifique qu'eux ; débauché à Athènes, Spartiate à Lacédémone, il sut se plier à tout. Allaité par une nourrice de Sparte, instruit par un gouverneur de Thrace, & formé par l'homme le plus fin & le plus spirituel d'Athènes, on eût dit que son caractère étoit composé des façons penser de ces différents peuples, & qu'il avoit reçu de chacun d'eux, une ame particulière.

« L'automne de tous les beaux hommes » est belle » disoit Euripides. Cet adage, qui n'est pas généralement vrai, le fut pour Alcibiades. La nature s'étoit complue à en faire un homme rare. Il avoit l'air noble, la taille avantageuse ; les graces étoient répandues sur sa per-

Av. J. C. 420.

fonne; il s'exprimoit avec une facilité étonnante: un léger graſſeyement ajoutoit encore au ſon de ſa voix, & ſa beauté ne l'abandonna point dans l'âge viril.

Ses paſſions étoient exceſſives : il avoit une vanité démeſurée, & ſon ambition ne pouvoit ſouffrir de ſupérieur, ni d'égal. Hardi dans ſes projets, intrépide dans ſa conduite, quelquefois turbulent & factieux, il avoit donné dès ſon enfance, des marques de ce qu'il ſeroit un jour. Il luttoit avec un de ſes camarades, & alloit être terraſſé: il mord avec violence le bras de ſon adverſaire, qui lâche priſe, en s'écriant: « tu mords » comme une femme »: — « non pas » reprend Alcibiades « mais comme » un lion ». Il jouoit aux oſſelets dans une rue fort étroite; ſon tour de les jetter étant venu, il ſurvient une voiture : Alcibiades crie au conducteur d'arrêter; ce brutal continue ſon chemin. Les autres enfants ſe retirent; mais Alcibiades ſe couchant devant les chevaux : « Paſſe » lui dit-il « puiſ» que tu es ſi preſſé ». Tous les aſſiſtants jettèrent un cri de frayeur & coururent à lui; le conducteur épouvanté, fit reculer ſa voiture.

À peine sorti de l'enfance, il entra dans l'école d'un Grammairien, & n'y ayant trouvé aucun ouvrage d'Homère, il donna un soufflet au maître, & s'en alla : manière assez vive de témoigner l'estime qu'il faisoit du Poëte. Il la marqua, dans une autre circonstance, d'une manière plus décente : un Grammairien lui disoit qu'il avoit Homère entièrement corrigé de sa main : « Quoi » ! répartit Alcibiades, « tu es capable de » corriger Homère, & tu t'amuses à » instruire des enfants ! Que ne t'ap-» pliques-tu à former des hommes ? » Av. J. C. 420.

Parvenu à l'âge où les enfants fréquentent les écoles, il se montra fort docile : cependant il dédaigna toujours d'apprendre à jouer de la flûte, qu'il regardoit comme un instrument ignoble & indigne d'un homme libre. « La lyre » disoit-il « n'a rien qui gâte le geste & » qui s'oppose aux graces ; mais dès » qu'un homme embouche la flûte, son » visage est si défiguré, que ses meilleurs » amis ont peine à le reconnoître. La » lyre permet de s'accompagner de la » voix ; la flûte, au contraire, ferme » tellement la bouche, que l'usage de la » parole en est absolument interdit. » Laissons donc cet instrument aux en-

Av. J. C. 420.

» fants des Thébains, qui ne savent pas
» parler; mais nous qui sommes Athé-
» niens, souvenons-nous que nous avons
» pour protecteurs Minerve & Apollon,
» dont la première jetta la flûte, &
» l'autre écorcha le flûteur. »

Cette plaisanterie, qui n'étoit rien moins que cela dans la bouche d'Alcibiades, fit exclure cet art du nombre des arts honnêtes. Tous les jeunes-gens, témoins des louanges que leur camarade s'étoit attirées en déprisant la flûte, l'imitèrent dans son mépris pour elle, & elle fut entièrement abandonnée.

La jeunesse d'Alcibiades ne fut point exempte de séduction. Heureusement Socrates découvrit la bonté de son naturel, malgré les vices qui l'obscurcissoient : il craignit cette foule d'amis dont les flatteries & les complaisances alloient le perdre; il se sentit seul capable de le garantir des dangers qui le menaçoient, & il l'entreprit avec courage. Si jamais la fortune chercha à rendre quelqu'un invulnérable aux traits de la philosophie, c'étoit Alcibiades. Plongé dans les délices, longtemps il fut obsédé par ceux qui, voulant lui plaire, n'oublioient rien pour empêcher qu'il n'écoutât le Sage; mais

le jeune homme surmonta tous les obstacles, & s'attacha tellement à Socrates, que la calomnie fit un crime au maître, de la beauté du disciple. Socrates méprisant des bruits qui ne déshonoroient que leurs auteurs, n'en continua pas moins ses soins, & ces deux personnages s'unirent de l'amitié la plus intime. Alcibiades regarda le commerce de ce grand homme, comme un secours envoyé par les Dieux, pour lui inspirer la vertu : à la ville, ils n'avoient qu'une même table ; à la guerre, qu'une même tente : ils ne se quittoient plus ; on étoit étonné de voir tous les jours, Alcibiades lutter avec Socrates, traiter durement ses amis, les insulter même publiquement. Av. J. C. 420.

Mais, comme le disoit Cléanthe, Socrates ne le tenoit que par les oreilles, au lieu que ses rivaux avoient bien d'autres prises sur lui (*a*). Le Philosophe le savoit : il redoutoit la force des exemples, & ses craintes n'étoient que trop fondées. Alcibiades échappoit quelquefois à son conducteur, qui étoit ensuite obligé de courir après lui,

(a) *Pudenda, Gula.*

Av. J. C. 420.

comme après un esclave fugitif, & qui fut enfin obligé de l'abandonner. Cependant ceux qui le corrompoient, se prévaloient moins de son penchant aux plaisirs, qu'ils ne se servoient de son ambition & de son ardeur pour la gloire, afin de le pousser dans le tumulte des affaires; mais, malgré son envie démesurée de commander, il se permettoit toutes les actions qui pouvoient lui nuire dans l'esprit de ses concitoyens. On le vit donner un soufflet à Hipponicus, un des personnages les plus distingués d'Athènes, & cela par défi. Toute la ville en fut indignée. Le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiades va trouver le citoyen offensé, se dépouille en sa présence, & lui abandonne son corps pour en tirer telle satisfaction qu'il jugeroit convenable. Son repentir désarma la colère d'Hipponicus, qui même, quelque temps après, lui donna Hipparète sa fille en mariage.

Cette vertueuse épouse, qui aimoit éperdument son mari, ne put longtemps souffrir le commerce qu'il entretenoit avec toutes les femmes galantes de la ville : elle le quitta, & se retira chez son frère. La femme qui se séparoit, étoit obligée de remettre elle-

même, entre les mains de l'Archonte, sa lettre de divorce. Lorsque Hipparète parut devant les juges pour obéir à la loi, Alcibiades s'y trouva, la saisit par le corps, & l'emporta chez lui, sans que personne osât l'en empêcher.

Av. J. C. 420.

Les étourderies, les débauches de ce jeune homme, qui avoit des vues sur l'administration, faisoient l'entretien de toute la ville, & il n'ignoroit pas qu'elles pouvoient lui faire un tort considérable dans l'esprit de ses concitoyens : mais il ne vouloit pas changer de manière de vivre ; seulement il cherchoit quelquefois à leur donner le change. Il avoit un chien d'une taille & d'une beauté extraordinaires, qui lui coûtoit soixante-dix mines : il lui coupa la queue qui faisoit un de ses plus beaux ornements. Ses amis se récrièrent, & lui dirent que tout le monde s'entretenoit de cette extravagance. « C'est » ce que je demande » répondit Alcibiades ; « pendant ce temps ils ne diront » rien de pis sur mon compte ». Mais ses infamies habituelles redevenoient bientôt le sujet des conversations, & ses remords, s'il en avoit quelquefois, n'étoient pas longs. Il bravoit tout, jusques-là qu'il portoit à la guerre un

Av. J. C. 420.

Athen. l. 12. c. 1.

bouclier d'ivoire, garni d'or, sur lequel étoit un Amour armé de la foudre : emblême digne d'un débauché qui traînoit toujours deux maîtresses à sa suite.

Plut. in Alcib.

Tel est l'homme qui se disposoit à tenir le gouvernail d'Athènes, dans ces temps de troubles & de discordes. Le hazard hâta le moment où il entra dans les affaires. Il passoit dans la place un jour que l'on faisoit au peuple une distribution de deniers : il demande la cause du bruit qu'il entend, & l'ayant apprise, il s'avance & fait des largesses de son côté. On applaudit à sa libéralité : la joie qu'il en conçoit, lui fait oublier une caille qu'il avoit dans sa manche, & qui, effrayée du bruit, s'envole. Les cris redoublent, une multitude d'Athéniens courent pour tâcher de la reprendre : elle le fut par un patron de navire nommé Antiochus, que ce service rendit cher à Alcibiades. Il ne fut pas plutôt entré dans le gouvernement, qu'il éclipsa le reste de ses émules : il n'eut de rivaux que Phéax & Nicias ; le premier, jeune & d'une grande naissance, mais son inférieur du côté de l'éloquence ; l'autre déjà vieux, & considéré comme un des plus grands Capitaines de son siècle. Les prétentions

Id. ibid. & in Nicid.

Av. J. C. 420.

respectives de ces trois rivaux, jetoient la ville dans le trouble. Hyperbolus, homme insensible à l'infamie & généralement méprisé, mais dont le peuple se servoit comme de digue contre ceux qui le gouvernoient, crioit à l'ostracisme. Les Athéniens redoutoient l'audace & la fierté d'Alcibiades; Nicias avoit excité l'envie par ses richesses, par un genre de vie étrange & sauvage, qui n'annonçoit rien de populaire: il étoit devenu odieux à ses concitoyens, en s'opposant à leurs cupidités, & en les forçant toujours de prendre le parti le plus utile. Les jeunes-gens, qui vouloient la guerre, s'efforçoient de faire tomber le bannissement sur Nicias; les vieillards, qui desiroient la paix, sur Alcibiades. Hyperbolus se flattant de succéder à celui des concurrents qui succomberoit, alloit irritant le peuple contre l'un & l'autre. Nicias & Alcibiades pénétrant son dessein, s'abouchèrent secrètement, réunirent les deux partis; & devenus les plus forts, ils firent tomber la condamnation sur leur ennemi commun, qu'à la vérité ses mœurs & ses actions rendoient dignes de l'exil, mais non de l'ostracisme, institué pour éloigner ceux dont on redoutoit la puissance, & qu'il déshonora à tel point,

que depuis, on n'osa plus en faire usage.

Av. J. C. 420. Plut. in Alcib. Thucyd. l. 5. p. 374-379.

Il existoit un ancien droit d'hospitalité entre la famille d'Alcibiades & Lacédémone : il avoit cherché à le renouveller, en rendant toute sorte de bons offices aux prisonniers faits à Pylos ; mais Sparte avoit plus d'inclination pour son antagoniste, à l'entremise duquel elle devoit ses prisonniers, & la paix, que le plus ardent desir d'Alcibiades étoit de rompre par cette raison-là même.

Ayant remarqué que les Argiens cherchoient une protection contre les Spartiates, il les avoit flattés d'une alliance avec Athènes, & les exhortoit à s'attacher à ses compatriotes, qui devoient rompre, disoit-il, une paix dont ils avoient lieu de se repentir. Il n'oublia rien ensuite pour indisposer le peuple contre Nicias : il l'accusoit d'intelligence avec les Lacédémoniens ; de n'avoir pas marché contre ceux qui étoient à Sphactérie ; de les avoir fait relâcher quand ils avoient été pris par un autre ; d'avoir favorisé l'union de Sparte avec les Béotiens & Corinthe, & empêché qu'aucune République ne fît alliance avec Athènes, que du consentement de Lacédémone. Les La-

cédémoniens informés de ce qui se tramoit contr'eux, envoyèrent aux Athéniens des ambassadeurs, qui s'étant annoncés avec plein pouvoir de terminer tous les différends, reçurent un accueil favorable. Le Sénat les écouta, & ils devoient avoir le lendemain une audience du peuple. Alcibiades craignant que cette négociation ne ruinât ses desseins, mit tout en œuvre pour avoir une conférence avec les ambassadeurs. Il leur fit entendre que, s'ils ne déguisoient point au peuple l'étendue de leurs pouvoirs, il deviendroit excessif dans ses prétentions, & leur imposeroit des conditions qu'ils ne pourroient accepter. Les ambassadeurs trompés par la fausse sincérité de cet avis, & par un serment de les aider en tout ce qui pourroit être agréable aux Lacédémoniens, donnèrent à Alcibiades toute la confiance qu'ils avoient en Nicias.

Av. J. C. 420.

Le jour suivant, le peuple étant assemblé, & les ambassadeurs ayant été introduits, Alcibiades leur demanda avec douceur quels étoient leurs pouvoirs, & s'ils venoient en qualité de plénipotentiaires. Ils répondirent que non : alors changeant de visage & de ton, il les traduit comme des fourbes, qui

Av. J. C. 420.

ne méritoient aucune confiance, puisqu'ils disoient tantôt une chose, tantôt une autre. Il entraîne le Sénat; le peuple s'irrite: profitant de ce tumulte, il fait paroître les ambassadeurs d'Argos, & alloit conclure avec eux un traité, lorsqu'un tremblement de terre subit, vint au secours de Nicias, & força de remettre l'assemblée au lendemain. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Nicias réussit à persuader au peuple de suspendre quelque temps l'alliance qu'il méditoit avec Argos, & de le députer à Sparte, avec quelques autres, pour réclamer Panacte, Amphipolis, & demander que cette République renonçât à l'alliance des Béotiens. Les Lacédémoniens refusèrent de souscrire à ces conditions; mais ils renouvellèrent l'alliance faite avec Athènes, à cause de Nicias qui en étoit l'auteur, & pour maintenir son crédit auprès de ses concitoyens. A son retour, Athènes voyant qu'il n'avoit rien obtenu, conclut avec Argos, Elis, Mantinée & les alliés de ces villes, une trêve de cent ans, qui fut confirmée par les serments les plus solemnels. Les Corinthiens ne voulurent point entrer dans cette alliance, qui ne rompoit pas ouvertement celle de La-

cédémone, mais qui n'en étoit pas moins dirigée contr'elle. Ainsi, les Athéniens se replongèrent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter. Av. J. C. 420.

Les intrigues d'Alcibiades lui valurent le commandement des troupes. On ne peut louer la conduite qu'il tînt en cette occasion ; toutefois on admira comme un grand trait de politique, d'avoir divisé, ébranlé presque tout le Péloponnèse, & porté la guerre si loin des frontières de l'Attique, que la victoire ne pouvoit être fort avantageuse à l'ennemi, tandis que sa défaite entraîneroit presque sa ruine. Av. J. C. 419. *Diod. l.* 12. *p.* 125. 126.

Il n'y eut de remarquable cette année, que la contestation des Argiens & des Epidauriens. Les premiers déclarèrent la guerre aux seconds, sous prétexte qu'ils n'avoient pas envoyé l'offrande qu'ils devoient au temple d'Apollon-Pythien ; mais ce n'étoit qu'un prétexte pour se saisir de la place, à la persuasion d'Alcibiades, afin d'être plus en sûreté du côté des Corinthiens, & de faciliter les secours d'Athènes, qui viendroient plus promptement d'Egine, n'ayant pas à doubler le cap de Scyllée. Le Général Athénien passa dans l'Argolide, à la tête d'une armée. Fiers de ce secours, *Thucyd. l.* 5. *p.* 382. 395.

Av. J. C. 419.

les Argiens s'approchèrent de Trézène, ravagèrent les campagnes & les villages des environs, brûlèrent les grains qu'on y tenoit en réserve, & se retirèrent.

Av. J. C. 418.

Les Lacédémoniens, sous la conduite d'Agis, marchent vers Argos, dont ils défient les habitants au combat. Soutenus de trois mille hommes d'Elis & d'à-peu-près autant de Mantinée, les Argiens sortirent de leurs murailles & se présentèrent à l'ennemi : mais, au moment qu'on alloit en venir aux mains, les chefs s'envoyèrent réciproquement des députés, par l'entremise desquels on conclut une suspension d'armes pour quatre mois. Les deux villes furent indignées contre leurs Généraux, de l'accord qu'ils avoient fait. Les Argiens attendoient leurs officiers pour les lapider : ce ne fut qu'après bien des sollicitations & des prières, qu'ils obtinrent la vie : leurs biens furent vendus à l'encan, & leurs maisons rasées. Les Lacédémoniens voulurent aussi faire le procès à leur Roi, qui n'évita que difficilement la punition, & en promettant de réparer incessamment par des actions glorieuses, la faute qu'il venoit de commettre. On lui donna pour conseillers,

dix hommes des plus judicieux d'entre les Spartiates, avec injonction de ne rien faire sans leur avis. Av. J. C. 418.

Peu de temps après, Athènes envoya par mer aux Argiens,, mille hommes pesamment armés & deux-cents chevaux, sous le commandement de Lachès & de Nicostrate. Quoiqu'Alcibiades n'eût alors aucun grade militaire, il s'étoit joint à eux, par l'amitié qu'il portoit aux habitants d'Elis & de Mantinée. Quand ces peuples furent assemblés, ils résolurent, sans faire attention à la trève de quatre mois, de recommencer la guerre. On se détermina à ouvrir la campagne par le siége d'Orchomène en Arcadie : cette ville fut investie; on en pressa vivement les attaques, & en peu de temps les Argiens s'en virent les maîtres. Ils s'approchèrent ensuite de Tégée, dans le dessein d'en former aussi le siége. Les Tégéates implorent le secours des Lacédémoniens qui se présentent devant Mantinée, persuadés qu'en attaquant cette ville, ils feroient lever le siége de Tégée. Les Mantinéens aidés de leurs alliés, se préparèrent à la défense : il se livra même hors des murs, un combat où la victoire ayant été long-temps disputée, resta enfin aux

Av. J. C. 418.

Thucyd. l. 5. p. 396-400. Diod. l. 12. p. 127. Plut. in Alcib.

Lacédémoniens, qui érigèrent un trophée, & rentrèrent ensuite sur les terres de Sparte.

Ils se remirent en campagne au commencement de l'hiver; mais, aimant mieux traiter avec les Argiens, que hazarder un nouveau combat, ils députèrent vers eux, pour leur donner le choix de la paix ou la guerre. Quelques citoyens d'Argos, attachés aux intérêts de Sparte, & qui depuis long-temps desiroient d'abolir dans leur ville le gouvernement populaire, travailloient à cette réconciliation, devenue plus facile depuis leur défaite. La paix fut conclue entre les deux peuples, malgré les intrigues d'Alcibiades qui étoit à Argos, & qui mettoit tout en œuvre pour la traverser. Les Mantinéens ayant perdu, par le traité d'alliance, le secours des Argiens, furent obligés de se soumettre aux Spartiates.

Les partisans de l'oligarchie dans Argos, à la tête desquels étoient les mille jeunes hommes dont nous avons parlé, croyant alors pouvoir exécuter leur dessein, conviennent d'établir un conseil aristocratique, qu'ils composeroient eux-mêmes. Comme la prééminence que leur donnoient sur les autres

citoyens, les richesses & le courage, leur faisoit beaucoup de partisans, ils commencèrent par se saisir de ceux qui animoient le peuple au maintien de la liberté, & les firent mourir. Cet exemple ayant épouvanté la multitude, ils détruisirent les anciennes loix, & s'emparèrent du gouvernement; en quoi ils furent aidés par les Lacédémoniens, qui avoient déjà établi l'aristocratie à à Sicyone.

Av. J. C. 418.

La tyrannie ne dura que huit mois dans Argos. Le peuple, tandis que les Lacédémoniens étoient occupés à leurs Jeux Gymniques, attaqua ceux qui s'étoient saisis du gouvernement: les Lacédémoniens accourus au secours de leurs amis, apprirent à Tégée, que les uns étoient chassés & les autres tués. La guerre se ralluma entre les deux nations; Argos reprit l'alliance d'Athènes qu'elle avoit quittée; &, pour pouvoir en être soutenue en cas de siége, les habitants construisirent des murailles depuis leur ville jusqu'à la mer.

Av. J. C. 417.

Les Lacédémoniens, suivis de leurs alliés, marchent contre Argos, rasent les nouvelles fortifications, s'emparent d'Hysies, égorgent tous les prison-

Av. J. C. 417.

niers & s'en retournent. Alcibiades, avec vingt vaisseaux, se présente pour soutenir le gouvernement démocratique. Le Général Athénien s'étant fait nommer ceux qui tenoient pour les Spartiates, les met hors de la ville, & ayant ainsi affermi la démocratie, il revient à Athènes. Les Lacédémoniens reparoissent dans l'Argolide, en ravagent une grande partie, & établissent les bannis d'Argos dans le bourg d'Ornées, qu'ils environnent de murs, & où ils mettent garnison. Les Spartiates ne se sont pas plutôt retirés, qu'Athènes fait passer à Argos douze-cents hommes, montés sur quarante vaisseaux : soutenus de ce renfort, les Argiens enlèvent Ornées, massacrent une partie de la garnison & chassent l'autre.

Plut. in Alcib. Plut.

Alcibiades avoit persuadé aux citoyens de Patras, de joindre leur ville à la mer, comme avoit fait Argos. Quelqu'un, à propos de cela, leur ayant dit en raillant que les Athéniens les avaleroient un beau matin. « Cela » pourra bien arriver » répondit Alcibiades ; « mais ils les avaleront peu- » à-peu, en commençant par les pieds ; » au lieu que les Lacédémoniens pour- » roient bien les avaler tout d'un coup,

» & en commençant par la tête. »

Av. J. C. 417.

Ce jeune ambitieux, en même temps qu'il travailloit à étendre la puissance maritime des Athéniens, les excitoit à augmenter leurs forces de terre, en exhortant les jeunes-gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule, de ne reconnoître de bornes à l'Attique, qu'au-delà des bleds, des orges, des vignes & des oliviers; comme pour leur inspirer que toute la terre en culture, étoit de leur domaine.

Malheureusement les mœurs d'Alcibiades ne répondoient point à ces hautes prétentions. Son luxe étoit prodigieux, ses débauches étoient immodérées: il traînoit dans les places, de longs manteaux de pourpre; afin d'être couché plus mollement sur mer, il faisoit percer le plancher du vaisseau, pour que son lit fût suspendu sur des sangles, au lieu d'être posé sur le tillac; en un mot, il insultoit à ses concitoyens, par sa magnificence, par une dépense excessive & insolente.

Les principaux d'Athènes, les plus sages, détestoient cette conduite: son audace, sa profusion, ce profond mépris des loix n'étoient à leurs yeux qu'autant de moyens pour arriver à la tyran-

nie ; mais le peuple en étoit épris.
Av. J. C. 417. Aristophanes disoit avec raison dans une de ses pièces : « il le hait & ne » peut s'en passer ». Les largesses d'Alcibiades, sa somptuosité, les jeux & les spectacles qu'il donnoit, ses qualités, les agréments de sa personne séduisoient la multitude, qui déguisoit sous des noms doux & agréables, ses fautes les moins pardonnables.

Av. J. C. 416. *Thucyd. l. 5. p. 401-410. Plut in Alcib.*

Pour s'assurer davantage d'Argos, Alcibiades y rentra l'été suivant, & dispersa dans les îles voisines, environ trois-cents citoyens, soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Mélos faisoit aussi l'objet de l'envie des Athéniens. Cette île, l'une des Cyclades & colonie de Lacédémone, refusoit de se déclarer : ils y envoyèrent une armée qui somma les habitants de le faire. Les insulaires répondirent qu'on ne s'attendoit pas sans doute, qu'ils abandonneroient une liberté qu'ils avoient eu le bonheur de conserver pendant sept-cents ans, tant qu'ils auroient quelqu'espoir de la défendre ; que la fortune & la force décidoient du droit des armes ; que quant à la première, la justice de leur cause leur répondoit de la faveur des Dieux ; que, pour la force, Mélos étoit co-

lonie

lonie & alliée de Lacédémone, qui ne leur refusoit aucun des secours que l'honneur & la consanguinité exigeoient; Av. J. C. 416.
qu'au reste, si la neutralité convenoit aux Athéniens, ils promettoient de la garder.

Cette réponse noble caractérisoit admirablement des hommes qui connoissoient le prix de la vie, mais qui ne vouloient pas la conserver aux dépens de l'honneur, & qui ne savoient pas moins faire usage de la raison que des armes. Les Athéniens repliquèrent avec beaucoup de hauteur & de mépris, qu'entrer en discussion avec les Méliens, seroit les traiter d'égaux: ils voulurent leur persuader que leur honneur ne risquoit rien de se soumettre à une puissance telle que la leur; ils leur firent envisager les dangers qui les menaçoient, & les pressèrent de se décider. Ils colorèrent néanmoins leur procédé, d'un prétendu droit de souveraineté, qu'ils dérivoient du temps de la guerre des Perses, & tournèrent en ridicule, les espérances que les citoyens de Mélos fondoient sur les Lacédémoniens. C'est à eux-mêmes, dirent-ils, qu'ils ont borné la générosité que leur prescrivent leurs constitutions; l'honneur & l'équité sont des

Av. J. C. 416.

noms qui masquent l'intérêt & l'orgueil: mais, quand ils auroient les meilleures intentions, ils sont dans l'impuissance de les témoigner, tant que les Athéniens seront maîtres de la mer; attendez-vous donc à une ruine prochaine, puisque vous laissez échapper le seul moment propre à la prévenir.

Après cette conférence inutile, entre les députés, & les Magistrats de Mélos qui n'avoient pas voulu permettre aux Athéniens de parler au peuple, dans la crainte qu'ils ne vinssent à bout de le séduire, les troupes formèrent le blocus de la place. Les Méliens ayant forcé la circonvallation pendant la nuit, tuèrent quelques soldats, & firent entrer beaucoup de munitions de bouche dans la ville. Les assiégeants furent contraints de redoubler la garde des lignes: ils reçurent un renfort d'Athènes, & la place trahie par quelques-uns de ses habitants, se vit obligée de se rendre à discrétion. Les femmes & les enfants furent réduits en servitude; on passa les hommes au fil de l'épée, & la ville fut peuplée d'une colonie de cinq-cents Athéniens.

Le consentement qu'Alcibiades donna au décret qui autorisa le meurtre des

infortunés Méliens, le fit passer pour l'auteur de cette barbarie; ce qui ne contribua pas peu, sans doute, au compliment que lui fit un jour le fameux Timon surnommé le *Misanthrope*. Le fils de Clinias sortoit d'une assemblée, fort satisfait d'avoir obtenu ce qu'il avoit demandé au peuple, & des honneurs qu'il lui faisoit en le reconduisant. Timon le rencontre, & loin de se détourner & de chercher à l'éviter, comme il faisoit d'ordinaire, il alla au-devant de lui, & lui tendant la main: « Courage, mon fils; tu fais bien » de t'aggrandir, puisque tu ne t'ag» grandis que pour la ruine du peu» ple ». Les uns ne firent que rire du compliment du Misanthrope; d'autres en furent irrités; les plus sages en furent frappés & en sentirent toute la justesse.

Av. J. C. 415.

Le Péloponnèse éprouvoit de temps-en-temps de nouvelles secousses. Les habitants d'Argos étoient entrés sur les terres des Phliasiens; ils perdirent quatre-vingts hommes dans une embuscade: la garnison de Pylos infestoit la Laconie; les Spartiates, sans traiter cette irruption de rupture manifeste, permirent à leurs concitoyens, d'user

Av. J. C. 416.

de représailles en Attique : des intérêts particuliers firent aussi prendre les armes aux Corinthiens.

L'ordre des choses nous ramène en Sicile ; mais remontons à des temps antérieurs, & faisons connoître les révolutions qu'éprouva cette contrée, ainsi que la Grande-Grèce, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés.





LIVRE QUARANTIÈME.

SITUATION de la Sicile & des parties de l'Italie connues sous le nom de Grande-Grèce : Siége de Syracuse ; défaite des Athéniens.

QUAND on considère l'immense population de la Sicile, &, en général, celle de la Grèce dans les siècles reculés, & qu'on la compare à celle des Etats les mieux peuplés dans les temps modernes, on est effrayé au premier coup-d'œil. L'étonnement cesse bientôt, quand on se rappelle les heureux effets de la liberté, qui fait naître & multiplie les hommes, & qu'on examine la nature de tous ces petits Etats, qui, sans ces grandes & superbes dépenses que les Souverains des bords du Nil, du Tigre & de l'Euphrate furent obligés de faire pour soumettre à la culture, les plaines de l'Egypte & de l'Asie, purent tout obtenir de la bé-

nigne influence du Ciel sur les plus délicieuses contrées du monde.

De tout temps les Grecs d'Europe & d'Asie, les Perses & même les Indiens, ont très-bien cultivé un sol extrêmement fertile : les faits militaires en sont la preuve. La science des subsistances pour les Armées Européennes de soixante à quatre-vingt mille hommes, partie immense des connoissances militaires, ne paroît pas avoir embarrassé les Généraux, ni les Monarques Persans. Des rives du Danube à celles de l'Indus, d'Athènes à Samarcande, on les voit remuer des armées de plusieurs centaines de mille hommes : Xercès avec un nombre effroyable de soldats, de chevaux, &c., subsiste aux environs des Thermopyles; à la tête de trois-cents mille combattants, Mardonius hiverne en Thessalie, sans éprouver la disette : bientôt nous verrons Amilcar passer en Sicile, suivi d'une armée formidable, & l'y faire subsister sans peine. Ces faits déposent en faveur de la grande fertilité des pays qui en étoient le théatre, & de la bonne culture qui y étoit établie : mais l'ame s'attriste, quand on se représente la plupart de ces hommes nés pour périr dans les combats;

quand on voit des peuples qui pouvoient se rendre heureux par leur nombre, ne le faire servir qu'à se tourmenter mutuellement.

La Grèce n'étoit échappée au désastre dont la menaçoit Xercès, que par une espèce de prodige, dont les fastes de l'histoire ne nous ont point laissé d'exemples. L'Afrique, par son traité avec ce Prince, sembloit, avec l'Asie, avoir conjuré d'engloutir cette petite région. Pour empêcher les colonies de donner des secours à leurs métropoles, Carthage avoit fait passer en Sicile Amilcar à la tête d'une armée de trois-cents mille hommes de terre, & d'une flotte composée de deux mille vaisseaux & de plus de trois mille bâtiments de transport, pourvus de munitions de toute espèce. Assailli sur la mer de Libye, d'une tempête, qui submergea toutes les barques chargées de chevaux & de chars, & arrivé à la vue de Panorme, le Général Carthaginois dit qu'il se croyoit enfin à la guerre, mais que jusques-là, il avoit craint que la mer n'en préservât les Siciliens. Ayant donné trois jours de repos à ses soldats, & réparé les dommages faits à ses vaisseaux par la tempête, il conduisit

480 avant J. C. *Diod. l. 11. p. 16-20.*

ses troupes de terre à Himère, en les faisant côtoyer par sa flotte, & forma deux camps devant la ville : il avoit fait tirer sur le rivage, tous ses vaisseaux de guerre, & les avoit environnés d'un fossé profond & d'un mur de bois. Le camp des troupes de terre étoit posé en face de la place, depuis ce mur jusqu'au-dessus des collines d'où on la découvroit. Après avoir fait débarquer toutes les provisions, il chargea les bâtiments de transport d'en apporter de nouvelles de la Libye & de la Sardaigne.

Amilcar en même temps s'approche d'Himère avec l'élite de ses soldats, & défait ceux des habitants qui veulent s'opposer à sa marche. Les fuyards rentrent dans la ville fort maltraités, & répandent la consternation parmi leurs concitoyens. Théron, Prince d'Agrigente, qui avoit déjà levé des troupes pour la défense d'Himère, invite Gélon de venir promptement au secours de la place. Ce Prince quitte Syracuse à la tête de cinquante mille hommes de pied & de cinq mille chevaux, s'approche d'Himère à grandes journées, & rend l'espoir à cette ville alarmée. Il se saisit d'abord de tous les postes

avantageux des environs, s'y retranche, envoie à la découverte, tombe sur les ennemis écartés, dispersés pour le fourrage & pour les vivres; il entre dans la ville avec plus de dix mille prisonniers, & aux acclamations de tous les habitants.

Homme plein d'intelligence & de finesse en fait de guerre, Gélon projetoit de brûler la flotte ennemie. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'un parti de cavalerie lui amena un courier chargé de lettres, par lesquelles les Sélinuntins prévenoient Amilcar que la cavalerie qu'il leur avoit démandée, arriveroit le jour désigné. Ce jour même, le Général Carthaginois monté sur la flotte, devoit offrir un pompeux sacrifice à Neptune.

Gélon, pendant la nuit, fait partir sa cavalerie, avec ordre de s'avancer vers l'endroit où étoit l'armée navale d'Amilcar, de se présenter au point du jour, comme venant de la part des Sélinuntins; &, dès qu'ils auroient été introduits dans le mur de bois, de poignarder le Général Carthaginois, & de mettre aussitôt le feu à la flotte: en même temps il envoie des sentinelles sur les hauteurs voisines, pour l'avertir

par des signaux, quand ses cavaliers seroient entrés dans cette enceinte. Tout réussit au gré de ses desirs : Amilcar est massacré au milieu du sacrifice, le feu est aux vaisseaux ; Gélon apperçoit les signaux, & vient attaquer l'autre camp où se tenoient les troupes de terre des Carthaginois. L'air retentit de cris horribles ; le carnage est affreux : long-temps l'avantage est balancé ; la flamme qui s'élève des vaisseaux, & la mort du Général Carthaginois parvenue de rang en rang à la connoissance des deux partis, anime les Grecs, & décourage les Barbares, qui prennent la fuite. Gélon défendit d'épargner personne : la perte des ennemis monta à cinquante mille hommes ; ceux qui échappèrent au carnage, se réfugièrent dans un lieu de défense, où ils se soutinrent encore quelque temps ; mais, assiégés par la soif, ils furent contraints de subir la loi du vainqueur.

Gélon se couronnoit en Sicile des lauriers de la victoire, le jour même que Léonidas mouroit pour sa patrie, aux Thermopyles. Aucun Général n'avoit employé un stratagême si bien conçu, défait tant d'ennemis dans un seul combat, & n'étoit demeuré maître

d'un si grand nombre de prisonniers: sa gloire se répandit dans toute la terre.

Vingt vaisseaux Carthaginois, qu'Amilcar avoit détachés de sa flotte pour des besoins particuliers, échappés au désastre général, se préparoient à retourner dans leur patrie: mais surchargés par le reste des fuyards qui étoient accourus y chercher une retraite, & accueillis par la tempête, ils furent tous submergés. Quelques hommes seulement s'étant sauvés sur un esquif, arrivèrent à Carthage, où ils annoncèrent la perte de toute l'armée. Le nombre des morts consterna la nation, & remplit les familles de deuil & de larmes. Effrayés, & croyant que Gélon alloit incessamment amener ses troupes victorieuses devant leur ville, les Carthaginois en redoublèrent la garde, & lui envoyèrent des ambassadeurs, avec plein pouvoir de faire les offres nécessaires pour le détourner du dessein qu'on lui supposoit. Ils se présentèrent devant Gélon, & lui demandèrent la paix les larmes aux yeux. Elle leur fut accordée; il n'exigea que deux mille talents pour les frais de la guerre & la construction de deux chapelles où le traité seroit déposé. Les Carthaginois sauvés

contre toute espérance, firent présent d'une couronne d'or à la Reine Damarète, qui avoit beaucoup contribué à leur faire obtenir ces conditions.

Gélon fit de grands présents à ceux qui avoient tué Amilcar, & à tous les guerriers qui s'étoient distingués : il avoit destiné à l'ornement des temples de Syracuse, les plus précieuses dépouilles, & fait placer dans ceux d'Himère, une grande partie de ce qui restoit. Les captifs, distribués aux différents corps de l'armée, achevèrent les travaux publics dans les villes auxquelles ils échurent. Les Agrigentins, dont la part avoit été la plus forte, se servirent d'eux pour étendre leur ville & cultiver leurs campagnes : on eût dit que toute la Libye étoit devenue esclave.

Le vainqueur ayant licencié son armée, étoit revenu à Syracuse. Sa générosité lui gagna les cœurs de ses sujets, & même de tous les habitants de la Sicile. Les autres villes, les Princes qui s'opposoient auparavant à ses desseins, lui firent des excuses par leurs ambassadeurs, & il contracta des alliances avec eux. En suivant son inclination naturelle, il travailloit aussi à

faire entrer tous les Siciliens dans ses vues. Il projetoit de conduire une grande armée en Grèce, pour s'opposer aux efforts des Perses : la nouvelle de la victoire de Salamine & de la retraite de Xercès, qui avoit abandonné l'Europe, suspendit son départ ; mais, pour sonder la disposition de ses peuples, il indiqua une assemblée générale, où il ordonna de se rendre en armes. Il s'y présenta, n'ayant que sa tunique : il y fit l'exposé de sa vie, & de tout ce qu'il avoit fait pour les Syracusains. A chaque article, les assistants se répandoient en acclamations : on admiroit la confiance avec laquelle il se livroit, en quelque sorte, à ceux qui pouvoient avoir de mauvais desseins contre sa personne ; &, loin qu'on lui reprochât aucun trait de tyrannie, il fut nommé, d'un commun accord, leur bienfaiteur, leur sauveur & leur Roi.

La Sicile jouit alors d'une profonde paix : l'équité de Gélon en faisoit la sûreté, la tranquillité & le bonheur ; ses soins y entretenoient l'abondance. Les Syracusains avoient réduit à de justes bornes, les dépenses excessives qu'on avoit coutume de faire dans les funérailles. Gélon voulant se conformer

478 avant J. C. *Diod. L.* XI. *p.* 29. 30.

aux desirs de ses sujets, prit des mesures pour faire observer ces réglements à son égard. Il n'étoit que dans la septième année de son règne, lorsque se sentant affoiblir, & voyant approcher le terme de sa vie, il se démit de la royauté en faveur d'Hiéron, le plus âgé de ses frères, & lui enjoignit de suivre exactement la loi quand il s'agiroit de sa sépulture. Hiéron exécuta fidellement ses volontés, & le libérateur de la Sicile fut inhumé simplement, dans le champ où l'on avoit enterré la Reine son épouse, au milieu d'un édifice merveilleux par son épaisseur & sa solidité, qu'on appelloit *les neuf Tours*. Tout le peuple accompagna son corps jusqu'à cet endroit, quoiqu'il fût éloigné de la ville de deux-cents stades : on y éleva un tombeau digne de lui, & l'on décerna à sa mémoire, les honneurs héroïques.

476 avant J. C. *Diod. l.* 11. *p.* 37. 38.

Cette année mourut Anaxilas, tyran de Rhège, après dix-huit ans de domination. Micythus se revêtit de son pouvoir, en donnant parole de le remettre aux fils du mort, encore dans l'enfance, quand ils auroient atteint l'âge de gouverner.

Polyzèle, frère de Gélon, s'étoit

acquis l'estime du peuple, & causoit de l'ombrage à Hiéron, qui le soupçonnoit de vouloir régner à sa place. Ce dernier commença donc par se former une garde de soldats étrangers, qu'il croyoit seule capable d'assurer la couronne sur sa tête. Ensuite, comme les Sybarites assiégés par les Crotoniates, lui demandoient du secours, il leur envoya une partie de ses troupes, dont il voulut donner le commandement à son frère, dans l'espérance qu'il pourroit être vaincu & tué par les Crotoniates. Polyzèle, qui se doutoit de son dessein, s'enfuit chez Théron, Roi d'Agrigente. Hiéron enflammé de colère, résolut d'attaquer le Prince qui lui donnoit un asyle.

Sur ces entrefaites, Thrasydée, fils du Souverain d'Agrigente, & gouverneur de la ville d'Himère, aliéna l'esprit de ses concitoyens par une conduite extrêmement dure & hautaine. La crainte de ne pas trouver dans Théron un juge assez équitable entre son fils & eux, porta les habitants à députer vers Hiéron, pour lui exposer les sujets de mécontentement que leur avoit donné Thrasydée, & lui offrir en même temps de se ranger sous son obéissance; mais

Hiéron qui avoit résolu de se raccommoder avec le Roi d'Agrigente, trahit le secret des Himériens, & Théron s'étant convaincu de la réalité de cette révolte, fit punir de mort plusieurs des révoltés. La réconciliation de Polyzèle avec son frère, fut le fruit de la réunion de ces deux Princes.

472 avant J. C. Diod. l. 11. p. 40.

Théron mourut après un règne de seize ans. Respecté pendant sa vie pour son équité, après sa mort il reçut les honneurs héroïques. Thrasydée son fils, homme violent & sanguinaire, gouverna en tyran, & devint bientôt l'objet de la haine publique.

A peine fut-il sur le trône, qu'il déclara la guerre à Syracuse. Hiéron, à la tête de ses troupes, s'avance vers Agrigente : un combat sanglant, où périrent deux mille Syracusains, & quatre mille hommes du côté de Thrasydée, fut terminé par la défaite du tyran, & sa fuite chez les Mégariens, qui le condamnèrent à mort. Les Agrigentins ayant ainsi recouvré leur liberté, envoyèrent une ambassade à Hiéron, qui leur accorda la paix.

467 avant J. C. Id. ibid. p. 50-52.

Cependant les fils d'Anaxilas étoient devenus hommes & capables de gouverner. Hiéron les ayant attirés à sa

Cour par de magnifiques présents, leur insinua qu'il étoit temps de demander compte à Micythus, de son administration. Ces jeunes-gens, retournés à Rhège, firent cette proposition à leur tuteur, qui assembla sur le champ, les amis de leur père, &, en leur présence, fit aux enfants un détail si exact de leurs affaires, que tous les assistants admirèrent également sa vigilance & sa fidélité. Les fils d'Anaxilas, confus eux-mêmes d'avoir exigé ces éclaircissements d'un aussi homme de bien, le supplièrent de reprendre le gouvernement. Micythus n'accepta point cette offre; & ayant fait charger sur un vaisseau, tout ce qui lui appartenoit, il quitta Rhège au milieu des regrets & des bénédictions de tout le peuple, & vint finir ses jours à Tégée.

Hiéron avoit terminé les siens à Catane, après un règne de plus de onze années. Thrasybule son frère & son successeur, le surpassa encore en cruauté. Meurtrier de plusieurs citoyens, ravisseur de l'honneur des uns, de la fortune des autres; haïssant tout le monde, & par conséquent haï de tous, il crut devoir chercher sa sûreté dans une garde soudoyée. Enfin, les Syracusains s'étant 466 avant J. C.

choisi des chefs, résolurent de secouer le joug, & se déclarèrent ouvertement pour la liberté.

Instruit du soulèvement général, Thrasybule essaya de l'appaiser par ses discours; mais, convaincu de l'inutilité de ce remède, il appella les citoyens qu'Hiéron avoit transportés à Catane: il rassembla d'autres alliés, des soldats mercénaires, & avec sa troupe, forte de près de quinze mille hommes, il se saisit de l'Achradine, de l'Isle, & delà fit de vigoureuses sorties sur les révoltés. Les Syracusains, maîtres de cette autre partie de la ville qu'on appelloit *Tycha*, se défendirent avec courage, sollicitèrent du secours en différentes villes de la Sicile; & bientôt ils se virent en état d'attaquer leur ennemi par terre & par mer.

Thrasybule abandonné de ses alliés, & battu sur mer, perdit un nombre considérable de galères, & ramena le reste en désordre. La fortune ne lui fut pas plus favorable sur terre: vaincu dans un combat, il se retira dans la citadelle après une perte considérable. Forcé alors de rendre la liberté à un peuple qui s'en montroit aussi digne, après quelques députations & quelques

conventions réciproques, il se retira sur la foi publique, à Locres, ville d'Italie dans la Grande-Grèce, où il mourut.

Les Syracusains permirent aux troupes soudoyées de se retirer où il leur plairoit; puis mettant hors des autres villes, les garnisons étrangères qui s'y trouvoient, ils établirent le gouvernement démocratique dans toute la Sicile. Syracuse, au sein de la paix, & vivifiée par la liberté, devint heureuse & florissante: son bonheur, celui de toutes les villes de la Sicile, sembloient croître de plus en plus; les revenus n'étoient plus dévorés par la guerre, les peuples devenoient tous les jours plus riches; le pays se remplissoit d'esclaves, de troupeaux, de toutes les commodités de la vie: mais bientôt Syracuse fut en proie à de nouveaux troubles. Diod. l. 11. p. 55. 56.

Après l'expulsion de Thrasybule, le peuple avoit convoqué une assemblée générale, dont tous les membres, autorisés chacun par leur République particulière, avoient formé le décret d'élever une statue colossale à Jupiter-Libérateur; de lui offrir tous les ans un sacrifice, qu'on appelleroit de la *Liberté*, & de célébrer le même jour où leur patrie

avoit été délivrée de la tyrannie, des jeux publics, pendant lesquels on immoleroit quatre-cents cinquante taureaux, qui seroient ensuite servis dans un festin, à tout le peuple. Dans cette assemblée, ils distribuèrent les Magistratures aux citoyens originaires, & en exclurent les étrangers qui avoient été reçus & inscrits dès le temps de Gélon, appréhendant sans doute, qu'appellés par des tyrans, ou accoutumés à servir sous eux, ils ne fissent quelques mouvements en leur faveur.

462 avant J. C. Il en restoit encore plus de sept mille des dix que Gélon avoit fait inscrire au nombre des citoyens: mécontents de l'exclusion qu'on leur donnoit, ils se soulèvent & se saisissent de l'Achradine & de l'Isle. Les Syracusains se mettent en défense dans le reste de la ville, & élèvent un mur à un endroit appellé l'*Epipole*. Hors d'insulte de ce côté, ils investissent les séditieux, & les réduisent bientôt à une grande disette de vivres. Mais les assiégés, quoiqu'inférieurs en nombre, entendoient beaucoup mieux le métier des armes que les citoyens, & ils avoient toujours l'avantage dans les combats qui se livroient sur l'étendue de terrein

qui séparoit les deux partis. Cependant les Syracusains gagnèrent un combat naval; mais malgré leurs fréquents assauts à l'Achradine & à l'Isle, ils ne pouvoient en chasser leurs adversaires: enfin, après un combat opiniâtre, l'avantage demeura aux Syracusains, qui couronnèrent six-cents des plus braves, à chacun desquels ils distribuèrent une mine d'argent. 461 avant J. C. *Diod. l.* 11. *p.* 57. 58.

Dans le même temps, Deucétius chef des Siciliens, anciens habitants de Catane, s'avance à leur tête contre les nouveaux qui leur avoient enlevé leurs demeures & leurs possessions. Les Syracusains les attaquent aussi, pour défendre la part qu'Hiéron leur avoit donnée dans le territoire de Catane. Battus en plusieurs rencontres, les nouveaux habitants se virent obligés de sortir de Catane, pour aller habiter une ville qui s'appelloit Ennésie, & qu'on nomma depuis Etna.

Animés par cet exemple, les exilés des autres villes, qui se favorisoient mutuellement, & qui trouvoient des défenseurs, prirent la résolution de chasser tous ceux qui avoient usurpé leurs habitations, & d'y rentrer. De ce nombre furent les citoyens de Géla, d'Agrigente & d'Himére: ceux de Zancle

& de Rhège dépossèdent aussi les fils d'Anaxilas, & se remettent en liberté. En un mot, presque toutes les villes ayant conspiré contre les étrangers, publièrent un décret général, par lequel elles rappellèrent les exilés, ordonnant à tous ceux qui s'étoient introduits militairement dans les villes, de se retirer à Messine. Par ce moyen, les séditions, les troubles cessèrent dans la Sicile, & presque toutes les villes, soulagées d'une domination tyrannique, distribuèrent les terres à leurs citoyens, suivant les loix qui leur étoient propres.

454 avant J. C. *Diod. l. 11. p. 65-70.*

La forme d'un gouvernement semblable à celui des Grecs, ne permet guère de jouir long-temps des douceurs de la paix. Une guerre qui s'éleva entre les citoyens d'Egeste & ceux de Lilybée, au sujet des terres qui bordent le fleuve Mazare, interrompit bientôt le repos dont jouissoit la Sicile. Un violent combat en fit périr beaucoup des deux partis, sans diminuer leur animosité réciproque. Cette guerre ayant été suivie d'une distribution de terres mal-entendue & faite au hazard, entre les citoyens de chaque ville, la haine se mit entr'eux, & fit naître des divisions & des troubles, dont

les Syracusains se sentirent plus que les autres.

Tyndaridès, homme audacieux & entreprenant, qui aspiroit à la tyrannie, avoit ramassé dans la lie du peuple, un grand nombre de partisans, dont il forma un corps, qu'il destinoit à lui servir de garde quand il auroit exécuté son dessein : il fut pénétré, & l'auteur condamné à mort. Lorsqu'on le conduisoit en prison, les hommes qu'il avoit rassemblés, se jettent sur les archers : les meilleurs citoyens accourant à ce tumulte, se saisissent des fauteurs de Tyndaridès, & les font mourir avec lui. Les mêmes émeutes se répétèrent plusieurs fois, & il y eut consécutivement assez de prétendants à la tyrannie, pour engager le peuple de Syracuse à imiter les Athéniens dans l'établissement d'une loi à-peu-près semblable à celle de l'*Ostracisme* : mais à Syracuse, au lieu de se servir de coquilles, on écrivoit sur une feuille d'olivier, le nom de celui qui paroissoit le plus puissant (*a*) de la ville ; après quoi

(*a*) Delà, ce qui s'appelloit *Ostracisme* à Athènes, portoit à Syracuse, le nom de *Pétalisme*, de Πέταλον, feuille.

l'on comptoit les feuilles, & celui dont le nom se trouvoit sur un plus grand nombre, étoit banni pour cinq ans. Cet exil n'étoit, comme à Athènes, qu'une précaution contre un pouvoir dangereux : mais des considérations qui peuvent servir à apprécier la différence du génie des deux peuples, le firent bientôt abolir à Syracuse. A Athènes, la crainte de ce bannissement n'empêcha aucun personnage distingué, de se mêler des affaires publiques, & il ne fut supprimé que parce qu'il avoit été avili dans la personne d'Hyperbolus. A Syracuse, le danger dont il menaçoit les citoyens de distinction, fit que ceux qui, par leur crédit ou par leur vertu, auroient été les plus capables de servir la patrie, s'éloignoient des affaires publiques, menoient une vie retirée, & ne pensant qu'à faire valoir leur bien, se laissoient aller à la mollesse & à la volupté. Les citoyens les plus vils & les plus insolents, se mêloient du gouvernement, & portoient la populace à la nouveauté & au tumulte : les divisions jetoient toute la ville dans des émotions perpétuelles ; une foule de dénonciateurs prétendoient gouverner le peuple ; les plus jeunes se

mêloient d'être orateurs, & vouloient changer la vie honnête & régulière de leurs ancêtres, en des pratiques licencieuses; personne ne songeoit à conserver l'union dans les esprits, à maintenir l'ordre de la justice. Ce dérèglement général fit ouvrir les yeux aux Syracusains, qui se repentirent bientôt d'avoir établi le *Pétalisme*, & l'abrogèrent.

Les Tyrrhéniens infestoient la mer; Phélus, à la tête d'une flotte de Syracuse, fit une descente dans l'île d'Æthalie, qu'il ravagea; mais ayant reçu en secret de l'argent des Toscans, il revint à Syracuse, où il fut condamné à l'exil, & remplacé par Apelles, qui, avec une flotte de soixante voiles, ayant parcouru les rivages de la Toscane, descendit dans la Corse, possédée alors par des Toscans, fit le dégât dans l'île, & s'étant rendu maître de l'Æthalie à son retour, rentra dans la Sicile avec un grand nombre de captifs & beaucoup de richesses. 453 avant J. C.

Ce fut alors que Deucétius réunit toutes les villes de la Sicile de même origine, excepté Hybla, sous la domination d'une seule capitale. Cet homme actif, entreprit de grands ouvrages: il transporta

la ville de Nées, sa patrie, dans la plaine, & près du temple des Dieux *Palices*, où il la rétablit superbement : il lui donna le nom de ces Divinités.

Le temple des Palices, situé dans un lieu très-agréable, étoit environné de portiques, & magnifiquement orné. Les coupes de ces Dieux passoient pour une des merveilles de la Sicile. C'étoient deux petits lacs du fond desquels se faisoit entendre un bruit dont on étoit épouvanté, & d'où s'élevoient des étincelles qui paroissoient sortir d'une grande profondeur. La terreur que cet objet imprimoit, y faisoit reconnoître quelque chose de surnaturel & de divin. C'est dans ce temple qu'on alloit prononcer les serments sur les affaires les plus importantes; & toujours, dans l'esprit des peuples, la punition avoit suivi de près le parjure. On avoit vu des gens en sortir aveugles; & la persuasion où l'on étoit de la sévérité des Dieux qui l'habitoient, faisoit que dans les causes où l'une des parties paroissoit opprimée par la puissance de l'autre, on terminoit le procès par la seule voix du serment prononcé dans le temple.

451 avant J. C. La fortune cessa d'être favorable à Deucétius. Battu par les Syracusains

auprès de Nomes, & abandonné de la plus grande partie de ses soldats, il craignit que ceux qui paroissoient encore lui être le plus dévoués, ne se saisissent de sa personne : il s'échappa de nuit, & s'enfuit à Syracuse. Il n'étoit pas encore jour, quand il arriva dans la place publique : là se jettant au pied des autels, il se déclara suppliant de la ville, & se rendit aux Syracusains, lui & tout le pays dont il étoit maître.

Au bruit d'une semblable nouvelle, tout le peuple étoit accouru sur la place. Les chefs convoquèrent l'assemblée ; quelques-uns des harangueurs vouloient qu'on traitât Deucétius en ennemi de la République, & qu'on le punît des hostilités qu'il avoit exercées contr'elle : mais les plus considérables d'entre les Sénateurs, représentèrent ce qui étoit dû à la qualité de suppliant ; ce qu'on avoit à craindre des revers de la fortune & des retours de la vengeance céleste. « Vous ne devez pas » examiner » ajoutèrent-ils « quelle » peine Deucétius a méritée, mais quelle » vertu il sied aux Syracusains de pra» tiquer. Il seroit honteux de faire » mourir un homme que la fortune a » privé de tout appui ; & il est digne

» de la religion de tout un peuple, de » révérer dans un suppliant, le nom » des Dieux qu'il invoque ». Aussitôt il s'éleva de toute l'assemblée, comme une seule voix, qui prononça la grace de Deucétius. Il fut envoyé à Corinthe, & condamné à y demeurer toute sa vie; les Syracusains lui accordèrent un fonds nécessaire pour sa subsistance: mais le Général Sicilien, peu d'années après, oubliant ce qu'il devoit à cette ville, viola ses promesses, & supposant un oracle qui lui accordoit un *beau rivage* dans la Sicile, il y vint accompagné de gens qui cherchoient une patrie; il fut reçu de quelques Siciliens, & entr'autres, par le chef des habitants d'Erbite. Tandis qu'il étoit à la recherche de son *rivage*, les Agrigentins jaloux de Syracuse, & lui reprochant d'ailleurs d'avoir sauvé, contre leur avis, un ennemi commun en la personne de Deucétius, déclarèrent la guerre à cette ville. On leva des troupes, & les deux armées s'étant trouvées en présence sur les bords de l'Himéra, il s'y donna un combat où les Syracusains demeurèrent victorieux: Agrigente demanda la paix, & l'obtint.

446 avant J. C. *Diod. l. 12. p. 76.*

Italie.

L'extrémité méridionale de l'Italie,

partagée comme la Grèce & la Sicile, en une infinité de petites souverainetés, étoit agitée des mêmes troubles. Les Grecs avoient anciennement fondé la ville de Sybaris, que la fertilité de son terroir rendit en peu d'années très-florissante. L'étendue & la fécondité de ses campagnes avoient prodigieusement enrichi ses habitants: on n'y en comptoit pas moins de trois-cents mille, & la réputation de cette ville s'étoit accrue au point, qu'elle passoit pour la plus belle de l'Italie; elle en fut du moins la plus voluptueuse.

Sybaris étoit située à deux-cents stades de Crotone, entre le Sybaris qui lui avoit donné son nom, & le Crathis. Le premier de ces fleuves rendoit, selon Pline, ceux qui buvoient de ses eaux, d'une complexion plus robuste & d'un teint plus noir que les autres. Le Crathis, au contraire, donnoit plus de blancheur, & une complexion plus foible.

Strab. l. 6. p. 263.

Sans doute les habitants de Sybaris ne faisoient usage que de ces dernières eaux, car aucun peuple ne mena une vie plus molle, plus efféminée. Pas un des habitants de l'ancienne Sybaris ne se fit un nom dans les armes ni dans

les lettres. Il eſt vrai qu'on n'y accordoit de récompenſe, qu'à ceux qui inventoient quelques rafinements de bonne-chère : pendant un an, ils avoient le privilège exclusif de s'enrichir par la vente des produits de leur invention. Sybaris & Sparte étoient les deux extrêmes des peuples Grecs ; & c'eût été un ſpectacle intéreſſant pour un obſervateur, qu'un Sybarite à Sparte, ou un Spartiate à Sybaris. Mais les premiers voyageoient peu ; ils ne le faiſoient jamais qu'en voiture ; &, pour ne point ébranler leur foible tête, ils employoient trois jours à faire le chemin qu'un autre ſans peine eût pu faire en un ſeul.

Athen. l. 12, c. 6. Cependant l'un d'entr'eux fit l'effort d'aller juſqu'à Lacédémone, où il fut invité à un des repas publics : les conviés, ceux même de la plus haute diſtinction, n'y avoient pour ſiége, que des bancs ; la frugalité des Tables Lacédémoniennes, la gravité des diſcours qu'on y tenoit, firent dire au Sybarite, qu'il ne s'étonnoit plus de la bravoure des Lacédémoniens. « Quel regret » pourroient-ils avoir de perdre une vie » qu'ils paſſent ſi durement » ?

A Sybaris, pour efféminer les hommes,

on s'y prenoit dès l'enfance: les jeunes gens étoient habillés de pourpre; leurs cheveux étoient garnis de rubans tissus d'or; pendant la chaleur du jour, ils se retiroient dans des grottes délicieusement arrosées de fontaines, où ils se livroient à toutes sortes de plaisirs. Un d'eux ayant vu les mouvements que se donnoit un esclave en travaillant à la terre, en fut aussi ému que si on lui eût déchiré quelque fibre; il donna un grand mal de côté à un autre, en lui rendant compte de l'impression que ce spectacle avoit fait sur lui.

Les Sybarites furent les premiers qui menèrent aux bains, des esclaves enchaînés, pour être maîtres de les punir, s'ils leur donnoient l'eau trop chaude, ou s'ils ne les parfumoient pas à leur gré: c'est en sortant de ces bains, qu'ils alloient s'enfoncer dans des lits jonchés de roses, qui les blessoient, si par hazard quelques-unes venoient à se sécher ou à se rouler sous leurs membres délicats.

Ils aimoient beaucoup les nains, & faisoient chercher à grands frais, des singes. « Les femmes sont-elles stériles » en votre pays »? disoit à ce sujet un Roi des Maurusiens, à des marchands qui

étoient dans ses Etats pour cette sorte d'emplette.

L'usage que faisoient les Sybarites des laines de Milet, les plus fines de ce temps, les avoit liés avec les peuples de cette ville : de tous ceux de l'Italie, ils n'aimoient que les Tyrrhéniens, & de la Grèce, que les Ioniens, parce qu'ils étoient amis de la volupté.

On décernoit des couronnes d'or aux Sybarites qui avoient traité le public avec le plus de somptuosité; ils étoient proclamés avec éloge par les hérauts, dans les assemblées de religion, ou dans les jeux. Les femmes étoient invitées à ces festins un an auparavant, afin qu'elles eussent le temps de se préparer avec tout l'éclat qu'elles pouvoient tirer de leur beauté, ou emprunter de leur parure. Une loi exemptoit de toute imposition, les pêcheurs, les marchands d'anguilles, & tous les ouvriers en pourpre.

Ces hommes-femmes regardoient avec mépris ceux qui avoient voyagé, & se faisoient honneur d'avoir vieilli sur leurs ponts. Rien chez eux n'étoit suivi plus à la lettre, qu'un oracle qui leur enjoignoit de s'abandonner sans

réservé aux plaisirs. L'indolence & la sensualité des habitants leur faisoit consommer la plus grande partie des fruits que produisoit leur territoire.

Croiroit-on qu'un peuple aussi vil, eût pu être autrement mu, que par les sens? qu'il devînt jaloux de la gloire d'Olympie? Il le fut cependant, mais à la manière des âmes basses. On établit à Sybaris, des jeux qui se célébroient dans le temps des Jeux Olympiques; & les Sybarites, pour faire tomber ceux-ci, cherchèrent, en proposant des prix de grande valeur, à attirer chez eux les contendants: mais, en appellant l'avarice & non l'honneur, ils ne pouvoient nuire à des exercices qui n'avoient pour but que la gloire.

On présage facilement la destinée d'un peuple aussi méprisable. Télys, un de leurs chefs, qui avoit dessein de s'emparer du gouvernement, rendit suspects au peuple, les plus puissants de la ville, & lui persuada de les chasser & de partager leurs richesses. Les exilés se retirèrent à Crotone, où ils se réfugièrent aux pieds des autels qui étoient dans la place publique. Télys instruit du lieu de leur retraite, envoya des

Diod. l. 12 p. 76. 77. Athen. ubi sup.

ambassadeurs chargés de les redemander; ou, en cas de refus, de déclarer la guerre. La crainte faisoit pencher le peuple, & même les principaux de la ville, à livrer les supplіants; mais le philosophe Pythagore parla si éloquemment en leur faveur, qu'il ramena tous les citoyens à la pitié pour ces infortunés.

Les Sybarites firent marcher trois-cents mille hommes contre les Crotoniates: mais quels soldats que ceux d'une ville où l'on ne permettoit pas de fortifier les corps, & d'où l'on avoit banni les professions qui ne peuvent s'exercer sans bruit?

Milon, ce fameux athlète, qui, à une force extraordinaire, joignoit une valeur étonnante, fut nommé Général de l'armée des Crotoniates. Il n'avoit que cent mille soldats; mais ils pouvoient sans crainte, se présenter devant des hommes dont la plus grande partie n'avoit osé se montrer ni au soleil levant, ni au soleil couchant, parce que la situation de leur ville, entre deux fleuves, en rendoit l'air trop dangereux le matin & le soir, pour quiconque, disoient-ils, vouloit atteindre l'âge d'homme.

Milon se présenta au combat, orné de toutes les couronnes qu'il avoit remportées aux Jeux Olympiques; vêtu, comme Hercule, d'une peau de lion, & armé, comme lui, d'une massue. Les vils Sybarites furent défaits: la haine dont étoient animés les Crotoniates, ne leur permit de faire aucun quartier; ils en massacrèrent un nombre prodigieux, les poursuivirent jusqu'à Sybaris dont ils s'emparèrent sans obstacle; &, après l'avoir pillée, ils la laissèrent absolument déserte.

Sybaris demeura cinquante-huit ans ensevelie sous ses ruines. Alors les Thessaliens la rebâtirent de ses anciens débris; mais cinq ans après cette espèce de renouvellement, les Crotoniates vinrent les en chasser. Ainsi fut détruite une ville qui avoit été si long-temps le scandale de la Grèce.

Chassés pour la seconde fois, les Sybarites envoyèrent des ambassadeurs à Athènes & à Lacédémone, pour prier ces deux villes de favoriser leur retour dans leur patrie, & de grossir même, par une colonie, le nombre de leurs concitoyens. Des Sybarites demander des citoyens à Sparte, étoit quelque chose de singulier. Sparte n'accepta pas cette 446 avant J. C.

proposition ; les Athéniens s'y prêtèrent, & envoyèrent dix vaisseaux remplis d'hommes, à la tête desquels étoient
Diod. l. 12. p. 78-85. Campon & Xénocrite : ils firent publier en même temps, par tout le Péloponnèse, la protection qu'ils accordoient à cette colonie & à ceux qui voudroient s'y joindre. Elle partit, munie d'un oracle d'Apollon, qui lui enjoignoit de bâtir une ville dans un endroit où elle ne trouveroit qu'une médiocre quantité d'eau, avec grande abondance de bled. La flotte aborda près du lieu où avoit été Sybaris : non loin de cette ville, ils trouvèrent une fontaine appellée *Thuria*, qui rendoit ses eaux par un tuyau de cuivre ; ils crurent que c'étoit l'endroit désigné par le Dieu, & y tracèrent le plan d'une ville, qui, du nom de la fontaine, fut appellée Thurium.

Il n'étoit guère possible qu'il ne s'élevât des jalousies parmi un peuple composé de nations diverses. Les anciens Sybarites s'attribuèrent les premières places dans le gouvernement, & ne laissèrent aux nouveaux citoyens, que les emplois subalternes. Ils prétendirent que leurs femmes sacrifiassent les premières aux Dieux : dans la distri-

lution des terres, ils prirent celles qui se trouvoient les plus proches de la ville. Avant de s'arroger tant de distinctions, les Sybarites auroient dû examiner s'ils étoient capables de les soutenir : les étrangers, qui étoient en plus grand nombre & plus aguerris, se revoltèrent, massacrèrent presque tout ce qui restoit d'anciens, & appellèrent, de la Grèce, un grand nombre de familles, auxquelles ils partagèrent les maisons de la ville & la campagne qui l'environnoit. L'opulence fut le fruit de l'union qui règna dans les murs de Thurium ; elle fit alliance avec les Crotoniates, établit le gouvernement démocratique, partagea tous les citoyens en dix tribus qui portèrent le nom des nations dont elles sortoient, & le célèbre Charondas fut choisi pour leur donner des loix.

Ce législateur puisa, parmi celles qui étoient en vigueur chez les nations policées, les règlements qui lui parurent les plus sages ; il y ajouta le fruit de ses propres méditations. Il exclut du Conseil public, les citoyens qui donneroient une belle - mère à leurs enfants, jugeant que des hommes capables de rendre un si mauvais office à leur fa-

mille, feroient mal-intentionnés pour la patrie. « D'ailleurs » difoit-il « fi » leur premier mariage a été heureux, » il devoit leur fuffire ; s'il a été mal- » heureux, il faut qu'ils foient infen- » fés, pour s'expofer au hazard d'un » fecond engagement ».

Les calomniateurs étoient conduits par les rues, portant fur la tête une couronne de tamarin. Quelques-uns de ceux qui avoient été condamnés à cet humiliant triomphe, prévinrent l'ignominie en fe donnant la mort. Thurium fut délivré de cette pefte ; la tranquillité & le bonheur fe fixèrent dans fes murs.

Charondas favoit combien étoient contagieufes les liaifons avec les hommes de mauvaifes mœurs. « La pente, » vers le mal » difoit-il « eft très-grande, » & plufieurs de ceux même qui avoient » aimé d'abord la vertu, fe font laiffés » entraîner, par l'appas des féductions, » jufques aux plus grands vices ». Pour prévenir cette perverfion, il défendit toute liaifon avec les méchants, & ménaça des peines les plus févères, quiconque tranfgrefferoit quelques articles des règlements particuliers qu'il fit à ce fujet.

Une autre loi, non moins importante & non moins oubliée par les législateurs qui l'avoient précédé, fut celle qui enjoignoit aux pères, de faire instruire leurs enfants dans l'art de lire & d'écrire; &, pour ôter tout prétexte à la négligence ou à la pauvreté, il y eut des maîtres gagés par le public.

Par une autre loi, dont malheureusement on ne peut vanter la sagesse sans faire la satyre de l'humanité, Charondas donnoit l'administration du bien des orphelins, aux parents paternels les plus proches, & la garde du pupille, aux parents les plus proches du côté de la mère. Les premiers étant héritiers du mineur, avoient intérêt de veiller à la conservation des biens qui pouvoient un jour leur appartenir; les seconds n'ayant rien à espérer de la succession de leurs pupilles, n'avoient d'intérêts que les siens propres.

Les autres législateurs avoient décerné la peine de mort contre le lâche qui abandonnoit son rang dans le combat, ou refusoit de prendre les armes pour le service de la patrie: Charondas le condamna à être exposé, trois jours de suite, dans la place publique, en habit de femme, & inspira le con-

rage, par la crainte de l'infamie, plus redoutée que la mort.

En ordonnant que ses loix seroient observées, quand même on y trouveroit des inconvénients, Charondas permit la révision de celles qui auroient pu devenir constamment nuisibles; & pour qu'aucun changement n'eût lieu sans un examen suffisant, & qu'en connoissance de cause, il voulut qu'un particulier ne pût se présenter dans la place, pour y proposer une réforme, sans s'être mis au cou une corde, qu'il devoit garder jusqu'à ce que le peuple eût délibéré sur sa proposition. S'il agréoit la réforme, le proposant devoit être aussitôt dégagé; mais si l'assemblée la jugeoit inutile ou dommageable, le prétendu réformateur devoit être étranglé sur le champ.

Cette précaution ferma la bouche à une infinité de novateurs; on craignoit de risquer ses réflexions sur un sujet où il alloit de la vie; & l'on ne vit, chez les Thuriens, que trois exemples de loix changées. La peine du Talion étoit celle de quiconque crevoit l'œil à un autre: un borgne eut celui qui lui restoit, crevé; il vint représenter à l'assemblée, qu'à s'en tenir à la lettre

de la loi, la punition de son adversaire ne seroit point égale à l'offense, puisqu'elle ne lui raviroit point la lumière; & soutint que l'équité demandoit qu'on le privât des deux yeux. Cet aveugle, après avoir déploré son malheur devant l'assemblée, osa, la corde fatale au cou, proposer au peuple de changer la loi : elle fut réformée.

Le divorce étoit permis au mari & à la femme. Un vieillard, abandonné de la sienne qui étoit jeune, proposa d'ajouter cette clause à la loi : qu'une femme ne pourroit prendre un mari plus jeune que celui qu'elle quittoit; comme il ne seroit point permis à un mari, de choisir une épouse moins âgée que celle qu'il auroit répudiée. Sa proposition fut agréée; le vieillard se sauva non-seulement de la corde, il parvint encore à faire que sa femme, qui ne pouvoit épouser un homme plus jeune que lui, revînt dans sa maison; & il est à présumer que le nouveau règlement rendit le divorce plus rare.

Selon une loi de Solon, adoptée par les Thuriens, le plus proche parent d'une héritière universelle, avoit droit de la demander en mariage devant les Juges; & une orpheline avoit celui de

demander son plus proche parent ; qui pouvoit se dispenser de ce mariage, en donnant à sa parente, cinq-cents drachmes en forme de dot. Une orpheline de très-bonne famille, mais pauvre, & qui par cette raison ne trouvoit point de mari, se présenta devant le peuple, dans la forme prescrite : fondant en larmes, elle représenta son indigence, l'oubli où elle étoit tombée, & eut le courage d'ajouter à ses plaintes, la proposition de retrancher de la loi, la clause des cinq-cents drachmes, & d'obliger l'héritier universel, à épouser lui-même sa parente. Ses plaintes émurent le peuple; il accorda la vie à la suppliante, & contraignit son parent, qui étoit fort riche, à l'épouser, quoiqu'elle n'eût point de dot.

Le législateur scella ses loix de son propre sang. Il étoit allé à la campagne, armé de son épée, pour se défendre contre les brigands qui attaquoient les voyageurs : en rentrant dans la ville, il trouva l'assemblée du peuple dans le trouble; il s'avance pour appaiser le tumulte, oubliant qu'il étoit armé, & qu'une de ses loix défendoit expressément de paroître en armes dans l'assem-

blée du peuple. Un de ses ennemis, car il suffit d'être vertueux pour en avoir, lui reproche de violer sa propre loi. » Au contraire » répond-il « je prétends la confirmer »; & tirant son épée, il se perça le sein.

Au temps de Charondas, les nations s'éclairoient par la communication des peuples, & la connoissance du cœur humain rendoit la législation plus facile. Dans la soixante-unième Olympiade, Zaleucus, originaire de Locres en Italie, homme d'une naissance distinguée, de mœurs admirables, & disciple de Pythagore, avoit été choisi pour donner des loix à sa patrie. Il mit, à la tête de son code, ce qui regardoit le culte des Dieux. Dans le préambule, il déclare que tous ceux qui habiteront la ville, doivent, avant toutes choses, être persuadés de l'existence des Dieux. S'ils élèvent, dit-il, leurs regards & leurs pensées vers le ciel, ils seront convaincus que la disposition des corps célestes, & l'ordre qui règne dans toute la nature, ne sont l'ouvrage, ni des hommes, ni du hazard, & qu'ainsi ils doivent adorer les Dieux, comme les auteurs de tout ce que la vie nous présente de

beau & de bon. Il vouloit, de plus, qu'on tînt son ame exempte de tout vice, parce que les Dieux n'acceptent ni les sacrifices, ni les offrandes des méchants, & qu'ils ne se plaisent qu'aux actions justes & bienfaisantes des hommes vertueux.

Après avoir fondé sur cette base, le bonheur de l'Etat, il condamne expressément toute haine irréconciliable. Il veut, au contraire, que les animosités qui pourroient survenir entre les citoyens, ne soient qu'un passage à une reconciliation sincère & durable; « que celui qui refusera de » se prêter à ces sentiments » disoit cette » ame honnête « soit regardé comme un » sauvage au milieu d'une ville policée. »

Selon Zaleucus, les chefs de la République ne doivent gouverner, ni avec hauteur, ni avec orgueil; & dans leurs jugements, les Magistrats ne doivent être guidés, ni par la haine, ni par l'amitié. L'énoncé seul de plusieurs des loix de ce sage Locrien, marque une grande prévoyance & une haute sagesse. Les autres législateurs ne punissoient les prévarications où peuvent tomber les femmes, que par des amendes pécuniaires: Zaleucus les retint dans la règle,

par l'intérêt même de leur honneur. Il ordonnoit, par exemple, qu'aucune femme libre, ne ſe fît accompagner par plus d'une ſuivante, à moins qu'elle ne fût ivre; qu'elle ne ſortît de la ville pendant la nuit, que pour un rendez-vous. Les courtiſannes ſeules eurent le droit d'avoir des ornements d'or, ou des habits brodés: un homme ne pouvoit porter une bague d'or, ou des étoffes de Milet, s'il n'étoit actuellement dans un commerce impudique. Des législateurs modernes ont voulu faire revivre de pareilles loix ſomptuaires; mais bientôt l'exemple d'une Cour voluptueuſe, les ſappe & les fait crouler. *Zaleucus* parloit à des femmes qui faiſoient cas de la vertu.

On aſſure que ce législateur fit des règlements très-ſages ſur le commerce, & ſur toutes les matières ſuſceptibles de difficultés & de conteſtations. Il eſt malheureux que l'hiſtoire ait préféré de ſuivre le fil des diſſenſions par leſquelles les Etats ſe ſont entredéchirés, plutôt que de nous conſerver ces précieuſes loix qui ne tendoient qu'au bonheur des hommes.

La paix ſembloit vouloir ſe rendre à l'humanité: la troiſième année de la Affaires de la Grèce.

442 avant J. C. Diod. l. 12. p. 87. 88.

quatre-vingt-quatrième Olympiade, fut une année, pour ainsi dire, de tranquillité universelle. La Perse avoit fait deux traités; l'un avec les Athéniens & leurs alliés, qui laissoit aux villes grecques de l'Asie, la liberté de se gouverner elles-mêmes; l'autre postérieur, avec les Lacédémoniens, par lequel les deux Puissances étoient convenues que ces mêmes villes dépendroient des Perses. Athènes & Sparte avoient signé une trève de trente années. Un traité unissoit Carthage avec Gélon, & toutes les villes de la Sicile avoient cédé l'empire à Syracuse: les Agrigentins eux-mêmes, abattus par leur défaite auprès de l'Himéra, s'étoient soumis à cette ville. L'Italie, la Celtique, l'Ibérie, enfin presque toutes les nations connues, goûtoient, au sein de la paix, le bonheur & le repos; les assemblées solemnelles, les jeux, les fêtes, tout ce qui convient à un temps de félicité & de joie, occupa cette année.

440 avant J. C. Id. ibid. p. 89. 90.

Mais le bonheur des hommes peut-il être durable? Les Syracusains, après avoir soumis par les armes, toutes les villes de la Sicile, excepté celle de Trinacie, cherchèrent à s'en rendre maîtres. Ils soupçonnoient les habi-

tants de cette ville, qui avoit toujours produit de grands hommes & s'étoit toujours maintenue au-dessus de ses rivales, d'aspirer au gouvernement de l'île entière: elle étoit d'ailleurs, pleine d'Officiers expérimentés, dont le courage égaloit le savoir. L'armée de Syracuse, composée de tout ce que cette ville avoit pu fournir de soldats, & de ses alliés, marcha contre les Trinaciens. Ces braves gens, quoique destitués de tout secours étranger, soutinrent héroïquement le combat, & tuèrent un grand nombre de leurs ennemis; mais enfin tous ceux qui avoient pris les armes, périrent jusqu'au dernier: quelques-uns des plus vieux se donnèrent la mort, pour éviter la honte d'être pris. Les Syracusains, après avoir réduit en esclavage le reste des habitants, & rasé les murailles de leur ville, envoyèrent à Delphes la portion la plus précieuse des dépouilles; & suivant toujours leurs projets de conquête, ils firent construire cent vaisseaux, augmentèrent leur infanterie, doublèrent la cavalerie, & grossirent leur trésor, par des impositions plus fortes sur les villes de leur domination. 439 avant J. C.

Des dissensions agitoient les habitants

434 avant J. C. Diod. l. 12. p. 93. de Thurium : cette colonie, formée d'un grand nombre de peuples, vouloit savoir quelle ville elle reconnoîtroit pour métropole, & quel nom seroit celui de son fondateur. Les Athéniens aspiroient à ce titre, que plusieurs autres villes considérables du Péloponnèse leur disputoient : des Capitaines, sous la conduite desquels la ville s'étoit élevée, vouloient qu'on leur en attribuât la gloire. Le Dieu de Delphes termina heureusement la contestation, en déclarant vouloir être nommé lui-même le fondateur de Thurium.

431 avant J. C. Diod. l. 12. p. 97. Les deux principales Républiques de la Grèce avoient repris les armes ; &, avec elles, les villes qui suivoient leur fortune. Chacune cherchoit à augmenter le nombre de ses alliés, à étendre ses relations. Sparte n'avoit pas négligé d'envoyer des ambassadeurs en Sicile & en Italie, d'où elle avoit tiré un secours de deux-cents galères.

427 avant J. C. Diod. l. 12. p. 106-108. Il étoit impossible que ces contrées, peuplées des colonies de la Grèce, où le feu de la division faisoit tant de ravages, n'en reçussent enfin quelques étincelles qui y portassent l'embrasement. Les Léontins, peuple originaire de Chalcis, & liés de parenté avec les

les Athéniens furent attaqués & battus par les Syracuſains. La fierté des vainqueurs leur faiſoit craindre une ruine totale : ils envoyèrent des ambaſſadeurs à Athènes ; pour inviter le peuple à leur prêter un ſecours dont ils avoient le plus preſſant beſoin. Le chef de l'ambaſſade étoit le Rhéteur Gorgias, qui ſurpaſſoit en éloquence, tous les hommes de ſon temps. Le premier, il avoit imaginé toutes les fineſſes de la rhétorique, & s'étoit acquis une telle réputation dans l'art de manier le ſophiſme, qu'il prenoit cent mines à chacun de ceux qui ſe faiſoient inſcrire dans ſon école.

Gorgias fut introduit dans l'aſſemblée des Athéniens : la ſingularité de ſon ſtyle, ſes figures ſurabondantes & recherchées, ſes antithèſes placées avec art dans des phraſes de même meſure & de même cadence ; en un mot, ces ornements qu'il employoit avec beaucoup de ſoin, qui brilloient alors par leur nouveauté, mais qui parurent depuis frivoles & ridicules, frappèrent extrêmement des auditeurs naturellement curieux d'eſprit, & idolâtres du talent de la parole. Le Rhéteur ſut leur perſuader de prendre le

parti des Léontins, & ne retourna dans sa patrie, qu'après avoir ravi d'admiration tous les Athéniens. Un autre motif aussi séduisant pour ce peuple ambitieux, que l'éloquence de Gorgias, l'avoit porté à recevoir favorablement sa proposition. Athènes, depuis long-temps, portoit ses vues sur la Sicile: la fertilité de cette île réveilloit ses desirs; le décret en faveur des Léontins, lui préparoit les voies de s'en emparer; les mêmes vues lui avoient déjà fait prendre contre Corinthe, le parti de Corcyre, qui paroissoit un poste avantageux pour passer en Sicile. Aidés des grands capitaines qui rendoient leur ville célèbre, les Athéniens espéroient de réduire sous leur puissance, les Lacédémoniens, toute la Grèce, & ensuite de se rendre maîtres de toute la Sicile.

Sous prétexte de se prêter aux instances & aux besoins des Léontins, ils font partir cent vaisseaux, commandés par Lachès & Charœdès. Cette flotte, augmentée d'un petit nombre de vaisseaux de Rhège & de Chalcis, vient ravager les côtes des Lipariens, alliés de Syracuse; passant ensuite à Locres, ils enlèvent cinq vaisseaux, & mettent le siége devant la citadelle, dont ils s'emparent

après une victoire remportée sur les alliés de cette ville.

Ces succès engagent le peuple d'Athènes d'envoyer à ses Généraux, un renfort de quarante voiles, sous la conduite d'Eurymédon & de Sophocles. Ainsi Athènes donnoit le spectacle éclatant d'une flotte d'environ deux cents cinquante vaisseaux. Mais les Léontins voyant la guerre tirer en longueur, négocièrent la paix avec Syracuse, & cette armée formidable rentra dans le port d'Athènes. Les Syracusains donnèrent aux Léontins le droit de citoyens, & ne firent de leur ville, qu'une citadelle de Syracuse.

Enfin, une guerre entre les habitants d'Egeste & ceux de Sélinunte, fut l'étincelle qui produisit l'embrasement, & rendit la Sicile, le théatre de la guerre. Quoique le fleuve Sélinus fît le partage naturel des deux Etats, les Sélinuntins non contents de s'être saisis de l'autre rivage, & même des terres plus avancées, insultoient encore à ceux, auxquels ils avoient fait cette injustice.

Av. J. C. 416. *Diod. l.* 12. *p.* 129. 130. *Thucyd. l.* 6. *p.* 414. 415. *Just. l.* 4. *c.* 4.

Les Egestains employèrent d'abord les représentations; & comme elles furent infructueuses, ils se remirent en possession de leurs domaines les armes à la

Av. J. C. 416.

main ; vaincus ensuite dans un combat très-sanglant, ils recherchèrent d'abord l'alliance d'Agrigente & de Syracuse, & sur le refus de ces deux villes, ils s'adressèrent aux Carthaginois, dont ils ne reçurent pas une réponse plus favorable.

Heureusement pour les Egestains, les bannis de Léontium se joignirent à eux, & convinrent de faire de concert, une tentative auprès des Athéniens. Ils communiquèrent ce dessein aux différentes villes de la Sicile dans lesquelles ils étoient dispersés, & députèrent à Athènes, pour supplier le peuple de secourir des villes opprimées; s'engageant en même temps, de procurer à cette République, des facilités pour se rendre maîtresse des affaires de la Sicile. Ils exposèrent de la part des Léontins, leur origine commune avec Athènes, la société d'armes où ils avoient été avec elle : ils promirent de la part des Egestains, de grands secours d'hommes & d'argent pour faire la guerre à Syracuse. Les Athéniens prirent le parti que la prudence dictoit, & envoyèrent en Sicile, des hommes chargés d'examiner la situation de l'île en général, & d'Egeste en particulier.

Les habitants de cette ville leur firent, avec beaucoup d'oſtentation, l'étalage de leur tréſor, composé de l'argent qui étoit à eux, ou qu'ils avoient emprunté des villes voiſines. Av. J. C. 416.

Les ambaſſadeurs revinrent à Athènes, dans le commencement du printemps, & firent au peuple aſſemblé, un récit avantageux de la richeſſe des Egeſtains. Ceux d'entre ces derniers dont ils étoient accompagnés, apportoient ſoixante talents en lingots, pour le paiement d'un mois de ſoixante vaiſſeaux, avec aſſûrance d'une plus grande ſomme, qui étoit toute prête, diſoient-ils, dans le tréſor public & dans les temples. Av. J. C. 415.

Il n'en falloit pas davantage pour décider les Athéniens à une entrepriſe qu'Alcibiades ne ceſſoit d'ailleurs de leur conſeiller. Il vouloit qu'on armât une flotte conſidérable, & qu'on s'emparât tout-d'un-coup de cette île: il donnoit au peuple les plus belles eſpérances, & ſe flattoit lui-même des plus grands ſuccès. Son ambition ne ſe bornoit pas à la conquête de la Sicile; il ne la regardoit que comme le premier des exploits qu'il méditoit, & ne ſe promettoit guère moins que la priſe de Carthage, la Souveraineté de la Libye. *Plut. in Alcib. & in Nic.*

Déjà maître en idée de l'Italie & du Péloponnèse, il voyoit la Sicile, tout au plus, comme l'arsenal de la guerre. Les gens sensés, Socrates, entr'autres, sentoient le ridicule de cette expédition; mais le peuple étoit dans un tel enthousiasme, que jeunes & vieux passoient les journées entières dans les palestres & dans les autres lieux d'exercices, à tracer sur la poussière, la carte de la Sicile, à s'entretenir de la nature & de la qualité des mers dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports; à parcourir les parages & les places de l'Afrique. Enfin, l'entreprise fut résolue; Alcibiades, Lamachus & Nicias furent nommés généraux.

Av. J. C. 415.

Diod. l. 12. p. 130. Thuc. d. l. 6. p. 416-p. 430. Plut. in Alcib. & in Nic.

C'étoit malgré lui, que Nicias se voyoit au nombre des chefs de cette expédition. Il redoutoit cet emploi, & Alcibiades qu'on lui donnoit pour collègue, ne contribuoit pas peu à augmenter sa répugnance; mais le dessein des Athéniens étoit de tempérer l'impétuosité du second, par la prudence du vieillard: car pour Lamachus, quoiqu'il fût déjà avancé en âge, il ne paroissoit ni moins téméraire ni moins bouillant qu'Alcibiades.

Nicias.

Nicias, cet ambitieux d'une espèce

ſingulière, s'étoit acquis de la réputation & du crédit, du vivant même de Périclès, avec lequel il avoit ſouvent partagé le commandement des armées; ſouvent il avoit commandé ſeul. Après la mort de cet homme célèbre, porté à la première place, par la faveur des riches & des nobles, qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'inſolence de Cléon, il avoit ſu ſe concilier en même temps, l'amitié du peuple par un air de timidité, qu'il voyoit avec plaiſir dans un de ſes chefs. A cette timidité, Nicias joignoit la défiance; &, ce qui ſe trouve rarement, ces deux paſſions qui portent à l'inaction, étoient accompagnées chez lui, de la plus active & la plus entreprenante de toutes, l'ambition. Ce contraſte décida ſon caractère: à la guerre, il cacha ſes défauts ſous les faveurs de la fortune, qui, tant qu'il eut le commandement des armées, parut être à ſes ordres; dans les aſſemblées du peuple, cette même timidité qui s'alarmoit au moindre bruit, cette frayeur que lui inſpiroient les Sycophantes, & qui le déconcertoit ſi ſouvent, loin de lui faire tort, lui attiroit la bienveillance du peuple, qui craint toujours ceux qui le mépri-

Av. J. C. 415.

Av. J. C. 415.

sent, & avance ordinairement ceux qui le craignent. Ses richesses lui conciliolent la multitude, en prodiguant les spectacles & les jeux, dans lesquels il faisoit éclater un goût sain & une magnificence extraordinaire. Il étoit habile à saisir les circonstances qui pouvoient le rendre agréable au peuple: un jour, dans une tragédie qu'il donnoit, on vit passer un de ses esclaves d'une taille & d'une beauté merveilleuse, habillé en Bacchus. Les Athéniens s'étant mis à battre des mains, Nicias se levant: « Je croirois » dit-il « commettre » une impiété en retenant dans l'escla» vage, celui qui par des acclamations » publiques, vient, en quelque sorte, » d'être consacré à un Dieu »; & sur le champ, il accorda la liberté au jeune homme. On voyoit dans la plupart de ses actions, percer la vanité, l'ambition, l'envie qu'il avoit de se faire admirer. Avant lui, les chœurs de musique, que les villes envoyoient à Délos pour y chanter des hymnes en l'honneur d'Apollon, arrivoient ordinairement avec beaucoup de désordre; car les habitants de l'île accouroient sur le rivage, &, sans attendre que les musiciens fussent descendus, ils les pressoient de chanter,

dans le temps même qu'ils se couronnoient de fleurs & se revêtoient de leurs habits. Av. J. C. 415.

Nicias, quand il eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, fit débarquer dans l'île de Rhénée, ses musiciens, les victimes destinées au sacrifice, & les autres choses nécessaires à la cérémonie. Il avoit fait préparer à Athènes, un pont orné de dorures, de tableaux excellents, de riches tapisseries, & qui étoit de la largeur du canal (*a*) qui sépare cette petite île de celle de Délos. Il le fit jetter pendant la nuit, & le lendemain, dès la pointe du jour, la procession, & les musiciens superbement parés, marchant en bel ordre & remplissant l'air de leurs cantiques, s'avancèrent vers le temple d'Apollon.

Après le sacrifice, les festins & les jeux, Nicias planta devant le temple, un palmier de bronze qu'il consacra au Dieu : il lui fit un présent en terres, de la valeur de mille drachmes, afin que chaque année, les habitants célébrassent un sacrifice & un festin, &

(*a*) Elle est d'environ cinq-cents pas.

Av. J. C. 415.

adressassent aux Dieux, leurs prières pour la santé & pour la prospérité, de Nicias.

Les poëtes comiques furent bien démêler le fond du caractère de cet ambitieux, & ils en amusoient le peuple. La crainte qu'il avoit des délateurs, étoit portée à tel point, qu'il ne mangeoit jamais avec aucun de ses concitoyens: jamais il ne se trouvoit dans les compagnies; il ne recevoit & ne faisoit aucune visite: en un mot, il n'entretenoit aucun de ces commerces qui font l'amusement & le délassement des hommes.

Quand il étoit Archonte, il entroit le premier au Conseil, & n'en sortoit que le dernier; si aucune affaire publique ne l'obligeoit de sortir, il restoit dans sa maison, fermée à tout le monde: ses amis venoient à la porte, parler à ceux qui le demandoient, les priant d'excuser le maître du logis, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la République, il n'avoit pas le temps de les écouter.

Celui qui contribuoit plus que personne, à faire passer Nicias pour un homme grave & surchargé d'affaires, étoit un certain Hiéron, nourri dans

sa maison, & dont il se servoit pour consulter les Devins sur des affaires secrètes. Ce personnage alloit semant parmi le peuple; « que Nicias, pour » le service de sa patrie, ne prenoit » pas un instant de repos; que dans » le bain même, à table, il lui sur» venoit sans cesse quelque nouvelle » affaire; qu'il étoit obligé d'aban» donner les siennes, pour ne pen» ser qu'à celles du public, dont il » étoit si occupé, que jamais il ne se » mettoit au lit que quand les autres » citoyens y étoient depuis plusieurs » heures. Aussi » ajoutoit-il « sa santé » dépérit-elle tous les jours; son humeur » change, & il devient si difficile pour » ses amis, qu'il les perd tous, après » avoir perdu son bien pour procurer » celui de la République; tandis que » les autres conservent les leurs, en » augmentent encore le nombre, s'en» richissent, s'amusent, font bonne chère, » & se jouent du Gouvernement ». Le tableau d'Hiéron étoit fidèle, & Nicias pouvoit s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui-même, dans une tragédie d'Euripide: « Notre vie » est environnée de tous les dehors de » la grandeur; mais au fond, nous

Av. J. C. 411.

Av. J. C. 415.

» sommes les esclaves du peuple. »

Nicias connoissoit les Athéniens; il savoit qu'en se servant de l'expérience & de la capacité de ceux qui étoient à la tête de la République, ils ne cessoient d'être en garde contr'eux, & de chercher à les rabaisser : aussi mettoit-il la plus grande circónspection dans sa conduite; il tâchoit de refuser le commandement des troupes, dans les occasions qu'il trouvoit ou trop difficiles, ou de trop peu d'importance; & quand il en étoit revêtu, il ne vouloit jamais rien hazarder; ce qui le fit réussir dans la plupart de ses entreprises : mais il avoit grand soin de n'en attribuer le succès, ni à sa prudence, ni à son courage : il sacrifioit à l'envie, une partie de sa gloire, afin de jouir plus sûrement de l'autre, & donnoit à la fortune, tout l'honneur de ses victoires.

On ne peut lui imputer aucune de ces calamités désastreuses qui mirent Athènes sur le penchant de sa ruine; au contraire, il rendit à sa patrie les plus grands services, dans la guerre du Péloponnèse : mais on voit toujours son caractère se montrer, & quand la gloire & la crainte sont aux prises dans son

ame, celle-ci l'emporte toujours. Il avoit fait une descente sur les terres de Corinthe, vaincu dans un grand combat les habitants de cette ville, & tué Lycophron leur Général. Déjà il avoit remis à la voile, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit le corps de deux de ses gens qui étoient échappés à la recherche, quand on avoit enlevé les morts : aussitôt il fit arrêter la flotte, & envoya demander aux ennemis, la permission d'enterrer ces deux morts. C'étoit abandonner l'honneur de la victoire, & s'ôter le droit d'élever un trophée; mais, outre que Nicias étoit trop superstitieux, pour laisser deux citoyens sans sépulture, il avoit trop de timidité pour s'exposer à l'indignation des Athéniens, & il aimoit mieux trahir sa réputation, que de détruire sa fortune.

Av. J. C. 415.

Expédition des Athéniens en Sicile.

Une expédition aussi extravagante que celle de la Sicile, devoit trouver dans un tel homme, le plus ardent contradicteur. Il protesta hautement contre le décret; il attaqua personnellement Alcibiades, & lui reprocha que, pour son intérêt particulier, pour satisfaire son ambition, il précipitoit Athènes dans une guerre dangereuse & funeste. Comment pouvoir résister à

Av. J. C. 415.

Sparte, en même temps que la République enverroit de puissantes forces au-delà des mers ? N'ayant encore pu s'affermir dans la supériorité qu'elle affectoit sur toute la Grèce, comment pouvoit-elle se flatter de soumettre la plus grande île que l'on connût dans le monde ? & si Carthage, en état de mettre sur pied des armées formidables, avoit tant de fois & vainement tenté d'envahir la Sicile, étoit-il croyable que les Athéniens en fissent jamais la conquête ? Mais Alcibiades entraînoit tous les avis, & Démostrate, celui des orateurs qui excitoit le plus les Athéniens à cette guerre, pour ôter à Nicias toute espèce d'excuse, proposa d'accorder aux Généraux, le pouvoir indéterminé de conseiller & de faire, à Athènes & en Sicile, ce qu'ils jugeroient à propos : le peuple ratifia ce décret.

Nicias ne pouvant plus empêcher cette décision, essaya de rompre, ou du moins de retarder l'entreprise, en représentant la grandeur de la dépense, le nombre de vaisseaux & de troupes qu'elle exigeroit. Mais rien ne fut capable de faire revenir le peuple, pas même les discours des Prêtres, ni des

Sacrificateurs, qui pensoient comme Nicias; car Alcibiades avoit aposté d'autres devins, & faisoit courir d'anciens oracles, qui présageoient aux Athéniens une grande gloire dans la Sicile: Jupiter-Ammon lui-même, annonçoit qu'ils prendroient tous les habitants de Syracuse. Tout ce qui étoit contraire à la guerre, oracles, présages, augures, on le cachoit, dans la crainte de paroître troubler par de malheureux pronostics, une expédition formée sous d'heureux auspices. Chacun desiroit d'en être; les vieillards, sur l'espoir d'un heureux succès; les autres, par une curiosité naturelle, ou une espérance qui n'abandonne jamais la jeunesse; le soldat se réjouissoit de toucher de l'argent, & de conquérir un Etat qui fourniroit abondamment à sa subsistance. Ceux qui désapprouvoient l'entreprise, dans la crainte de passer pour envieux, ou pour jaloux de la gloire de la patrie, n'osoient y contredire. Enfin un des citoyens se levant, somma Nicias de s'expliquer nettement sur ce qu'il falloit pour l'exécuter, sans la retarder plus long-temps sous de vains prétextes. Nicias répondit qu'il en délibéreroit à loisir avec ses

Av. J. C. 414.

Av. J. C. 415. collègues, mais qu'il ne falloit pas moins de cent galères, sans les vaisseaux qui porteroient les soldats & le bagage; cinq mille hommes pesamment armés, plus même, s'il étoit possible, & le reste à proportion : il ajouta qu'il faudroit mander de Crète, des frondeurs & des archers. On travailla donc aux préparatifs, & l'on tira des alliés, trente galères que l'on joignit aux cent que la République avoit équipées de ses propres fonds.

Diod. l. 13. p. 134. Les plus opulents des citoyens, & qui aspiroient à la faveur du peuple, armèrent à leurs frais chacun trois vaisseaux; les autres avoient promis de contribuer aux vivres. Les habitants les moins distingués, plusieurs étrangers même, ceux sur-tout qui venoient des villes alliées, se présentoient aux Capitaines, les pressant de les enrôler, tant on étoit ivre d'espérance : il sembloit déjà qu'on alloit partager les terres de la Sicile.

Plut. in Alcib. & in Nic. Thucyd. l. 6. p. 430-432. Diod. ubi sup. Mais, dans l'esprit des hommes superstitieux, l'issue de cette entreprise ne se montroit que sous les couleurs les plus noires. Les fêtes d'Adonis, sur-tout, qui arrivèrent précisément dans le temps que tout étoit prêt pour

le départ, semblèrent du plus triste présage. On ne voyoit, dans toutes les rues, que des figures qui représentoient les morts qu'on va mettre dans la terre, & des femmes qui se frappant la poitrine, imitoient la pompe de ces lugubres cérémonies. Un accident plus funeste encore, vint semer le trouble dans la ville, & même émouvoir ceux qui d'ordinaire se moquoient de ces sortes de présages. Les Athéniens avoient à la porte de leurs maisons, des *Hermes* ou statues de Mercure, faites de pierres quarrées : toutes se trouvèrent mutilées en une même nuit, excepté une seule qu'on appelloit l'Hermès d'Andocidès, parce que la maison devant laquelle elle étoit, appartenoit à cet Athénien. On voulut imputer ce crime aux Corinthiens, à qui Syracuse rapportoit son origine; comme s'ils eussent espéré que la terreur du présage retiendroit quelque temps les Athéniens, ou peut-être les feroit renoncer totalement à l'entreprise. Mais le peuple ne crut point à ces discours, non plus qu'à ceux qui présentoient cet attentat comme l'ouvrage de quelques jeunes-gens débauchés, pris de vin; on soupçonna au

Av. J. C. 415.

contraire les plus puissants de la ville, d'avoir voulu, par ce désordre, ébranler le gouvernement populaire. On ordonna les recherches les plus scrupuleuses des coupables : le Sénat & le peuple, dans de fréquentes assemblées, approfondirent avec beaucoup d'aigreur, jusqu'aux moindres soupçons, aux plus petits indices. Quelques esclaves & quelques étrangers, du nombre de ceux qui étoient établis à Athènes, produits par l'Orateur Androclès, déposèrent que, quelques jours auparavant, on avoit mutilé d'autres statues que celles de Mercure, & que, dans une débauche, on avoit contrefait les mystères secrets de Cérès & de Proserpine. Ils accusoient hautement Alcibiades & ses amis, de ce sacrilège. C'étoit, disoient-ils, un certain Théodore qui faisoit les fonctions de héraut; Polytion, celle de porte-flambeau : Alcibiades représentoit le Grand-Prêtre; ses amis assistoient en qualité d'initiés.

Av. J. C. 415.

Cette déposition mit le peuple en fureur, & fit d'abord perdre contenance à Alcibiades; mais il ne se fut pas plutôt apperçu que tous les matelots qui devoient s'embarquer sur la flotte,

étoient portés en sa faveur ; il n'eut pas plutôt entendu les troupes, sur-tout celles qui étoient venues d'Argos & de Mantinée, dire hautement que c'étoit pour l'amour d'Alcibiades, qu'elles alloient porter la guerre dans une contrée si éloignée, & qu'elles se retireroient si on lui faisoit la moindre violence, que reprenant courage, il se présenta au jour nommé, pour se défendre. Av. J. C. 415.

Cette audace déconcerta ses ennemis : ils craignirent que le besoin qu'on avoit d'Alcibiades, n'ébranlât le peuple ; &, pour mieux le perdre, ils feignirent de le servir. Ils choisirent donc, parmi les Orateurs, ceux qui ne passoient pas pour lui être opposés, & ne le haïssoient cependant pas moins que ses ennemis les plus déclarés. Il seroit inoui, dirent-ils au peuple, qu'un citoyen qui vient d'être nommé Général d'une si grande armée, qui voit ses troupes & celles de ses alliés assemblées & dans l'impatience de faire voile, perdît son temps pendant qu'on seroit occupé à lui chercher des Juges par le sort, & qu'on lui mesureroit l'eau pour règler la longueur de ses défenses : qu'il parte, ajoutoient-ils, &, quand la guerre sera

[redacted] terminée, qu'il vienne se présenter & répondre aux informations faites contre lui.

Av. J. C. 415.

Alcibiades, qui connut le venin caché sous cette proposition, répondit qu'il seroit bien étrange & qu'il y auroit en même temps bien de la dureté, de l'obliger de partir pour une guerre importante, sans s'être purgé des accusations & des calomnies atroces qui le tiendroient dans des inquiétudes & des alarmes continuelles. « Si je suis coupable « ajoutoit-il » il faut me faire » mourir; mais si je suis innocent, il » faut m'envoyer contre vos ennemis, » libre de toute crainte, & dans une » entière sûreté contre la malice des » délateurs ».

Thucyd. l. 6. p. 432-434.

Tous ses discours furent inutiles; il reçut ordre de partir. La veille du jour destiné à ce fameux embarquement, les Généraux, avec les Sénateurs, tinrent conseil sur la manière dont ils gouverneroient la Sicile, en cas qu'ils s'en rendissent les maîtres; ils conclurent qu'il falloit réduire en servitude les habitants de Sélinunte & de Syracuse, & se contenter d'exiger des autres villes, un tribut qu'elles apporteroient tous les ans à Athènes.

Dès la pointe du jour, les Généraux, à la tête de leurs troupes, se rendirent au Pirée, suivis de tous les habitants, conduisant chacun un parent, un ami, un camarade, avec une joie mêlée cependant de quelque tristesse; car l'idée du péril se présentoit alors à leurs esprits: mais ils ne tardoient pas à se consoler par l'espérance du succès. Les vaisseaux, dont les proues étoient ornées d'armes en trophées, remplissoient toute l'étendue du port; ses bords étoient couverts d'encensoirs, de vases d'or & d'argent, où l'on prenoit les libations qu'on offroit aux Dieux, pour leur demander la victoire. Cet appareil ressembloit plutôt à des jeux, qu'à une expédition militaire. La dépense qu'il avoit occasionnée; tout ce que le public & les particuliers fournirent, tant pour l'ornement que pour la subsistance de l'armée, depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre; l'argent que chacun emportoit, montoit à plusieurs milliers de talents; mais la hardiesse de l'entreprise surpassoit encore la magnificence de l'armement.

Av. J. C. 415.

La trompette sonne; on forme des vœux pour le départ; on fait les effusions accoutumées, au bruit des accla-

mations du peuple qui borde le rivage.
Av. J. C. 415. A peine l'hymne est achevé, les vaisseaux défilent l'un après l'autre, & s'efforcent ensuite de se devancer; jusqu'à ce qu'enfin toute la flotte se réunisse devant l'île d'Egine. Delà elle appareille pour Corcyre où la plupart des alliés se rendoient, avec des vaisseaux qui portoient les vivres & les équipages. Lorsque toute la flotte fut rassemblée dans cette île, on fit la revue générale de l'armée, & l'on délibéra sur l'ordre à observer dans la marche ou dans la descente.

Thucyd. l. 6. p. 442. 443.

Pour éviter l'embarras & la confusion, faire de l'eau & trouver des vivres avec plus de facilité, on forma trois escadres, chacune aux ordres d'un des trois Généraux. On dépêcha trois vaisseaux en Sicile, pour voir où l'on voudroit recevoir les Athéniens; ensuite toute l'armée mit à la voile. On y comptoit cent galères Athéniennes, trente-six autres, qui toutes ensemble portoient quinze-cents soldats pesamment armés. Quatre-cents quatre-vingt archers, sept-cents frondeurs Rhodiens, & cent-vingt bannis de Mégare, formoient l'infanterie légère: la cavalerie consistoit en une seule compagnie de trente hommes,

Trente vaisseaux portoient les vivres & ceux qui avoient soin de les apprêter, ainsi que des maçons & des charpentiers avec leurs outils; le tout étoit suivi de cent barques pour le service. Av. J. C. 415.

Syracuse avoit d'abord refusé de croire l'arrivée de la Flotte Athénienne à Corcyre. Hermocrates, mieux informé, vouloit qu'on fût attendre les ennemis au Cap d'Iapygie, qu'on tombât sur eux, & qu'on cherchât à les affamer sur des côtes désertes. Son discours fut approuvé de peu de personnes; la plupart soutinrent que les Athéniens ne viendroient point, & que, quand même ils se présenteroient, on ne devoit rien craindre. Mais quand on eut appris leur arrivée à Rhège, on se prépara sérieusement à la défense: on leva des soldats; on envoya des députés dans toutes les villes de la Sicile, pour les engager à s'intéresser au salut commun, en leur représentant que, quoique les Athéniens feignissent de ne porter la guerre qu'à Syracuse, leur ambition s'étendoit sur l'île entière. Naxe & Agrigente répondirent que leur dessein étoit de persister dans leur alliance avec Athènes: les villes de Camarine & de Messine protestèrent qu'elles vouloient

Thucyd. l. 6. p. 434. &c. & p. 444-447. Diod. l. 13. p. 136. Plut. in Niciâ.

Av. J. C. 415.

demeurer en paix, & rejettèrent toute société de guerre. Himère, Sélinunte, Catane & Géla déclarèrent qu'elles resteroient attachées à Syracuse, pour laquelle au fond penchoit tout le reste de la Sicile; mais avant de se décider, on vouloit voir quel cours prendroient les choses.

Cependant les généraux délibéroient sur les moyens d'attaquer la Sicile, & l'on attendoit le retour des trois vaisseaux, pour savoir en quel lieu on tenteroit la descente, & si l'argent qu'avoient promis les Egestains, étoit prêt. Nicias avoit toujours craint que ce peuple n'en eût imposé aux Athéniens, & il ne fut point surpris quand les députés, à leur retour, annoncèrent qu'il n'y avoit que trente talents dans l'épargne; mais cette nouvelle, jointe au refus que les Rhégiens faisoient de s'unir à eux, consterna les généraux. Cependant il falloit se remettre en mer: Nicias vouloit que, conformément aux premiers projets, on fît voile vers Sélinunte, pour forcer cette ville de s'accommoder avec Egeste, & qu'on retournât à Athènes, après avoir côtoyé la Sicile, & fait montre des forces de la République & de la protection qu'elle donnoit à ses alliés. Alcibiades proposoit au contraire de commencer

par

par faire révolter toutes les villes de la Sicile, & de marcher ensuite contre Sélinunte, ou contre Syracuse; & en conséquence de dépêcher à Messine, qui étoit comme la clef de l'île, & dont le port étoit capable de contenir toute la flotte. Lamachus soutint qu'il falloit aller droit à Syracuse, disant qu'une armée n'étoit jamais plus terrible, qu'au premier aspect; que l'ennemi revenoit ensuite de sa frayeur & se familiarisoit avec le danger: mais son avis n'ayant point été adopté, il revint à celui d'Alcibiades. Av. J. C. 415.

Ce dernier passa donc à Messine; mais n'ayant pu déterminer les citoyens de cette ville à recevoir l'armée dans leur port, il revint à Rhège, d'où enfin soixante voiles partirent pour Naxe, sous le commandement de deux des Généraux; ils cinglèrent ensuite vers Catane, qui ne voulut pas les recevoir. On passa la nuit dans la rivière Théria, & le lendemain la flotte s'approcha de Syracuse. Cinquante vaisseaux se rangèrent en bataille à l'entrée du port, les dix autres y entrèrent pour reconnoître la place; & s'étant avancés jusqu'au pied des murailles, un héraut annonça que les Athéniens ve-

Av. J. C. 415.

noient rétablir les Léontins dans leur patrie, en vertu de l'alliance qui les unissoit avec eux, & que ceux de cette nation qui étoient à Syracuse, pouvoient se retirer, en toute assurance, vers leurs bienfaiteurs. En même temps ils s'emparèrent d'un vaisseau ennemi, qui portoit les tables où étoient écrits les noms de tous les Syracusains, & qu'on apportoit du Temple de Jupiter-Olympien, pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Le trouble s'empara des Athéniens, quand ils virent les devins craindre que ce ne fût l'accomplissement de l'Oracle qui leur promettoit de prendre tous les Syracusains. Après qu'on eût contemplé à loisir l'assiette du lieu & celle des ports, avec les environs d'où l'on pouvoit faire l'attaque, la flotte revint à Catane. On admit les Généraux dans la ville : introduits dans l'assemblée du peuple, ils exaltoient déja l'avantage de leur alliance, lorsqu'un petit nombre de soldats ayant, par les ordres d'Alcibiades, enfoncé une porte, se répandirent dans la ville, & obligèrent les habitants à se déclarer. On fit aussitôt venir de Rhège le reste de l'armée, qui, réuni

Polyæn. l. 1. c. 40.

avec la division qui étoit à Catane, sortit de ce port pour voguer du côté de Syracuse & de Camarine ; mais n'ayant pu rien faire, elle rentra dans Catane. Alcibiades, en arrivant, trouva la galère de Salamine, qui venoit le sommer, ainsi que quelques autres, de se rendre à Athènes, pour se justifier des crimes dont on les chargeoit. Pendant son absence, ses ennemis avoient réveillé l'affaire des statues mutilées, de la profanation des mystères, & l'avoient accusé, dans les assemblées publiques, d'avoir voulu donner atteinte au gouvernement démocratique. L'exemple récemment arrivé à Argos, où quelques particuliers ayant tenté de détruire l'autorité populaire, avoient été égorgés par les citoyens, donnoit une nouvelle force à ces conjectures. Le peuple d'Athènes échauffé par toutes ces circonstances, & plus encore par les déclamations de ses harangueurs, faisoit emprisonner, sans les entendre, une multitude de gens de bien. Le souvenir de la tyrannie de Pisistrate, venoit se joindre à ces craintes & les augmenter. On se reprochoit de n'avoir pas jugé Alcibiades, tandis qu'on l'avoit en sa puissance. Tous ceux de ses

Av. J. C. 415. *Thucyd. l. 6. p. 448. & 452 - 454. Diod. l. 13. p. 136. 137. Plut. & Nep. in Alcib. Polyæn. ubi sup.*

Av. J. C. 415.

parents & de ses amis qui furent dénoncés pendant ces premiers moments d'effervescence, avoient été exposés à des rigueurs extrêmes. Cependant les délateurs ne fournissoient aucun indice certain : l'un d'eux interrogé comment il avoit pu, dans la nuit, reconnoître ceux qui avoient mutilé les statues, répondit que c'étoit à la clarté de la lune : on étoit alors dans la conjonction. Cette fausseté étoit trop frappante, pour ne pas exciter des représentations de la part des hommes qui voyoient les choses sans passion ; mais elle ne ralentit en aucune manière, la fureur du peuple, qui continua de recevoir toutes les dépositions, & d'emprisonner ceux qu'on dénonçoit.

Au nombre de ces prisonniers, se trouvoit l'Orateur Andocidès, qui passoit pour ennemi du gouvernement populaire, & qu'on soupçonnoit d'autant plus, que la statue de Mercure qui étoit près de sa maison, avoit été presque seule conservée. Un certain Timée, homme fin, d'une audace à tout entreprendre, & qui étoit détenu pour le même crime, se lia d'une étroite amitié avec l'Orateur, & lui conseilla de s'accuser lui-même, en nommant seule-

ment quelques complices. « Le peuple » lui dit-il » a promis la grace de ceux » qui s'avoueroient coupables, & il » vaut beaucoup mieux se sauver par un » mensonge, que de mourir pour un » crime qu'on n'a point commis. Le » bien public même le demande; car » il est avantageux de livrer à une mort » certaine, un petit nombre de per- » sonnes innocentes ou coupables, pour » arracher à la fureur du peuple, une » multitude de gens de bien ».

Av. C. J. 415.

Ce discours fit impression sur l'esprit d'Andocidès: il se déclara coupable, & nomma plusieurs complices, au nombre desquels, pour rendre sa déposition plus croyable, il mit quelques-uns de ses domestiques. Il eut sa grace; & tous les accusés, à l'exception de ceux qui eurent le temps de prendre la fuite, furent mis à mort.

La fureur du peuple n'étoit pas assouvie: au contraire, se voyant défait de tous ces prétendus coupables, la haine qui l'animoit ne se trouvant plus partagée, se réunit toute entière contre Alcibiades. Sur ces entrefaites, il parut vers Corinthe, des troupes de Lacédémone, destinées à une expédition contre les Béotiens. On crut que c'étoit

Av. J. C. 415.

une trahison, & qu'Alcibiades en étoit le moteur. Toute la nuit les Athéniens furent sous les armes dans le temple de Théfée : on renvoya les trois-cents otages qu'Alcibiades avoit enlevés d'Argos, parce qu'ils tenoient le parti de Lacédémone; on craignoit que ses amis ne voulussent se rendre maîtres de la place; & dans ce moment de fureur, causée par tant de soupçons réunis, le peuple dépêcha la galère de Salamine, pour le sommer de se rendre à Athènes.

Comme on craignoit de soulever l'armée dans une terre ennemie, & que les troupes d'Argos & de Mantinée, qui n'avoient fait le voyage de Sicile qu'en considération d'Alcibiades, ne prissent le parti de la retraite, le Commandant du vaisseau eut ordre de ne lui faire aucune violence, mais de lui ordonner seulement de venir se présenter au peuple, pour tâcher de l'adoucir. En effet, Alcibiades eût pu facilement exciter une révolte : son absence enlevoit aux troupes tout leur courage, & ne leur laissoit d'autre perspective, que de se voir consumer inutilement sous Nicias. Mais on ne lui eut pas plutôt intimé l'ordre du peuple,

qu'il s'embarqua ſans réſiſtance, avec ceux qu'on diſoit être ſes complices, ſur un vaiſſeau qui lui appartenoit, & avec lequel il ſuivoit la galère de Salamine. Arrivé à Thurium, ſoit qu'il ſe ſentît coupable, ſoit qu'il craignît la prévention de ſes Juges, il ſe cacha avec ſes compagnons, & ſe déroba à toutes les recherches. Une perſonne qui le reconnut dans ſa fuite, lui demanda s'il n'oſoit ſe fier à ſa patrie. « Je m'y fierois en toute autre occaſion » répondit-il; « mais quand il eſt queſtion » de ma vie, je ne m'en fierois pas à » ma propre mère; je craindrois qu'elle » n'allât ſe tromper, & prendre par » mégarde, la fève noire pour la » blanche. »

Av. J. C. 415.

Ainſi le peuple, réduit à faire le procès à des noms, prononça contre tous les accuſés, une vaine ſentence de mort. Alcibiades ayant appris ſa condamnation: « Je me charge » dit-il « de leur » faire connoître que je ſuis en vie »; & renonçant à l'eſpoir d'être rappellé dans ſa patrie, il envoya demander un aſyle aux Spartiates, jurant qu'il leur rendroit plus de ſervice étant devenu ami de Lacédémone, qu'il ne lui avoit cauſé de dommage pendant qu'il avoit été

son ennemi. Les Lacédémoniens agréèrent sa demande, & le reçurent avec la plus grande joie.

Av. J. C. 415.

Thucyd l. 6. p. 454-463. Diod. l. 13. p. 137. Plut. in Nic.

Le départ d'Alcibiades laissoit, en Sicile, toute l'autorité entre les mains de Nicias; car Lamachus, quoique grand homme de guerre, & d'un courage à l'épreuve, étoit si pauvre, que son autorité en étoit fort diminuée: il étoit donc, pour ainsi dire, à ses ordres. Enfin on s'embarqua pour Egeste; & la flotte se présenta devant Himère, la seule ville grecque de ces quartiers: n'ayant pu y être reçus, les Athéniens tombèrent sur Hyccara, dont le pillage monta à cent talents. Cette petite ville qui appartenoit aux Sicaniens, étoit, dit-on, la patrie de la fameuse Laïs, qui, très-jeune encore lors de cet évènement, fut vendue parmi les autres prisonniers, & emmenée dans le Péloponnèse. Nicias donna cette ville aux Egestains, dont la cavalerie vint le trouver en cet endroit. Il alla aussi à Egeste recevoir les trente talents qu'elle avoit promis, & revint à Catane, côtoyant la Sicile, pour obliger les alliés à lui fournir des vivres.

Sur la fin de l'été, les Syracusains ayant repris courage, pressèrent leurs

chefs de les mener au combat. Déjà leur cavalerie venoit insulter Nicias jusques dans son camp, & lui demander insolemment, s'il n'étoit pas venu en Sicile pour s'établir dans Catane, plutôt que pour rétablir les Léontins dans leurs foyers. Av. J. C. 415.

Ces insultes eurent beaucoup de peine à ébranler Nicias: cependant il fut décidé qu'on feroit voile vers Syracuse, & qu'on tâcheroit de se rendre maître, sans coup férir, du rivage voisin du grand port. Nicias savoit qu'une descente contre des gens préparés à le recevoir, n'auroit aucun succès; qu'il réussiroit encore moins, s'il entreprenoit de marcher par terre & sans cavalerie, contre des ennemis qui en avoient une excellente & très-nombreuse. Pour avoir le loisir d'établir son camp devant la place, il dépêcha à Syracuse, un Catanéen qui lui étoit affidé, & qui avoit en même temps la confiance des Généraux ennemis, avec ordre de leur dire qu'un certain nombre de ses concitoyens avoient fait le complot de surprendre, pendant la nuit, les Athéniens qui étoient en foule & sans armes dans leur ville; &, après les avoir égorgés, de mettre le feu à

Av. J. C. 415.

leur flotte ; que les conjurés les invitoient de s'avancer avec leurs troupes, pour soutenir cette entreprise & en assurer le succès.

Le Catanéen s'acquitta parfaitement de sa commission : les Généraux de Syracuse ajoutant foi à ses paroles, le renvoyèrent, après être convenus en sa présence, de la nuit où ils feroient marcher leurs troupes vers Catane. Ils ne manquèrent pas de se mettre en marche dès le commencement de la nuit indiquée ; les Athéniens, de leur côté, s'avancèrent en silence vers le grand port de Syracuse.

Ce fut là l'exploit le plus mémorable de Nicias ; car ce stratagême ayant fait abandonner aux ennemis, leur ville avec toutes leurs troupes, il y arriva suivi de toute sa flotte, se rendit maître de tous les ports, choisit à son aise pour son camp, un lieu avantageux, où la cavalerie ennemie ne pouvoit l'incommoder, & d'où il pourroit combattre quand il lui plaîroit. D'un côté, il étoit flanqué d'arbres, de maisons, de murailles & d'un étang ; de l'autre, d'un lieu escarpé. Pour plus grande sûreté, les Athéniens enfermèrent leurs vaisseaux d'une palissade d'arbres

coupés, rompirent le pont de l'Anapus, & dresſsèrent à la hâte un fort de bois & de pierres, à l'endroit où la deſcente étoit la plus facile. Av. J. C. 415.

Les Généraux de Syracuſe, qui s'apperçurent bientôt du piége qu'on leur avoit dreſſé, revinrent ſur leurs pas, & offrirent la bataille aux Athéniens qui la refusèrent, pour ne pas perdre l'avantage de leur poſte; mais le lendemain Nicias ſe préſenta lui-même aux Syracuſains. Depuis long-temps la victoire étoit douteuſe, quand une grande pluie, mêlée de tonnerres & d'éclairs, étonna les Syracuſains inexpérimentés, qui furent battus: ils ſe rallièrent ſur le chemin d'Hélore, & ſe retirèrent en bon ordre, après avoir jeté des troupes dans le temple de Jupiter-Olympien, pour la défenſe des tréſors qu'il renfermoit. Ce temple étoit près du camp des Athéniens, qui brûloient de s'en emparer: Nicias, dans la crainte que ſes ſoldats ne le pillaſſent, que le public n'en tirât ainſi aucun profit, & que le ſacrilége ne retombât ſur lui ſeul, ne voulut pas l'attaquer.

La nouvelle de cette victoire ſe répandit dans toute la Sicile; mais elle

Av. J. C. 415.

ne fut d'aucun avantage à Nicias qui, peu de jours après, ramena ses troupes à Catane, où il prit ses quartiers d'hiver. Ensuite la Flotte Athénienne cingla vers Messine, comptant s'en emparer par intelligence; mais Alcibiades, avant de quitter la Sicile, ayant fait connoître aux habitants qui tenoient le parti de Syracuse, ceux qui conduisoient cette trame, en avoit empêché l'exécution. Après être demeurée treize jours devant cette place, les vivres venant à manquer & la saison étant contraire, l'armée se retira à Naxe.

Sans argent, sans cavalerie, Nicias ne se crut pas en état de continuer la guerre durant l'hiver: il voulut employer cette saison à se munir de toutes les choses qui lui étoient nécessaires, pour entamer au printemps, le siége de Syracuse. On envoya donc à Athènes des députés chargés de demander au peuple, des troupes & de l'argent. Le peuple accorda trois-cents talents, avec quelque cavalerie.

Av. J. C. 414.

Les Syracusains ne passèrent pas l'hiver dans l'oisiveté. Hermocrates leur ayant représenté que l'échec qu'ils avoient essuyé, provenoit, non du défaut de courage de la part des soldats, mais de la mul-

titude des Généraux auxquels ils avoient à obéir (*a*), on en réduisit le nombre à trois : Hermocrates, Héraclides & Sicanus furent laissés maîtres de toutes les opérations. On sollicita Corinthe & Lacédémone d'attaquer Athènes, afin qu'au moyen de cette diversion, les Athéniens fussent obligés d'abandonner la Sicile, ou au moins qu'ils ne pussent envoyer des renforts à l'armée qu'ils avoient dans cette île.

Av. J. C. 414.

Description de Syracuse. *Thucyd.*

On augmenta ensuite les fortifications de Syracuse. Cette ville, lorsque les Athéniens parurent devant ses murailles, n'étoit composée que de trois parties ; l'Isle ou Ortygie, l'Achradine & Tycha. La première, située au midi & jointe au continent par un pont, étoit très-importante, en ce qu'elle commandoit aux deux ports de Syracuse. L'Achradine, sur le bord de la mer, au nord de l'Isle, étoit de tous les quartiers de la ville, le plus spacieux, le plus beau & le plus fortifié. Tycha, ainsi appellée d'un temple de la Fortune, étoit au couchant de l'Achradine, & avoit une porte célèbre,

(*a*) On en comptoit quinze.

nommée Hexapyle, qui conduisoit dans la campagne.

Av. J. C. 414.

Hors des murs, étoit Epipoles : cette hauteur escarpée en plusieurs endroits, & qui commandoit la ville, n'étoit point alors fermée de murailles. Euryèle étoit le passage qui conduisoit à Epipoles, sur laquelle étoit un fort nommé Labdale.

Plut. in Dion.

A une petite distance de la ville, couloit l'Anapus, dans une belle & grande prairie terminée par deux marais ; l'un appellé *Syraca*, & l'autre Lysimélie. Près de l'embouchure de cette rivière, qui alloit se décharger dans le grand port, étoit l'Olympie, distante de cinq-cents pas de la ville, & ainsi nommée du temple de Jupiter-Olympien qu'elle renfermoit.

Cic. in Verr. 6.

Syracuse avoit deux ports séparés l'un de l'autre par l'Isle : le plus petit s'appelloit autrement le *Lac* ; le grand, au fond duquel étoit un golfe nommé *Dascon*, avoit un peu plus de cinq milles de circuit. Son entrée qui en avoit cinq-cents de large, étoit formée par la pointe de l'île Ortygie, & par le cap Plemmyrium, commandé par un château de même nom. Un troisième port nommé Trogile, bornoit l'Achradine au nord.

Les Syracuſains, pour éloigner davantage l'ennemi & rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue, renfermèrent dans la ville par un mur, le Téménite, c'eſt-à-dire, le terrein ſitué au couchant de Tycha, & qui regardoit Epipoles : ils mirent auſſi garniſon dans Mégare, dans l'Olympie, & plantèrent des pieux ſur le bord de la mer, partout où la deſcente paroiſſoit facile; enſuite ayant appris que les Athéniens étoient à Naxe, ils allèrent brûler le camp de Catane, & ſe retirèrent après avoir fait le dégât aux environs.

Av. J. C. 414. *Thucyd. l. 6 p. 463.*

Inſtruits que les Athéniens avoient député Euphémus à Camarine, pour engager les habitants de cette ville à renouveller leur alliance avec eux, ils y envoyèrent Hermocrates. Les deux ambaſſadeurs furent introduits dans l'aſſemblée du peuple. Les Camariniens penchoient pour les Athéniens; mais ſe défiant de leurs intentions, & redoutant les menaces des Syracuſains, ils répondirent qu'étant alliés des uns & des autres, ils ne vouloient ſe mêler de leur différend, que pour le terminer. Cependant ils envoyèrent un léger ſecours de cavalerie aux Syracuſains,

Id. ibid. p. 463-474.

& continuèrent depuis à leur rendre quelques services.

Av. J. C. 414.

Thucyd. l. 6. p. 474-480. Diod. l. 13. p. 138. Plut. in Alcib.

Des ambassadeurs de Syracuse envoyés à Corinthe & à Lacédémone, arrivèrent en Grèce après avoir essayé en passant par l'Italie, de persuader aux villes de cette contrée, qu'elles avoient autant d'intérêt qu'eux, dans la guerre présente. Ils s'adressèrent d'abord aux Corinthiens, à qui ils demandèrent comme à leurs fondateurs, un secours qui leur fut accordé avec une ambassade à Lacédémone, pour faire déclarer en leur faveur, le peuple de cette ville. Alcibiades, qui s'y rendit peu de temps après eux, appuya leurs demandes de tout son crédit, & ne contribua pas peu à les faire agréer. Bientôt ce caractère souple s'étoit revêtu de celui qui pouvoit le mieux convenir à ses nouveaux hôtes: il enchantoit les Spartiates par la conformité la plus parfaite à leur manière de vivre. En le voyant rasé jusqu'à la peau, se baigner dans l'eau froide, manger le brouet noir; on ne se seroit jamais imaginé que ce même homme eût eu des cuisiniers, qu'il eût connu les parfumeurs, ni porté des étoffes de Milet. C'étoit son moyen infaillible pour gagner les hommes, de

ſembler ſe revêtir des paſſions, des inclinations, des manières même de ceux avec leſquels il vivoit. Il paſſoit d'une habitude à une habitude contraire, bonne ou mauvaiſe, auſſi facilement que le caméléon change de couleur. A le voir dans Lacédémone, on eût dit: « ce n'eſt pas un étranger, c'eſt un » Spartiate formé par Lycurgue : » ce n'eſt pas le fils d'Achilles, c'eſt » Achilles lui-même »: mais en l'examinant de près, on auroit pu dire, en lui appliquant un proverbe non moins commun; « c'eſt la femme de tou» jours. »

Av. J. C. 414.

Les Ephores & les autres Magiſtrats vouloient ſeulement députer à Syracuſe, pour empêcher les citoyens de cette ville de capituler avec les Athéniens: mais, ſur l'avis d'Alcibiades, les Lacédémoniens arrêtèrent qu'ils fortifieroient Décélie, dans l'Attique; qu'on donneroit du ſecours à Syracuſe; & ils nommèrent Gylippe commandant de de leurs troupes en Sicile. Les Corinthiens, qui préparoient une flotte, ſe contentèrent pour lors de faire partir Pythès avec Gylippe, à la tête de deux vaiſſeaux.

Nicias & Lamachus ayant reçu

Av. J. C. 414. *Thucyd. l. 6. p. 480-488. Diod. l. 13. p. 138. Plut. in Nic.*

d'Athènes deux-cents cinquante hommes de cavalerie, mais sans chevaux, parce qu'on espéroit qu'ils en trouveroient en Sicile, trente archers, & trois-cents talents d'argent, se mirent en mer avec toutes leurs forces. Les habitants de Syracuse, persuadés que les Athéniens ne pourroient investir la place, s'ils ne s'emparoient d'Epipoles, où l'on n'arrivoit que par un sentier escarpé, avoient résolu d'envoyer à sa défense, un détachement de sept-cents hommes: mais Nicias les prévint. Il partit de Catane avec toute sa flotte, sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon: arrivé au port de Trogile, il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, & se retira avec sa flotte, dans la péninsule de Thapse, dont il ferma l'entrée par une palissade. Alors son infanterie montant par Euryèle, se saisit d'Epipoles, avant que les Syracusains s'en apperçussent. Au bruit de cette nouvelle, les sept-cents hommes accoururent en désordre, & furent repoussés avec perte de trois-cents des leurs. Nicias construisit un fort sur ce rocher, pour y mettre en sûreté le bagage & ce qu'il avoit de plus précieux. Peu de temps après, ayant reçu

trois-cents chevaux d'Egeste, & cent des autres alliés de Sicile, il se trouvoit à la tête d'une cavalerie de six-cents cinquante hommes. Son dessein étoit d'environner la ville du côté de la terre, d'une contrevallation qui coupât aux assiégés toute communication avec les troupes du dehors, se promettant sans doute de la bloquer avec sa flotte, du côté de la mer. Ayant donc laissé une garnison à Labdale, il s'avance vers l'extrémité de Tycha, & fait travailler son armée à la construction d'un mur, depuis cet endroit jusqu'au port de Trogile. Les citoyens font une vigoureuse sortie pour en empêcher la construction : mais la Cavalerie Athénienne renversant un grand nombre des assaillants, force bientôt le reste de rentrer. Les assiégés jugeant alors à propos de ne plus hazarder de combat, résolurent de construire de leur côté, un mur qui coupât le terrein par où les Athéniens devoient élever le leur, & de les obliger ainsi d'abandonner leur travail. L'ouvrage étant achevé, ils y laissèrent un corps de troupes : les Athéniens s'étant apperçus que ce détachement faisoit mal son devoir, envoyèrent pour attaquer ce poste, trois-cents soldats

Av. J. C. 414.

Av. J. C. 414.

d'élite, avec quelqu'infanterie légère, & marchèrent avec le reste de l'armée, vers la ville, pour empêcher le secours. Les Syracusains sont forcés, le mur est démoli; & les Athéniens entreprennent dès le lendemain, un nouveau travail, pour achever d'investir la place.

Il s'agissoit de conduire du côté du couchant, un mur depuis les hauteurs d'Epipoles à travers la plaine & les marais, jusqu'au grand port. Les assiégés recommencent la même manœuvre qu'ils avoient faite de l'autre côté, & tirent de la ville, à travers le marais, un fossé revêtu de palissades, afin que les les Athéniens ne puissent continuer leur contrevallation jusqu'à la mer. Ceux-ci après avoir donné ordre à leur flotte de se rendre de Thapse au grand port,. viennent faire l'attaque du fossé, dont ils chassent les ennemis: les uns se retirent vers la ville, les autres vers le fleuve. Trois-cents Athéniens d'élite voulant se saisir du pont, pour empêcher leur retraite, sont repoussés par la Cavalerie Syracusaine, qui vient fondre ensuite sur l'aîle droite des Athéniens, dont elle met en désordre les premiers bataillons. Lamachus s'en

étant apperçu, y accourt de l'aîle gauche, à la tête de quelques Argiens & de quelques archers. Callicrates qui commandoit la cavalerie de Syracuſe, devançant ſa troupe, vient défier le Général Athénien. Lamachus reçoit une bleſſure mortelle; mais il atteint ſon adverſaire, le perce de ſon épée, &, au même inſtant, ils tombent tous deux ſans vie, aux pieds de leurs chevaux. Maîtres du corps & des armes de Lamachus, les Syracuſains l'enlèvent, &, ſans perdre temps, ils détachent quelques troupes vers Epipoles, qu'ils croyoient ſans défenſe. Nicias y étoit reſté malade, & n'avoit près de lui, que quelques gens pour le ſervir: averti du danger qui le menace, il ſe lève & ordonne de mettre promptement le feu à tout le bois deſtiné aux machines, & aux machines mêmes.

Av. J. C. 414.

Cet incendie inopiné arrête les Syracuſains, ſauve Nicias, le fort & toutes les richeſſes des Athéniens, qui auſſitôt volent au ſecours d'Epipoles. En même temps, la flotte entre dans le grand port; les Syracuſains craignant d'être pris pardevant & parderrière, rentrent dans la place, laiſſant les Athéniens achever tranquillement leur

contrevallation, à laquelle ceux-ci ajoutèrent encore un mur de circonvallation, depuis Epipoles jusqu'à la mer. Ainsi, au grand étonnement des Siciliens & des Grecs mêmes, Nicias avoit presqu'investi une ville qui n'étoit pas moins grande qu'Athènes, & qui, par l'inégalité de son sol, le voisinage de la mer, & les marais qui l'entouroient, étoit beaucoup plus difficile à investir.

Av. J. C. 414.

Ce Général restoit seul à la tête des troupes, avec les plus belles espérances. Plusieurs villes se rendoient à lui; de tous côtés il arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour l'armée; on s'empressoit de se déclarer en sa faveur, & déjà les Syracusains désespéroient de sauver leur ville. Gylippe ayant appris en chemin, l'extrémité où ils se trouvoient réduits, continuoit sa route, non plus dans le dessein de délivrer la Sicile, qu'il croyoit au pouvoir des Athéniens, mais pour défendre l'Italie, s'il en étoit temps encore. En effet, la renommée avoit semé que les Athéniens étoient maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête, un chef que sa prudence & les faveurs de la fortune rendoient invincible. Nicias lui-même,

raſſuré, & ſe confiant dans ſes forces & dans ſes ſuccès, perſuadé en outre par les nouvelles ſecrètes qu'il reçevoit tous les jours de Syracuſe, qu'inceſſamment il auroit la ville par compoſition, mépriſa Gylippe, & ne s'inquiéta point de prévenir ſa deſcente.

Av. J. C. 414.

Les Syracuſains ſavoient ſi peu ſon arrivée, ils comptoient ſi peu ſur ce ſecours, qu'ils avoient convoqué ce jour même, une aſſemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit préſenter à Nicias : pluſieurs des citoyens les avoient déjà adoptés, & vouloient qu'on terminât cette affaire avant que la ville fût entièrement enfermée ; car le double mur que conſtruiſoient les Athéniens le long de la plaine, vers le grand port, alloit être fini, ainſi qu'une partie de mur qui reſtoit à faire du côté de Trogile.

Thucyd. l. 7. p. 489-500. Diod. l. 13. p. 138. 139. Plut. in Nic.

Dans ce moment, arrive de Corinthe Gongylus, ſur un vaiſſeau à trois rangs de rames : on s'aſſemble autour de lui ; il annonce l'arrivée de Gylippe, & la flotte qui vient à leur ſecours. Les Syracuſains n'oſent ajouter foi à ſes paroles : tandis qu'ils ſont en ſuſpens, paroît un courier de Gylippe, qui leur ordonne de venir à ſa rencontre. Il

s'approchoit de Syracuſe avec un corps
Av. J. C. 414. de trois mille hommes d'infanterie, & de deux-cents chevaux que lui avoient fourni les Himériens, les habitants de Géla, de Sélinunte, & des bords du fleuve Sicanus. Le courage ranime les aſſiégés; pleins d'eſpérance, ils courent aux armes.

Gylippe ſe met en bataille devant Syracuſe ; Nicias range ſes troupes, & les deux armées alloient en venir aux mains, lorſque le général de Lacédémone, mettant bas les armes, envoie dire aux Athéniens par un héraut, qu'il leur donne cinq jours pour ſortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire de réponſe: quelques-uns même des ſoldats ſe mettant à rire, demandèrent au héraut » ſi l'arrivée d'une cape lacédémonienne » & d'un bâton, apportoit quelque » changement à la ſituation des Syracuſains, & les mettoit en état de mépriſer les Athéniens, qui venoient, » tout récemment, de rendre aux Lacédémoniens trois-cents de leurs priſonniers, tous plus chèvelus que lui. »

Il n'y eut point de combat ce jour-là; mais le lendemain Gylippe emporta le fort de Labdale, & fit main baſſe ſur tout ce qui s'y trouva. Les aſſiégés tirèrent

rèrent ensuite un mur en montant de la ville vers Epipoles, pour empêcher les assiégeants de fermer leur circonvallation. Gylippe ayant su que le mur bâti par les Athéniens étoit plus foible & plus bas dans un endroit, y marcha de nuit avec ses troupes; mais il fut contraint de se retirer, & les Athéniens rehaussèrent le mur. Av. J. C. 414.

Nicias, depuis l'arrivée de Gylippe, désespérant de réussir du côté de terre, avoit voulu tenter celui de la mer: il fit passer sa flotte & ses troupes du côté de Plemmyrium, à l'embouchure du grand port, & y bâtit trois forts, dans lesquels il se renferma avec une grande partie du bagage & des munitions. Il se mettoit ainsi à portée de recevoir plus commodément des provisions pour la subsistance de son armée. Les gens de mer eurent beaucoup à souffrir alors; car, comme il falloit aller chercher au loin l'eau & le bois, ils étoient investis par la cavalerie ennemie, dont un tiers posté à Olympie & maître de la campagne, empêchoit la garnison de s'étendre.

Gylippe se servant des pierres mêmes que les Athéniens avoient apportées pour achever leur muraille, continuoit

Av. J. C. 414.

celle que les Syracusains avoient commencée, & se mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisoient de leur côté. Il eut du désavantage dans un premier combat : assez brave, pour prendre sur lui les reproches du mauvais succès, & ayant déclaré hautement que sa défaite ne provenoit que de ce qu'il avoit fait combattre dans un lieu resserré, & qui avoit rendu inutiles la cavalerie & les archers, il change son ordre, bat les Athéniens, & les mène jusques dans leur camp. La nuit suivante, il pousse le mur au-delà de la circonvallation des Athéniens, & leur enlève ainsi le moyen d'enfermer les assiégés.

La Flotte qu'on attendoit de Corinthe arriva enfin, malgré l'escadre que Nicias avoit détachée contr'elle, & Gylippe partit pour recouvrer les villes qui s'étoient révoltées. Les Syracusains députèrent de nouveau à Corinthe & à Lacédémone, pour faire part à ces deux villes du changement des affaires, & solliciter d'autres secours : pendant ce temps, ils équipèrent une flotte pour tenter une attaque par mer.

Nicias voyant ses forces diminuer,

& celles des ennemis s'accroître par de nouvelles alliances, retomba bientôt dans ses premières craintes. Athènes n'avoit de parti à prendre, que de rappeller ses troupes, ou d'en augmenter le nombre, si elle ne vouloit tout perdre. Nicias, dans une longue lettre adressée à ses concitoyens, leur exposa que la supériorité des ennemis le mettoit hors d'état de forcer leurs retranchements; que d'assiégeant, il étoit devenu assiégé; que les villes l'abandonnoient; que les esclaves & les mercénaires désertoient; que la moitié de son armée étoit occupée à faire subsister celle qui défendoit les forts, & que la cavalerie ennemie avoit rendu cet emploi fort dangereux; que la flotte n'étoit pas en meilleur état que les troupes de terre; & que, si la République ne lui envoyoit incessamment un renfort de vaisseaux, d'hommes & d'argent, aussi considérable que les forces qu'il avoit en partant, il alloit abandonner la Sicile; que, quant à lui, tourmenté par de violents accès de néphrétique, il lui étoit impossible de continuer le service, & qu'on l'obligeroit en le rappellant.

Av. J. C. 414.

Avant que les Athéniens eussent reçu

Av. J. C. 414.

cette lettre, ils avoient été sur le point d'envoyer une nouvelle armée à Nicias; mais ses premiers succès avoient réveillé l'envie & fait retarder ce secours, sous différents prétextes. Ses malheurs produisirent un effet contraire, & la lecture de sa lettre émut tellement les Athéniens, qu'ils nommèrent Eurymédon & Démosthènes pour chefs du secours qu'on lui destinoit. Le premier partit sur le champ avec dix vaisseaux & cent-quarante talents d'argent : Démosthènes devoit s'embarquer au commencement du printemps, avec des forces plus considérables; mais, sans rappeller Nicias, ils se contentèrent de lui donner pour collègues, Ménandre & Euthydème, qui servoient près de lui.

On expédia vingt galères pour le Péloponnèse, afin d'empêcher les ennemis de passer en Sicile; car les Corinthiens encouragés par la réussite de leurs premiers secours, se préparoient à en envoyer de plus grands. Les Lacédémoniens excités par les Syracusains & par Alcibiades, faisoient aussi des préparatifs pour la Sicile, & pour entrer dans l'Attique, afin d'empêcher la flotte d'Athènes de faire voile.

Les Lacédémoniens & les Argiens

avoient employé une partie de l'année en irruptions réciproques. Trente vaisseaux d'Athènes ayant accompagné les Argiens dans une de ces occasions, la rupture du traité étoit évidente. Les haines & les jalousies n'avoient cessé d'exister, les démêlés même n'avoient jamais été bien terminés; & si Lacédémone & Athènes ne s'étoient pas fait une guerre ouverte, on ne peut du moins dire que la paix eût été sincère. Plus d'une fois Athènes avoit provoqué Sparte, qui avoit refusé de répondre; mais enfin excitée par les discours d'Alcibiades, & encouragée par le mauvais succès de l'ennemi en Sicile, elle en vint à des hostilités manifestes.

Av. J. C. 414.

Vers le commencement du printemps, les Lacédémoniens & leurs alliés se jettent dans l'Attique, commandés par Agis & Alcibiades. Ils s'emparent de Décélie, dont ils augmentent les fortifications. Alcibiades ne pouvoit tirer une plus cruelle vengeance de ses compatriotes: cette place située à cent-vingt stades d'Athènes, mettoit les Lacédémoniens à portée de continuer journellement des courses qui auparavant ne duroient que quelques mois. Désormais il fut impossible aux Athéniens de re-

Av. J. C. 413. Thucyd. l. 7. p. 500-519. Diod. l. 13. p. 140. Plut. in Nic.

Av. J. C. 413.
cueillir aucun fruit de leurs campagnes ; ce qui causa la fuite de plus de vingt mille de leurs esclaves, qui la plupart étoient artisans. Le défaut de fourrage fit périr tous les troupeaux & les bêtes de charge ; les chevaux, jour & nuit en garde ou en course dans des pays âpres & montueux, furent bientôt hors de service ; les vaisseaux qui, de l'Eubée, apportoient des vivres, furent obligés, pour éviter Décélie, d'aller doubler le cap de Sunium ; ce qui augmenta le prix des denrées & de toutes les marchandises de dehors. Athènes étoit devenue une place de guerre : pendant le jour, les citoyens faisoient la garde autour des portes ; la nuit toute la ville étoit sur les remparts : la disette même obligea de renvoyer un corps de treize-cents Thraces qui devoient accompagner Démosthènes en Sicile, mais qui n'étoient arrivés qu'après son départ : la ville n'avoit la faculté ni de les payer, ni de les entretenir, quoiqu'elle prît le vingtième sur tout ce qui entroit dans ses murs. Et cependant Athènes soutenoit à la fois deux guerres ruineuses : tandis qu'une armée la tenoit en quelque sorte bloquée, elle bloquoit en même temps une ville aussi

puissante qu'elle, sans vouloir en lever le siége. Au grand étonnement de toute la Grèce, qui n'avoit pas cru qu'Athènes, en souffrant des dégâts presque continuels, pût soutenir plus de deux ou trois campagnes, elle envoyoit continuellement du renfort en Sicile. Les Lacédémoniens fortifioient Décélie, & Athènes ordonnoit à Chariclès, de raser les côtes du Péloponnèse avec trente voiles. Démosthènes, à la tête de soixante-cinq, partoit pour la Sicile, avec ordre de se joindre à Chariclès, & de ravager en passant, les côtes de la Laconie.

Av. J. C. 413.

Mais les affaires en Sicile étoient dans l'état le plus déplorable. Nicias se voyoit assiégé par mer & par terre: toutefois, dans une action à l'embouchure du grand port, où il perdit trois vaisseaux, il en prit trois autres, & en coula onze à fond: en même temps Gylippe s'étoit emparé de Plemmyrium & des trois forts, où les Athéniens perdirent une somme considérable d'argent, beaucoup de provisions, l'équipage de quarante vaisseaux, & trois autres qui étoient à sec. Alors les convois ne purent venir au camp sans danger: on n'avoit plus de vivres qu'à la pointe de l'épée, les

soldats perdoient courage ; enfin, la
Av. J. C. 413. consternation se répandit dans l'armée.

Les Syracusains persuadés que l'échec arrivé à leur flotte, venoit moins de la supériorité de leurs ennemis, que du désordre où ils s'étoient jetés eux-mêmes en les poursuivant, se préparoient à un second combat. Nicias l'évitoit, regardant comme une imprudence de hazarder une action avec des troupes inférieures, fatiguées & mal pourvues: mais Euthydème & Ménandre, brûlant de se distinguer avant l'arrivée des deux autres généraux, soutenoient qu'Athènes étoit perdue, si l'on évitoit la bataille que présentoient les Syracusains: en un mot, ils le déterminèrent à combattre ; on s'escarmoucha le premier jour & une partie du suivant.

Ariston de Corinthe, le meilleur pilote que les Syracusains eussent dans leur armée, conseilla aux Capitaines de vaisseaux, d'envoyer à la ville, dire qu'on vînt tenir le marché sur le rivage, afin que les matelots n'eussent qu'à descendre pour prendre leur repas, & qu'incontinent ils fussent en état d'aller attaquer les Athéniens, qui ne s'y attendroient pas. Cela fut exécuté ; tous les matelots vont à terre, &

ſe mettent à dîner : les Athéniens croyant qu'ils ſe retirent vers la ville, deſcendent de leur côté. Les Syracuſains ſe rembarquent, & viennent les attaquer. Toute l'aîle gauche des Athéniens eſt défaite ; une multitude d'hommes périt en cette occaſion, & beaucoup de vaiſſeaux tombent au pouvoir de l'ennemi. Nicias eſt au déſeſpoir ; tous les malheurs qui lui ſont arrivés, tandis qu'il avoit ſeul le commandement, viennent ſe préſenter à ſon imagination : ce dernier les ſurpaſſe ; il y eſt d'autant plus ſenſible, que ſa complaiſance pour ſes collègues, le lui a ſeule attiré. Il étoit occupé de ces penſées, lorſque les ennemis apperçoivent au-deſſus du port, la flotte de Démoſthènes, dans l'appareil le plus magnifique.

Ce général étoit parti d'Egine : réuni à Chariclès, il avoit ravagé les côtes d'Epidaure-Liméra ; fait le dégât ſur celles de la Laconie ; fortifié vis-à-vis de Cythère, un iſthme pour ſervir de retraite aux eſclaves du pays, & faire delà des courſes, comme on en faiſoit de Pylos. Il laiſſa en cet endroit Chariclès, juſqu'à ce que la fortification fût achevée ; puis tirant vers Corcyre, & ayant raſſemblé des troupes, tant ſur ſa route

Av. J. C. 413. *Thucyd. l. 7. p. 519-534. Diod. l. 13. p. 142-144. Plut. in Nic.*

que dans cette île & sur la côte voisine, il avoit fait voile vers l'Italie, d'où, avec de nouveaux renforts, il parut enfin devant Syracuse, à la tête d'une flotte de soixante-treize vaisseaux chargés d'environ cinq mille soldats pesamment armés, sans y comprendre les gens de trait & le reste de l'équipage. Les navires richement parés, ornés d'enseignes éclatantes, s'avançoient comme en triomphe, au son des trompettes & des clairons, pour effrayer les ennemis.

Syracuse retombe dans ses premières alarmes; elle ne voit plus de terme à ses malheurs: tant de travaux, de combats, de pertes deviennent inutiles. Quel espoir de salut lui reste-t-il, puisque les Spartiates, retranchés au milieu de l'Attique, n'ont pu empêcher Athènes d'envoyer en Sicile, une armée plus formidable que la première, & que sa puissance, loin de diminuer, semble s'accroître par ses pertes?

Démosthènes persuadé qu'il ne sera jamais plus redoutable aux ennemis que dans ce moment de trouble, & qu'il doit profiter de leur consternation, décide l'attaque du mur qui coupoit la circonvallation, résolu de prendre

la ville au plutôt, ou de lever le siége, sans fatiguer davantage les troupes par d'inutiles combats, ni épuiser Athènes par d'inutiles dépenses. Av. J. C. 413.

Etonné de cette précipitation & de tant d'audace, Nicias conjure son collègue de ne rien hazarder : les délais sont tous contre les ennemis, qui manquent de vivres & d'argent ; leurs alliés sont près de les abandonner ; bientôt pressés par la disette, fatigués de la guerre, & las de Gylippe, pour peu que la nécessité où ils se trouvent réduits, vienne à augmenter, ils se rendront à discrétion. Il parloit ainsi sur le rapport des espions qu'il avoit dans la ville : mais, comme il ne s'ouvroit pas assez sur les motifs de ce délai, Démosthènes le prenant pour un effet de sa timidité ordinaire, entraîne les autres généraux ; l'attaque est résolue.

D'abord on fait le dégât sur les bords de l'Anapus : Démosthènes veut ensuite attaquer le mur ; ses machines sont brûlées, ses troupes repoussées. On décide l'attaque d'Epipoles. Nicias demeure à la garde du camp, & Démosthènes à la tête des troupes de terre, suivi de Ménandre & d'Eurymédon, se met en marche pendant la nuit. Avant

que les sentinelles l'aient apperçu, il
Av. J. C. 413. tüe une partie des ennemis qu'il surprend, renverse ceux qui se mettent en défense ; mais il est arrêté par les Béotiens, qui soutiennent le choc avec fermeté, & mettent ses troupes en désordre. Le trouble & l'effroi se répandent dans le reste de l'armée : on ne pouvoit distinguer les objets, dans l'horreur d'une nuit qui à peine les laissoit entrevoir ; déjà près de son coucher, la lune ne donnoit qu'une lueur infidelle, laissant voir assez pour s'entretuer, mais trop peu pour se reconnoître. Dans cette confusion, les uns accouroient victorieux, sans rien savoir de la défaite de leurs compagnons ; ceux-ci s'enfuyoient. Une partie des troupes étoit battue ; l'autre n'avoit pas même encore tiré l'épée, & marchoit sans tenir de route certaine. La fuite des premiers mettoit en désordre ceux qui les suivoient, & le bruit devenoit un dernier obstacle à toute reconnoissance. L'ennemi victorieux donnoit ses ordres tout haut, ne pouvant se faire entendre autrement à cause du tumulte & de l'obscurité. Les Athéniens se cherchoient mutuellement, & prenoient pour ennemis, ceux qui fuyoient devant

eux, quoiqu'ils fussent de leur parti. A force de demander le mot de ralliement, ils l'apprirent aux Syracusains, sans savoir le leur, parce qu'étant réunis & victorieux, ils n'avoient pas besoin de le dire. En chantant l'hymne du combat, ceux des alliés d'Athènes qui étoient Doriens, étoient pris pour ennemis; on en venoit aux mains. Pour comble de malheur, les Athéniens avoient la lune à dos; elle cachoit leur nombre & l'éclat de leurs armes: ses rayons au contraire, tombant sur celles des ennemis, les multiplioient en quelque sorte par la réflexion. Environnés enfin de toutes parts, dès qu'ils eurent une fois lâché pied, ils périrent des mains de leurs ennemis ou des leurs mêmes: ceux qu'on poursuivoit, au lieu de gagner la descente qui étoit trop étroite, se précipitoient du haut des rochers; plusieurs furent écrasés dans leur chûte; d'autres se sauvèrent au camp: ceux qui étoient nouvellement arrivés, ne connoissant pas le pays, s'égarèrent dans la campagne, où ils furent massacrés le lendemain, par la cavalerie, qui se mit à leur poursuite. Les Athéniens perdirent deux mille hommes dans cette

Av. J. C. 413.

Av. J. C. 413.

déroute ; & parmi ceux qui s'échappèrent, il y en eut peu qui remportassent leurs armes, plusieurs les ayant jetées pour se sauver plus facilement à travers les précipices.

Nicias, au désespoir d'un échec qu'il avoit prévu, & qu'on auroit évité en suivant son conseil, se plaignoit hautement de la témérité, de la précipitation de Démosthènes. Ce dernier, après avoir tâché de se justifier, soutenoit qu'il falloit retourner incessamment à Athènes ; qu'il étoit plus avantageux de songer à la défense de la patrie, attaquée par les Spartiates, que de rester vainement en Sicile. Le temps étoit encore propre à la navigation, & l'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage, si les ennemis le disputoient. Nicias ne vouloit entendre parler ni d'embarquement ni de fuite : non qu'il ne craignît les Syracusains ; mais il redoutoit encore plus les Athéniens, leurs tribunaux & leurs calomnies. Il soutenoit qu'il seroit honteux d'abandonner le siége, sur-tout ayant sur les ennemis la supériorité de richesses, de vaisseaux & de troupes ; qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer dans le camp, & que, quand il y en auroit,

il aimoit mieux mourir des mains de ses ennemis, que par celles de ses concitoyens; enfin, que s'il falloit changer de position, on délibéreroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'armée. Av. J. C. 413.

Démosthènes, dont les premiers conseils avoient été si funestes, n'osa s'opiniâtrer à son avis; sur-tout voyant les officiers persuadés que Nicias avoit quelqu'intelligence dans la place, & qu'il prévoyoit quelque chose de favorable, puisqu'il s'opposoit avec tant de force à la retraite. Les avis étant partagés, cette incertitude faisoit qu'on demeuroit dans l'inaction. Il arriva cependant à Syracuse, un renfort considérable d'alliés, qui augmenta beaucoup la confiance des assiégés, & le découragement des assiégeants, qui savoient d'ailleurs que les premiers se préparoient à les attaquer par mer & par terre. Campés dans un lieu humide & marécageux, ils étoient en proie aux ravages de la peste; plusieurs succomboient; tous se repentoient de n'avoir pas repris, dès les premiers jours, le chemin de leur patrie; les murmures augmentoient: enfin Nicias forcé de donner les mains au retour, voulut

Av. J. C. 413.

seulement qu'on tînt cette résolution secrète, afin que la flotte pût faire voile au premier signal, sans être inquiétée.

Dès que l'ordre en est annoncé, les soldats font leur bagage: bientôt les vaisseaux sont remplis; déjà ils tournoient leurs proues du côté de la mer; on alloit mettre à la voile, sans que les ennemis eussent rien apperçu de ces mouvements: tout-à-coup, au milieu de la nuit, la lune s'éclipse. Nicias, aussi effrayé que ses soldats, qui ignoroient la cause de ce phénomène, veut consulter les Devins: mais, dans l'Armée Athénienne, tous, jusqu'aux interprètes des destinées, avoient l'esprit troublé; car, dans les temps même de la plus grande ignorance, après une éclipse, on n'étoit que trois jours sans rien entreprendre; au lieu que Nicias, sur l'ordre des Devins, voulut attendre la révolution entière de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant. Démosthènes, pour ne point blesser la prévention publique, est obligé de consentir à ce délai.

Tandis que Nicias s'occupe à des sacrifices, les Syracusains instruits par des transfuges, de ce retardement &

de sa cause, prennent la résolution de s'opposer à la retraite : ils remplissent d'hommes armés toutes leurs galères, qui montoient au nombre de soixante-quatorze, & les faisant soutenir par des troupes postées sur le rivage, ils attaquent les ennemis par mer & par terre : il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne veuillent partager la gloire de chasser les Athéniens ; plusieurs se jettent dans des barques, & s'approchant des vaisseaux ennemis, les défient au combat, les accablent d'injures. Le jeune Héraclides, d'une des meilleures maisons de Syracuse, s'étant avancé trop inconsidérément, est pris par une des galères d'Athènes. Pollychus, son oncle, court à son secours avec dix vaisseaux ; d'autres craignant pour Pollychus, se mettent en avant pour le soutenir : la bataille s'engage ; Eurymédon s'avance, dans le dessein d'envelopper l'aîle des ennemis qui lui est opposée. Les Syracusains qui le voient séparé du gros de sa flotte, le poussent dans le port de Dascon ; forcé de heurter la terre & de sortir de son vaisseau, il reçoit un coup mortel dont il meurt ; sept navires sont coulés à fond.

Av. J. C. 413.

Av. J. C. 413.

Le combat se soutenoit plus loin; mais les Athéniens apprennent cette perte, & la partie de leur flotte la plus voisine de ce détroit, commence à reculer : encouragés par ce succès, les Syracusains les poursuivent avec vigueur ; toute la Flotte Athénienne prend la fuite ; plusieurs vaisseaux sont arrêtés contre les rochers, ou s'enfoncent dans la vase. Un brûlot, plein de matières embrasées, communique le feu à tous les vaisseaux tombés dans cet écueil : les Athéniens l'éteignent, en même temps qu'ils s'efforcent de repousser ceux qui cherchent à entretenir l'incendie. Les troupes qu'ils avoient laissées à terre avant le combat, se rassemblent sur le rivage, où quelques vaisseaux brûlants venoient aborder, & donnent des secours à leurs camarades. Les Syracusains ayant affaire à des hommes que le péril même encourage, sont battus sur terre, tandis que leur flotte rentre victorieuse.

Il falloit, pour couronner cette victoire, fermer l'entrée du port, en interdire la sortie aux Athéniens, envelopper leur armée, & faire autant de prisonniers qu'elle comptoit de soldats. Les Syracusains rassemblent tout ce

qu'ils ont de galères, de navires marchands, de vaisseaux de charge; & les liant les uns aux autres par des chaînes de fer, ils ferment l'enceinte de leur port avec ces barques, qu'ils assujettissent encore par des planches clouées sur les bords de l'un à l'autre.

Av. J. C. 413.

Les Athéniens n'ont pas plutôt découvert le dessein de l'ennemi, qu'ils se mettent à crier contre leurs généraux, & demandent à se retirer par terre : Nicias redoutant la honte d'abandonner à l'ennemi tant de vaisseaux de charge, & près de deux-cents galères, refuse d'y consentir. Cependant on manquoit de vivres; car sur l'espérance de la retraite, on avoit défendu aux Catanéens d'en apporter, & il falloit être maître de la mer pour en recevoir d'ailleurs : il fut décidé qu'on abandonneroit tous les forts, excepté ceux qui étoient le long de la côte, & qu'on se retrancheroit près des navires, dans le moindre espace qu'il seroit possible. Le dessein des généraux étoit de laisser quelques troupes à la garde du bagage & des malades, & de combattre avec le reste sur les vaisseaux : victorieux, ils se retiroient à Catane; battus, ils mettoient le feu aux navires, & l'on retournoit par

Thucyd. l. 7. p. 534-545. Diod. l. 13. p. 144-147. Plut. in Nic.

terre, jusqu'à la ville alliée la plus voisine.

Av. J. C. 413. Nicias fait embarquer sa meilleure infanterie & ses plus braves gens de trait, sur cent-dix galères; car les autres n'avoient plus de rames : il met en bataille sur le rivage, le reste de ses troupes, abandonne le camp, & ses murailles qui s'étendoient jusqu'au temple d'Hercule. Les Syracusains envoyèrent aussitôt leurs prêtres & leurs généraux, pour s'acquitter envers le Dieu, du sacrifice ordinaire, interrompu jusqu'alors.

Cependant leurs troupes de terre se rangent sous les remparts : soixante-quatorze galères s'avancent, suivies de barques plus petites, montées par les jeunes-gens de familles libres, sortis de l'enfance, & qui devoient combattre sous les yeux de leurs pères. Les murs qui environnoient le port, tous les lieux un peu élevés paroissent garnis de spectateurs. Les femmes, les jeunes filles, les enfants, tous ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, s'intéressoient personnellement au succès de cette journée : l'agitation de leur esprit égaloit l'ardeur des combattants. Les devins annoncent aux Syracusains une victoire signalée, pourvu qu'ils restent sur la défensive.

Les Athéniens ne comptoient plus que sur un courageux désespoir. Nicias, qui commandoit les troupes de terre, jettant les yeux sur la flotte, sent toute la grandeur du danger qui le menace : il quitte son poste, s'élance dans la première barque qu'il rencontre, & se fait conduire autour des vaisseaux : il appelle chacun des Capitaines par son nom ; il leur tend les bras, & les invite à se signaler : il les conjure de ne pas laisser perdre la dernière ressource que la fortune offre à la patrie ; il leur représente le salut de leurs concitoyens, le leur propre, attaché au courage qu'ils vont montrer : il rappelle aux pères, le souvenir des enfants qu'ils ont laissés à Athènes ; il invite ceux qui descendent de parents illustres, à ne pas dégénérer de leurs aïeux ; ceux qui ont reçu des honneurs publics, à s'en montrer dignes : il les conjure tous de ne pas livrer à Syracuse, la gloire que leurs ancêtres avoient acquise à Salamine, & de ne pas changer tant de trophées en fers honteux. Il retourne ensuite au rivage, se met à la tête des troupes, & l'on entend sur la flotte le chant qui servoit de signal au combat. Tout-à-coup elle s'avance vers la chaîne de barques qui

Av. J. C. 413.

fermoient le port, & entreprend de la rompre, avant que les ennemis soient arrivés pour la défendre. Les Siciliens accourent de toutes parts, se glissent entre les vaisseaux d'Athènes, les séparent & les obligent d'abandonner leur entreprise, pour en venir aux mains. Près de deux-cents vaisseaux venant fondre tous en un même endroit, causoient une confusion épouvantable : on ne pouvoit avancer, reculer, tourner, pour revenir à la charge ; les gens de trait faisoient des décharges terribles & fréquentes. Il ne s'agissoit plus de rompre la chaîne : les vaisseaux Athéniens étoient poussés les uns sur le rivage, les autres vers le milieu du bassin, ceux-ci contre les murs de la ville ; & dans toute l'étendue du port, il se donnoit plusieurs combats séparés. Les deux partis avoient même ardeur, même intérêt à la victoire : les uns voyoient arrivé le moment décisif de leur salut ou de leur perte ; le péril ne les effrayoit plus, la vie n'étoit rien pour eux. Les Syracusains, qui avoient pour témoins de leur valeur, leurs pères, leurs femmes, leurs enfants, cherchoient à se surpasser les uns les autres ; chacun vouloit que la victoire lui fût dûe. Par-

tout se faisoit entendre un bruit affreux de vaisseaux brisés, de cris horribles d'hommes qui tuoient ou étoient tués: ceux qui se sauvent à la nage ne sont pas même épargnés; on leur porte des coups de lance, on les perce de traits. Les chefs voyant toutes les lignes rompues & la flotte séparée, n'avoient plus d'ordre à donner: les mêmes signaux ne pouvoient suffire à un si grand nombre de vaisseaux épars, & qui se trouvoient dans des circonstances toutes différentes. Les bords du bassin qui formoit le port, étoient tellement remplis ou d'Athéniens, ou de Syracusains, & les vaisseaux côtoyoient la terre de si près, que les soldats du rivage se trouvoient souvent à portée de soutenir ceux des vaisseaux: les vaincus n'osoient y aborder. « Croyez-vous » entrer au port d'Athènes » crioient les Athéniens à ceux des leurs qui venoient y chercher leur salut? « Puisque vous avez voulu prendre notre place sur les vaisseaux où nous souhaitions nous-mêmes de monter » disoient les soldats de Syracuse à ceux qui venoient se réfugier à terre « c'est » à vous de ne pas abandonner le salut

Av. J. C. 413.

» de la patrie dont vous êtes chargés ».
Av. J. C. 413. Ces reproches obligent ceux qui se croyoient sauvés, à remonter sur leurs vaisseaux brisés, & couverts eux-mêmes de blessures. Enfin les Athéniens les plus près des murailles, plient; le découragement se communique de proche en proche, toute la flotte cède. Les Syracusains jettant de grands cris, poussent avec violence leurs adversaires contre terre : ceux-ci s'élancent sur la rive la plus prochaine, pour se joindre à leur camp : soixante vaisseaux mis en pièce, furent le plus beau trophée pour Syracuse, qui n'en eût que huit de coulés à fond, & seize considérablement endommagés.

Thucyd. l. 7. p. 545-556. Diod. l. 13. p. 147. 148. Plut. in Nic.

Abattus, consternés, les Athéniens ne songeoient seulement pas à demander leurs morts : ils prioient les généraux de penser, non à la flotte, mais à leurs soldats, à eux-mêmes. Démosthènes vient trouver Nicias; il lui propose de monter sur les vaisseaux qui restoient, & d'aller rompre la barrière qui subsistoit toujours. « Nous » réussirons » disoit-il « en profitant de » la distraction des ennemis, qui ne » s'attendent point à une pareille réso- » lution ». Les matelots éperdus, & ne

ne se sentant pas assez forts pour tenter une seconde fois le passage, refusent d'obéir. Nicias propose de se réfugier par terre, dans les villes alliées ; tout le Conseil embrasse son opinion, & l'on se prépare au départ. Av. J. C. 413.

Hermocrates avoit prévu que les Athéniens profiteroient de la nuit pour décamper : il sentit de quelle importance il étoit d'empêcher Nicias de se retirer par terre, avec une armée aussi considérable que celle qu'il avoit encore à ses ordres ; il proposa de s'emparer des passages les plus avantageux, & de couper les chemins à l'ennemi. Les Magistrats approuvoient ce conseil ; mais on étoit encore las du combat, & le soldat transporté de ses succès, occupé d'une fête en l'honneur d'Hercules, & plongé dans l'ivresse, se mettoit peu en peine de suivre la victoire. Hermocrates, désespéré de perdre une si belle occasion, tente un nouveau moyen : il fait conseiller à Nicias par quelques personnes qui se disoient ses amis, de ne pas partir cette nuit, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embûches, & fermé tous les chemins. Nicias donne dans le piége, & les Athéniens suspendent leur départ.

Av. J. C. 413.

Le lendemain, dès le matin, les Syracusains occupent les passages les plus difficiles, fortifient les gués des rivières, rompent les ponts, distribuent de la cavalerie dans la plaine, & ne laissent aucun lieu par où les ennemis puissent s'échapper sans combat.

Les Athéniens restèrent tout le jour dans leur camp, afin de se préparer plus à loisir pour le départ, & d'emporter ce qui seroit nécessaire à la subsistance de l'armée : enfin, ils se mirent en marche la nuit suivante. La perte d'une flotte si brillante, le danger présent, les maux plus affreux auxquels ils s'attendoient & qu'ils ne pouvoient éviter, la vue des morts & des mourants qu'on laissoit exposés, les uns aux bêtes farouches, les autres à la merci des ennemis, ajoutoient encore à la douleur dont leurs ames étoient pénétrées. A cette douleur, se mêloient le dépit & la rage, quand ils venoient à contempler la grandeur dont ils étoient déchus ; à comparer leur brillante sortie d'Athènes, avec la honte de leur retraite. Mais, de tous les spectacles, celui qui excitoit le plus de compassion, c'étoit Nicias lui-même, abattu, exténué, manquant des choses les plus

nécessaires à son âge, à ses infirmités; soutenant néanmoins avec courage, ce que les plus robustes ne supportoient qu'à peine; tâchant, par un air d'assurance, par un visage serein, par les caresses qu'il prodiguoit à tous, de se montrer supérieur à ses maux.

Av. J. C. 413.

L'armée s'avançoit sur deux colonnes: le passage de l'Anapus ayant été forcé, elle eut sur les bras toute la cavalerie ennemie & les gens de trait qui ne cessoient de tirer. Après une marche peu considérable, les Athéniens campèrent sur une colline d'où ils partirent le lendemain de grand matin, & logèrent à un village peu distant dans la plaine, pour y prendre des vivres & de l'eau; car on avoit à traverser des lieux déserts & arides. Ils furent ainsi harcelés pendant plusieurs jours, ne pouvant avancer qu'à la pointe de l'épée: l'ennemi ne vouloit point hazarder de combat contre des troupes au désespoir; dès que les Athéniens se présentoient, il lâchoit pied, & venoit les inquiéter de nouveau, dès qu'ils se remettoient en marche.

Le dessein des généraux avoit été d'abord de se retirer à Catane; mais le mauvais état des troupes, qui man-

Av. J. C. 413.

quoient de vivres, & la multitude des blessés, leur firent prendre le parti de se retirer vers la mer, par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenoient, & de tirer droit à Géla & à Camarine, ou en d'autres villes grecques ou barbares : ils se mettent en marche pendant la nuit, après avoir allumé une grande quantité de feux.

La retraite se fit avec beaucoup de désordre, comme il arrive d'ordinaire aux grandes armées, dans l'horreur des ténèbres & dans le voisinage de l'ennemi. L'avant-garde cependant, commandée par Nicias, s'avançoit en bon ordre ; mais plus de la moitié de l'arrière-garde se détacha du gros, & s'égara avec Démosthènes. Toutefois, au point du jour, ils se trouvèrent près de la mer, & prirent le chemin d'Hélore, à dessein de tirer delà vers le milieu de la Sicile.

Dès le matin, les Syracusains apprenant la retraite des ennemis, se mettent à leur poursuite, & les atteignent sur le midi. Démosthènes marchoit lentement & avec confusion, à cause du désordre de la nuit précédente : il est investi par la cavalerie ennemie, & resserré dans un défilé où,

après une vigoureuse défense, les Athéniens sont obligés de se rendre, à condition néanmoins d'avoir la vie sauve, & de ne pouvoir être tenus dans une prison perpétuelle. Démosthènes, pour ne pas survivre à son malheur, s'étoit déjà percé de son épée ; mais les ennemis survenant, s'opposèrent à ce qu'il s'ôtât la vie. Av. J. C. 413.

Nicias continuoit sa route, sans savoir la défaite de son collègue ; il arriva le soir du même jour à la rivière Erinée, la passa, & campa sur une montagne où les ennemis l'ayant atteint, le sommèrent de se rendre, comme avoit fait Démosthènes. Nicias ne vouloit rien croire de cette terrible nouvelle, & demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers pour s'informer de la vérité. Ceux-ci lui rapportèrent que Démosthènes & ses troupes étoient véritablement prisonniers de guerre : alors il voulut traiter avec Gylippe, & lui envoya proposer, par un héraut, de laisser les Athéniens sortir de la Sicile ; en remboursant les frais de la guerre, & en donnant autant d'otages qu'il y avoit de talents à payer. Les Syracusains rejettèrent cette proposition avec mépris, & recommencèrent à le charger.

Av. J. C. 413. Nicias, qui manquoit de toutes les choses nécessaires, résolut de partir la nuit. Les Syracusains soupçonnant son dessein, demeurèrent sous les armes : trois-cents Athéniens échappèrent ; le reste se voyant découvert, s'arrêta. Le jour venu, Nicias ayant toujours à dos les ennemis qui l'accabloient de traits, marcha vers le fleuve Assinarus, croyant être à couvert quand il l'auroit passé. La soif contraignoit les soldats de se hâter : à peine arrivés, ils se précipitent dans la rivière ; les Syracusains surviennent & renversent dans le courant, ceux qui sont encore sur la rive. Là, se fit le carnage le plus affreux ; les malheureux Athéniens contraints de marcher serrés, tombent les uns sur les autres, & passent sur le corps de leurs compagnons : les uns sont tués embarrassés dans leurs armes & leur bagage ; les autres se culbutant pêle-mêle, sont emportés par le courant. L'ennemi ayant gagné les deux bords de la rivière, qui étoient assez escarpés, les percent à coups de traits dans l'eau, tandis qu'ils boivent avec avidité : les soldats du Péloponnèse descendant vers le bas, les y égorgent ; les cadavres étoient entassés dans le fleuve ; on

voyoit la campagne jonchée de morts ; enfin Nicias n'ayant plus de ressource, se jette aux pieds du Général Lacédémonien. « Gylippe » s'écrie-t-il « au » milieu de ta victoire, aie pitié, je ne » dis pas de moi, qui, par l'excès de » mes malheurs, ai acquis une assez » grande gloire, mais de ces infortunés. » Souviens-toi que nulle part les revers » de la fortune ne sont si fréquents qu'à » la guerre, & n'oublie pas que les » Athéniens, toutes les fois qu'ils ont » eu l'avantage sur les Lacédémoniens, » ont usé modérément & avec généro- » sité de la victoire. »

Av. J. C. 412.

Gylippe se sent ému : il se rappelle les bons traitements que ses compatriotes avoient reçus de Nicias, après l'affaire de Pylos ; il comprend que rien ne rehaussera plus son triomphe, que d'emmener captifs les deux généraux ennemis. Il relève le suppliant ; il le console, & donne ordre de sauver la vie à tous les autres. Alors il fut permis de faire des prisonniers.

Les Syracusains ayant décoré, des armes captives, les plus grands arbres qui bordoient le fleuve ; couronnés de fleurs, leurs chevaux magnifiquement ornés, & ceux des ennemis ayant les

Av. J. C. 413.

crins coupés, s'acheminèrent vers la ville, où ils entrèrent en triomphe, après avoir remporté la plus signalée des victoires.

Diod. l. 13. p. 149-161. Plut. in Nic. Thucyd. l. 7. p. 556.

On fait aux Dieux un sacrifice, au nom de tout le peuple : le lendemain on convoque l'assemblée générale, où les alliés furent admis pour statuer sur le sort des prisonniers. L'orateur Dioclès proposa un décret qui portoit; « que » le jour où Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle dans » laquelle tout travail seroit interdit, & » que l'on passeroit à faire des sacrifi- » ces; qu'elle porteroit le nom d'*Assi-* » *naria*, du fleuve témoin de cette mé- » morable victoire; que les prisonniers, » les valets & tous les alliés seroient » vendus publiquement; que les Athé- » niens de condition libre, ainsi que » les Siciliens qui avoient embrassé leur » parti, seroient envoyés aux carriè- » res, excepté les deux généraux qui, » seroient mis à mort. »

Ce décret fut reçu avec applaudissement; mais Hermocrates s'avançant dans l'assemblée, entreprit de persuader au peuple, qu'un usage modéré de la victoire, étoit bien plus glorieux que la victoire même. A ces mots il se fit une

émeute presque générale, & Gylippe ayant demandé les deux généraux pour les mener à Lacédémone, attendu qu'ils étoient ses prisonniers, le peuple, tant il étoit enorgueilli de ses prospérités, le traita insolemment & l'accabla d'injures. D'un autre côté, les Syracusains qui avoient entretenu des intelligences avec Nicias, pendant le siége, craignoient qu'on ne l'appliquât à la question, & qu'il ne découvrît leurs intrigues. Au milieu de ce tumulte, tous les avis tendants à la modération étoient rejetés avec fureur, lorsqu'un vieillard nommé Nicolaüs, qui avoit perdu deux fils dans cette guerre, monte sur la tribune, soutenu par deux domestiques. A son aspect, le peuple prête silence, se flattant qu'il va parler contre les captifs. « Citoyens de Syracuse » leur dit-il « je suis moi-même un des plus » grands exemples des calamités de la » guerre : père de deux fils que j'ai ex- » posés tous deux aux plus grands pé- » rils, pour le salut de la patrie, bien- » tôt j'ai reçu la nouvelle qu'ils avoient » été tués. N'ayant plus de société dans » la vie, & ne cherchant plus que la » mort, je les félicite l'un & l'autre, » & ne trouve à plaindre que moi : ils

Av. J. C. 413.

Av. J. C. 413.

» ont immolé à leur devoir, une vie que » tôt ou tard ils auroient perdue, & » leur gloire devient immortelle. Pour » moi, qui demeure privé des soutiens » de ma vieillesse, je souffre la double » privation de leur compagnie & de » leur secours : la vertu même dont » ils ont donné une preuve si évidente, » me rend leur perte plus sensible en- » core.

» J'ai sans doute un grand sujet de » haïr les Athéniens, qui m'ont réduit » à être soutenu par des serviteurs, au » lieu de l'être par mes enfants ; &, s'il » ne s'agissoit aujourd'hui que de ce qui » concerne cette nation téméraire, les » maux de ma patrie, les miens pro- » pres dont elle est la cause, m'aigri- » roient vivement contre elle ; mais l'af- » faire présente nous offre la question » plus générale de la compassion dûe » aux malheureux, & l'objet plus étendu » de la réputation de Syracuse dans le » monde entier : je dirai donc libre- » ment ce que je pense au sujet de vos » captifs.

» Le peuple d'Athènes vient de rece- » voir, & de la part des Dieux, & » par nos mains, le châtiment de la » guerre insensée qu'il est venu nous ap-

Av. J. C. 413.

» porter. Il eſt avantageux, pour l'inſ-
» truction du genre-humain, que ceux
» qui ſe laiſſent conduire par l'injuſtice,
» ſoient conduits par l'injuſtice à l'infor-
» tune. Qui jamais l'eût pu croire, que
» les Athéniens qui avoient tiré dix
» mille talents du tréſor de Délos,
» équipé une flotte de deux-cents voiles,
» & levé une armée de plus de quarante
» mille hommes, fuſſent arrivés par de
» ſi grands préparatifs, à une déroute
» telle que, n'ayant plus ni vaiſſeaux,
» ni ſoldats, il ne leur reſte pas même
» un courier pour faire porter à leurs
» compatriotes, la nouvelle de leur ruine!
» Vous donc, ô Syracuſains! qui voyez
» les ſuperbes haïs des Dieux & des
» hommes, reſpectez la fortune & la
» Providence qui la gouverne, & n'ou-
» bliez en aucune de vos actions, que
» vous n'êtes que des hommes. Quel
» honneur tirerez-vous d'égorger des
» ennemis terraſſés, & quelle gloire
» peut accompagner la pure vengeance?
» Celui dont la cruauté demeure im-
» placable à l'aſpect du dernier malheur
» de ſon adverſaire, inſulte à l'état de
» foibleſſe où tous les hommes peuvent
» tomber; car enfin il n'eſt aucune
» prudence humaine qui puiſſe parer

Av. J. C. 413.

» tous les coups de la fortune, qui
» semble quelquefois se plaire à changer
» tout-d'un-coup les délices de la prof-
» périté, en la misère la plus acca-
» blante. Ils ont, dira-t-on peut-être,
» un tort visible à notre égard : mais!
» n'avez-vous pas déjà châtié la nation
» entière, & les captifs mêmes ne
» vous ont-ils pas donné satisfaction,
» en livrant leurs personnes avec leurs
» armes, & n'ayant recours qu'à votre
» miséricorde ? Ne leur donnez pas un
» démenti sur la bonne opinion qu'ils
» ont eue de vous. Ceux qui ont poussé
» jusqu'au bout, leur attaque injuste,
» sont morts dans le combat ; mais
» ces derniers, de vos ennemis qu'ils
» étoient, sont devenus vos suppliants.
» Qui rend les armes à son vainqueur,
» ne le fait que dans l'espoir de sauver
» sa vie. S'il y trouve sa perte, il est
» malheureux ; mais celui qui la lui fait
» trouver, est un barbare. Ceux qui as-
» pirent à gouverner d'autres hommes,
» ne doivent pas tant se livrer à l'esprit
» de la guerre, qu'ils ne songent encore
» davantage à se donner des principes
» d'équité & d'humanité. Ne dégéné-
» rons pas de la vertu qu'on a louée
» dans nos ancêtres ; ne nous montrons

» pas farouches & implacables à l'égard » de ceux que le sort de la guerre a » fait tomber entre nos mains, & ne » donnons pas lieu à l'envie, de publier » que nous sommes indignes des faveurs » de la fortune. Heureux ceux qui se » conduisent de telle sorte, qu'on se » réjouisse de leurs succès, & qu'on » s'attriste de leurs peines! Les avantages » de la guerre ne sont ordinairement » dûs qu'au hazard des circonstances ; » mais la modération dans la victoire, » est un indice peu équivoque du mérite » personnel des vainqueurs. N'enviez » donc point à votre nation, la gloire » de faire dire à toute la terre, qu'elle » s'est rendu supérieure aux Athéniens, » non-seulement par la valeur, mais » encore par la clémence..... »

Av. J.C. 413.

La persuasive éloquence du vieillard, la force de ses raisonnements laissoient ses auditeurs dans une disposition favorable aux prisonniers, lorsque Gylippe, qui conservoit une haine implacable contre les Athéniens, monta sur la tribune, & adressa ce discours à l'assemblée.

« Citoyens de Syracuse, je m'étonne » que des paroles vous fassent en un » moment oublier les maux affreux dont

Av. J. C. 413.
» vous sortez : &, je l'avoue, si le sort » de votre ville, à peine échappée à » sa destruction totale, vous laisse tran» quilles, un Spartiate dont la patrie » n'avoit point d'intérêt à ce danger, » a tort de s'en émouvoir. Je devrois » donc, par des excuses, préparer la » liberté que je vais prendre de vous » déclarer ma pensée; mais, Lacédé» monien, je prétends conserver le ca» ractère de ma nation.

» D'abord, il me semble étonnant » que Nicolaüs parle en faveur des » Athéniens, qui ont rendu sa vieillesse » malheureuse : il se présente dans l'as» semblée en habit de deuil & en larmes, » & il implore votre compassion pour » les meurtriers de ses enfants ; c'est » sans doute une chose extraordinaire, » de voir un homme qui, se mettant » au-dessus de la mort de ses proches, » vient demander la vie pour ceux qui » la leur ont ôtée. Combien d'entre » vous » continua l'orateur « ont aussi » perdu leurs enfants dans cette guerre »? Cette interrogation excita bien des gémissements dans toute l'assemblée. « J'en vois plusieurs » reprit Gylippe, « qui déclarent leur infortune. Combien » d'autres » poursuivit-il « ont perdu

» leurs frères, leurs parents, leurs » amis »? Le murmure fut encore plus grand. « Vous voyez » continua-t-il, « en combien de vos familles les Athé- » niens ont jeté la désolation, sans avoir » à se plaindre d'aucun tort de votre » part. Peut-on vous empêcher de les » haïr, autant que vous aimiez vos » proches? Est-il juste, ô Syracusains! » d'exiger de vous, qu'acceptant de » bonne grace des pertes si sensibles, » vous ne tiriez aucune satisfaction de » ceux qui en sont les auteurs, & que » vous bornant à louer ceux qui se sont » immolés au salut de la patrie, vous ayiez » moins de zèle pour les venger, que pour » le salut de leurs ennemis? Vous avez » ordonné qu'on leur fît des funérailles » publiques: en est-il de plus convenables, » que d'immoler ceux qui leur ont ôté » la vie? Faites-mieux; recevez-les au » nombre de vos citoyens, & qu'ils » soient eux-mêmes des trophées vi- » vants à la gloire de ceux qu'ils ont » tués. Direz-vous qu'ils ont renoncé » au nom d'ennemis, & se sont rendu » suppliants? Mais! par où ce titre peut- » il leur être favorable? Ceux qui en » ont institué le privilége en faveur des » infortunés, sont les mêmes qui ont

Av. J. C. 413.

» ordonné la punition des criminels.
Av. J. C. 413. » Dans lequel des deux cas mettrons-
» nous les Athéniens en cette circonf-
» tance? Quelle infortune les a forcés
» de venir attaquer les Syracufains,
» qui ne leur avoient fait aucun mal?
» Pourquoi, violant une paix dont tout
» le monde étoit content, ont-ils tenté
» de renverfer votre ville de fond en
» comble? Puifqu'ils ont commencé la
» guerre fans aucune raifon, c'étoit à
» eux de prendre leurs mefures pour
» la bien conduire, & c'eft à eux d'en
» fubir l'évènement: vainqueurs, ils
» auroient été les maîtres d'exercer fur
» vous leur cruauté; vaincus, il ne
» leur convient pas d'attefter les privi-
» léges des fuppliants. S'ils font tombés
» dans le malheur, qu'ils s'en prennent
» à leur méchanceté, à leur avidité,
» & non à la fortune; encore une fois,
» ce n'eft point ici le cas des fuppliants,
» qui ne comprend que ceux qui font
» tombés dans le malheur par le fort,
» & non par le crime ». Puis après
avoir montré toute l'injuftice des procé-
dés des Athéniens dans cette guerre, &
leur inhumanité envers d'autres peuples
qu'ils avoient vaincus, oubliant qu'il
avoit promis la vie aux deux généraux:

« Je ne nie pas » continua-t-il « que » Nicias ait parlé dans Athènes en » faveur de Syracuse, que lui seul ait » opiné contre cette guerre : je consens » qu'on écoute ce qu'il a dit là, pourvu » qu'ensuite on examine ce qu'il a fait » ici. Cet homme si opposé à l'entre- » prise de Syracuse, s'est trouvé ici à » la tête de l'Armée Athénienne, & a » fait environner la ville d'une muraille : » cet ami de la société humaine, & » le nôtre en particulier, s'est opposé » seul à l'avis de tous les autres chefs » qui vouloient abandonner le siége, & » l'a fait continuer. Je demande donc » que ses paroles n'aient pas plus de » poids que ses actions, son avis que » ses efforts, ce que nous savons peu, » que ce que nous avons vu. Enfin, » a-t-on conclu, la haine ne doit point » être éternelle ; non, après la punition » des coupables. Que toute inimitié » cesse entre vous & les Athéniens, » avec le châtiment qui leur est dû ; » il n'est pas juste que les vaincus ob- » tiennent l'affranchissement de toutes » peines de la part de ces mêmes vain- » queurs qui étoient sûrs d'être mis » aux fers, si le sort des armes leur » avoit été contraire. S'ils ne sont pas

Av. J. C. 413.

Av. J. C. 413.

» punis des maux qu'ils nous préparoient, » il leur coûtera peu, sans doute, de » se dire nos amis, quand ce titre con- » viendra à leurs intérêts ou à leurs » prétentions. Il y a plus ; en accordant » cette rémission aux Athéniens, vous » manquez à la satisfaction que vous » devez à vos alliés, & sur-tout aux » Lacédémoniens, qui ont envoyé jus- » qu'ici leurs troupes. Il ne tenoit qu'à » eux de demeurer en paix avec Athènes, » & d'abandonner la Sicile à sa fortune. » Si donc, en relâchant vos captifs, » vous entrez par cette grace en société » avec les Athéniens, c'est une tra- » hison que vous faites à vos alliés, & » vous laissez volontairement des forces » à un ennemi commun, qu'il ne tenoit » qu'à vous d'affoiblir. Je ne me per- » suaderai point que les Athéniens, qui » ont fait éclater de si terribles desseins » contre vous, gardent long-temps la » reconnoissance qu'ils devront à votre » mollesse ; & s'ils le feignent jusqu'à » ce qu'ils aient revu leurs troupes, ils » reprendront leur premier dessein, dès » que vous leur aurez rendu les forces » nécessaires pour l'exécuter. Je vous » prends à témoins, ô Jupiter & tous » les Dieux ! que j'avertis ceux qui m'é-

» coutent, de ne point sauver des enne- Av. J. C.
» mis, de ne point abandonner des alliés, 413.
» de ne point exposer leur patrie au
» péril dont elle sort. Et vous, peuple
» de Syracuse, souvenez-vous que, s'il
» vous arrive quelque malheur pour
» avoir relâché vos captifs, vous n'en
» pourrez accuser que vous-mêmes. »

Les Syracusains, qui avoient d'abord été touchés de voir un père plaidant la cause de l'humanité, en faveur de ceux-mêmes qui l'avoient privé de ce qu'il avoit de plus cher, n'eurent pas plutôt entendu le Spartiate, que leur compassion se changea en fureur. Les ennemis d'Athènes, les cris de ceux qui avoient perdu leurs parents & leurs amis, les déclamations que l'assemblée venoit d'entendre, la ramenèrent bientôt à ses premiers sentiments; les deux Généraux furent égorgés, & le reste envoyé aux carrières.

Entassés les uns sur les autres dans ces lieux d'horreur, brûlés durant le jour par l'ardeur du soleil, glacés durant les nuits par les froids de l'automne, suffoqués par l'infection des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures, ou de la maladie qui se mit parmi eux, ces malheureux étoient en outre consumés par

Thucyd. l. 7. p. 556. 557.

Av. J. C. 413.

la soif & par la faim. Après soixante-dix jours, on en tira un certain nombre pour les vendre comme esclaves, à la réserve de ceux d'Athènes, de la Sicile & de l'Italie. Plusieurs, parmi les premiers, qui avoient déguisé leur état, ou qui avoient été cachés par les soldats, dûrent bientôt la liberté à leur honnêteté, à leur patience; ou bien, ils demeurèrent près de leurs maîtres, qui eurent pour eux, toute sorte de considération. Plusieurs furent redevables de leur salut aux vers d'Euripides; car de tous les Grecs, il n'en étoit point de plus enthousiastes de ce poëte aimable, que les Siciliens. Quel éloge pour Euripides! Athènes auroit dû lui offrir une couronne au nom de la patrie. Combien il dût être flatté d'apprendre de la bouche même de ses concitoyens, qu'il avoit été le sauveur d'un grand nombre d'entr'eux! « Nous » avons été délivrés de la servitude » lui disoient les uns « pour avoir appris à nos » maîtres, les endroits de vos tragédies » que nous avons eu le bonheur de nous » rappeller ». — « Errant à travers les » champs après le combat » disoient les autres « nous avons trouvé, en chantant » vos vers, le moyen de pourvoir à » notre subsistance. »



LIVRE QUARANTE-UNIÈME.



AFFAIRES de la Grèce depuis la défaite des Athéniens en Sicile, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse.

ATHÈNES se flattoit encore de la conquête du monde, tandis que toute sa puissance étoit détruite, & que son nom étoit devenu l'opprobre du nom Grec en Sicile. Cependant la nouvelle de ce désastre parvint bientôt au-delà de la mer, & le hazard en instruisit les Athéniens. Un étranger abordé au port du Pirée, s'arrêta dans la boutique d'un barbier, où il se mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme si déjà les Athéniens en eussent été informés. Le maître surpris, avant que d'autres citoyens aient pu entendre cette nouvelle de l'étranger, court vers la ville, rencontre les Archontes au milieu de la place, & la leur débite

Av. J. C. 413.

Plut. in Nic. Thucyd. l. 8. p. 558. 559.

cruement. On n'y veut point ajouter
Av. J. C. 413. soi : cependant les esprits se troubloient ; les Magistrats convoquent une assemblée du peuple, ils y introduisent l'artisan. On lui demande de qui il tient cette nouvelle ; comme il ne peut rien dire de certain, ni en nommer l'auteur, il est traité d'imposteur, & pris pour un homme qui ne cherche qu'à jetter le trouble dans la ville : on le met à la torture. Sur ces entrefaites, des hommes sauvés du combat arrivent à Athènes, & confirment le rapport de l'artisan ; on refuse de les croire. Enfin, les témoignages deviennent si multipliés, qu'il n'est plus possible aux Athéniens, de douter des malheurs que Nicias leur avoit si souvent prédits.

La consternation devient générale... A quel prix Athènes avoit acheté son déshonneur ! Le pays étoit épuisé de vaisseaux, d'hommes & d'argent : on se reprochoit d'avoir en quelque sorte transporté Athènes en Sicile. Tout étoit détruit ou abandonné à la fureur de ceux dont on avoit si follement attaqué la liberté : la rage succède bientôt à la consternation ; le peuple se déchaîne contre ses Prêtres, ses Prophètes ; contre les oracles mêmes, qui les

flattant de l'eſpoir de conquérir la Sicile, les avoient engagés dans cette entrepriſe téméraire. Sans cavalerie, ſans infanterie, ſans argent, ſans flotte, ſans matelots, en un mot, dans le dernier déſeſpoir, Athènes s'attendoit à chaque inſtant de voir ſes ennemis, enflés de leur victoire & fortifiés du ſecours des alliés, fondre ſur elle par mer & par terre, avec toutes les forces du Péloponnèſe. Le ſuccès de Syracuſe devenoit moins cruel en ſoi, que par ſes ſuites. L'ambition d'Athènes qui lui avoit donné pour ennemis, tant d'Etats divers, terraſſée, en alloit faire éclorre de nouveaux, qui pouvoient balancer, anéantir même ſa puiſſance.

Av. J. C. 413.

Le courage & la prudence pouvoient ſeuls prévenir de ſi grands déſaſtres : les Athéniens ſe ſentirent capables de faire face au malheur ; on réſolut d'amaſſer de l'argent de toutes parts, de faire venir du bois pour conſtruire des vaiſſeaux, afin de contenir les alliés, & particulièrement l'Eubée ; on retrancha toutes les dépenſes ſuperflues ; on établit un Conſeil de vieillards, pour délibérer ſur les affaires, avant de les propoſer au peuple : la crainte fit faire les meilleurs

Av. J. C. 413.

règlements qu'on put imaginer dans une si grande calamité.

Au bruit du malheur d'Athènes, la Grèce s'étoit émue. Les peuples qui ne s'étoient point déclarés, résolurent de prendre parti contre cette ville: ils savoient qu'elle ne les auroit pas épargnés, si elle fût demeurée victorieuse ; qu'ils n'avoient rien à redouter de sa foiblesse, & qu'il leur seroit en même temps glorieux & utile de concourir à sa ruine. Les alliés de Sparte cherchoient à se délivrer de la dépense qu'entraînoit une guerre de si longue durée : ceux d'Athènes brûloient de se révolter, sans considérer leur impuissance, & le danger qui les menaçoit, si la République venoit à se relever de ses pertes. Les Lacédémoniens, sur l'espérance que leurs alliés de Sicile arriveroient au printemps, avec une armée navale augmentée des débris de celle d'Athènes, concevoient de hauts desseins, & résolurent de ne rien négliger pour parvenir à l'empire, & se venger des craintes où les Athéniens les avoient jetés, ainsi que du péril qui les menaçoit, si ces derniers eussent été victorieux.

En effet, les Syracusains délivrés d'une

d'une manière si glorieuse, des maux qu'ils avoient redoutés, marquèrent leur reconnoissance aux Lacédémoniens, en envoyant à Sparte une partie des dépouilles ennemies, qu'ils firent accompagner d'une flotte de trente-cinq vaisseaux, commandés par Hermocrates : ramassant ensuite tout le butin qui leur restoit, ils ornèrent les temples, d'armes & d'autres dons faits aux Dieux, & distribuèrent des richesses à ceux des leurs qui s'étoient distingués dans cette guerre. Dioclès, le plus accrédité de leurs citoyens, leur conseilla de tirer les Magistrats au sort, & de profiter d'une paix si glorieuse, pour choisir des hommes capables de rédiger un corps de loix pour la ville de Syracuse : il fut nommé lui-même parmi ceux que le peuple revêtit de cet important emploi, & il s'y distingua tellement, que ces loix ne portèrent jamais d'autre nom que le sien. Aucun législateur n'avoit décerné de plus rigoureuses peines contre l'injustice : le premier il assigna des récompenses à la vertu ; il fut l'objet de l'admiration de ses concitoyens pendant sa vie, qu'il termina de la même manière que le législateur Charondas avoit terminé la

Av. J. C. 412.
Diod. l. 13. *p.* 162-164.

Av. J. C. 412.

sienne. Ses concitoyens lui accordèrent les honneurs héroïques après sa mort, & lui bâtirent, aux dépens du public, un temple qui fut détruit dans la suite par Denys, à l'occasion d'une forteresse qu'il faisoit construire. Le nom de Dioclès ne fut pas moins cher aux autres habitants de la Sicile : plusieurs villes adoptèrent ses loix, & les conservèrent jusqu'au temps où elles furent admises au rang & aux droits des Villes Romaines. Ainsi, c'étoit après s'être couronnée des lauriers de Mars, que Syracuse avoit songé à s'orner de l'olive de la paix.

Thucyd l. 8. p. 559-562.

Sparte travailloit avec ardeur aux préparatifs de la campagne : elle excitoit ses alliés à faire de nouveaux efforts, & à profiter d'une occasion aussi favorable. Le fruit de tant de mouvements fut l'équipement d'une flotte de cent galères, & la défection des îles d'Eubée & de Lesbos, qui députèrent à Décélie vers Agis, pour se joindre à lui. A leur exemple, les habitants d'Erythres & de Chio, vinrent à Lacédémone avec un envoyé de Tissaphernes, gouverneur de la Lydie & de l'Ionie : il promettoit aux Lacédémoniens, de faire toute la dépense nécessaire pour leurs

troupes ; il les pressoit d'armer au plutôt & de se joindre à lui, parce que la flotte des Athéniens l'empêchoit de lever dans son département, les contributions ordinaires : il s'étoit vu hors d'état d'envoyer au roi celles des années précédentes. Pharnabaze, sur ces entrefaites, fit demander des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont, de l'alliance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa province. Av. J. C. 412.

Parmi ceux qui sollicitoient les secours de Sparte, les Béotiens s'intéressoient pour les habitants de Lesbos, & Pharnabaze parloit en faveur de Cyzique ; mais le crédit d'Alcibiades détermina les Spartiates pour les insulaires de Chio ; & comme ils pressoient le départ de la flotte, avant qu'Athènes fût instruite de leur révolte, les Lacédémoniens envoyèrent à Corinthe trois de leurs concitoyens, pour transporter, d'une mer à l'autre, les galères qu'Agis avoit destinées pour le secours de Lesbos. *Plut. in Alcib. Thucyd. l. 8. p. 562. 568.*

Agis assembla les alliés à Corinthe ; il fut décidé qu'on feroit voile, premièrement vers Chio, sous le commandement de Chalcidée ; ensuite vers Lesbos,

Av. J. C. 412.

ſous celui d'Alcamènes, & qu'on garderoit l'entrepriſe de l'Helleſpont pour la dernière, ſous les ordres de Cléarque. On réſolut de tranſporter la moitié des galères au-delà du détroit, & de mettre à la voile, pour empêcher que les Athéniens ne formaſſent quelque deſſein contr'elles, quoique leur foibleſſe laiſsât la navigation très-libre ſur leur mer : nulle Flotte Athénienne ne ſe montroit d'ailleurs dans aucun parage. Mais il fut impoſſible de perſuader aux Corinthiens de mettre à la voile avant la célébration des jeux iſthmiques; de ſorte que, pendant cet intervalle, les Athéniens ayant découvert l'entrepriſe, dépêchèrent à Chio, un de leurs généraux pour s'en plaindre. Les inſulaires nièrent la trahiſon dont on les accuſoit : on exigea qu'ils fourniſſent des vaiſſeaux pour gage de leur parole: ils y conſentirent tous ; les uns, parce qu'ils ignoroient la trame ; les autres, pour ne point éclater avant d'être en force.

On célébra les jeux, & les Athéniens s'y trouvèrent, en vertu de la ſuſpenſion que les Corinthiens accordoient pour cette ſolemnité : ils eurent occaſion de ſe convaincre de plus en plus,

des desseins de leurs ennemis. A leur retour à Athènes, ils mirent en mer une flotte qui donna la chasse à celle des ennemis, &, après quelques avantages, l'enferma dans un port désert, près d'Epidaure.

Av. J. C. 414.

Cependant Alcibiades s'étant embarqué, avoit soulevé toute l'Ionie, & accompagnant toujours les généraux de Lacédémone, faisoit tout le mal possible aux Athéniens. Chalcidée s'unit avec Tissaphernes, aux conditions « que » tout le pays qui avoit autrefois appar- » tenu au Roi de Perse, resteroit en la » puissance de ce Monarque; que les » deux peuples réuniroient leurs efforts » pour empêcher les Athéniens d'en tirer » des contributions; qu'ils leur feroient » la guerre en commun, sans pou- » voir traiter avec eux séparément; en- » fin, que si quelque ville se révoltoit » de part d'autre, chacun travailleroit » à la réduire. »

Quelque temps après, Théramènes, autre général des Lacédémoniens, renouvella le traité fait avec les Perses, & l'on y fit quelques légers changements. La flotte du Péloponnèse s'étant rassemblée à Cnide, Tissaphernes s'y rendit, pour conférer avec les chefs.

Thucyd. l. 8. p. 579-584.

Av. J. C. 412.

Lichas trouva que dans le traité, on avoit trop accordé au Roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancêtres ; ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Grèce, de toutes les îles, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie. Il fit voir qu'en l'exécutant, les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grèce en liberté, l'auroient asservie. Tissaphernes n'ayant voulu rien relâcher de cette condition, sortit furieux de l'assemblée, & retourna dans son Gouvernement.

Sur ces entrefaites, on apprit que quelques principaux d'entre les Rhodiens, dégoûtés de l'alliance d'Athènes, cherchoient à la rompre. Attirés par l'espoir de faire déclarer en leur faveur, une île non moins puissante sur mer que sur terre, & qui seule pouvoit entretenir une armée navale, les Lacédémoniens y cinglent avec quatre-vingt-quatorze voiles. Rhodes se déclare en leur faveur : l'armée navale des Athéniens accourt pour s'y opposer, mais il étoit trop tard.

Thucyd. l. 8. p. 584. 586. Diod. l. 13. p. 164. 165.

On attribuoit tant de succès à Alcibiades : rien ne se faisoit que d'après ses conseils; mais enfin il devint suspect

à Lacédémone, sur-tout depuis la mort de Chalcidée, qui avoit été tué dans une descente des Athéniens à Panorme, sur le territoire de Milet. Son plus grand crime étoit d'avoir excité la jalousie des citoyens les plus puissants & les plus ambitieux de Sparte, qui souffroient impatiemment qu'on lui fît honneur de toutes les affaires importantes qui se terminoient heureusement : il avoit sur-tout un puissant ennemi dans la personne d'Agis, irrité des intrigues qu'il avoit eues avec Timéa, son épouse, dont il avoit su gagner les bonnes graces pendant que le Roi étoit à l'armée. La Reine devenue grosse, avoit effrontément dit que c'étoit du jeune Athénien : le fils dont elle accoucha s'appelloit publiquement Léotychidas ; mais dans le particulier, on lui donnoit le nom d'Alcibiades, à l'exemple de sa mère, qui le lui donnoit elle-même en parlant à ses femmes & à ses amies. Alcibiades ne s'en cachoit pas davantage ; il avoit la fatuité de dire, « qu'il n'avoit pas » recherché les faveurs de la Reine, pour » faire affront à Agis, ni pour satis» faire ses plaisirs ; mais afin que les La» cédémoniens eussent un roi de sa » race. »

Av. J. C. 412. *Plut. in Alcib.*

Av. C. J. 412.

Avec de pareils ennemis, il étoit impossible qu'Alcibiades pût long-temps se soutenir à Sparte : ils firent tant, qu'ils obligèrent les principaux Magistrats, d'écrire en Ionie à leur général Astyochus de le faire mourir. Alcibiades informé de cet ordre, se tint sur ses gardes, évita tous les piéges qu'on lui tendoit, & se retira vers Tissaphernes.

Ce Satrape, quoique très-féroce, & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs, séduit par les complaisances & les flatteries d'Alcibiades, se livra entièrement à lui : il s'étudioit à lui plaire, & le flattoit encore plus qu'il n'en étoit flatté ; il alla même jusqu'à donner le nom de cet Athénien, au plus délicieux de ses jardins : séjour enchanteur, autant par l'abondance de ses eaux, la fraîcheur de ses bocages, que par la beauté des solitudes que l'art & la nature embellissoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence vraiment royale.

Mais le rôle de fugitif lassoit Alcibiades : cet homme, le premier d'Athènes par sa naissance & par ses richesses, n'oublioit point sa patrie ; & dans la vue de favoriser son rappel, il cherchoit continuellement les moyens de

lui rendre quelques services, dans un temps sur-tout où elle paroissoit à la veille de sa chûte. L'occasion ne pouvoit être plus favorable ; il découvre à Tissaphernes tous les secrets de Sparte, fait retrancher la moitié de la paie de la flotte, & reculer les paiements : il distribua des présents aux officiers, pour prévenir leurs murmures ; il rebutoit les villes qui demandoient de l'argent. « Vous êtes les plus riches de toute la » Grèce » disoit-il aux citoyens de Chio « & il est juste que vous concou» riez aux dépenses nécessaires pour » maintenir la liberté qu'on vous a ac» quise. Vous ne devez pas craindre » disoit-il aux autres « d'employer, pour » vous affranchir, ce que vous donniez » pour éterniser votre servitude. Est-il » étonnant que Tissaphernes use d'éco» nomie, en faisant la guerre à ses pro» pres dépens? Mais, dès qu'il aura reçu » des fonds de la Cour, il vous redon» nera la paie entière, & vous assistera » de tout son pouvoir. »

Av. J. C. 412.

D'un autre côté, il ne cessoit de décrier les Spartiates auprès du Satrape ; il lui représentoit qu'il étoit de l'intérêt du Roi de Perse, de ne leur donner que de légers secours ; de laisser les deux

Av. J. C. 412.

partis se ruiner insensiblement; d'établir la balance entre Athènes & Sparte, afin qu'elles pussent se consumer mutuellement, & devenir la proie du Grand-Roi, auquel il promettoit de les soumettre sans peine, lorsqu'elles auroient épuisé leurs forces l'une contre l'autre. Il insinuoit que l'alliance d'Athènes étoit plus avantageuse à ce Potentat, que celle de Lacédémone; en ce que la première n'aspiroit point à l'empire de la terre, & que devenue son alliée, elle lui assujettiroit tous les Grecs qui étoient dans ses Etats; au lieu que Sparte, dont le but étoit de les affranchir, ne souffriroit jamais qu'un Barbare les asservît: il opinoit donc à faire durer la guerre, à laisser les deux partis se consumer l'un par l'autre, & à chasser les Lacédémoniens de l'Asie, après avoir affoibli Athènes.

Tissaphernes n'eut pas de peine à suivre ces conseils: il imagina des prétextes, pour ne point livrer de bataille; il laissa ralentir l'ardeur des soldats, & se comporta de manière à ne pas permettre de douter de son refroidissement. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiades des marques de considération; ce qui mit ce dernier en

grand crédit chez les deux peuples rivaux. Les Athéniens qui se trouvoient fort mal d'avoir encouru son indignation, commencèrent à se repentir de la condamnation qu'ils avoient prononcée contre lui.

Av. J. C. 412.

Le grand théatre des affaires étoit alors Samos, où les Athéniens avoient réuni toutes leurs forces. Delà avec leur flotte, ils remettoient sous leur obéissance, les villes qui les avoient abandonnés; ils retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête, sur mer, à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages; mais ils craignoient Tissaphernes, & les cent-cinquante voiles qu'il attendoit incessamment de Phénicie, sentant que si elles paroissoient, il n'étoit plus de salut pour Athènes.

Thucyd. l. 8. p. 586-594. Plut. in Alcib.

Alcibiades exactement informé de tout ce qui se passoit dans cette ville, envoie secrètement à Samos, vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentiments, & leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu qu'on ôtât l'administration de la République à la populace qui l'avoit chassé, pour la donner aux grands.

Av. J. C. 412.

Quelques-uns des premiers officiers le vinrent donc trouver, dans le dessein de concerter avec lui les mesures propres à faire réussir cette entreprise : il leur promit de procurer aux Athéniens, non-seulement l'amitié de Tissaphernes, mais même celle du Roi, si l'on anéantissoit le gouvernement populaire; parce que ce Prince prendroit plus d'assurance sur la parole des grands, que sur celle d'un peuple inconstant & léger. Ces promesses firent concevoir à ces officiers, les plus grandes espérances de se délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissoient; car, comme ils étoient les plus riches, c'étoit sur eux que retomboit la plus grande partie de toutes les impositions.

A leur retour, ils commencèrent par gagner ceux qui étoient les plus propres à seconder leur dessein; ensuite ils firent répandre parmi les troupes, que si l'on rétablissoit Alcibiades, & qu'on abolît le gouvernement populaire, le Roi se déclareroit en faveur des Athéniens, & paieroit l'armée. Cette proposition étonna d'abord les soldats; mais l'espoir de s'enrichir imposa bientôt silence à toute autre considération.

L'entreprise paroissoit facile, & tous les chefs comptoient sur les promesses d'Alcibiades; mais Phrynichus, l'un d'eux, sentant bien que cet ambitieux se soucioit aussi peu de l'oligarchie que de la démocratie, & qu'en décriant la conduite du peuple, il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes graces des puissants, & à se rétablir au moyen d'une révolution, osa se déclarer pour un avis contraire. Il représenta que l'exécution du dessein qu'on méditoit, pourroit exciter une guerre civile; qu'il étoit peu probable que le Roi de Perse préférât l'alliance d'Athènes, dans laquelle il ne pouvoit trouver de sûreté, à celle d'un peuple qui possédoit de grandes villes dans ses Etats; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y rappelleroit pas ceux qui l'avoient oublié, parce qu'ils préféroient à tout, leur liberté; que l'oligarchie ne seroit pas plus avantageuse que la démocratie, parce que c'étoit l'ambition qui causoit presque tous les maux dans une République, & que c'étoient les grands qui excitoient les troubles pour leur agrandissement; que leur domination donnoit lieu à plus de violences que celle du peuple, dont

Av. J. C. 412.

Av. J. C. 412. l'autorité, au contraire, les contenoit; &c. Ces remontrances furent vaines; tous soupiroient après le changement, & ils députèrent à Athènes, Pisandre, avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiades, l'alliance de Tissaphernes, & l'abolition du gouvernement populaire.

Phrynichus présumant que son opposition lui feroit un ennemi d'Alcibiades, fit avertir secrètement Astyochus, amiral des Lacédémoniens, de ce qui se tramoit; mais ce traître s'adressoit à un autre traître. Astyochus faisoit la cour à Tissaphernes pour son avantage particulier; il lui montra les lettres de Phrynichus.

Alcibiades envoie aussitôt à Samos, dénoncer ce capitaine, & demander sa mort: Phrynichus voyant tous les soldats soulevés contre lui, cherche à effacer son crime par un crime plus grand encore: il écrit à Astyochus une lettre, dans laquelle, après s'être plaint de ce que son secret avoit été révélé, il offre de lui livrer la flotte & toute l'Armée Athénienne, & lui en déclare les moyens, en lui faisant voir que la ville de Samos n'étoit point fermée; mais craignant qu'Astyochus ne montrât en-

core cette lettre, il dit aux ſoldats qu'il avoit avis que les Lacédémoniens vouloient ſurprendre Samos, & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaiſſeaux & à fortifier leur camp. Ses preſſentiments étoient fondés : cette nouvelle perfidie devint inutile, par une ſeconde perfidie d'Aſtyochus, qui avertit encore Alcibiades de l'offre qu'on lui faiſoit; mais quand les Athéniens reçurent les lettres d'Alcibiades, qui les preſſoit de veiller Phrynichus, qui s'étoit engagé de livrer leur flotte aux Spartiates, ils n'ajoutèrent point de foi à cette accuſation, dans la penſée qu'informé du deſſein des ennemis, Alcibiades s'étoit adroitement ſervi de la conjonȝure, pour calomnier un homme qu'il haïſſoit.

Av. J. C. 412.

Athènes étoit au moment d'une révolution, & cette ville idolâtre de la liberté, n'en alloit bientôt plus conſerver que l'ombre. Piſandre & les autres députés de Samos dirent au peuple, qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiades, on tireroit du Roi de Perſe de puiſſants ſecours, avec leſquels on triompheroit de Sparte. A cette propoſition pluſieurs ſe recrièrent, & ſur-tout les ennemis

Av. J. C. 412.

d'Alcibiades, qui alléguèrent les exécrations prononcées contre lui, par les prêtres de Cérès & les hérauts des mystères, & les imprécations de ces ministres contre ceux même qui proposeroient son rappel. Mais Pisandre se faisant jour à travers la foule : « Connoissez-vous » dit-il « quelqu'autre moyen de salut pour la République, dans la triste situation où » elle est réduite » ? Ils avouèrent que non. « Eh bien » continua-t-il « il s'agit » de sauver l'Etat & non les loix : vous » n'obtiendrez l'amitié du Roi & celle » de Tissaphernes, qu'aux conditions » que je vous propose ». L'alternative étoit cruelle ; il falloit périr ou céder. Le peuple consentit enfin, malgré toutes ses répugnances, & sur l'espoir que lui donnoit Pisandre, qu'un jour la démocratie seroit rétablie : on ordonna donc qu'il iroit, suivi de dix députés, traiter avec Alcibiades & Tissaphernes.

Les députés d'Athènes ne trouvèrent pas le Satrape dans des dispositions aussi favorables qu'on les leur avoit annoncées. Tissaphernes craignoit les Péloponnésiens ; mais pour ne pas rendre Athènes trop puissante, il vouloit laisser les deux partis en guerre, & les affoiblir

l'un par l'autre. Alcibiades, qui n'étoit pas aſſez maître de ſon eſprit pour le conduire à ſon gré, voulut cacher ſon impuiſſance, qui lui eût fait perdre tout ſon crédit ; & afin de pouvoir imputer aux Athéniens, le non-ſuccès de cette négociation, il leur demanda, au nom du Satrape à qui il ſervoit d'interprète, plus qu'ils ne pouvoient accorder. D'abord il exigea qu'ils abandonnaſſent l'Ionie au Roi de Perſe, enſuite les îles voiſines ; & quand on eût accordé ces demandes, il voulut, dans une autre entrevue, qu'on lui permît d'équiper une armée navale & de courir les mers de la Grèce ; ce qui étoit formellement contrevenir au célèbre traité fait avec Artaxercès. Les députés indignés, rompirent la conférence.

Av. J. C. 412.

Tiſſaphernes ſe hâte alors de conclure avec les Péloponnéſiens, un nouveau traité, où l'on réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédents ; ſur-tout l'article par lequel on cédoit à Darius, généralement tous les pays que lui ou ſes prédéceſſeurs avoient poſſédés : ce qui fut reſtreint aux provinces de l'Aſie.

Piſandre & ſes compagnons, de retour à Samos, avoient trouvé leur faction augmentée, & les principaux de

Av. J. C. 411.

Av. J. C. 411. Thucyd. l. 8. p. 596-612.

l'île résolus de changer le gouvernement, malgré la résistance du peuple. Déterminés donc à ne plus penser au retour d'Alcibiades, & à exécuter promptement une entreprise qu'il eût peut-être traversée, ils font partir des commissaires, au nombre desquels étoit Pisandre, pour changer le gouvernement d'Athènes & de tous les lieux où ils devoient passer : d'autres sont envoyés en divers endroits, pour faire exécuter le même décret. Tout cède à Pisandre, qui, escorté de quelques troupes, arrive enfin à Athènes, où il trouve les choses plus avancées qu'il ne s'en étoit flatté.

Le massacre d'Androclès, principal auteur de l'exil d'Alcibiades, & de tous ceux qui montrèrent trop d'ardeur pour les intérêts du peuple, avoit préparé la révolution : on avoit publié qu'il n'y auroit plus que les soldats d'entretenus aux dépens de la République, & que cinq mille citoyens auroient connoissance des affaires : ainsi, les novateurs seuls eussent eu part au gouvernement. Le peuple cependant & le Sénat tenoient leurs assemblées à l'ordinaire ; mais on n'y proposoit que ce qui plaisoit aux factieux, qui faisoient eux-mêmes les harangues : si quelqu'un osoit y contre-

dire, on s'en défaisoit aussitôt, soit publiquement ou en secret, sans qu'on fît aucune recherche des coupables ; car on croyoit le nombre des conjurés beaucoup plus grand qu'il ne l'étoit, & les citoyens effrayés, s'estimoient heureux de pouvoir échapper à leur fureur, par le silence. Av. J. C. 411.

Pisandre paroît : il lui étoit facile de mettre la dernière main à un ouvrage si heureusement commencé ; il fait nommer dix commissaires, pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, avec injonction de rendre compte de leurs opérations dans un temps marqué.

Ce délai expiré, ils convoquent le peuple hors de la ville, à Colone, près du temple de Neptune : là, il fut statué qu'il seroit permis à chacun, de proposer ce qu'il trouveroit à propos, sans encourir les peines portées par la loi. Il fut arrêté ensuite que personne ne pourroit exercer aucune charge, ni aucun emploi dans la République, qu'en vertu d'une nouvelle nomination. En conséquence on élut cinq hommes qui en nommèrent cent autres, dont ils faisoient partie : chacun d'eux s'en associa trois à sa volonté ; ce qui établit un Conseil de quatre-cents citoyens,

Av. J. C. 411.
auxquels on accorda un pouvoir absolu; mais, pour amuser le peuple, & le consoler par une ombre de liberté, le Conseil devoit assembler les cinq mille, quand il le jugeroit convenable.

Phrynichus, dans la crainte qu'il avoit d'Alcibiades, & dans l'espoir qu'il ne reparoîtroit jamais à Athènes, tant que dureroit l'oligarchie, se montra un des plus ardents à l'établissement de cette forme de gouvernement. Théramènes contribua aussi beaucoup à cette révolution, par son esprit & son éloquence, ainsi que Pisandre, & Antiphon l'un des personnages les plus distingués d'Athènes : il ne falloit pas moins que le concours de tant d'hommes habiles, pour obliger de renoncer à une liberté acquise depuis près d'un siècle, un peuple dont elle fut toujours l'idole, & qui, pendant ce long intervalle, avoit désappris à être conduit.

L'assemblée se sépara paisiblement : tout le peuple étant alors sous les armes, parce que les ennemis étoient retranchés à Décélie, on permit à ceux qui n'étoient point de la faction, de se retirer comme à l'ordinaire ; mais les autres reçurent un ordre secret de se tenir prêts, non dans la place d'armes, mais

en un autre lieu, pour donner main-forte à ce qu'on vouloit établir. Alors les Quatre-cents, armés de poignards & accompagnés de six-vingt jeunes hommes qui leur étoient affidés, entrent dans le Sénat, & contraignent les Sénateurs de se retirer, après avoir reçu ce qui leur étoit dû de leurs appointements; & comme personne ne remuoit dans la ville, ils élurent, par le sort, de nouveaux Magistrats, & s'acquittèrent des vœux & des sacrifices qu'on avoit coutume de faire en entrant dans les charges. Ils changèrent tous les anciens établissements; mais, pour n'être point forcés de rappeller Alcibiades, dont ils redoutoient les intrigues, ils laissèrent les bannis dans leur exil. Av. J. C. 411.

Athènes, cette ville ennemie des tyrans, en voyoit dans son sein une multitude le fer levé sur la tête de ses citoyens. Massacrer ou bannir ceux qui n'étoient pas favorables au nouvel établissement, fut le premier usage que les membres de ce tribunal firent de leur autorité: ils envoyèrent ensuite demander la paix au Roi de Sparte, lui remontrant qu'il pouvoit avoir plus de confiance en leur parole, qu'à celle du peuple. Mais Agis croyant que les

Av. J. C. 411. choſes ne demeureroient pas en cet état, & qu'un peuple jaloux de ſa liberté n'abandonneroit pas ſi lâchement la ſienne, loin de ſe porter à quelque accommodement, appella de nombreuſes troupes du Péloponnèſe, & vint poſer ſon camp devant Athènes, dans l'eſpérance de s'en emparer durant ce tumulte, & peut-être d'emblée, parce que perſonne ne paroiſſoit ſe mettre en défenſe; mais voyant que rien ne s'ébranloit, il ſe retira dans ſon ancien poſte, après avoir perdu quelques ſoldats.

Les Quatre-cents lui envoient une ſeconde députation, & le trouvant moins difficile, ils dépêchent par ſon conſeil, des ambaſſadeurs à Lacédémone: ils avoient auſſi fait paſſer à Samos, des députés chargés de faire agréer le nouveau gouvernement à l'armée, en lui repréſentant qu'on n'avoit établi l'ariſtocratie pour la ruine de perſonne, & que l'autorité ſouveraine réſideroit entre les mains de cinq mille citoyens: nombre qui ſurpaſſoit celui qui ſe trouvoit à Athènes pour aſſiſter aux délibérations, à cauſe des divers emplois de la guerre & du commerce. Les tyrans, qui redoutoient ſur-

tout les gens de mer, & qui craignoient qu'ils ne voulussent rétablir le gouvernement populaire, avoient chargé les députés de mettre tout en œuvre, pour adoucir l'armée. Mais, dans le temps même où l'on établissoit l'oligarchie dans Athènes, une révolution l'avoit bannie de Samos. Les partisans de la démocratie ayant été porter cette nouvelle à Athènes dont ils ignoroient le changement, sont arrêtés : un d'eux s'échappe, revient à Samos, & enchérissant encore sur la vérité, il dit que les nouveaux tyrans outragent les hommes, violent les femmes & les jeunes Athéniennes, & qu'ils avoient résolu de mettre en prison tous les parents des soldats & des officiers de l'armée, pour les faire mourir si elle se révoltoit.

Av. J. C. 411.

Ces discours & d'autres semblables font passer la fureur dans l'ame des soldats : leur premier mouvement est de s'embarquer, & d'aller massacrer ces bourreaux de leurs concitoyens, & leurs partisans. On leur fait entendre qu'ils vont tout perdre par cette précipitation, & que l'ennemi qui est proche, ne manquera pas de se prévaloir de l'occasion : ils s'arrêtent ; Thrasyle & Thrasybule font jurer aux soldats de

Av. J. C. 411.

maintenir de tout leur pouvoir, la démocratie à Samos; de ne jamais abandonner les intérêts de cette île; de pousser vivement la guerre contre les Lacédémoniens, & de ne faire aucun accord avec les Quatre-cents. Tous les insulaires en état de porter les armes, prêtent le même serment, & font ligue offensive & défensive avec les soldats, pour se sauver ou périr ensemble. Sur ces entrefaites, les uns voulant la démocratie dans Athènes, les autres l'oligarchie dans le camp, les soldats déposent leurs généraux & les capitaines de vaisseaux qui leur étoient suspects : ils les remplacent par des officiers dont ils connoissent les sentiments, & dont Thrasyle & Thrasybule étoient les principaux & les plus accrédités. La révolte d'Athènes n'avoit rien qui pût abattre leur courage; ils étoient plus forts en hommes, en argent & en appareil : maîtres de la flotte, ils pouvoient se procurer toutes les munitions dont ils auroient besoin, beaucoup plus facilement qu'Athènes; exiger les contributions, comme ils faisoient auparavant; règner dans Samos, qui avoit failli ôter l'empire de la mer aux Athéniens, lorsqu'elle leur

leur avoit fait la guerre, & combattre delà leurs ennemis. Ainsi, comme si Athènes n'avoit point assez des siens, elle s'en formoit de ses propres citoyens, & alloit se déchirer elle-même. Les députés des Quatre-cents, qui apprirent que l'armée se préparoit à la guerre, s'arrêtèrent à Délos. Av. J. C. 411.

Cependant le rappel d'Alcibiades passe dans l'assemblée des soldats : cet illustre fugitif paroît, il est élu général ; la confiance s'accroît, l'armée demande à faire voile vers le Pirée, pour attaquer les tyrans. Alcibiades s'oppose à cette ardeur ; il leur représente qu'il doit auparavant aller trouver Tissaphernes, pour achever les négociations qu'il avoit entamées avec lui : en effet, il partit aussitôt, tant pour faire voir aux soldats, l'ascendant qu'il avoit sur le Satrape, que pour montrer au Satrape, l'autorité qu'il avoit sur les soldats, & les contenir réciproquement, en leur laissant appercevoir qu'il étoit maître de les servir ou de leur nuire.

Le rétablissement d'Alcibiades augmenta les soupçons des Lacédémoniens contre Tissaphernes, qui d'ailleurs payoit encore plus mal la flotte, depuis une circonstance où elle avoit refusé de

combattre. Les murmures devinrent publics; les Syracusains & les Thuriens, fiers de leur nombre, éclatèrent par-dessus tous les autres : Astyochus, à qui l'on imputoit tout le mal, leur répondit avec menaces, jusqu'à lever le bâton sur Doriée qui les soutenoit. A cette violence, tous leurs compagnons accourent; il est obligé d'avoir recours à la franchise des autels : les Miléfiens forcent la citadelle de Milet où commandoit Tissaphernes, & en chassent la garnison. Astyochus retourne à Sparte, avec un député du Satrape, qui alloit se plaindre de l'entreprise des Miléfiens, & justifier son maître, des soupçons qu'on avoit contre lui.

Av. J. C. 411.

Thucyd. l. 8. p. 612. Plut. in Alcib.

Alcibiades de retour à Samos, n'y trouva pas les esprits moins échauffés qu'avant son départ : les députés des Quatre-cents y étoient arrivés pendant son absence, & avoient entrepris de justifier le changement qui s'étoit fait à Athènes. Long-temps les cris tumultueux des soldats, qui vouloient qu'on exterminât les tyrans, les empêchèrent de se faire entendre : ils parvinrent enfin avec beaucoup de peine, à obtenir audience; ils représentèrent que le changement dans l'administration étoit pour

le bien de la République ; qu'il avoit été fait dans les formes, & par des personnes qui en avoient le pouvoir ; que l'autorité des Quatre-cents n'étoit pas perpétuelle, & que cinq mille citoyens pouvoient y prétendre à leur tour ; que ni les parents, ni les alliés de ceux qui étoient à Samos n'essuyoient aucun mauvais traitement, & que chacun jouissoit en paix de son bien. Ils alloient continuer, lorsque la soldatesque les interrompt, en demandant qu'on la mène à Athènes. Sans Alcibiades, c'en étoit peut-être fait de la République ; loin de céder à ceux auxquels il devoit son rappel, il a le courage de s'opposer à leur aveugle fureur : il harangue les soldats ; il leur remontre le danger d'un si prompt départ ; il les conjure tous, les uns après les autres, de ne pas s'abandonner à une fougue impétueuse : il retenoit les plus impatients ; enfin il empêcha de maltraiter les députés, & les renvoya, en disant qu'il ne s'opposoit pas à ce que les Cinq mille citoyens eussent la souveraine puissance dans la République, mais qu'il falloit déposer les Quatre-cents, & rétablir le Sénat.

Av. J. C. 411.

Pendant tous ces mouvements, la

flotte de Phénicie arriva à Aspende. Tissaphernes partit pour aller au-devant d'elle : il est probable qu'il ne l'avoit mandée d'abord, que pour flatter les Péloponnésiens de l'espoir de ce puissant secours, & pour arrêter leurs progrès en le leur faisant attendre ; & que la même politique détermina son départ : il vouloit les forcer à l'inaction par son absence, & que les soldats & les matelots se débandassent faute de paie. L'intérêt du Roi étoit que la jonction de la Flotte Phénicienne ne se fît point, afin de tenir toujours la balance égale entre les nations belligérantes, pour les consumer par la longueur d'une guerre qu'il eût été facile de terminer en unissant les deux flottes, puisque celle du Péloponnèse étoit aussi forte elle seule, que celle d'Athènes. Quoi qu'il en soit, il voulut que les Lacédémoniens envoyassent quelqu'un de leur part, pour reconnoître la vérité de ses paroles. Alcibiades, qui étoit instruit des desseins de Tissaphernes, alla le trouver avec treize galères : il avoit promis aux soldats de leur amener la flotte de Phénicie, ou du moins d'enlever ce secours aux Lacédémoniens. Au surplus, il vouloit, par cette démarche, rendre le

Av. J. C. 411.

Thucyd. l. 8. p. 613-624.

Satrape suspect aux derniers, & le forcer à se déclarer pour Athènes. Av. J. C. 411.

Cette ville étoit toujours en proie à des dissensions, auxquelles le retour des députés & les promesses d'Alcibiades ne firent que prêter une nouvelle énergie. Plusieurs mécontents se réunissent sous Théramènes, Aristocrates & d'autres principaux de ce parti, criant qu'Alcibiades & l'armée étoient à craindre ; qu'ils appréhendoient que les ambassadeurs envoyés à Lacédémone ne trahissent l'Etat, & ne fissent quelque accommodement désavantageux. A les entendre, il ne falloit pas rétablir le gouvernement populaire, mais remettre la puissance souveraine entre les mains de cinq mille citoyens ; leur véritable intention étoit de détruire les Quatre-cents & de rétablir la démocratie : ils prévoyoient bien que le gouvernement des premiers ne pouvoit être de longue durée, & chacun essayoit de gagner les bonnes graces du peuple, pour être le maître.

Aristarque & Phrynichus, dont l'un se défioit du peuple qui le haïssoit, & l'autre d'Alcibiades, qu'il avoit voulu perdre, s'oppose à cette résolution avec Pisandre, Antiphon & d'autres citoyens.

Av. J. C. 411.

Ils n'eurent pas plutôt vu qu'à Samos, les choses inclinoient vers la démocratie, qu'ils députèrent à Lacédémone pour affermir l'oligarchie, & travaillèrent à la construction d'un fort, dans un quartier d'Athènes nommé l'Etionée. Après le retour des députés de Samos, comme ils craignoient du côté de l'armée & du côté d'Athènes, où plusieurs de ceux qui avoient paru les plus fermes, commençoient à craindre eux-mêmes, ils envoyèrent à Sparte une nouvelle ambassade, pour conclure un accommodement à quelque prix que ce fût, & hâtèrent la construction du fort, non pas tant pour la crainte des troupes de Samos, que pour servir de retraite, comme le disoit Théramènes & ceux de sa faction, à celles de Lacédémone, & à leur flotte.

Cependant quarante-deux vaisseaux du Péloponnèse, sous les ordres d'Hégésandridas, parmi lesquels il y en avoit quelques-uns de la Sicile & de l'Italie, sembloient menacer l'Eubée. Théramènes soutenoit que cette flotte venoit moins pour attaquer cette île, que pour bloquer Athènes à la faveur du nouveau fort; & ces soupçons n'étoient pas destitués de fondement, car Phrynichus & ses compagnons, s'ils ne-

pouvoient être les maîtres, vouloient au moins conserver leur liberté, & empêcher que le peuple ne pût faire leur procès.

Av. J. C. 411.

D'abord, peu de personnes tenoient de pareils discours ; mais Phrynichus ayant été assassiné dans la place publique même, Théramènes, Aristocrates & leurs partisans commencèrent d'agir ouvertement. Le feu de la discorde gagnoit de plus en plus, & l'explosion étoit prête à se faire : les soldats qui travailloient sous les ordres d'Aristocrates, soutenus par Hermon, qui commandoit la garnison de Munychium, & par la plupart de leurs compagnons, se saisissent d'Alexiclès, l'un des généraux du parti contraire. Les Quatre-cents, qui étoient alors au Conseil, apprennent cette violence, & veulent prendre les armes ; ils menacent Théramènes & ses partisans. Théramènes s'offre d'aller avec eux s'opposer à ce désordre ; il s'y rend en effet, avec un des généraux de sa faction. Aristarque de son côté, y accourt suivi de quelques cavaliers. Le tumulte étoit grand, le danger plus grand encore : ceux de la ville croyoient déjà le Pirée pris & Alexiclès tué ; ceux du Pirée s'imaginoient que toute la ville alloit fondre

Av. J. C. 411.

sur eux. Les vieillards arrêtent les citoyens, qui couroient aux armes.

Théramènes arrive au Pirée, & fait de vifs reproches aux troupes : le soldat lui demande s'il se persuade que ce soit avec de bonnes intentions qu'on ait construit le fort, & s'il ne seroit pas plus à propos de le démolir. A peine il a répondu que oui, qu'ils s'assemblent, montent dessus en foule, & le renversent de fond en comble, criant que ceux qui aimoient mieux le gouvernement des Cinq mille, que celui des Quatre-cents, missent la main à l'œuvre; car ils employoient encore ce nom, pour ne point découvrir que leur dessein étoit de rétablir la démocratie. Ce n'est pas que les Quatre-cents préférassent un de ces gouvernements à l'autre, puisque tous deux détruisoient également leur autorité ; mais ils n'osoient témoigner d'éloignement pour celui des Cinq mille, qui servoient ainsi à chacun des deux partis, comme de bouclier.

Le lendemain, les Quatre-cents encore tout émus, s'assemblent. Les soldats se rendent au théatre de Bacchus, & delà étant venus dans la ville, ils déposent leurs armes dans le temple de Castor & de Pollux. Quelques-uns

d'entre les Quatre-cents viennent les trouver : ils s'adressent aux plus modérés, les conjurent de s'appaiser & de calmer leurs compagnons, promettant de les mettre du nombre des Cinq mille, parmi lesquels on en choisiroit quatre-cents tour-à-tour, pour commander. Av. J. C. 411.

Ce discours adoucit la multitude, qui craignoit la ruine de l'Etat, & l'on convint de se réunir dans le temple de Bacchus, pour y traiter d'accommodement. Pendant qu'ils s'assemblent, on annonce que les quarante-deux vaisseaux du Péloponnèse cinglent de Mégare à Salamine. On s'imagine que l'ennemi vient dans le dessein de s'emparer du fort, qu'il croyoit encore existant; &, sans plus songer à la réunion, tous volent au Pirée, comme au danger le plus pressant : les uns montent sur les vaisseaux qu'ils trouvent préparés; les autres en mettent en mer, ou se rangent sur les murailles qui étoient à l'embouchure du port. Mais la flotte doubla le promontoire Sunium, &, après avoir mouillé entre Thorique & Prasies, vint à Orope.

Il étoit de la dernière importance pour les Athéniens, de prévenir la prise

de l'Eubée : ils prennent les premiers
Av. J. C. 411. matelots qu'ils rencontrent, & font partir Tymocharis pour Erétrie, avec quelques vaiſſeaux, qui, réunis à ceux qui y étoient déjà, forment une flotte de trente-ſix voiles. Hégéſandridas tombe ſur eux à l'improviſte, les bat, les pourſuit juſques ſur le rivage, en tue un grand nombre, s'empare de vingt-deux galères, & réduit toute l'île en ſa puiſſance, à l'exception d'Orée.

A cette nouvelle, la République eſt dans le déſeſpoir ; elle n'avoit point encore reçu d'échec auſſi conſidérable. Privée du commerce de terre par l'armée de Décélie, Athènes ne pouvoit ſubſiſter ſans l'Eubée, d'où elle tiroit preſque toutes ſes proviſions. Si, dans la confuſion où étoit alors cette ville, partagée en deux factions, la flotte victorieuſe fût venue fondre dans le port, l'armée de Samos n'eût pu ſe diſpenſer d'accourir au ſecours de la patrie : l'Helleſpont, l'Ionie, toutes les îles ſe voyant abandonnés, euſſent été forcés d'embraſſer le parti de Lacédémone, &, de tout ſon empire, il ne fût reſté à la République, que la ſeule ville d'Athènes : mais la lenteur des Lacédémoniens, la ſauva.

Le premier effort des habitants, pour s'éloigner du précipice, fut la déposition des Quatre-cents. L'autorité fut confiée à cinq mille citoyens ; on établit des hommes pour travailler à la réforme des loix & du gouvernement, qui fut ramené à son ancienne forme, par un mélange tempéré des grands & du peuple. Alcibiades fut rappellé d'un commun consentement ; on le pressa d'accourir au secours de la ville. Pisandre avec les principaux de cette faction, se réfugia à Décélie ; si l'on en excepte Aristarque, qui se jetta dans Œnoé avec quelques soldats, & fit livrer cette ville aux Béotiens.

Av. J. C. 411.

Alcibiades avoit trop de hauteur dans l'ame, pour se résoudre à ne devoir son rappel qu'à la faveur du peuple : il lui sembloit qu'en retournant dans sa patrie, sans y être précédé par le bruit de ses actions éclatantes, ce rappel ne paroîtroit l'effet que de la compassion ; il voulut le faire regarder, en quelque sorte, comme celui de la nécessité. C'est pourquoi étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit dans les parages de Cos & de Cnide.

Plut. in Alcib.

Cependant la flotte du Péloponnèse,

Av. J. C. 410.

Plut. in Alcib.

Thucyd. l. 8. p. 624-629.

qui étoit à Milet, voyant qu'en l'absence de Tissaphernes, personne ne la payoit, & apprenant que la flotte de Phénicie ne viendroit point, résolut de céder aux sollicitations de Pharnabaze, qui la pressoit de se rendre auprès de lui, pour faire soulever l'Hellespont contre les Athéniens.

Sur cette nouvelle, Thrasyle quitte Samos avec cinquante-cinq vaisseaux. Les ennemis se joignirent à Abydos. Alcibiades instruit des mouvements des deux flottes, cingle de ce côté avec une extrême diligence, pour secourir les Athéniens, &, par une faveur inespérée de la fortune, il arrive avec dix-huit vaisseaux, précisément dans le temps que les deux flottes engagées dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, battoient d'un côté, tandis qu'elles étoient battues de l'autre.

La vue de ce renfort inattendu, fit concevoir aux deux armées, également trompées, des sentiments de crainte ou d'espérance, que le succès démentit; car elle redoubla le courage des Spartiates, & abattit celui de leurs ennemis. Mais Alcibiades arborant les enseignes d'Athènes, fond sur les premiers, les met en fuite, les pousse contre la terre, brise

leurs vaiſſeaux, & fait un grand carnage des troupes qui s'étoient jetées dans l'eau pour ſe ſauver à la nage; quoique Pharnabaze fît tous ſes efforts pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes, il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite & ſauver leurs vaiſſeaux. Av. J. C. 410.

Enfin, les Athéniens s'étant emparés de trente navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus dans les actions précédentes, érigèrent un trophée; & ſe reconnoiſſant avec tranſport pour ces mêmes Athéniens qui s'étoient illuſtrés par tant de hauts faits, ils dépêchèrent une galère à Athènes, pour y porter la nouvelle de leur victoire.

Un bonheur ſi peu attendu, fait renaître les eſpérances dans la ville; elle croit pouvoir encore triompher de ſes ennemis. Cependant Mindarus avoit raſſemblé les vaiſſeaux endommagés, & envoyé demander à Lacédémone, des ſecours de terre & de mer, parce qu'il vouloit employer le temps que l'on mettroit au radoub des vaiſſeaux, à aſſiéger, avec Pharnabaze, les villes d'Aſie alliées des Athéniens. Les habitants de Chalcis, & preſque tous les inſulaires de l'Eubée, ayant Diod. l. 13. p. 173.

Av. J. C. 410

abandonné le parti de ces derniers, craignoient que, redevenus maîtres de la mer, ils ne vinssent ravager leur île. Dans cette appréhension, ils proposèrent aux Béotiens, de combler l'Euripe, & de ne faire qu'un continent de la Béotie avec l'Eubée. Les Béotiens, à qui il parut avantageux d'entrer par terre dans un pays qui demeureroit île pour les autres peuples, agréèrent cette proposition. Toutes les villes des environs travaillèrent de concert & à l'envi, à cet ouvrage, qui fut bientôt achevé. La chaussée commençoit à Aulis, & aboutissoit à Chalcis: c'étoit le trajet le plus court du détroit. De tout temps il y avoit eu en cet endroit, un courant, ou plutôt un flux & reflux de la mer, très-violent & très-fréquent, que cette digue rendit encore plus impétueux; car on n'avoit laissé au courant, que la largeur nécessaire pour le passage d'un vaisseau: une haute tour fut construite sur chacune des extrémités de cette ouverture, recouverte d'un pont de bois.

Xenoph. Hellen. l. 1. p. 429. 430. Plut. in Alcib.

Alcibiades enflé de sa victoire, eut la petite vanité de se montrer à Tissaphernes, dans l'appareil d'un vainqueur. Il alla le trouver avec un train magni-

fique, & fuivi de préfents fort riches, pour les lui offrir tant en fon nom qu'en celui de la République. Mais l'accueil ne répondit pas à fon attente: Tiffaphernes, qui fe voyoit accufé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté fes ordres, fit arrêter Alcibiades, & l'envoya prifonnier à Sardes, pour fe mettre à couvert des imputations des Spartiates.

Av. J. C. 410.

Trente jours après, Alcibiades s'échappe, s'enfuit à Clazomènes, &, pour fe venger de Tiffaphernes, sème le bruit que le Satrape a favorifé lui-même fon évafion. De Clazomènes, il fe rend à la Flotte Athénienne, &, fur la nouvelle que celle des ennemis eft à Cyzique, avec Pharnabaze qui y avoit fon armée de terre; à la tête de quatre-vingt-fix voiles, il va leur préfenter bataille avec environ la moitié de fes vaiffeaux. Trompés par ce ftratagême, & méprifant ce petit nombre, les Péloponnéfiens l'acceptent; mais l'arrivée du refte de la Flotte Athénienne leur fait perdre courage; ils prennent la fuite: Alcibiades fe détache avec vingt des meilleurs vaiffeaux, s'approche du rivage, met pied

Av. J. C. 410.

à terre, tombe ſur les fuyards, & fait un horrible carnage. Vainement Pharnabaze & Mindarus s'oppoſent à ſes efforts; il tue le ſecond, qui combattoit avec une valeur ſurprenante, & met l'autre en fuite.

Quel heureux changement de fortune! Maîtres du champ de bataille, des morts, des armes, des dépouilles, de tous les vaiſſeaux; poſſeſſeurs de Cyzique abandonnée par Pharnabaze & privée du ſecours des troupes du Péloponnèſe, qui preſque toutes avoient péri dans le combat, les Athéniens s'aſſurent non-ſeulement l'empire de l'Helleſpont, ils chaſſent encore les Spartiates de toute cette mer. Ces derniers étoient dans la plus cruelle des extrémités : on ſurprit des lettres par leſquelles, avec leur préciſion ordinaire, ils donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils venoient de recevoir : « La fleur de vôtre armée » a péri; Mindarus eſt mort ; le reſte » des troupes eſt victime de la faim, » & nous ne ſavons que faire ni que » devenir. »

Diod. l. 13. p. 177-179.

Athènes apprit avec tranſport la double victoire que ſes troupes venoient de remporter ; le peuple, à qui ſes malheurs précédents rendoient

incroyables de si grands succès, n'étoit plus le maître de sa joie; partout on faisoit des sacrifices aux Dieux, on célébroit des fêtes. L'alégresse publique n'empêcha cependant pas de penser aux moyens de conserver la supériorité que l'on venoit d'acquérir: on choisit pour la guerre, mille citoyens des plus braves, cent cavaliers, & l'on fortifia de trente vaisseaux, la flotte d'Alcibiades, afin qu'étant maîtresse de la mer, elle pût attaquer sans crainte, toutes les villes maritimes de la dépendance de Sparte.

Av. J. C. 410.

Autant la victoire de Cyzique élevoit Athènes, autant elle avoit atterré les Lacédémoniens: ils en vinrent jusqu'à proposer la paix à une ville que, peu de temps auparavant, ils s'étoient flattés d'asservir. Endius étoit à la tête de cette humiliante ambassade: « Notre intention » dit-il « & nos desirs, ô Athéniens, sont de vivre en paix avec vous, à condition que, de part & d'autre, nous demeurions maîtres des villes que nous possédions avant la rupture; que nous retirions réciproquement les garnisons de celles que nous avons conquises dans cette guerre, & que nous échangions nos prisonniers, homme pour homme. Sans doute la

Av. J. C. 410.

» guerre est nuisible aux deux partis;
» mais elle vous l'est plus qu'à nous.
» Sans vous en rapporter à mes paroles,
» examinez les choses mêmes. Nous cul-
» tivons toutes les terres du Pélopon-
» nèse, & vous ne possédez que le petit
» territoire de l'Attique. La guerre a
» procuré un grand nombre d'alliés aux
» Lacédémoniens, & fait passer à vos
» ennemis plusieurs des vôtres; le plus
» puissant Roi du monde nous avance
» les frais de la guerre, & vous ne
» les tirez que de quelques peuples très-
» pauvres: aussi nos alliés, que nous
» attachons à nos intérêts par une forte
» paie, nous servent-ils avec plaisir;
» tandis que les vôtres redoutent vos en-
» treprises, dans lesquelles ils ne voient,
» outre le service personnel, que des
» contributions à payer. Notre ma-
» rine est presque toute composée de
» vaisseaux étrangers; ce sont vos
» propres citoyens qui montent les
» vôtres: une considération plus im-
» portante encore, c'est qu'une défaite
» sur mer n'entraîne pas la perte de
» notre supériorité sur terre, où jamais
» l'on n'a vu fuir un Spartiate; tandis
» que vous, qui n'affectez point la su-
» périorité sur terre, vous risquez dans

» les combats de mer, & votre fortune, Av. J. C.
» & votre gloire. Ces réflexions servent 410.
» à expliquer pourquoi la guerre nous » étant moins désavantageuse qu'à vous, » c'est cependant nous qui sommes les » premiers à parler de paix. Je ne pré» tends point que la guerre nous soit » utile ; je soutiens seulement que c'est » vous qui y courez plus de risques. Il » y auroit de l'extravagance à se féli» citer d'être moins malheureux que ses » adversaires, quand il se présente un » moyen de ne l'être point du tout. La » perte de nos ennemis ne sauroit jamais » nous donner autant de satisfaction, » que la perte de nos proches nous » cause de peine : mais ce n'est pas là » le motif principal qui nous fait agir ; » en cela, nous suivons la pratique de » nos pères ; &, convaincus des maux » terribles & innombrables que causent » aux peuples les dissensions & les » guerres, nous venons prendre à té» moins les Dieux & les hommes, que » nous n'en sommes plus responsables. »

Tout ce qu'il y avoit de citoyens sensés à Athènes, desiroient la paix, & vouloient qu'on en arrêtât les articles : mais ceux dont les armes étoient l'occupation ordinaire, ou dont l'intérêt

Av. J. C. 410.

étoit attaché aux troubles, aux discordes, opinoient pour la guerre. De ce nombre étoit Cléophon, l'homme de ce temps qui eut le plus de crédit sur l'esprit du peuple. Il se présente dans l'assemblée, où il tient quelques discours généraux sur la situation présente des choses; il flatte ensuite l'orgueil du peuple, en exagérant les avantages consécutifs qu'il venoit de remporter: comme si la fortune n'eût plus dû varier dans le choix de ceux à qui elle distribuoit ses faveurs. Ce misérable artisan, que plusieurs se souvenoient d'avoir vu les fers aux pieds, qui avoit employé des moyens honteux, & gagné le peuple par des largesses, pour se faire inscrire sur le catalogue des citoyens, s'emporta jusqu'à menacer d'égorger quiconque parleroit de paix. Enivrés de leurs succès, & beaucoup plus encore des hautes espérances que leur faisoit concevoir le nom seul d'Alcibiades, les Athéniens ne doutant pas que sa fortune & sa valeur ne leur rendissent bientôt l'empire de la Grèce, se laissèrent séduire par ces discours.

Æschin. de fals. Leg.

Av. J. C. 409.

Cependant Thrasybule est obligé de quitter le siége d'Ephèse, qu'il avoit entrepris; Pylos se rend aux Lacédé-

moniens, & Nisée est surprise par les Mégariens. D'un autre côté, pendant que Théramènes est occupé au siége de Chalcédoine, Alcibiades s'approche de Sélymbrie. Des traîtres avoient promis de lui livrer la place, & étoient convenus d'élever à minuit, pour signal, un flambeau allumé; mais un des complices ayant changé tout-à-coup, obligés, pour n'être pas découverts, de prévenir l'heure marquée, ils donnèrent le signal avant que l'armée fût assemblée. Alcibiades, qui ne vouloit pas manquer l'occasion, prend avec lui trente soldats, ordonne au reste de le suivre promptement, & court aux murailles. La porte s'ouvre; le héros, avec sa troupe augmentée de vingt soldats armés à la légère, s'avance fièrement; mais bientôt il entend les Sélymbriens qui viennent à sa rencontre. Le péril étoit imminent; il se rappelle que, jusques à ce jour, il est demeuré invincible dans tous les combats où il a commandé, & que jamais on ne lui a vu prendre la fuite. L'honneur la lui interdit encore en cette rencontre; il s'opiniâtre, & il feroit péri, sans un stratagême. Il ordonna aux trompettes de sonner le silence, & quand le bruit

Av. J. C. 409.
Diod. l. 13. p. 187-191. Xenoph. Hellen. l. 1. p. 433-437. Plut. in Alcib.

Av. J. C. 409.
fut appaisé, il fit crier par un de ses gens » que les Sélymbriens ne prissent » pas les armes contre les Athéniens. » Ce seul mot ralentit l'ardeur des uns : ils pensent que toute l'armée ennemie est dans leurs murailles ; il relève l'espérance des autres, & les dispose à écouter des propositions d'accommodement. Pendant qu'on parlemente, l'Armée Athénienne arrive ; mais Alcibiades craignant que la ville ne fût pillée par les Thraces qui le suivoient, les fit tous sortir : il se contenta de quelques sommes d'argent, obligea les Sélymbriens de recevoir garnison athénienne, & se retira.

Effrayé des succès d'Alcibiades, Pharnabaze conclut avec Théramènes un traité, par lequel il s'obligea de lui compter vingt talents, & de faire rentrer les Chalcédoniens dans la dépendance des Athéniens, auxquels ils paieroient tribut. Ces derniers s'engageoient à ne commettre aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui promettoit de faire conduire en toute sûreté, leurs ambassadeurs au Grand-Roi.

Sur ces entrefaites, Alcibiades arrive au camp ; il confirme le traité, s'em-

pare de Byzance, &, profitant des faveurs que lui prodiguoit la fortune, il parcourt en vainqueur tout l'Hellespont, dont il emporte les villes, à l'exception d'Abydos. Av. J. C. 409.

Thrasybule, à la tête de trente vaisseaux, paroît sur les côtes de la Thrace, & reprend les villes qui avoient quitté le parti des Athéniens. Thrasyle fait voile vers Athènes avec le reste de la flotte : Alcibiades, qui souhaitoit passionnément de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses concitoyens, pouvoit, après tant de victoires, rentrer dans Athènes couvert de lauriers. Il se rendit à Samos, côtoya la Carie, entra dans le golfe Céramique, revint à Samos après avoir ramassé environ cent talents; & ayant chargé tous ses effets sur sa flotte, il quitte cette île & aborde à Paros. Ensuite il s'avance dans le golfe Laconique, pour entrer dans le port de Gythium, où il savoit que les Lacédémoniens étoient occupés à l'armement de trente vaisseaux, & y attendre des nouvelles sur la disposition où les Athéniens étoient à son égard. Là, il apprend que ses concitoyens l'ont élu général, conjointement avec Thrasybule & Conon, &

Av. J. C. 408. *Diod. l.* 13. *p.* 191. 192. *Plut.* & *Nep. in Alcib. Just. l.* 5. *c.* 4. *Xenoph. Hellen. l.* 1. *p.* 438-440.

Av. J. C. 408.

reçoit des lettres de ſes amis, qui le preſſent de revenir dans ſa patrie. Il prend le chemin d'Athènes : ſa flotte eût préſenté l'aſpect le plus magnifique, ſi les hommes ſenſibles euſſent pu ſe diſſimuler que tout ce qui en conſtituoit l'éclat, faiſoit gémir l'humanité, & qu'elle étoit chargée d'infortunés de même origine qu'eux, parlant la même langue, & auxquels on avoit arraché toutes les néceſſités de la vie, pour les ſoumettre au plus dur eſclavage. Les vaiſſeaux étoient bordés de boucliers & de dépouilles de toute eſpèce, en forme de trophées. Alcibiades traînoit, comme en triomphe, deux-cents navires pris ſur l'ennemi, remplis de captifs & des richeſſes qu'on leur avoit enlevées : on voyoit étalées les enſeignes & les ornements de ceux qu'il avoit brûlés ; les généraux avoient couvert leurs galères d'armes dorées, de couronnes & de trophées conſtruits avec art. Qu'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, la fermentation d'une Cité libre, à l'approche d'un homme qui s'y étoit fait tant d'ennemis, & à qui ſes belles actions avoient ramené tous les cœurs ! Les habitants, libres ou eſclaves, étoient accourus ſur le rivage ; la ville ſembloit déſerte ;

déserte. Les uns le préconisoient comme le bienfaiteur de la patrie, la gloire d'Athènes; comme un homme qui, pour s'agrandir, n'avoit pas besoin de troubler l'Etat, & à qui ses concitoyens avoient toujours fait l'honneur de le préférer à ses égaux, & de l'égaler à ses maîtres: les autres lui imputoient tous les maux qui désoloient la République, & le regardoient comme un brouillon, capable de servir de chef à une faction.

Av. J. C. 408.

Alcibiades savoit s'apprécier: il pressentoit les pensées diverses qui agitoient la ville; le souvenir de ce qui avoit été fait contre lui, ne laissoit pas son ame sans inquiétude. En approchant du port, il ne put se défendre de quelque mouvement de crainte, & l'appréhension qu'il avoit de ses ennemis, l'empêcha de débarquer; mais quand il eut vu de dessus le tillac, ses parents & ses amis accourus sur le rivage, qui le pressoient de descendre, il mit pied à terre, sous une escorte bien résolue d'empêcher qu'on ne lui fît aucune insulte.

Un peuple innombrable l'entouroit: de tous côtés on n'entendoit que des cris de joie inexprimables; tous les

Av. J. C. 408.

yeux étoient uniquement arrêtés sur Alcibiades ; on s'empressoit autour de lui, on le combloit de caresses, de bénédictions ; on lui présentoit à l'envi, des couronnes d'or ornées de bandelettes : honneur qui jusques-là n'avoit été accordé qu'aux vainqueurs dans les jeux olympiques. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, le regardoient de loin : les vieillards le montroient à leurs enfants ; c'étoit un spectacle touchant de voir un seul homme, l'objet des adorations de tout un peuple. Au milieu de l'alégresse publique, perçoient les regrets & les larmes qu'arrachoit le souvenir des maux passés, comparés avec la félicité présente. « Jamais » s'écrioient-ils « la conquête de la Sicile » ne nous eût échappée ; jamais tant d'es- » pérances n'eussent été détruites, si » toutes les affaires, toutes les forces » de la République eussent été confiées » au seul Alcibiades. En quel état se » trouvoit Athènes, lorsqu'il en a pris » la défense ? Non-seulement elle avoit » presqu'entièrement perdu la domina- » tion de la mer ; à peine étoit-elle » demeurée maîtresse de ses fauxbourgs ! » &, pour surcroit, elle se voyoit encore » déchirée par une horrible guerre ci-

» vile : il l'a relevée de ses ruines ; & Av. J. C. 408.
» non content de lui avoir rendu le scep-
» tre des mers, de toutes parts il a
» rappellé la victoire sur le continent ».
On croyoit voir la fortune de retour avec lui, & la félicité publique accompagner son entrée dans la ville. Si Sparte avoit vaincu sous ses ordres, que ne devoit-on pas attendre d'un tel général, à la tête de ses propres concitoyens !

L'accueil séduisant qu'Alcibiades recevoit, ne l'empêcha pas de demander sur le champ une assemblée du peuple, dans laquelle il pût se justifier des imputations dont on l'avoit chargé. Il sentoit de quelle importance il étoit de ne laisser aucun prétexte à ses ennemis, & de se faire absoudre dans les formes.

Il comparut donc ; & après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légèrement le peuple, & qu'il rejetta sur sa mauvaise fortune, sur un génie envieux de sa prospérité, il entretint l'assemblée des projets des ennemis d'Athènes, & l'exhorta à ne concevoir que de hautes espérances. Le récit pathétique des infortunes de cet homme célèbre arracha des larmes aux plus insensibles, & les anima contre les au-

Av. J. C. 408.

teurs de son bannissement. A voir couler les pleurs des Athéniens, on ne les eût plus cru les mêmes qui, quelques années auparavant, l'avoient condamné comme un impie, un sacrilége. Ils lui décernèrent des couronnes d'or, le nommèrent général sur terre & sur mer, sans donner de bornes à son autorité; lui firent rendre tous ses biens qu'on avoit vendus à l'encan; ordonnèrent aux Eumolpides de l'absoudre des malédictions qu'ils avoient solemnellement prononcées contre lui, & de les changer en bénédictions.

La superstition vint empoisonner un des moments les plus heureux d'Athènes. Alcibiades avoit abordé au Pirée le jour des *Plyntéries*, fête célébrée en l'honneur de Minerve. De tous les jours réputés malheureux, il n'en étoit point où un Athénien se fût plus scrupuleusement abstenu de rien entreprendre de considérable. Dans cette fête qui se célébroit le vingt-cinq du mois Thargélion, on dépouilloit la Déesse de tous ses ornements, on la lavoit, & l'on couvroit sa statue. Or, pour un peuple superstitieux, n'étoit-ce pas un signe que Minerve ne recevoit pas volontiers Alcibiades, puisqu'elle se

cachoit comme pour l'éloigner d'elle? Mais les espérances qu'on avoit conçues de lui, couvrirent toutes les terreurs, & on travailla à l'armement de cent vaisseaux qu'il devoit commander : l'envie de célébrer les grands mystères, différa seule son départ. Av. J. C. 408.

Depuis que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins d'Athènes à Eleusis, les mystères de la Déesse avoient cessé d'être célébrés avec la pompe ordinaire. Dans la nécessité où l'on se trouvoit de conduire la procession par mer, il avoit fallu omettre les sacrifices, les danses & d'autres actes particuliers de dévotion qu'on avoit coutume de faire sur la *Voie sacrée*, en portant à Eleusis, la statue de Bacchus.

Alcibiades s'inquiétoit peu, sans doute, des mystères de la Déesse ; mais il lui importoit de dissiper, par un acte éclatant de religion, les soupçons d'impiété qu'avoit excité la mutilation des statues de Mercure. Le peuple, qui se laisse toujours prendre à l'extérieur, ne pouvoit qu'agréer cette action, qui devoit attirer sur Alcibiades, la bénédiction des Dieux & les louanges des hommes vraiment religieux. Il résolut

Av. J. C. 408.
donc de rendre à cette fête, tout son lustre, toute sa magnificence, en conduisant la pompe par terre, escortée de ses soldats sous les armes, pour la défendre en cas d'attaque. Agis, en la laissant passer tranquillement, malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, diminuoit considérablement de sa réputation, & ternissoit sa gloire : s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'opposer à sa marche, il offroit à son ennemi, l'occasion qu'il desiroit le plus ardemment : le plaisir de livrer un combat, saint en quelque sorte & agréable aux Dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de leurs mystères, sous les yeux de sa patrie, & de ses concitoyens qui seroient les témoins de son courage.

Il avertit donc les Eumolpides & les Céryces de se préparer : il envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache dès la pointe du jour, quelques coureurs, couvre de son armée le cortège qui se met en marche, & conduit cette pompe sacrée avec beaucoup d'ordre, & dans le plus grand silence. Jamais Athènes n'avoit joui d'un spectacle plus auguste, plus digne de la majesté de ses Dieux, que cette procession guer-

Av. J. C. 408.

rière : expédition sainte, où ceux qui ne portoient point envie à la vertu d'Alcibiades, étoient obligés d'avouer qu'il ne faisoit pas moins les fonctions de Grand-Prêtre que celle de Général. Aucun des ennemis n'osa paroître, & Alcibiades eut la gloire de ramener en triomphe, la troupe sacrée dans Athènes. Cette espèce de victoire éleva encore son courage; l'armée sentit croître sa fierté, son audace, & se crut invincible sous ses ordres. Le succès répondit aux espérances qu'il s'en étoit promis : il étoit l'idole de ses concitoyens, & la prévention des pauvres & du bas-peuple alla si loin, qu'ils souhaitoient avec passion, de le voir revêtu de la souveraineté. On lui conseilloit de se mettre au-dessus de l'envie; &, sans s'inquiéter des loix, des décrets, ni des suffrages, d'écarter les ambitieux, qui ne cherchoient qu'à bouleverser l'Etat, & de se rendre entièrement maître des affaires. Il ne paroît pas qu'il se soit prêté à ces desseins; mais quand on réfléchit sur le caractère d'Alcibiades, on peut conjecturer que s'il n'accepta pas la couronne d'Athènes, c'est qu'il prévit que jamais elle ne seroit assurée sur sa tête,

Av. J. C 408.

supposé même qu'il pût l'y placer. En effet, ces bruits répandirent l'alarme parmi les principaux citoyens : ils craignirent un embrasement dont ils voyoient déjà des étincelles, & le pressèrent de partir, en lui accordant toutes ses demandes, & en lui donnant pour collègues dans le commandement de l'armée de terre, Aristocrates & Adimante, qu'il lui plut de choisir. Ainsi, trois mois après son entrée dans Athènes, il mit à la voile avec cent vaisseaux, & dirigea sa course vers Andros qui s'étoit révoltée, laissant dans la ville, la paix, qu'un plus long séjour en eût peut-être bientôt banni. Il fit une descente d'ans l'île d'Andros, & s'étant saisi du fort de Gaurion, il l'environna de murailles. Cependant tous les habitants de l'île, accompagnés & soutenus des soldats du Péloponnèse qui gardoient la capitale, se rassemblèrent. Les Athéniens remportèrent la victoire dans un grand combat ; plusieurs citoyens d'Andros furent tués, & le reste se dispersa dans la campagne, ou rentra incessamment dans la ville. Alcibiades donna quelques assauts à la place ; après quoi il se contenta de laisser dans le fort qu'il avoit pris en arri-

vant, une garnison convènable, sous le commandement de Thrasybule, & se remettant en mer, il vint faire des descentes dans les îles de Cos & de Rhodes, où il amassa, par le pillage, de quoi fournir à la subsistance de ses soldats.

Av. J. C. 408.

Lysandre.

Plut. in Lysandr. & in Alcib.

Les Lacédémoniens avoient perdu l'empire de la mer; mais tant de revers n'avoient pu les abattre: il leur falloit un général qu'ils pussent opposer à Alcibiades. Leur ville possédoit un homme d'une réputation déjà formée, & d'un courage supérieur à toutes les entreprises, ainsi qu'à tous les événements. Cet homme, de la race des Héraclides, sans être de la maison royale de Sparte, avoit été nourri dans une étroite pauvreté. Toujours soumis aux coutumes de sa patrie, & supérieur à toutes les voluptés, Lysandre dût à son éducation, cette ambition, cette ardeur pour la gloire, qui parurent toujours dans sa conduite: mais c'est à son naturel seul, qu'on doit rapporter son penchant à faire la cour aux grands; cette complaisance qu'il avoit pour eux en toute chose; cette facilité avec laquelle il supportoit, quand son intérêt l'exigeoit, tout le poids de leur orgueil & de leur faste.

Av. J.C. 408.

Athènes ne pouvoit avoir un plus dangereux ennemi : il étoit brave, entreprenant, & prêt à sacrifier tous les plaisirs à l'ambition ; fourbe dans tout le cours de sa vie, il trompa dans les jeux de l'enfance, se parjura dans les affaires, & eut toujours pour maxime, que, *quand la peau du lion étoit trop courte, il falloit y joindre celle du renard.*

Elu chef des troupes, il fait lever des soldats, s'embarque, & passant à la hauteur de Rhodes, il prend tous ceux que les ports de cette île peuvent lui fournir, & les joignant à sa flotte, il tourne du côté d'Ephèse.

Cette ville étoit favorablement disposée pour Lysandre ; il y logea son armée, y fit un arsenal pour la construction des galères, commanda qu'on y assemblât de toutes parts des vaisseaux de charge, ouvrit ses ports au commerce, abandonna ses places publiques aux ouvriers, mit les arts en honneur, y appella les richesses, & posa les fondements de cette grandeur & de cette opulence, qui, dans la suite, rendirent Ephèse une des villes les plus magnifiques de l'Ionie.

Tandis qu'il étoit occupé à donner

ces ordres, il apprend que Cyrus, le plus jeune des fils de Darius-Nothus, est arrivé à Sardes : il vient l'y trouver accompagné des ambassadeurs de Sparte, & se plaint vivement de Tissaphernes, qui ayant eu ordre de secourir les Lacédémoniens, & de chasser les Athéniens de la mer, n'obéissoit qu'à regret pour favoriser Alcibiades, & étoit seul cause de la perte de la flotte, par le peu de provisions qu'il lui fournissoit.

Av. J. C. 408.

Xenoph. Hellen. l. 1. p. 440-442. Plut. ubi sup.

Cyrus ne cherchoit qu'à trouver coupable ce Satrape, son ennemi particulier : il répondit au Spartiate que l'intention du Roi étoit de pousser la guerre avec chaleur; qu'il avoit reçu cinq-cents talents, & qu'il étoit résolu de fondre jusqu'à son trône qui étoit d'or & d'argent, pour faire subsister l'armée. Lysandre loua le Prince de son zèle & de sa magnificence, & le pria de donner une dragme par tête à chaque soldat & à chaque matelot, l'assurant qu'ainsi on mettroit plus tôt fin à la guerre, en débauchant les troupes ennemies.

Le Prince, en approuvant le projet, lui dit qu'il ne pouvoit se départir de l'ordre du Roi, & que le traité ne portoit qu'un demi talent par mois, pour

Av. J. C. 408.

chaque galère. Lysandre se tut à cette réponse; mais il s'étudia si bien à flatter le jeune Prince, & s'insinua si avant dans ses bonnes graces, par les agréments de sa conversation & ses manières souples & adroites, qu'il obtint enfin plus même qu'il n'avoit demandé.

Cependant il n'osoit hazarder une bataille navale contre les Athéniens, redoutant sur-tout Alcibiades, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui étoit sorti victorieux de tous les combats qu'il avoit livrés.

Sur ces entrefaites, le Général Athénien obligé de partir pour la Carie, laisse le commandement de la flotte à Antiochus, avec défense de livrer combat pendant son absence, quand même les ennemis viendroient l'insulter.

Antiochus étoit un téméraire qui cherchoit l'occasion de s'illustrer: il charge de soldats deux de ses vaisseaux, & après avoir ordonné aux capitaines de tous les autres, de venir à lui au premier signal, il s'avance sur les ennemis, & les provoque au combat. Lysandre, qui avoit appris de quelques transfuges, qu'Alcibiades étoit absent, & qu'il avoit même emmené

avec lui l'élite de ses troupes ; ravi de l'occasion qui se présentoit de relever la gloire de Sparte ; s'ébranle avec toute sa flotte ; s'attache d'abord au premier des deux vaisseaux qu'amenoit Antiochus, dans lequel il étoit lui-même, le coule à fond, & met les autres en fuite. A cette vue, les Athéniens accourent à la hâte, & en désordre ; la confusion se met parmi eux ; ils se battent avec désavantage, & perdent quinze de leurs vaisseaux ; plusieurs de ceux qui les montoient sont faits prisonniers, le reste se sauve à la nage. Alcibiades apprend la défaite de sa flotte, il accourt, guidé par la vengeance ; & vient chercher les ennemis jusques dans leurs ports : Lysandre se refuse à un nouveau combat.

Av. J. C. 408.

Les adversaires d'Alcibiades ne pouvoient trouver d'occasion plus favorable pour le perdre. Thrasybule, son plus dangereux ennemi, part aussitôt du camp, & vient l'accuser à Athènes. Pour enflammer davantage le peuple contre lui, il le peint comme ayant totalement ruiné les affaires de la République & perdu la flotte, en abusant de son pouvoir. « Entièrement livré » disoit-il, « à des hommes qui ne devoient qu'à

Av. J. C. 408.

» leurs débauches & à d'insipides plai-
» santeries, le crédit dont ils jouissoient
» auprès de lui, il leur abandonnoit
» toute son autorité, pour aller s'enri-
» chir à son aise dans les provinces, où
» il commettoit mille insolences, &
» déshonoroit Athènes, en se livrant
» à d'infames plaisirs avec les courti-
» sannes d'Ionie & d'Abydos; & cela,
» tandis qu'il laissoit sa flotte en pré-
» sence de celle des ennemis. »

Si jamais homme dut sa ruine à sa propre gloire, ce fut Alcibiades. La réputation qu'il s'étoit acquise par tant d'exploits, le faisoit regarder comme maître des évènements, & suspecter de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait. Les Athéniens, depuis son départ, attendoient chaque jour les nouvelles de la réduction de Chio & de toute l'Ionie; ils s'irritoient qu'elles n'arrivassent pas aussi promptement qu'ils l'avoient espéré, & que les victoires de leur héros n'égalassent pas la rapidité de leur imagination: ils oublioient que, manquant d'argent, il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le Grand-Roi pour trésorier; qu'il étoit souvent obligé de quitter le camp, pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à

la subsistance de ses troupes. Au lieu de victoires, quand ils apprirent la défaite de la flotte, leur illusion cesse, ils prêtent l'oreille à la calomnie; & ce même peuple, qui, peu de mois auparavant, regardoit Alcibiades comme le sauveur & le soutien d'Athènes, cédant aux mouvements de son indignation, le dépose & élit dix généraux en sa place.

Av. J. C. 408.

Le mécontentement d'Athènes passe jusques à Samos: toute l'armée murmuroit contre Alcibiades; accablé de toutes parts, il quitta le camp & se retira dans la Chersonnèse, où ayant rassemblé quelques troupes étrangères, il alla faire la guerre à ses frais, dans les parties de la Thrace qui ne reconnoissoient point de roi.

Cependant Thrasybule, à la tête de quinze vaisseaux, obligeoit les habitants de Thasos de reprendre leurs bannis, qui favorisoient Athènes, & en faisoit des alliés à la République: il attiroit Abdère à son parti. Mais, tandis que les Athéniens travailloient à se fortifier au dehors, Agis, qui occupoit toujours Décélie, profitant d'une nuit obscure, suivi de vingt-huit mille hommes d'infanterie & de douze-cents che-

Diod. l. 13. p. 194. 195.

Av. J. C. 408.

vaux, vient se poster sous les murs mêmes de la capitale; il approche de la ville, sans être apperçu par les gardes du dehors, en tue une partie dans la première surprise, & pousse l'autre jusqu'au dedans des murailles. Au premier bruit de cette attaque, tout dans Athènes court aux armes; en un instant chacun est où le péril semble l'appeller. Le jour commençant, fait voir l'armée ennemie sur quatre hommes de profondeur, occupant une largeur de huit stades, & les deux tiers de la ville investis. On détache aussitôt des cavaliers en nombre à-peu-près égal à ceux des Lacédémoniens. Le combat s'engage entre les deux troupes; la phalange étoit éloignée d'environ cinq stades. Les Athéniens tuent un nombre considérable d'ennemis, & poussent le reste jusqu'à leur phalange, qui s'ébranle pour porter du secours à la cavalerie. Celle des Athéniens rentre dans la ville; Agis, qui ne crut pas le moment favorable pour assiéger Athènes, dresse son camp dans l'Académie. Le lendemain il se met en bataille, & envoie défier les Athéniens: ils sortent de la ville, & se rangent le long de leurs murs. Les Lacédémo-

niens commencent le combat; mais une grêle de traits qu'on faisoit pleuvoir sur eux du haut des remparts, les force bientôt de s'éloigner. Ils vont ravager le reste de l'Attique, & regagnent enfin le Péloponnèse. Av. J. C. 408.

Conon, l'un des dix généraux élus par le peuple d'Athènes, pour remplacer Alcibiades, vint à Samos prendre le commandement de la flotte. Cependant Lysandre, qui songeoit à établir dans toutes les villes, le gouvernement des nobles, pour avoir toujours en sa disposition les gouverneurs qu'il avoit choisis, avoit mandé à Ephèse les plus hardis & les plus ambitieux de leurs principaux citoyens. Il mettoit à la tête des affaires, ceux qu'il affectionnoit; il les élevoit aux dignités & aux premières places de l'armée, se rendant complice de toutes leurs fautes & de toutes leurs injustices, pour les avancer & les enrichir.

Av. C. J. 407. *Diod. l* 13. *p.* 197. *Xenoph. Hellen. l.* 1. *p.* 442-445. *Plut. in Lysandr.*

L'arrivée de Callicratidas déconcerta tous ses projets. Lacédémone l'envoyoit pour remplacer Lysandre, dont le temps étoit expiré: on le regardoit comme le plus juste des Spartiates. La chaleur que mettoit Lysandre à servir ses amis, & l'utilité qu'ils retiroient de sa protec-

Av. J. C. 407.

tion, ne leur permirent pas de le voir quitter l'Asie, sans les plus vifs regrets. Lysandre, de son côté, oubliant qu'il étoit Grec, & qu'il ne devoit envisager dans son rival, qu'un défenseur de la patrie, n'avoit rien négligé pour les indisposer contre Callicratidas. Un trait qui le peint mieux que tous les discours, est la bassesse qu'il eut de renvoyer à Sardes, ce qui lui restoit des dix mille dariques qu'il avoit reçues de Cyrus, pour l'augmentation de la paie des soldats. « Callicratidas peut » dit-il, « envoyer demander au Roi cette som» me, & aviser aux moyens de faire » subsister son armée ». En partant, il protesta devant Callicratidas lui-même, & devant tous les officiers qu'il lui laissoit une flotte victorieuse & maîtresse de la mer. « Si cela est » répondit le Spartiate » prends la gauche » par Samos, & viens au port de » Milet me la remettre; nous ne de» vons pas craindre que les ennemis qui » sont dans la première de ces villes, » viennent inquiéter dans son passage, une » armée victorieuse & maîtresse de la » mer ». — « Je n'ai plus d'autorité » répondit Lysandre « c'est toi qui com» mandes »; & il fit voile vers le Pé-

loponnèse, laissant Callicratidas sans argent & dans une fâcheuse extrémité. Av. J. C. 407.
Dans ce pressant besoin, un particulier vient lui offrir cinquante talents, pour obtenir de lui une injustice ; il les refuse. « Je les accepterois » lui dit un de ses officiers « si j'étois à votre place ». —— « Et moi » répliqua le général « si j'étois à la vôtre ». Il ne lui restoit de ressource, que d'aller, comme avoit fait Lysandre, demander de l'argent aux Lieutenants du Roi ; mais quelle fonction pour un vrai Spartiate ? Il lui sembloit plus honorable pour les Grecs, d'être battus par les Grecs, que de s'abaisser devant des Barbares, dont tout le mérite consistoit dans leur or. Il forma donc une flotte de cent-quarante voiles, & se prépara à aller combattre les Athéniens. Cependant, ayant appris que les amis de Lysandre n'obéissoient qu'à regret, & qu'ils tenoient des discours séditieux, il assembla les Lacédémoniens, & leur dit qu'il n'étoit point jaloux du commandement, qu'il n'empêchoit point qu'on le donnât à Lysandre, ou à quelque autre plus habile dans la marine ; mais qu'il obéissoit aux ordres de Sparte, & qu'il les prioit de lui dire s'il devoit

demeurer, ou retourner pour faire part à leurs concitoyens de l'état de l'armée, & des choses dont on se plaignoit. Personne n'osa y consentir, & l'on convint d'obéir à ses ordres. Alors, forcé par la nécessité, il alla en Lydie, & se rendit au palais de Cyrus. « Etran» ger » lui dit un des gardes « Cyrus est » à table ». — Eh bien » reprit Callicratidas avec simplicité « rien ne me presse; « j'attendrai qu'il en soit sorti ». Cette réponse le fit passer pour un homme qui ne savoit pas vivre; les Barbares le raillèrent, il fut obligé de se retirer: il ne reçut pas un accueil plus favorable dans une seconde tentative; &, plein d'indignation, il revint à Ephèse, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la cour aux Barbares, & leur avoient enseigné, à force de bassesse, à s'enorgueillir ainsi de leur or.

Av. J. C. 407.

Les habitants de Milet, les insulaires de Chio firent leurs efforts pour l'aider de troupes & d'espèces: il dépêcha aussi à Sparte, pour demander de l'argent; & dès qu'il fut en état d'agir, il fit voile vers Méthymne, dont les habitants, soutenus d'une Garnison Athé-

nienne, lui fermèrent les portes : il emporte la ville d'assaut, elle est mise au pillage. Les soldats vouloient qu'on vendît tous les citoyens : Callicratidas s'opposa fortement à cette inhumanité; « Jamais, sous mes ordres » dit-il « aucun des Grecs ne sera réduit en servitude » ; & ayant fait mettre les Méthymniens en liberté avec les soldats de la garnison, il ordonna qu'on vendît les esclaves à l'encan.

Av. J. C. 407.

Conon, qui, à la tête de soixante-dix vaisseaux, s'étoit approché de Méthymne, la trouvant prise, vint mouiller à l'une des Hécatonnési, ou *Cent-îles*. Le lendemain il découvrit la flotte ennemie, qui surpassoit la sienne du double; & ne croyant pas prudent de l'attaquer, du moins dans cet endroit, il voulut gagner la hauteur de Mitylène, où il auroit plus d'espace pour poursuivre l'ennemi, s'il étoit vainqueur, & dont le port lui offroit une retraite, s'il perdoit la bataille. Ayant donc fait remonter sur sa flotte, les soldats qui étoient débarqués aux Hécatonnési, il fit ramer assez lentement, pour donner lieu aux Spartiates de le joindre. Ceux-ci s'avançoient en diligence, dans l'espoir de se saisir de quelques vaif-

ſeaux de la queue de la Flotte Athé-
Av. J. C. 407. nienne. Conon prit alors de l'avance ; les vaiſſeaux Lacédémoniens le pourſuivent, & ſe trouvent très-éloignés de leur flotte. L'Athénien qui ſe voit fort près de Mitylène, & qui s'apperçoit de l'épuiſement des rameurs ennemis, donne le ſignal du combat. Au même inſtant les Athéniens font volte-face ; il s'éleve un cri général dans leur flotte, toutes les trompettes ſonnent la charge. Etonnés de ce premier choc, les Spartiates ſe hâtent de rejoindre le reſte de leurs vaiſſeaux ; ce qui ne peut ſe faire ſans déſordre. Conon profitant de ce déſavantage, ſerre de près les ennemis, les empêche de ſe joindre ; heurte les uns, & fait tomber les rames des autres. Enfin, l'aîle gauche des Athéniens fait céder ceux qu'elle attaquoit, les met en fuite, & les pourſuit longtemps : mais tous les vaiſſeaux Lacédémoniens s'étant enfin réunis, Conon qui appréhenda leur nombre, ſe retira dans Mitylène, avec quarante vaiſſeaux. Les Spartiates environnent ceux qui s'étoient ſéparés les uns des autres, dans la pourſuite de cette partie des ennemis ſur laquelle ils avoient eu l'avantage, leur ferment l'entrée de Mitylène, &

les contraignent d'échouer sur la côte : forcés d'abandonner leurs navires aux Spartiates ; les hommes se sauvent par terre, dans la ville.

Av. J. C. 407.

Callicratidas, maître de trente vaisseaux ennemis, s'approche de Mitylène pour en former le siége : Conon avoit fait combler l'entrée du bassin, qui étoit étroite. Le Général Lacédémonien débarque sur le rivage le plus voisin des murs, en fait l'enceinte, & le lendemain il entreprend d'entrer dans le port, & de forcer la barrière que les ennemis y avoient posée. Le combat fut long & terrible : un nombre prodigieux d'hommes tombèrent de part & d'autre ; la victoire demeura enfin à Callicratidas.

Av. J. C. 406. *Diod. l.* 13. *p.* 216 – 222. *Xenoph. Hellen. l.* 1. *p.* 445.-452.

Assiégé par mer & par terre, sans espérance de secours, & dépourvu de vivres, Conon trouva moyen de faire savoir à Athènes, le triste état de la flotte. La République ordonna sur l'heure, un secours de cent-dix galères, qui furent prêtes en moins d'un mois. Tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, tant libres qu'esclaves, s'y embarquèrent avec plusieurs cavaliers. Les Athéniens, pour réparer les désavantages de la dernière guerre, avoient donné le droit

de citoyen, aux étrangers de toute condition qui se trouvoient dans la ville, & qui voulurent prendre les armes pour leur service.

Av. J. C. 407.

Bataille des Arginuses

Quand la flotte fut arrivée à Samos, quarante galères des alliés s'y joignirent, & toutes ensemble, firent route vers les îles Arginuses, dans le dessein de faire lever le siége de Mitylène. Callicratidas apprenant l'arrivée de cette flotte, laisse Etéonicus devant la place, & vient lui-même, avec cent-quarante vaisseaux, se saisir de l'autre côté des Arginuses. Bientôt les Athéniens s'apperçurent de l'arrivée des ennemis, dont ils n'étoient pas éloignés; mais, comme le vent étoit fort, ils ne jugèrent pas à propos d'aller à leur rencontre, & remirent le combat au lendemain. La tête d'une victime posée sur le rivage, & emportée par les flots, avoit fait conclure à l'Aruspice des Lacédémoniens, la perte du général en cette rencontre. Du côté des Athéniens, Thrasybule, à qui le commandement devoit tomber le jour de la bataille, avoit vu en songe, la nuit précédente, le théatre d'Athènes rempli d'une foule prodigieuse de peuple, devant laquelle il jouoit, avec les autres commandants, la

la tragédie d'Euripides, intitulée *les Phéniciennes*; pendant que les ennemis représentoient sur le même théatre, *les Suppliantes* de ce poëte. Il lui sembla que son parti avoit remporté sur eux, une victoire à la *Cadméenne*, & que tous les commandants, ses associés, avoient perdu la vie comme les sept chefs devant Thèbes. Le Devin consulté, prononça que les commandants Athéniens seroient tués dans la bataille: cependant, comme l'inspection des victimes annonçoit un heureux succès, ces officiers firent savoir d'avance, leur mort à leurs amis, & publièrent dans toute la flotte, la promesse de la victoire.

Av. J. C. 406.

Callicratidas fait assembler ses troupes & les exhorte à combattre courageusement. « Quoique le Devin m'ait » annoncé la mort à moi-même, comme » il vous promet la victoire, je suis » impatient de vous la faire remporter » aux dépens de ma propre vie; mais » je sais que la mort d'un général » met quelquefois le trouble dans une » armée, & je nomme dès à présent, » pour me remplacer aussitôt que je » serai tué, Cléarque, homme connu » de tous par son expérience dans la » guerre ». Ce discours fait naître l'é-

Av. J. C. 406.

mulation dans tous les cœurs : impatients de combattre, les Lacédémoniens s'exhortent mutuellement à la victoire, en entrant dans leurs vaisseaux. Les Athéniens animés du même zèle, se hâtoient d'aller prendre leurs places & de commencer le combat : Thrasybule commandoit l'aîle droite avec le fils du fameux Périclès ; il se fit soutenir par Théramènes, plaça les autres officiers dans les endroits convenables, & donna à la flotte, une si grande étendue, qu'elle environnoit toutes les Arginuses.

Callicratidas qui tenoit la haute mer, étoit à l'aîle droite des Lacédémoniens ; Thrasondas occupoit la gauche avec ses Béotiens. Le pilote de Callicratidas le dissuadoit de donner la bataille : « Ma fuite » lui répondit-il, « seroit honteuse ; & ma mort importe » peu à la République. Sparte ne tient » pas à un seul homme ». Le Général Lacédémonien ne pouvant se faire un front égal à celui des ennemis, parce que les îles que bordoient ces derniers, présentoient une grande face, sépara sa flotte en deux parties, qu'il opposa aux deux côtés de ces îles. Cette disposition présenta le spectacle étonnant

& terrible, de quatre flottes prêtes à en venir aux mains : jamais de si puissantes armées navales de Grecs ne s'étoient trouvées en présence ; la mer étoit couverte d'environ trois-cents galères ; l'issue du combat sembloit devoir décider du sort des deux peuples, & terminer enfin de si longs débats. Av. J. C. 406.

Les trompettes sonnent la charge ; des deux côtés, les soldats répondent à ce signal, avec des cris qui en égalent l'éclat : en même temps les flottes s'avancent à force de râmes ; chaque vaisseau semble disputer à tous les autres, l'avantage d'atteindre le premier les ennemis, & de commencer l'attaque.

Callicratidas, l'esprit toujours plein de sa destinée, faisoit les plus grands efforts pour environner de gloire ses derniers moments : il s'élance contre le vaisseau de Nausias, & le coule à fond avec six autres galères venues au secours de cet Athénien. Il se précipite avec la même impétuosité, sur tout ce qu'il rencontre, enlevant aux uns le gouvernail, tout un rang de râmes à d'autres. Enfin, il donne un coup violent au vaisseau de Périclès, qui, lançant une main de fer sur l'assaillant,

Av. J. C. 406.

l'accroche à son vaisseau : les Athéniens se jettent eux-mêmes dans celui du Spartiate, y tuent jusqu'au dernier de ceux qui le montoient. Callicratidas se défendit long-temps avec un courage incroyable ; mais enfin, accablé par le nombre, il tombe dans l'eau, percé de coups. La nouvelle de sa mort vole de vaisseaux en vaisseaux : de toutes parts, les Lacédémoniens plient, l'aile droite entière prend la fuite. Cependant les Béotiens se défendoient encore vaillamment à la gauche : mais, voyant la plus grande partie de leurs vaisseaux considérablement endommagés, & les vainqueurs, délivrés de leurs autres adversaires, prêts à tomber sur eux, ils se déterminent à la fuite. Les Péloponnésiens se réfugièrent à Cumes & à Chio : les rivages des environs étoient couverts de morts & de débris. Les Athéniens se retirèrent aux Arginuses, ayant perdu vingt-cinq galères & presque tous ceux qui les montoient ; l'ennemi en perdit plus de soixante-dix.

Les généraux Athéniens ordonnèrent à Théramènes & à Thrasybule, d'enlever les débris & les morts, tandis que le reste de l'armée iroit délivrer

Conon, assiégé par Etéonicus dans Mitylène: une horrible tempête qui survint & qui incommoda beaucoup les soldats, déjà très-fatigués du combat, ayant empêché d'exécuter ces ordres, toutes les troupes passèrent la nuit dans cet endroit, après y avoir dressé un trophée. Av. J. C. 406.

Etéonicus averti de la défaite des Lacédémoniens, renvoya ceux qui l'avoient annoncée, avec ordre de revenir couronnés de fleurs, criant que toute la flotte d'Athènes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la plus éclatante victoire. A leur retour, il offre des sacrifices d'actions de graces; puis ayant ordonné à ses troupes de prendre leur repos, & aux marchands de charger promptement leurs effets, il profite d'un vent favorable pour les faire retirer avec les galères, tandis qu'après avoir brûlé son camp, il gagne Méthymne avec l'armée de terre. Alors Conon vient rejoindre la flotte victorieuse, avec laquelle il gagne Samos: delà les Athéniens portent le ravage dans les terres de tous les peuples des environs qui ne leur étoient pas attachés.

La nouvelle de la victoire combla de

Av. J. C. 406.

de joie les Athéniens; ils donnèrent de grands éloges à leurs généraux; mais le peuple n'apprit qu'avec indignation, que leurs compatriotes morts dans le combat, n'avoient pas reçu les derniers devoirs. Thrasybule & Théramènes étant arrivés les premiers à Athènes, les autres chefs les soupçonnèrent de leur avoir imputé cette négligence. Dans cette pensée, ils écrivirent au peuple, pour lui représenter que ces deux généraux avoient été chargés nommément de faire ensevelir les morts. Cette précaution fut la source de leur perte, en leur faisant des ennemis irréconciliables de ces deux personnages qui avoient de nombreux partisans. A la première lecture de ces lettres, on inclinoit à rejetter la faute sur Thrasybule & Théramènes; mais ils furent justifiés de telle sorte, que toute la colère du peuple tomba sur les autres officiers. On commença par absoudre Conon, auquel on donna le commandement de toutes les troupes; après quoi on cita les chefs absents, avec injonction de se rendre incessamment à Athènes. Aristogènes & Protomachus jugèrent à propos de prendre la fuite; les autres vinrent avec un grand nombre de vaisseaux, espérant

que les soldats qu'ils amenoient, prendroient leur parti. Av. J. C. 406.

Le peuple s'assemble; il écoute avec plaisir l'accusation: les accusés n'ayant pu obtenir le temps nécessaire à leur défense, se contentent de représenter en peu de mots, comment la chose s'est passée, & prennent à témoins de ce qu'ils disent, les pilotes & tous ceux qui avoient été présents à l'action. Le peuple paroît agréer leurs excuses, & plusieurs particuliers s'offrent pour cautions; mais on jugea convenable de remettre l'assemblée, parce qu'il étoit nuit, & que la coutume étant de donner son suffrage en élevant la main, il seroit impossible de distinguer l'avis qui l'emporteroit: le Sénat d'ailleurs devoit opiner auparavant, sur ce qu'on devoit proposer au peuple.

La ville étoit devenue le théatre de l'intrigue; & dans une affaire où il alloit de la vie de tant d'illustres personnages, leurs partisans s'agitoient pour repousser le sort qui les menaçoit, & le faire retomber sur leurs adversaires. La fête des Apaturies, où l'on se rassembloit par familles, survint: les parents de Théramènes apostèrent plusieurs personnes rasées & vêtues de

Av. J. C. 406.

deuil, qui se dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & forcèrent Callixènes d'accuser les généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que, puisqu'en la dernière assemblée, l'accusation & la défense avoient été entendues, le peuple distingué par tribus, porteroit son suffrage, & que si les accusés étoient trouvés coupables, ils seroient punis de mort, que leurs biens seroient confisqués, & qu'on en consacreroit la dixième partie à Minerve. Cependant Euryptolème & quelques autres citoyens s'opposent au décret, comme injuste & contraire aux loix. La populace se récrie, sur ce qu'on veut ôter au peuple le pouvoir de décider du sort des coupables; quelqu'un ajoute qu'il faut soumettre les opposants au même jugement que les généraux: la crainte fait désister Euryptolème & ses partisans, de leur opposition. Les Sénateurs refusent de consentir à ce que le peuple fasse rien au préjudice des loix. Callixènes propose de les envelopper dans le même crime; le peuple ordonne de faire approcher ceux qui ne sont pas de cet avis; ce qui oblige les Sénateurs de l'abandonner, & de permettre au peuple

de donner son suffrage conformément au décret : Socrates seul demeura ferme, & ne voulut rien autoriser au préjudice des loix. Alors Euryptolème montant sur la tribune, fait voir l'innocence des généraux, demande qu'on leur accorde un jour entier pour se défendre : grace qu'on n'avoit jamais refusée aux plus criminels, & qu'on les juge séparément. Le peuple inclinoit d'abord à prendre ce parti ; mais animé par ses accusateurs, il condamne à mort les huit généraux : les six qui étoient présents sont arrêtés pour être conduits au supplice. Av. J. C. 406.

Tandis qu'on préparoit cette affreuse exécution, Diomédon, l'un d'entr'eux, personnage distingué par sa bravoure, son équité, & l'exercice de toutes les vertus, s'avance au milieu de l'assemblée : on fait silence. « Athé- » niens » dit-il « puisse le jugement que » vous venez de prononcer contre nous, » ne point tourner à la perte de la Ré- » publique ! Mais, puisque la fortune » nous ôte les moyens de rendre nous- » mêmes aux Dieux les actions de grace » pour la victoire que nous avons rem- » portée, il est juste que vous vous en » chargiez. Acquittez-vous donc de ce » devoir envers Jupiter-Sauveur, Apol-

Av. J. C. 406.

» lon & les auguſtes Déeſſes ; car c'eſt » un vœu auquel nous nous ſommes en» gagés, avant la bataille. »

Diomédon ayant achevé, fut conduit avec les autres chefs, au lieu du ſupplice, laiſſant à tous les citoyens honnêtes, un grand ſujet de regrets & de larmes, de ce qu'avant de ſubir une mort injuſte, il n'avoit laiſſé échapper aucune plainte contre ſes juges. Bientôt le peuple ſentit toute l'horreur de ſa conduite. Callixènes fut la première victime de ſon reſſentiment : appellé en jugement, il fut jeté en priſon, ſans qu'on daignât entendre ſa juſtification ; mais ayant trouvé le moyen de s'échapper, il ſe réfugia chez les ennemis, à Décélie.

Av. J. C. 405.

Diod. l. 13. *p.* 223-226. *Plut. in Lyſandr. & in Alcib. Xenoph. Hellen. l.* 2. *p.* 454-460.

Après la défaite des Arginuſes, les Lacédémoniens répandus dans l'Eolide, dans l'Ionie & dans les îles alliées, avoient envoyé à Sparte, demander Lyſandre pour général de la flotte. Cyrus, de ſon côté, faiſoit les mêmes ſollicitations ; mais, comme la loi défendoit d'accorder deux fois à un même homme, la même fonction publique, les Lacédémoniens, pour plaire aux alliés & ne pas choquer le Prince, donnèrent le titre d'Amiral à un cer-

tain Aracus, & lui adjoignirent Lysandre sans aucun titre, mais avec l'autorité du général même, à qui ils ordonnèrent de prendre ses avis en toute occasion.

Av. J. C. 405.

Lysandre paroît en Asie : son retour fait concevoir aux partisans de l'oligarchie, l'espoir de se rendre enfin les plus forts, & d'achever de détruire partout la démocratie. Ceux qui aimoient dans un général, les mœurs simples & les manières nobles, venant à comparer Lysandre à Callicratidas, regrettoient la franchise du dernier, & détestoient les sentiments de l'autre, qui, persuadé que, par sa nature, la vérité n'avoit aucun avantage sur le mensonge, soutenoit qu'il falloit mesurer le prix de l'une & de l'autre, sur l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

Lysandre alla trouver Cyrus, pour lui demander de l'argent : ce Prince lui répondit; que depuis long-temps, celui du Roi étoit épuisé, & il lui en fit voir l'emploi; cependant il lui en donna du sien propre. Il fit plus; rappellé par son père à la Cour de Perse, il lui confia l'intendance des Provinces & des villes du Gouvernement qu'il quittoit; lui remit le droit

Av. J. C. 404.

d'en recueillir les impositions & les tributs, & l'embrassant, il le conjura de ne point combattre les Athéniens sur mer, avant son retour, l'assurant qu'il amèneroit un grand nombre de vaisseaux de la Phénicie & de la Cilicie. Lysandre, possesseur de tout l'argent dont il avoit besoin pour la guerre, avoit payé ce qui étoit dû aux troupes, & nommé de nouveaux capitaines de galères, tandis que les Athéniens équipoient les leurs à Samos.

La révolution de Milet, qui arriva vers ce temps, montre à découvert le caractère fourbe du Général Lacédémonien. Il avoit promis aux amis qu'il entretenoit dans cette ville, de les aider à détruire l'autorité populaire. Ces personnes changèrent de résolution, & se réconcilièrent avec leurs ennemis. Lysandre feignit en public, d'être satisfait de cette réconciliation, & de vouloir la favoriser; mais en particulier, il les accabloit d'injures, leur reprochoit leur lâcheté, & les excitoit à s'élever contre le peuple. Animés par ces reproches, les novateurs prennent l'occasion des fêtes de Bacchus qu'on célébroit dans la ville, pour piller les maisons des principaux

d'entre les particuliers qui s'opposoient à leur ambition : ils en égorgent quarante. A ce tumulte, Lysandre accourt ; il entre dans la ville, & s'emporte contre les premiers séditieux qu'il rencontre, les menace d'en faire une punition exemplaire ; puis s'adressant à ceux de l'autre parti, il les engage de prendre courage, & de ne rien craindre tandis qu'il seroit présent. Mais il leur tendoit le piége le plus perfide ; car son dessein étoit d'empêcher les partisans les plus puissants du peuple, de sortir de la ville, pour pouvoir les massacrer tous à la fois. En effet, ceux qui ajoutèrent foi à ses paroles, & qui restèrent dans Milet, furent égorgés : digne résultat des principes d'un homme qui ne feignoit pas de dire « qu'il falloit tromper les enfants avec des osselets, & les hommes avec le parjure. »

Av. J. C. 405.

Un grand nombre des partisans les plus considérables de la démocratie, pour se dérober aux suites funestes d'une exécution si sanglante, s'étoient réfugiés auprès de Pharnabaze, qui les accueillit, & leur donna pour retraite, une citadelle dans la Claudie.

Cependant Lysandre ne pouvant com-

Av. J. C. 405.

battre les Athéniens, qui lui étoient supérieurs en force, ni demeurer dans l'inaction avec un si grand nombre de vaisseaux, se mit à faire des courses. Il s'assura de quelques îles, pilla Egine, Salamine, & vint descendre en Attique, où il salua le Roi Agis, qui, de Décélie, s'étoit rendu sur la côte, pour faire voir à ses troupes, cette grande armée navale qui rendoit Sparte, en quelque sorte maîtresse de la mer. Mais poursuivi par la flotte d'Athènes, Lysandre traverse promptement les îles, & se rend en Asie. Ayant trouvé l'Hellespont dégarni de troupes, il met le siége devant Lampsaque, & s'en empare.

A cette nouvelle, la flotte des Athéniens, composée de cent quatre-vingt voiles, cingle vers Egos-Potamos (rivière de la Chèvre) & s'y arrête en présence des ennemis, qui étoient à l'ancre devant Lampsaque : on s'attendoit à une action pour le lendemain. Lysandre commande aux matelots, de monter sur les vaisseaux, comme si son intention eût été de combattre à la pointe du jour : il ordonne à l'armée de terre, de se tenir tranquillement en bataille sur la côte, en attendant le jour.

Au lever du soleil, les Athéniens s'avancent sur une seule ligne, & défient les Lacédémoniens au combat. Lysandre défend aux galères les plus avancées, de faire aucun mouvement, & garde la même contenance tout le jour : les Athéniens s'en étant retournés sur le soir, il ne permet à ses soldats de descendre, qu'après s'être assuré que les ennemis sont eux-mêmes débarqués. Même manœuvre le lendemain, le surlendemain, & jusqu'au quatrième jour. Les Athéniens s'imaginant inspirer la terreur aux troupes de Lysandre, conçoivent le plus grand mépris pour elles.

Av. J. C. 403.

Alcibiades, de dessus les murailles de sa citadelle, découvroit les manœuvres des deux armées : il en prévit l'issue, & toujours tourmenté du desir d'être rappellé dans sa patrie, il monte à cheval, & vient trouver les généraux Athéniens, Tydée, Ménandre & Adimante. Il leur remontre de quelle imprudence il est pour eux, de se tenir sur une côte entièrement découverte & sans abri, éloignés de Sestos, d'où ils tiroient leurs convois ; tandis que l'ennemi étoit dans un bon port, où il trouvoit tout en abondance : il

leur fait voir combien il étoit témé-
Av. J. C. 405. raire de souffrir que leurs troupes, dès qu'elles étoient à terre, se dispersassent de tous côtés, ayant en présence une flotte accoutumée à exécuter, avec une entière obéissance, les ordres du général; il leur conseille de regagner Sestos, d'où ils seroient les maîtres de combattre à leur volonté; il va même jusqu'à les inviter à lui faire part du commandement, promettant, ou de forcer les ennemis à un combat naval, ou, à la tête d'une armée de Thraces, de les amener à un combat sur terre.

Ces sages remontrances ne sont point écoutées: les Généraux Athéniens, jaloux du commandement, & réfléchissant en outre que si leur liaison avec Alcibiades entraînoit quelque malheur, le peuple ne manqueroit pas de le leur imputer, & qu'au contraire les succès tourneroient tous à l'avantage & à la gloire d'Alcibiades, l'avertirent de se retirer au plus vîte, & de n'approcher jamais de leur flotte, ni de leur camp.

Le cinquième jour, les Athéniens présentent encore la bataille aux Lacédémoniens, & se retirent le soir, avec

des airs plus insultants que les premiers jours. Lysandre détache, comme à l'ordinaire, quelques galères pour les observer, avec ordre aux Capitaines, aussitôt qu'ils auroient vu les Athéniens descendus à terre, de revenir en toute diligence, & quand ils seroient arrivés au milieu du canal, d'élever sur leurs proues, un bouclier d'airain : à ce signal, toute la flotte devoit voguer contre l'ennemi.

Av. J. C. 405.

Cependant le Général parcouroit la ligne, exhortant officiers & pilotes, matelots & soldats. Le bouclier paroît; le son de la trompette donne le signal; toute la flotte s'ébranle ; l'armée de terre monte sur le promontoire, pour être témoin du combat.

Le canal qui sépare en cet endroit les deux continents, n'a qu'environ quinze stades de largeur : les rameurs franchissent bientôt cet intervalle. Conon, qui, le premier, apperçoit l'orage prêt à fondre sur les Athéniens, crie à tous de se rembarquer : les uns, dispersés dans la campagne, sont trop éloignés pour l'entendre ; d'autres étoient allés chercher des vivres ; quelques-uns étoient déjà dans les bras du sommeil; ceux-ci s'occupoient à prendre leur

Av. J. C. 405.

repas : à peine de cent quatre-vingt galères, peut-il en rassembler huit, avec lesquelles il se dérobe, & se retire en Cypre auprès d'Evagoras, roi de cette île. Découragés par la supériorité de l'ennemi, qui déjà avoit enveloppé la flotte, aucun des Athéniens ne songe à se mettre en mer : ils prennent la fuite ; ceux des vaisseaux, vers le camp, ceux du camp, vers les vaisseaux ; chacun espérant se sauver dans le lieu où il n'étoit pas. Les ennemis descendus à terre pour les poursuivre, taillent aisément en pièces des hommes effrayés & sans armes : un grand nombre est passé au fil de l'épée ; trois mille sont faits prisonniers, avec tous les généraux ; les autres font leur retraite par terre, & se réfugient à Sestos. Lysandre, maître de toute la flotte, si l'on en excepte la Galère Paralienne & les huit de Conon, après avoir attaché à la pouppe de ses vaisseaux, les galères captives, & pillé le camp, retourne à Lampsaque au son des flûtes, parmi des chants de triomphe, ayant exécuté avec très-peu de perte, un des plus grands exploits dont on eût encore entendu parler, & terminé, dans l'espace d'une heure, la guerre la plus féconde en évènements,

la plus longue & la plus funeste qui eût encore désolé la Grèce.

Av. J. C. 405.

Arrivé à Lampsaque, il dépêcha un vaisseau, pour porter à Sparte la nouvelle de sa victoire: ensuite on délibéra sur le traitement que l'on feroit aux prisonniers. On accusoit les Athéniens, entr'autres choses, d'avoir précipité les captifs de deux galères qu'ils avoient prises, & résolu en pleine assemblée, sur un décret de Philoclès, de couper le pouce à tous les prisonniers de guerre, pour les mettre hors d'état de manier la pique, & les obliger de ne servir qu'à la rame. Tous, au nombre de trois mille, furent condamnés à mort, à la reserve d'Adimante, qui s'étoit opposé au décret. Avant de mener Philoclès au supplice, Lysandre le fit comparoître devant lui, & après lui avoir reproché les leçons de cruauté qu'il avoit données à toute la Grèce, il lui demanda à quoi il se condamnoit, pour expier un tel forfait. « N'accuse » pas » répondit Philoclès « des hommes » qui n'ont point de juges; & puisque » tu es vainqueur, use de tes droits: » fais contre nous, ce que nous aurions » fait contre toi, si nous t'eussions » vaincu ». En même temps il alla se

mettre au bain, & après s'être revêtu

Av. J. C. 405. d'un manteau magnifique, il marcha le premier au ſupplice.

Seſtos, Byzance, Chalcédoine ouvrent leurs portes au vainqueur: il parcourt avec ſa flotte toutes les villes maritimes, ordonnant aux Athèniens qui s'y trouvoient, de ſe retirer au plus tôt dans Athènes, avec menace de punir de mort ceux qu'il rencontreroit hors des murs de cette ville, après un temps marqué. Son deſſein étoit d'affamer cette capitale, afin de s'en rendre plus facilement le maître.

La démocratie & toutes les autres ſortes de gouvernement ſont remplacées dans toutes les villes, tant alliées qu'ennemies, par un Harmoſte, & dix Magiſtrats qui lui étoient dévoués, à qui il laiſſoit l'entière diſpoſition des peines & des récompenſes. C'eſt ainſi qu'il procuroit à ſa patrie, ou plutôt qu'il ſe procuroit à lui-même, la ſouveraineté de la Grèce entière.

Le vaiſſeau qui apportoit aux Athéniens la nouvelle de leur déſaſtre, étoit arrivé pendant la nuit au Pirée: elle ſe répand incontinent par toute la ville; des cris, des lamentations éveillent tous les citoyens: il

semble déjà voir Lysandre aux portes d'Athènes, & ce vainqueur barbare faire souffrir à ses habitants, ce qu'eux-mêmes avoient fait souffrir à tant de places conquises. Le lendemain on indique une assemblée, on ferme tous les ports, à la réserve d'un seul; on répare les brèches, on se dispose à soutenir un siége. Av. J. C. 405

Lysandre, à la tête de deux-cents voiles, aborde sur la côte de l'Attique, pour se joindre aux rois Agis & Pausanias, dans l'espoir de prendre Athènes d'emblée. Les Athéniens, malgré l'orage terrible qu'ils voient fondre sur eux, ne perdent pas courage: ils résistent vigoureusement aux premiers assauts, & se défendent même quelque temps avec avantage. Les ennemis prévoyant qu'un siége en forme seroit difficile, prirent le parti de bloquer la ville, & se bornèrent à croiser sur les mers des environs, pour empêcher les vivres d'arriver dans l'Attique. Lysandre remonte sur sa flotte, repasse en Asie, achève d'y changer le gouvernement dans toutes les villes, faisant mourir, ou condamnant à l'exil, ceux qui lui étoient opposés. Il revient en Europe: les Eginètes sont

rappellés dans leur ville ; les Méliens
Av. J. C. & les Sicyoniens sont rétablis dans les
405. leurs; enfin il reparoît devant Athènes.

Privée des provisions qui lui venoient par mer, cette ville s'étoit bientôt vue en proie à la plus horrible famine : une grande partie des citoyens avoient été les victimes de ce fléau. Sans vaisseaux, sans secours, en un mot, sans aucune ressource, les Athéniens rétablirent tous ceux qui avoient été flétris ; mais on ne parloit point encore de capituler. Enfin, le bled ayant manqué, on députe vers Agis, pour lui proposer une alliance avec Lacédémone, & offrir de livrer toutes les places, excepté la ville, le Pirée & les longs murs. Agis répondit aux ambassadeurs, qu'il n'avoit pas le pouvoir de traiter avec eux, & les renvoya à Sparte. Arrivés à Sellasie, ils exposent leur commission aux Ephores : ces Magistrats leur ordonnent de se retirer, & de rapporter d'autres propositions, s'ils veulent la paix. Toute la ville est dans le désespoir ; plusieurs des habitants n'avoient pas assez de vivres pour attendre l'issue d'une nouvelle députation. Les Lacédémoniens demandoient qu'on abatît douze-cents pas des murailles du

Pirée ; mais personne dans Athènes, n'osoit proposer d'accepter ces conditions, parce qu'Archestrate, qui l'avoit conseillé, avoit été mis en prison, & il étoit défendu de rien proposer de semblable. Av. J. C. 405.

On étoit dans cette incertitude, lorsque Théramènes se lève au milieu de l'assemblée, & propose de l'envoyer vers Lysandre, pour savoir de lui si les vues de Sparte, en exigeant que la ville fût démantelée, étoient de la ruiner plus aisément, ou de prévenir ses révoltes. On accepte ces offres ; mais persuadé que ses concitoyens ne pouvoient espérer de salut qu'en se rendant ; pour les forcer, par la disette, à recevoir toutes les conditions qu'il plairoit de leur imposer, il revint après un séjour de trois mois, sans avoir rien terminé, disant que Lysandre l'ayant retenu jusqu'alors, le renvoyoit pardevant les Ephores.

Théramènes partit donc pour Lacédémone, accompagné de neuf autres députés, munis de pleins pouvoirs. Ils sont introduits dans l'assemblée où les Corinthiens & plusieurs autres des alliés, mais sur-tout les Thébains, soutinrent que, sans plus parler de traité, il falloit détruire Athènes. Les Lacédé-

Av. J. C. 405.

moniens répondirent, que jamais on ne leur reprocheroit la destruction d'une ville qui avoit rendu d'aussi grands services à toute la Grèce. On convint donc d'accorder la paix, aux conditions » que les Athéniens démoliroient le Pi» rée, avec les longues murailles qui » joignoient le port à la ville; qu'ils » livreroient toutes leurs galères, à la » réserve de douze; qu'ils rappelleroient » leurs bannis; qu'ils n'auroient d'amis » & d'ennemis que ceux des Lacédémo» niens, & qu'ils les suivroient sur terre » & sur mer, partout où il leur plai» roit de les mener.»

Théramènes & ses collègues revinrent avec ces dures propositions: à peine entrés dans la ville, ils se voient entourés d'une multitude incroyable de peuple, tremblant qu'ils n'eussent rien obtenu; car la famine augmentant tous les jours, ne permettoit plus de retardement.

Les députés cependant ne firent part au peuple, de leur négociation, que le lendemain. Théramènes montra qu'il n'étoit plus de salut que dans l'obéissance: plusieurs frémirent de rage à cette proposition; mais le plus grand nombre l'ayant acceptée, on signa cet infame

infame traité, dans cette ville jadis triomphante de l'Asie ; & la libératrice de la Grèce alloit voir ses murs détruits par les Grecs mêmes.

Av. J. C. 404.

Le jour même signalé autrefois par la victoire de Salamine, Lysandre, suivi des bannis, entre dans le port, au son des flûtes, avec la même alégresse que si toute la nation eût recouvré la liberté : il se saisit de tous les vaisseaux, à l'exception de douze, & propose de changer la forme du gouvernement. Le peuple refuse d'y consentir : « il déclare que la ville a violé la capitulation, puisque les murailles subsistent après le terme accordé pour les abattre ; qu'il va assembler le Conseil, & faire imposer des conditions plus rigoureuses, pour avoir enfreint un des principaux articles du traité. »

Le Conseil des alliés étoit rempli des ennemis d'Athènes : on y propose de faire tous les Athéniens prisonniers de guerre ; un officier Thébain opine même à raser la ville, & à réduire tout le pays en pâturages. Athènes, la mère des arts, dût en cette circonstance, son salut aux arts. Après le Conseil, tous les généraux & les principaux officiers s'étant assemblés pour un grand festin, un

Av. J. C. 405. musicien de Phocée commença à chanter ces vers du chœur de l'Electre d'Euripides : *Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venue en votre chaumière rustique, &c.* Tout d'un coup les convives firent l'application de ces vers à la ville d'Athènes, qui bientôt n'alloit plus être qu'une misérable chaumière, & dont l'état ressembloit si parfaitement à celui d'Electre, qui après avoir vu son père égorgé, se trouvoit au milieu de ses ennemis, réduite à la dernière misère. Emus de compassion, ils s'écrièrent qu'il seroit horrible de détruire une ville si célèbre, la mère de tant de grands hommes, de tant d'heureux génies.

Lysandre se contenta donc de faire venir les chanteuses & les joueuses de flûte qui se trouvoient dans la ville, & les ayant jointes à celles qu'il avoit dans son camp, il fit abattre les murailles & brûler toutes les galères, au son des instruments : les alliés, couronnés de fleurs, folâtrant & dansant, regardoient ce jour comme le premier de leur liberté : les Athéniens, le désespoir dans le cœur, voyoient détruire ces remparts, qui tant de fois avoient été le salut de la nation.



LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.



DEPUIS la fin de la guerre du Péloponnèse, jusqu'à la paix d'Antalcidas.

JAMAIS défaite n'avoit été plus fatale aux Athéniens : leur puissance étoit anéantie, les murailles de leur ville étoient détruites; & quoique ses édifices, au milieu des débris qui les entouroient, subsistassent encore, Athènes abandonnée de ses propres citoyens au temps de Xercès, & fumant de toutes parts, présentoit un spectacle moins cruel, que celui qu'elle offroit après la paix de Lysandre. Le temps des douces illusions étoit passé, les espérances les plus flatteuses avoient fait place au désespoir : avoir accepté les conditions imposées par les Spartiates, ou s'être rendu à discrétion, étoit à-peu-près la même chose pour Athènes. Soumise à ses ennemis les plus déclarés, elle n'eût pu dé-

Av. J. C. 404.

formais agir & penser que par eux, si quelques citoyens n'eussent enfin rappellé à leurs compatriotes, qu'ils étoient les descendants des Miltiades & des Thémistocles.

Av. J. C. 404.

Diod. l. 14. p. 235-238. Xenoph. Hellen. l. 2. p. 461-470. Plut. in Lysandr. Just. l. 5. c. 8. 9.

Après la destruction des murailles de cette ville fameuse, Agis avoit licencié son armée, & Lysandre avoit fait voile pour Samos, dont les habitants vivement pressés par cet intrépide conquérant, & prêts d'être forcés, capitulèrent enfin : ils sortirent chacun avec un seul habit, abandonnant le reste de leurs biens, aux anciens habitants que Lysandre y établit sous l'autorité de ses Décemvirs.

Tandis qu'il étoit occupé à la réduction de Samos, Athènes étoit redevenue le théatre de ses dissensions ordinaires. Le traité qui, en enjoignant aux habitants d'abattre leurs murailles, leur permettoit de se gouverner selon leur ancienne coutume, étoit exécuté quant au premier article : mais comment des Athéniens eussent-ils été tranquilles sur la forme de leur gouvernement ? Les partisans de l'oligarchie soutenoient que, dans la première institution de la République, c'étoit le petit nombre qui exerçoit le pouvoir souverain : la

multitude s'appuyant aussi de l'exemple des temps anciens, prétendoit que le peuple avoit toujours joui de l'autorité suprême. Cette dispute ayant duré quelques jours, les partisans de l'oligarchie, bien assurés d'être soutenus par Lysandre, députèrent vers ce général. Av. J. C. 404.

Lysandre s'avance à la tête de cent vaisseaux ; il assemble le peuple, & & lui conseille de confier le gouvernement à trente de leurs concitoyens. Théramènes s'opposa fortement à cette innovation, & fit la lecture du dernier traité, par lequel il étoit permis aux Athéniens de se gouverner selon l'ancienne coutume ; ajoutant qu'il étoit injuste de leur enlever la liberté, contre la foi des serments. « Les Athéniens » les ont violés eux-mêmes « répliqua Lysandre « en n'ayant abattu leurs murailles qu'après le temps indiqué ». Il menace Théramènes de la mort, s'il continue de s'opposer aux intentions de Sparte.

Théramènes & tout le peuple effrayés par ce discours, donnèrent leur suffrage pour abolir la démocratie ; & l'on nomma trente hommes, ou plutôt trente tyrans, pour administrer la République. Le peuple qui connoissoit la sagesse &

Av. J. C. 404.

la droiture de Théramènes, espérant que sa présence & ses conseils pourroient redresser les mauvaises intentions de ses associés, le mit au nombre des nouveaux administrateurs. Lysandre en créa dix pour le Pirée.

Les nouveaux officiers étoient chargés de former un Sénat, de choisir tous les autres magistrats, & de publier les loix selon lesquelles ils devoient gouverner eux-mêmes. La promulgation de ces loix fut différée sous divers prétextes. Cependant ils composèrent le nouveau Sénat, & conférèrent les autres magistratures à des personnes qui, à proprement parler, n'étoient que leurs ministres: mais, comme ils ne pouvoient en venir aux excès qu'ils méditoient, sans le secours d'armes étrangères, sous prétexte d'établir un gouvernement convenable aux vues de Sparte, ils envoyèrent demander des troupes aux Lacédémoniens, qui firent aussitôt partir sept-cents hommes, aux ordres de Callibius. Les Trente y joignent trois mille citoyens qui leur servoient de satellites, ôtent les armes à tous les autres, & fiers de l'assistance de Sparte, ils se saisissent, non des malfaiteurs, ni des séditieux,

mais de tous ceux qui peuvent s'oppo- Av. J. C.
ser à leur tyrannie. Les riches sont mis 404.
à mort; leurs biens sont confisqués : Athènes devient le théatre de toutes les horreurs.

Théramènes ne put voir tant de violences, sans en être indigné : il menace, pour les réprimer, de se joindre à tous les amis de la patrie, & se déclare enfin contre ses collègues. Ceux-ci comprenant qu'un tel homme serviroit toujours d'obstacle à leurs desseins, résolus de le perdre, publient qu'il veut bouleverser l'Etat; puis ayant fait secrètement armer de poignards les plus braves de la jeunesse, ils convoquent le Sénat. Critias, qui en étoit le chef, reproche à Théramènes de décrier un Corps dont il est le membre : il le peint comme un homme qui trahit les intérêts publics, après avoir été le premier auteur du traité fait avec Lacédémone; comme un fourbe qui sait se plier à toutes les circonstances : il lui reproche de n'avoir pas recueilli les morts après la bataille des Arginuses, d'avoir perdu les autres généraux pour se sauver, & conclut par demander sa mort.

Théramènes ne laissa aucun chef d'accusation sans réponse, & il se défendit

Av. J. C. 404.

avec tant de justesse & de force, que l'assemblée témoigna son approbation par quelque murmure. Critias craint qu'en laissant la décision de cette affaire au Sénat, il ne renvoie Théramènes absous : faisant donc approcher ses satellites : « Il est » dit-il « du de- » voir d'un sage Magistrat, d'empêcher » qu'on ne trompe ses amis en sa pré- » sence ; je veux m'en acquitter en cette » rencontre, car ceux que vous voyez » ajouta-t-il, en montrant cette jeunesse armée « ne souffriront pas qu'on laisse » aller un homme qui sappe les fonde- » ments de l'oligarchie ; mais, comme » les nouvelles loix ne permettent pas » de faire mourir quelqu'un du nombre » des Trois mille, sans l'avis du Sénat, » & laissent ce pouvoir aux Trente pour » ce qui concerne ceux qui n'en sont » pas, j'efface Théramènes de ce nom- » bre & le condamne à la mort, en » vertu de mon autorité, & de celle de » mes collègues ». A ces mots Théramènes sautant sur l'autel : « je demande » que mon procès me soit fait confor- » mément à la loi, & l'on ne peut me » le refuser sans injustice. Je n'ignore » pas que la franchise des autels que » j'implore, ne me servira de rien ; mais

» je veux montrer du moins, que mes » ennemis, loin de respecter les hommes, ne respectent pas même les » Dieux. Je m'étonne seulement que des » hommes sages comme vous, ne veuil- » lent pas se secourir eux-mêmes, » puisque vous comprenez assez que » votre nom n'est pas plus difficile à » effacer que celui de Théramènes ». Aussitôt l'huissier fit entrer les Ondécemvirs, pour se saisir de lui, & Critias leur adressant la parole : « Nous » vous livrons » dit-il « Théramènes » condamné à mort par les loix; con- » duisez-le au lieu du supplice, & faites » votre devoir ». Les exécuteurs à l'instant l'arrachent de l'autel : l'infortuné prend à témoin les Dieux & les hommes, de l'injustice qu'il éprouve, sans néanmoins oublier les leçons de modération qu'il avoit puisées à l'école de Socrates. Le Sénat voyant les satellites aux barreaux, & la place remplie d'hommes armés, n'a pas le courage de s'opposer à cette violence : Socrates seul, avec deux de ses domestiques, entreprend de défendre l'innocence opprimée. Théramènes les conjure de se retirer : « Je » vous fais gré » leur dit-il « de votre » zèle & de votre courage; mais ma

Av. J. C. 404.

Av. J. C. 404.

» destinée en deviendroit plus cruelle » encore, si je donnois lieu à la perte » de si braves gens ». Socrates & les deux hommes voyant donc que personne ne s'apprêtoit à les secourir, & que la colère des tyrans s'enflammoit par la résistance, abandonnèrent leur attaque.

Cependant les satellites conduisoient Théramènes à travers la place publique : tous les spectateurs retenus par la crainte, se contentoient de plaintes stériles, & jugeoient, par la destinée d'un homme que sa vertu rendoit respectable, de la servitude cruelle où alloient tomber des gens confondus, comme eux, dans la foule. Théramènes, en avançant, tâchoit d'émouvoir le peuple. Satyrus, le plus scélérat & le plus audacieux de ceux qui le conduisoient, le menaça s'il ne se taisoit. « Si je me tais » lui dit-il « ne mourrai-je point » ? Après qu'il eut bu le poison, il fit sauter ce qu'il en restoit dans la coupe, en disant ; « voilà pour le beau Critias ». Ainsi mourut cet homme, à qui les approches de ce redoutable moment, ne firent rien perdre de son intrépidité, ni de son enjouement ordinaire.

Les Trente alors ne mettent plus de bornes à leur fureur ; chaque jour est marqué par de nouveaux meurtres, de nouvelles exactions. Tous ceux qui leur paroissent les plus agréables à la multitude, deviennent l'objet de leur cruauté : en peu de temps, la crainte bannit de la ville, plus de la moitié de ses habitants. Av. J. C. 404.

Jamais les plus furieux ennemis d'Athènes ne l'avoient réduite à la dure extrémité où elle se trouvoit. Sparte qui la haïssoit, & dont le vœu le plus ardent étoit qu'elle ne pût se relever, jouissoit de son infortune & manifestoit assez sa joie : elle eut la bassesse de publier un décret, par lequel il étoit permis aux Trente, de réclamer par toute la Grèce, les fugitifs d'Athènes ; elle imposa une amende de cinq talents, à quiconque refuseroit de les rendre. Cette iniquité révolta toutes les villes, dont la plupart redoutant la puissance de Sparte, ne laissèrent cependant pas de lui obéir. Mais les Argiens indignés d'une animosité aussi infame que barbare, & compatissant à la triste situation de ces fugitifs, furent les premiers qui les reçurent avec toute sorte d'humanité. Les Thébains allant

Av. J. C. 404

encore plus loin, menacèrent de punition publique, quiconque verroit seulement un fugitif Athénien, sans l'assister de tout son pouvoir. Devoit-on attendre cette générosité, d'un peuple qui, peu auparavant, vouloit voir Athènes transformée en pâturages ?

Plut. in Lysandr. Diod. l. 13. p. 225.

Victorieux de tous ses ennemis auxquels Sparte l'avoit opposé, Lysandre parut enfin à Lacédémone : il s'y étoit fait précéder par Gylippe, qu'il avoit chargé de toutes les dépouilles de la dernière bataille gagnée, de tous les présents qu'on lui avoit faits, de toutes les couronnes qu'il avoit reçues, & de quinze-cents talents d'argent.

Gylippe, porteur d'une somme aussi considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Cet argent étoit renfermé dans des sacs, en chacun desquels étoit la note de la somme qu'il contenoit. Gylippe qui n'en savoit rien, ouvrit les sacs par le fond, en tira trois-cents talents, les recousit, & étant arrivé à Sparte, alla d'abord chez lui, cacha son vol sous les tuiles de sa maison, & remit ensuite les sacs entre les mains des Ephores, leur faisant remarquer que les cachets qui les scelloient, étoient en leur entier.

Les Ephores ne trouvant point les sommes contenues dans ces sacs, conformes aux notes qu'ils renfermoient, se virent dans une étrange perplexité : un valet de Gylippe les en tira, en leur disant par une espèce d'énigme ; « il y a bien des » chouettes au Céramique ». Ils comprirent que les chouettes signifioient les pièces de monnoie, dont vraisemblablement alors la plupart étoient empreintes d'une chouette, à cause des Athéniens, & que le Céramique, qui étoit un endroit d'Athènes, ainsi appellé à cause d'une tuilerie (*a*) qu'il y avoit eue, désignoit aussi le toit d'une maison. Gylippe convaincu, ne se déroba à la mort à laquelle il fut condamné, qu'en se bannissant lui-même. Ainsi, ce général ternit la gloire de tant de belles actions, & rappella la bassesse de Cléandridas son père, obligé de s'enfuir pour s'être laissé gagner par Périclès. Av. J. C. 404.

L'avarice, cette maladie honteuse que Lycurgue avoit pris tant de soin de bannir, s'introduisoit insensiblement à Lacédémone. Cette ville avoit perdu de vue les sages institutions du

(*a*) Κέραμος, tuile.

Av. J. C. 404.

législateur, qui, de ses citoyens, n'avoit point voulu faire un peuple de conquérants. Les plus sensés d'entre les Spartiates, redoutant cette puissance indomtable de l'or, qui subjuguoit non-seulement les hommes vulgaires, mais les plus grands personnages, blâmèrent Lysandre d'introduire dans sa patrie, cette nouvelle source de corruption, & représentèrent aux Ephores, qu'il étoit de leur devoir de bannir l'or & l'argent de Sparte, comme une peste, que ses attraits rendroient d'autant plus pernicieuse, & qui alloit donner la plus vive atteinte aux loix fondamentales de l'Etat. Aussitôt les Ephores firent un décret qui ordonnoit; « de ne plus recevoir » dans la ville, aucune monnoie d'or ou » d'argent, & que le fer continueroit » d'être la monnoie de Sparte ». Les amis de Lysandre s'opposèrent à ce décret, & mirent tout en œuvre pour le faire rapporter : l'affaire fut mise en délibération; on ordonna que les richesses qu'on avoit apportées à Lacédémone, seroient destinées aux seuls besoins de l'Etat, & qu'un citoyen, convaincu de posséder quelque pièce d'or ou d'argent, seroit puni de mort.

Mais à quoi servoit-il que la loi veillât à la porte des citoyens, pour fermer à l'or l'entrée de leurs maisons, pendant qu'on ouvroit leur ame à la cupidité? Bientôt du trésor public, les richesses se répandirent chez les citoyens, &, avec l'avarice, portèrent la dépravation dans leurs familles. Av. J. C. 404.

Il est vrai que l'austérité des mœurs lacédémoniennes rendit plus lent le progrès du mal: on n'osoit encore jouir, mais on amassoit sourdement, en attendant que le nombre des coupables permît de braver impunément la loi. Quel que fût le prétexte d'avoir de l'argent, Sparte en possédoit: l'Etat en connut enfin le prix aussibien que les peuples voisins; il employa les voies les plus injustes & les plus tyranniques pour en acquérir; il exigea un tribut de toutes les villes de sa dépendance; & ces hommes qui, peu auparavant, n'avoient point l'usage de la monnoie, se firent alors un revenu de plus de mille talents. La même ambition qui avoit perdu Athènes, souffloit aussi son poison dans le cœur des Lacédémoniens; ils jettèrent des yeux d'envie sur la Sicile, & envoyèrent à Syracuse, Aristus, un de leurs citoyens, chargé en apparence

Diod. l. 14. p. 241.

de détruire la tyrannie qu'exerçoit alors
Av. J. C. 404. Denys, dans cette ville célèbre ; mais avec commission secrète, de l'affermir & de la rendre encore plus absolue ; car ils se flattoient que n'ayant alors affaire qu'au tyran seul, ils le gagneroient aisément par des bienfaits, & le feroient entrer dans leurs vues. Ainsi Lacédémone oublioit de plus en plus les leçons de Lycurgue.

Si Lysandre n'affranchit pas totalement ses concitoyens, du joug de cette vertu rigide qui les distinguoit du reste de la Grèce, il leur apprit du moins qu'on pouvoit le secouer. Résolu de satisfaire sa vanité, à quelque prix que ce fût, il lui sacrifia les constitutions de l'Etat, & opéra un autre changement préjudiciable aux mœurs. Sparte qui, jusqu'alors, n'avoit élevé aux grands hommes qui avoient bien mérité d'elle, que des monuments de reconnoissance dans le cœur de ses citoyens, vit le *Plut. in Lysandr.* butin fait sur les ennemis, consacré par Lysandre, à ériger sa statue & celles de tous les Capitaines de vaisseaux. Il fit faire deux étoiles d'or, emblême de Castor & de Pollux, & consacra ces statues & les deux astres, dans le temple de Delphes. On y voyoit aussi

une galère d'ivoire & d'or, de deux coudées de longueur, que Cyrus lui avoit envoyée, pour le féliciter de sa victoire. Av. J. C. 404.

Tant d'honneurs ne suffisoient pas à cette ame avide de distinctions : sa présomption surpassa même l'excès de sa puissance ; l'odeur des victimes pouvoit seule l'assouvir : il eut des autels, des sacrifices, & les Villes Grecques retentirent d'hymnes en son honneur. « Célébrons par nos chants, le général » de la divine Grèce, ce guerrier fameux » que Sparte nous a donné, ô Pœan » ô Pœan »! Tel étoit le début d'un de ces cantiques. L'adulation fut portée si loin à Samos, que les habitants convertirent à sa gloire, les fêtes qu'ils avoient de tout temps célébrées en l'honneur de Junon. Des Poëtes composèrent des chants de triomphe, & employoient leurs veilles à le louer. Il se faisoit toujours accompagner du Spartiate Chérilus, afin qu'il célébrât ses actions, & que la majesté de sa poésie lui donnât un nouveau lustre.

Les honneurs doivent prévenir le mérite ; la médiocrité seule les mendie : ils rendent le grand homme plus grand encore, mais ils rendent arrogante, l'ame

pusillanime qui n'en peut soutenir le fardeau. Lysandre obsédé par des flatteries continuelles, devint aussi redoutable ennemi qu'ardent ami. Le gouvernement des villes, avec le pouvoir tyrannique de vie & de mort, fut la récompense de ceux qu'il aimoit : la mort de ceux qu'il haïssoit, mettoit seule fin à ses ressentiments.

Av. J. C. 404.

On ne sauroit compter tous les partisans du peuple qu'il fit mourir en différentes villes : les ressentiments particuliers ne guidoient pas seuls le glaive de ce furieux ; ils servoient encore l'inimitié, la haine & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoient à les assouvir par la mort de leurs ennemis : en un mot, comme le disoit le Lacédémonien Etéocles, *La Grèce n'eût pu supporter deux Lysandres.*

Il cherchoit cependant à se parer des dehors de la vertu. Dans une des visites qu'il rendit à Cyrus, frère du Roi de Perse, il eut avec lui ce célèbre entretien que Xénophon nous a conservé, & que Lysandre raconta lui-même à un de ses hôtes de Mégare. Etant venu à Sardes pour apporter des présents de la part des alliés, il reçut

Œconom. p. 830. *Cic. de Senectut.* n°. 59.

l'accueil le plus flatteur : le jeune Prince se fit un plaisir de le conduire dans ses jardins, & de lui en faire remarquer toutes les beautés. Lysandre fut frappé d'admiration, en voyant la belle distribution de ce séjour enchanteur, la hauteur des arbres, la propreté, la disposition des allées, la richesse des vergers où l'on avoit su réunir l'agréable à l'utile ; la beauté des parterres, l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur embaumoit. Enfin rompant le silence : « tout me charme & » m'enlève » dit-il à Cyrus ; « mais ce qui » m'occupe le plus, c'est le goût exquis, » l'ingénieuse industrie de celui qui a » tracé le plan de toutes ces parties, » & leur a donné cet heureux accord » que je ne me lasse point d'admirer ». — « C'est moi « répliqua le Prince » » qui ai présidé à tout : j'ai tracé le » plan, j'ai pris tous les alignemens ; » & plusieurs de ces arbres que vous » voyez, je les ai plantés de ma main ». — « Quoi ! » reprit Lysandre, en le considérant attentivement « est-il possible » qu'avec cette pourpre, un corps aussi » blanc, ces précieux habillements, » ces colliers, ces bracelets d'or, ces » brodequins relevés d'une riche bro-

Av. J. C. 404.

Av. J. C. 404.

» derie, ces essences, ces parfums ex-
» quis, devenu jardinier, vous aviez
» employé vos mains royales, à planter
» des arbres » ? — « Cela vous étonne »
répliqua Cyrus ? « J'en jure par Mythras,
» quand ma santé me le permet, jamais
» je ne me mets à table, sans m'être
» occupé, soit d'exercices militaires,
» soit de travaux champêtres, soit de
» quelqu'autre exercice pénible, auquel
» je me livre avec plaisir & sans mé-
» nagement ». Lysandre, hors de lui-
même à ce discours, & lui serrant la
main : « O Cyrus » lui dit-il « vous passez
» à juste titre pour heureux, puisque
» votre bonheur est fondé sur la vertu » !
Lysandre croyoit-il bien à ce bonheur ?

Diod. l. 14. p. 242. Plut. in Alcib.

Les Athéniens déchus de l'empire, dépouillés même de leur liberté, avoient eu le temps de se livrer à de tardives réflexions, & de compter, pour ainsi dire, les unes après les autres, toutes les fausses démarches qu'ils avoient faites, toutes les fautes dans lesquelles ils étoient tombés. La plus grande sans contredit, étoit l'exil du général sous lequel ils n'avoient jamais eu que des succès : ils le sentoient, & tant qu'il vivoit, ils ne croyoient point leurs affaires sans ressource. Les craintes des trente

tyrans ne justifioient que trop l'espoir des citoyens : ils s'informoient avec soin, de toutes les démarches d'Alcibiades ; ils épioient toutes ses actions. Critias représenta même à Lysandre, que, tandis qu'Alcibiades vivroit, quelqu'accoutumés que les Athéniens fussent à l'oligarchie, il ne leur laisseroit point de repos, qu'ils n'eussent secoué le joug de cette dure servitude : ils surent faire passer leurs craintes dans l'esprit des Lacédémoniens ; & les Ephores mandèrent enfin à Lysandre de se défaire de cet homme célèbre, à quelque prix que ce fût. Il envoya cet ordre à Pharnabaze, irrité contre Alcibiades qui l'avoit prévenu, en faisant connoître au Roi de Perse la conspiration de Cyrus, que le Satrape vouloit lui annoncer lui-même.

Av. J. C. 404.

Alcibiades étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec Timandra, sa concubine. Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas eu le courage d'entrer dans sa maison, se contentèrent d'y mettre le feu & de l'environner. Alcibiades se voit trahi ; mais le courage ne l'abandonne pas : il ramasse tout ce qu'il peut trouver de vêtements, de tapisseries, & les jette au

Av. J. C. 404.

milieu des flammes : le manteau autour du bras gauche, l'épée à la main, il s'élance à travers l'incendie, & sort sain & sauf. Sa vue étonne les barbares & les écarte ; pas un n'ose l'attendre, ni l'approcher : ils reculent ; mais en l'accablant de dards & de flèches, il tombe mort sur la place. Les barbares s'étant retirés, Timandra ramassa son corps, & l'ayant couvert de ses plus belles robes, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que sa fortune le lui permettoit.

Ainsi mourut, ayant à peine atteint sa quarantième année, l'un des hommes les plus heureusement nés d'Athènes, fait pour en être l'ornement & l'appui, s'il eût réglé ses desirs & ses mœurs; mais la perte de sa patrie par son ambition, & la honte de la Grèce, par ses débauches.

Av. J. C. 403. 402. *Plut. & Nep. in Lysandr.*

La cruauté de Lysandre, la rudesse de ses mœurs, le rendoient de plus en plus insupportable aux peuples de l'Asie, & provoquoient leurs plaintes. Les Lacédémoniens tenoient peu de compte de celles des particuliers: mais Pharnabaze, las enfin d'essuyer les injustices du général qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, en-

voya demander justice à Sparte. Les Ephores irrités, firent arrêter d'abord Thorax, l'un des amis de Lysandre, & l'ayant trouvé muni d'argent, contre la loi, ils le condamnèrent à la mort, & envoyèrent la scytale à Lysandre (*a*).

Av. J. C. 403. 402.

Lysandre reçut dans l'Hellespont l'ordre de son rappel : il avoit tout lieu d'appréhender les suites de son avarice & de ses cruautés. Sachant de quel poids pouvoient être les recommandations de Pharnabaze auprès des Lacédémoniens, à qui ce Satrape avoit rendu

(*a*) On appelloit *Scytales*, deux bâtons ronds, d'une longueur & d'une grosseur parfaitement égales. Les Ephores en donnoient un à ceux qu'ils envoyoient commander les armées. Quand ils vouloient leur écrire quelque chose d'important & de secret, ils prenoient une longue bande de parchemin fort étroite, la rouloient sur le bâton qui leur restoit, sans laisser le moindre espace entre les tours, & écrivoient sur cette bande ainsi roulée ; après quoi ils la dérouloient & l'envoyoient au général. Il étoit impossible d'en lire un seul mot ; les lettres n'ayant aucune suite, aucune liaison, & étant dérangées & tronquées : mais le général, en roulant la bande de parchemin sur la Scytale, remettoit tout dans l'ordre. La Lettre portoit le nom de l'instrument sur lequel elle avoit été écrite.

Av. J. C. 403. 402.

les plus grands services, il l'alla trouver, & le conjura de lui donner pour les Ephores, une lettre qui fût l'attestation du désintéressement avec lequel il vouloit faire croire à ses concitoyens qu'il s'étoit comporté, & de la bonne conduite qu'il avoit tenue envers les alliés : il le pria d'insister fortement sur ces deux points, parce que son témoignage feroit infailliblement d'un grand poids pour sa justification.

Pharnabaze lui parut dans les meilleures dispositions : mais Lysandre, en s'adressant à lui, ne s'étoit plus rappellé le proverbe : *Crétois contre Crétois*. Le Satrape écrivit devant lui, la lettre la plus flatteuse, & la lui présenta avant de la cacheter ; Lysandre la lut très-satisfait de ce témoignage ; mais Pharnabaze, en cachetant la lettre, lui en substitua adroitement une autre toute cachetée, & parfaitement semblable à la première, dans laquelle il faisoit un détail exact des cruautés & des concussions de Lysandre.

Le Général Lacédémonien arrive à Sparte, & produit la lettre de Pharnabaze, comme un témoignage de sa conduite. Les Ephores l'ayant fait retirer, examinent cette pièce, & la lui

remettent

remettent ensuite pour en faire la lecture. Il connut alors qu'*Ulysse*, comme on le disoit proverbialement, *n'étoit pas le seul homme rusé*, & se retira confus & fort troublé de cette aventure.

Av. J. C. 403. 402.

Peu de jours après, il reparut dans le Sénat, & sollicita la permission d'aller s'acquitter envers Jupiter-Ammon, des sacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu, avant ses combats : c'étoit un prétexte pour se dérober à la vigilance des Ephores.

Il n'obtint que difficilement la permission de quitter Sparte ; mais à peine fut-il parti, que les Rois faisant réflexion qu'il tenoit à sa disposition toutes les villes, par les établissements qu'il y avoit formés, & qu'à proprement parler, il étoit le maître de toute la Grèce, entreprirent de rétablir le gouvernement populaire dans ces villes, & d'en chasser toutes ses créatures. Déjà quelques bons citoyens d'Athènes, sous la conduite de Thrasybule, avoient pris les armes contre les Trente tyrans : sur ces nouvelles, Lysandre revint à Sparte.

Av. J. C. 401.

Thrasybule, cet homme dont la réputation n'égala point le mérite, qui avoit déjà rendu à sa patrie de grands servi-

Av. J. C. 401.

Thrasybule délivre Athènes.

Diod. l. 14. *p.* 261. 263.
Nep. in Thrasybul.
Xenoph. Hellen. l. 2. *p.* 472-479.
Id. Memor. l. 1. *p.* 716. 717.
Just. l. 5. *c.* 9. 10.

ces dans la guerre du Péloponnèse, mais que les qualités brillantes d'Alcibiades avoient jusqu'alors éclipsé, fut le premier, & même d'abord le seul qui eût la hardiesse de se déclarer ouvertement contre la tyrannie. Plein du desir d'affranchir sa patrie, il partit de Thèbes, accompagné de soixante-dix personnes, qui voulurent être les compagnons de sa fortune, & se saisit de Phylé, dont la citadelle étoit extrêmement forte : comme elle ne se trouvoit distante d'Athènes que de cent stades, on pouvoit observer delà les instants propres à surprendre la capitale.

Les tyrans méprisèrent d'abord le petit nombre des conjurés, quoiqu'ils n'ignorassent pas ce que valoit leur chef. Thrasybule profita de la sécurité de ses ennemis pour se fortifier, & sut se mettre en état d'accabler ceux qui, d'un seul coup, eussent pu l'écraser. Il implora le secours des villes voisines : Isménias, l'un des principaux de Thèbes, lui envoya quelques troupes ; & Lysias, orateur de Syracuse, banni de sa patrie, fit une levée de cinq-cents soldats, qu'il entretint à ses propres dépens, & qu'il envoya au secours d'une ville qu'il regardoit com-

me la patrie commune de l'éloquence.

Instruits des progrès de Thrasybule, les Trente accourent avec leurs trois-cents satellites ; plusieurs de ces derniers sont blessés à l'attaque : ils veulent bloquer Phylé ; leur camp est à peine formé, qu'une grande abondance de neige tombe & force quelques soldats de changer leurs tentes de place : leurs camarades croient qu'ils ont apperçu l'ennemi, & qu'ils se disposent à fuir ; une terreur panique se répand dans le camp ; tout fuit, les Trente reviennent à la charge. Thrasybule, à la tête de sept-cents hommes, tombe sur eux à l'improviste, tue plus de cent-vingt soldats, poursuit le reste, & se retire avec leurs dépouilles & leurs armes, après avoir dressé un trophée.

Av. J. C. 401.

Les Trente effrayés d'un bonheur aussi constant, & ne voyant plus de sûreté pour eux dans Athènes, pensent à se ménager une retraite : ils s'approchent d'Eleusis, suivis de leur cavalerie ; & sous prétexte de faire la revue des habitants, ils les font tous filer hors de la ville, du côté de la mer, où la cavalerie étoit rangée en bataille : on les arrête à mesure qu'ils passent ; une partie est massacrée ; une multitude de bannis se ré-

fugient dans le camp de Thrasybule.
Av. J. C. 401.
Les Trente l'ayant appris, lui envoyèrent des députés, sous prétexte de traiter avec lui de la restitution de quelques-uns de ces bannis ; mais en effet pour lui proposer de les livrer tous, sous la condition qu'ils l'associeroient lui-même au gouvernement, & qu'il pourroit ramener avec lui dix des exilés à son choix. « Je préfère mon exil » répond Thrasybule « à toute la puissance » des Trente : la guerre ne cessera de » ma part, qu'ils n'aient rappellé tous » les bannis, sans exception, & remis » au peuple le pouvoir souverain. »

Les Trente voyant qu'ils étoient détestés de la plus grande partie des citoyens, & que les bannis se rassembloient de plus en plus auprès du défenseur de la liberté, envoient demander du secours à Sparte. En attendant, ils viennent camper à Acharnes, avec le plus de troupes qu'ils peuvent réunir sous leurs drapeaux.

Thrasybule ne laissant dans le fort que ce qu'il falloit de gens pour le garder, s'approche pendant la nuit, du camp des ennemis, à la tête de douze-cents hommes, les surprend, en fait un grand carnage, les oblige de se retirer à la

hâte dans Athènes, & vient se saisir du Pirée & de Munychium, qu'il trouve sans défenseurs. Les tyrans rassemblent ce qu'il leur reste de forces, & viennent attaquer le Pirée. Thrasybule s'apperçoit que le terrein est trop étendu pour que sa troupe puisse le garder : il abandonne ce poste, & se retire à Munychium. Les Trente entreprennent de l'en chasser; leur déroute est complette. Thrasybule crioit aux vaincus : « Pourquoi fuyez-vous un » vainqueur que vous devez regarder » comme le défenseur de la liberté » publique ? Cette armée n'est pas com- » posée d'ennemis, mais de citoyens. » Nous ne venons ni pour piller, ni » pour voler; mais pour vous rétablir » dans vos biens : c'est aux tyrans, & » non aux citoyens que nous avons » déclaré la guerre ». Il les faisoit ressouvenir qu'ils avoient même origine, même patrie, mêmes sacrifices : il les conjuroit d'avoir compassion de leurs concitoyens bannis de leur terre natale, & de recevoir eux-mêmes la liberté qu'il venoit leur apporter. Ainsi ce grand homme cherchoit à rappeller la vertu dans le cœur des Athéniens. Critias, fauteur de tant de troubles, avoit perdu la vie dans le combat. Le

Av. J. C. 401.

Av. J. C. 401.

vainqueur, sans dépouiller les corps de ses concitoyens, se contenta d'emporter leurs armes, & rendit les morts, pour qu'on leur donnât la sépulture.

Après la bataille, plusieurs des principaux de l'un & de l'autre parti, s'approchèrent pour parler d'accommodement. Les Magistrats, dans la crainte de quelque émeute, font rentrer leurs troupes dans la ville: le lendemain, les Trente parurent au Conseil avec un air triste, sentant bien que leur puissance expiroit. Le trouble régnoit dans l'assemblée: ceux qui avoient des cruautés à se reprocher, ne vouloient entendre à aucun accommodement; les autres demandoient qu'on entrât en négociation avec Thrasybule, qui s'étoit remis en possession du Pirée, & engageoient leurs concitoyens à mettre fin à tant de malheurs. Enfin, après de longues contestations, le Conseil des Trente est cassé, & l'on élit en leur place, des Décemvirs. La tyrannie cependant n'étoit point anéantie; concentrée dans un petit nombre, elle n'en avoit que plus d'énergie: mêmes jalousies, mêmes troubles, mêmes rapines, mêmes cruautés. Les Dix n'avoient pas moins succédé à l'ambition qu'au pouvoir des

Trente, & prolongeoient ce temps malheureux nommé avec tant de raison, l'*Anarchie d'Athènes*. Av. J. C. 401.

D'un autre côté, le plus grand nombre des Trois mille avoient eu trop de part aux désordres de la première administration, pour ne pas sentir que la destruction de ceux qui s'étoient emparés du Pirée, pouvoit seule leur assurer l'impunité : ils entretenoient donc correspondance avec les Trente, qui s'étoient jetés dans Eleusis, & s'adressèrent ensemble aux Lacédémoniens, pour en obtenir de nouveaux secours. Sparte envoie cent talents aux Trente, pour continuer la guerre. Lysandre s'approche d'Athènes, avec un corps de Péloponnésiens, tandis que Libys son frère, ferme l'entrée du Pirée, & coupe les vivres à Thrasybule. Ce Général & sa troupe se trouvent alors réduits à la dernière extrémité ; ceux de la ville reprennent courage.

Alors paroît devant Athènes, Pausanias, avec un corps de troupes : il envioit à Lysandre la gloire de subjuguer deux fois cette ville, & son dessein n'étoit pas de le secourir, mais de le traverser. Avant d'en venir à aucun acte d'hostilité, il fait sommer ceux

Av. J. C. 401.
du Pirée d'évacuer ce poste ; &, sur leur refus, il s'avance pour reconnoître de quel côté il dirigera son attaque. L'ennemi fait une sortie ; Pausanias est obligé d'en venir aux mains : les Athéniens sont mis en déroute, après avoir perdu cent-cinquante hommes.

Pausanias éleva un trophée ; mais, au lieu d'user de sa victoire, il fit dire secrètement aux vaincus, de lui dépêcher des Ambassadeurs, ainsi qu'aux Ephores qui l'accompagnoient, & de proposer quelque accommodement : les Ephores étoient plus dans ses intérêts que dans ceux de Lysandre. Il sème aussi de la division parmi ceux de la ville ; un grand nombre crie que rien n'obligeoit à faire la guerre à ceux du Pirée, & qu'il seroit à propos de se réconcilier, sans quitter l'alliance de Sparte.

Les Ephores envoyèrent secrètement les Ambassadeurs à Lacédémone, avec un modèle de traité : la ville y en envoya de son côté ; ils représentèrent qu'ils avoient livré leurs murs & leurs personnes aux Lacédémoniens, & qu'il leur paroissoit équitable, si ceux qui tenoient le Pirée se disoient amis de Sparte, de rendre de même ce port

& celui de Munychium. Sparte envoie quinze des principaux citoyens pour régler les choses conjointement avec le Roi. La paix fut conclue aux conditions ; que chacun rentreroit dans ses droits & dans ses anciennes possessions, excepté les Trente, les Onze & les Dix ; qu'on ne confisqueroit les biens de personne, & que le gouvernement seroit remis entre les mains du peuple : ceux qui ne se crurent pas en sûreté dans la ville, eurent la liberté de se retirer à Eleusis. Alors ceux du Pirée montèrent en armes dans la citadelle, & y sacrifièrent à Minerve. Av. J. C. 401.

Athènes commençoit à peine à respirer, que les restes de la faction qui subsistoient dans Eleusis, méditèrent de nouveaux troubles. Toute la ville marcha contr'eux : on attira leurs chefs dans une entrevue, où ils furent mis en pièces ; leur mort conduisit à un accommodement, &, dans la crainte que le souvenir des malheurs passés n'engendrât de nouvelles querelles, Thrasybule employa tout le pouvoir qu'il avoit dans Athènes, à faire établir une loi sous le nom d'*amnistie*, par laquelle on accordoit une absolution générale de tout le passé, sans que personne pût

être recherché, ni puni en aucune manière. Le peuple, en reconnoissance de tant de bienfaits, lui décerna une couronne d'olivier, comme au restaurateur de la paix & de la tranquillité publique.

Av. J. C. 401.

Elle rentra dans Athènes, & les citoyens réunis, ne formèrent plus qu'un corps. Ainsi la prudence & l'intrépidité de Thrasybule éteignirent cette anarchie, qui fit éprouver à l'Etat, de plus cruelles convulsions que la guerre même: mais, en rendant la liberté aux Athéniens, il n'avoit pu rendre à ces hommes familiarisés avec les affronts & la honte, les mœurs & le courage convenables à un peuple libre. « La » démocratie « dit un écrivain qui s'est occupé des causes de la prospérité & du malheur des Grecs « la démocratie va » devenir l'empire d'une multitude inso» lente, & qui ne sera plus touchée de » la gloire de ses pères. Tout mérite » va être dégradé: les talents militaires, » les vertus civiles ne seront comptés » pour rien. Les poëtes, les musiciens, » les comédiens, les décorateurs de » théatre deviendront les maîtres de la » République. Eubule fera bientôt pas» ser ce décret infame, par lequel les » fonds destinés à la guerre, furent

p. 134. 135.

» appliqués à l'usage des spectacles, & » qui portoit peine de mort contre » quiconque oseroit seulement en pro» poser la révocation. »

Av. C. J. 401.

Situation de Lacédémone.

Les Lacédémoniens étoient enivrés de leurs succès ; ils auroient pu néanmoins écouter la voix de la raison & de la justice, si elle fût sortie de la bouche du Général à qui ils devoient leur victoire : mais Lysandre n'étoit point animé du noble amour de la patrie ; s'il desiroit voir Sparte triomphante, c'étoit pour la gouverner. La qualité de citoyen lui paroissoit trop basse ; il aspiroit à la couronne, non pas en tyran qui veut l'usurper par la force, mais en intrigant adroit, & sous le prétexte de corriger le gouvernement de ses abus. La considération dont il jouissoit à Lacédémone, l'empire non contesté de la terre & de la mer qu'il avoit acquis à sa patrie, prêtèrent de nouvelles ailes à son ambition ; il avoit conçu le dessein de détruire le droit exclusif que les deux familles royales de Sparte avoient au trône.

Diod. l. 14. p. 244. Plut. in Lysandr.

Des descendants d'Hercule revenus avec les Doriens dans le Péloponnèse quatre-vingts ans après la guerre de Troie, la plupart s'étoient fixés à

Sparte, & leur postérité y étoit florissante ; mais tous n'avoient pas droit à la couronne. Deux branches, celle des Proclides & celle des Agides, pouvoient aspirer à ce suprême honneur : les autres, malgré leur illustration, n'avoient, dans le gouvernement, aucun privilége, aucun avantage sur les moindres citoyens ; les honneurs y étoient réservés à la vertu. Lysandre descendoit aussi de cette illustre tige, & son ambition ne lui laissoit voir qu'avec peine, une ville embellie & augmentée par ses exploits, soumise à des Princes qui ne valoient pas mieux que lui, & qui n'avoient ni plus de capacité, ni plus de courage. Persuadé que cet honneur ne devoit pas être le prix des seuls descendants d'Hercule, mais de ceux qui, comme ce héros, s'en rendoient dignes par la même vertu qui lui avoit procuré les honneurs divins, il vouloit ôter aux deux maisons royales, le droit de prétendre seules au Royaume, & l'étendre à tous les Spartiates indifféremment ; ne doutant pas que cette liberté, une fois introduite à Sparte, ses grandes & belles actions ne le portassent sur le trône.

Av. J. C. 401.

Pour persuader ce changement

à ses concitoyens, il apprit un discours composé à ce dessein, par Cléon d'Halicarnasse; mais s'étant convaincu depuis, qu'une si grande révolution demandoit des moyens plus efficaces, & sachant combien grande étoit la confiance que les Lacédémoniens avoient aux oracles, il en supposa, & se proposa, pour amener plus facilement les Lacédémoniens à ses vues, de les étonner, de les subjuguer même par la crainte de la Divinité & les frayeurs de la superstition. Il entreprit d'abord de corrompre la Prêtresse de Delphes, bien assuré du succès, s'il pouvoit lui faire rendre une réponse favorable. Après avoir employé beaucoup de temps à faire passer ses offres jusques dans le sanctuaire, elles furent rejetées : il les fit porter à Dodone, par un certain Phérécrates d'Apollonie, qui avoit beaucoup de liaisons avec les Prêtresses de cet Oracle. N'ayant pas mieux réussi près d'elles, il entreprit lui-même le voyage de Cyrène, sous prétexte d'aller rendre ses vœux au temple de Jupiter-Ammon; mais en effet, dans le dessein de gagner les Prêtres par les trésors qu'il portoit avec lui : il fondoit encore ses espérances, sur l'hospitalité que Libys,

Av. J. C. 401.

Av. J. C. 404.

roi de ce pays, avoit contractée avec son père, & en mémoire de laquelle le frère de Lysandre portoit même le nom de Libys. Malgré cette liaison & tout son or, il ne put réussir: tant on étoit persuadé, sans doute, dans tous les temples, de l'attachement des Lacédémoniens à leurs constitutions! Les Prêtres d'Ammon envoyèrent même des députés à Sparte, pour accuser Lysandre d'avoir attenté, par des propositions sacriléges, à la sainteté & à la fidélité de l'Oracle. Ce Général revenu à Lacédémone, & cité pour répondre à cette accusation, s'en défendit avec assez de vraisemblance, & l'on ne soupçonna pas même alors son dessein contre la succession des Héraclides.

Il est étonnant combien de moyens il avoit employés, pour assurer la réussite de ce projet. Dans le royaume de Pont, une femme s'étoit dite enceinte d'Apollon: les uns traitèrent de fable cette grossesse; les autres l'admirent comme une faveur du Dieu. Cependant, la femme accoucha d'un fils auquel on donna le nom de Silène: plusieurs personnes, même des plus considérables de l'Etat, demandèrent avec empressement, l'honneur de l'élever,

C'est sur cette naissance merveilleuse que Lysandre bâtit le fond de la pièce qu'il méditoit : ses partisans répandoient partout cette merveille, & disposoient insensiblement les esprits à la croire. Ils apportèrent de Delphes à Sparte, certains discours qu'ils semoient parmi le peuple : « les Prêtres du » temple conservoient » disoient-ils, « dans quelques livres tenus fort secrets, » des oracles très-anciens, qu'il n'étoit » permis de toucher ni de lire, qu'à celui » qui, né d'Apollon, viendroit dans » la suite des temps, & qui, après avoir » donné à ceux qui les gardoient, des » indices certains de sa naissance, les » prendroit & les emporteroit. »

Av. J. C. 401.

Toute cette machine étant préparée, Silène devoit se présenter à Delphes, & demander ces oracles, en qualité de fils d'Apollon. Les Prêtres, qui étoient du complot, devoient, de leur côté, feindre les plus exactes recherches, pour approfondir ce mystère ; faire beaucoup de difficultés, beaucoup de questions, pour éclaircir cette naissance ; enfin, comme persuadés que Silène étoit véritablement issu d'Apollon, ils devoient lui remettre ces livres : alors le fils du Dieu liroit publiquement toutes ces pro-

Av. J. C. 401.

phéties, & particulièrement celle en faveur de laquelle étoit ourdie toute cette trame, & qui étoit conçue en ces termes : « Il est plus utile aux Spartiates de n'élire désormais pour Rois, » que les plus vertueux de leurs concitoyens. »

Silène, devenu grand, vint en Grèce pour y jouer son rôle ; mais la timidité des acteurs, & la désertion d'un des principaux agents de cette intrigue, firent manquer la pièce. Il est surprenant que, malgré sa longue durée, elle ait été amenée si près du dénouement, & qu'il n'en ait rien transpiré durant la vie de Lysandre : ce ne fut qu'après sa mort, qu'on la découvrit. En cherchant dans sa maison quelques papiers concernant les comptes dont il étoit responsable, on trouva écrit de sa main, un long discours qu'il devoit prononcer devant le peuple, pour l'inviter à choisir ses rois indifféremment, dans toutes les familles de Sparte.

Pour préparer les esprits à une révolution aussi importante, il avoit fallu donner du goût pour les nouveautés, corrompre les mœurs, mettre en jeu toutes les passions ; en un mot, affoiblir le pouvoir des loix de Lycurgue. Tel

étoit le motif qui avoit porté Lysandre à introduire dans Sparte, l'or & les dépouilles des ennemis, à faire lever des tributs sur les alliés, à détruire partout le gouvernement populaire, pour le confier à des magistrats qu'il pouvoit facilement gagner ou intimider : les aveugles Spartiates, en croyant étendre leur puissance, ne faisoient en effet que servir les vues d'un ambitieux.

Av. J. C. 401.

La guerre de Cyrus contre Artaxercès, dont nous parlerons en son lieu, avoit été terminée par la mort du premier de ces Princes. Les villes d'Ionie qui avoient embrassé son parti, craignant le ressentiment de Tissaphernes, eurent recours aux Lacédémoniens, & les prièrent de les maintenir dans la possession où elles étoient de leur liberté. Ils firent partir Thymbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les siennes, au retour de la Perse. Thymbron rappellé pour quelque mécontentement, fut remplacé par Dercyllidas, surnommé Sisyphe, à cause de son génie fertile en inventions.

Av. J. C. 400. *Xenoph. Hellen. l.* 3. *p.* 479-490. *Diod. l.* 14. *p.* 264-267. *Just. l.* 6. *c.* 1.

Dercyllidas prit le commandement de l'armée, & ayant appris qu'il y avoit de la division entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays, Tissa-

Av. J. C. 399.

Av. J. C. 399. phernes & Pharnabaze, il fit trève avec le premier, & s'avança en Eolie : la plupart des villes de cette province lui ouvrent leurs portes ; il accorde une trève au Satrape, & vient prendre ses quartiers d'hiver en Bithynie.

Av. J. C. 398. La campagne suivante, il entra dans la Chersonnèse de Thrace, & informé que les habitants avoient député à Sparte, pour représenter le besoin qu'il y auroit de fermer l'isthme, il construisit un mur de quatre mille six-cents pas, qui mit le canton à couvert des incursions des Barbares. Delà, repassant en Asie, il s'empara d'Atarne, après un siége de huit mois, & vint ensuite porter le fer & la flamme dans la Satrapie de Tissaphernes, pour le contraindre de laisser la liberté aux autres Grecs de l'Asie.

Pharnabaze & Tissaphernes réunis, marchèrent à sa rencontre, à la tête d'environ vingt mille hommes de pied, & de dix mille chevaux. Le Général Lacédémonien s'avança contre eux, suivi tout au plus de sept mille hommes ; mais quand les deux armées furent en présence, il y eut un pourparler, dans lequel Dercyllidas demanda la liberté des Villes Grecques, & s'engagea d'é-

vacuer le pays. A ces conditions, on conclut une ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce que les généraux euſſent reçu, de part & d'autre, des pouvoirs plus étendus : les deux armées ſe retirèrent, l'une à Tralles, l'autre à Leucôphryne. Av. J. C. 398.

Cependant la mort d'Agis avoit jeté Sparte dans le trouble. Léotychidas & Agéſilas, l'un fils, l'autre frère du dernier roi, ſe diſputoient le ſceptre. Le premier ſoutenoit que la coutume n'appelloit point un frère à la couronne, quand il reſtoit un fils. Agéſilas nioit que ſon rival fût celui d'Agis ; il prétendoit que la reine elle-même, étoit convenue pluſieurs fois de l'illégitimité de Léotychidas. Il eſt vrai que ce prince étoit ſoupçonné d'être le fils d'Alcibiades. Agis ne lui avoit donné, pendant ſa vie, aucune marque d'affection ; mais ſur le point de mourir, fléchi par ſes careſſes, & vaincu par les prières & les inſtances de ſes amis, il l'avoit reconnu pour ſon fils devant tous ceux qui étoient préſents, & les avoit priés d'être auprès des Lacédémoniens, les témoins de cette reconnoiſſance.

Agéſilas. *Xenoph. Hellen. l. 3. p. 493. Plut. in Lyſandr. & in Ageſil.*

Malgré ces témoignages, Agéſilas,

Av. J. C. 398.
soutenu par ses grandes qualités & par la protection de Lysandre, alloit être préféré, lorsque le devin Diopithès pensa ruiner ses prétentions, en produisant un ancien oracle, par lequel il étoit défendu de laisser régner à Sparte, un roi boiteux; faisant l'application de cet oracle à Agésilas, qui avoit cette incommodité. « L'Oracle » reprit Lysandre « ne parle point d'un roi boi» teux, mais d'une royauté boiteuse; » ce qui arriveroit en laissant régner » un prince illégitime, & qui n'est pas » de la race d'Hercules ». Cette explication, soutenue du grand crédit de Lysandre, ramena tout le monde à son opinion. Agésilas fut reconnu roi, & mis en possession de tous les biens d'Agis son frère, dont Léotychidas fut privé, comme bâtard.

Agésilas commença son règne par une action généreuse. Les parents d'Agis, du côté de Lampito sa mère, riches en vertus, étoient mal pourvus des biens de la fortune: il partagea avec eux, ceux dont il venoit d'hériter, & s'acquit ainsi la bienveillance publique. Ce prince étoit d'autant plus digne du trône, qu'il avoit été élevé comme un homme qui ne devoit

jamais le posséder. La familiarité, la douceur, l'humanité qu'il devoit à son éducation, prêtoient de nouveaux charmes à sa grandeur vraiment royale, aux nobles inclinations qu'il tenoit de la nature, & en faisoient un des princes les plus aimables.

Av. J. C. 398.

Tant de qualités présageoient un règne heureux; cependant les premiers moments de celui d'Agésilas furent marqués par une conspiration. Un particulier vint déclarer aux Ephores, que Cinadon, jeune homme fort brave, l'ayant mené à l'extrémité de la place, lui avoit fait compter tous les Spartiates qui s'y trouvoient alors, au nombre d'environ quarante, y compris le Roi, les Ephores & les Sénateurs: ce particulier lui ayant demandé à quoi servoit ce calcul: « Pense » lui répondit Cinadon « que tous ceux-ci sont tes en» nemis, & que tous les autres qui sont » dans la place, au nombre de plus » de quatre mille, sont tes amis ». Il ajoutoit que presque tous les habitants de la ville seroient pour eux, & tous ceux de la campagne, à la réserve du chef de chaque lieu. Le nombre des conjurés n'étoit pas grand; mais ils se flattoient d'avoir pour compagnons, les

Xenoph. Hellen. l. 3. p. 493-495.

Av. J. C. 398.

Hilotes, les nouveaux citoyens, le menu peuple, & les habitants des confins, dont il n'y en avoit pas un qui, lorsqu'on nommoit les Spartiates, ne témoignât vouloir les dévorer tout vifs. Les conjurés avoient des armes : des instruments de toute espèce devoient en servir à la troupe qui se joindroit à eux ; ils comptoient d'ailleurs surprendre leurs ennemis désarmés.

Les Ephores étonnés, ne voulurent point convoquer d'assemblée, dans la crainte que la chose ne transpirât ; mais s'étant abouchés avec quelques Sénateurs, ils résolurent d'envoyer Cinadon à Aulone, sous prétexte de prendre quelques Hilotes & quelques habitans du lieu, entr'autres, une femme d'une grande beauté, qu'on accusoit de corrompre tous ceux qui arrivoient là de Lacédémone. Cette commission ne pouvoit être suspecte à Cinadon, qui en avoit déjà rempli de semblables : on lui donna pour compagnons, six ou sept jeunes-gens expressément chargés de se saisir de sa personne, de le garder, de s'informer de ses complices, & d'envoyer leurs noms aux Ephores, qui firent suivre par une compagnie de cavalerie, ceux qui faisoient le voyage d'Aulone.

Cinadon fut arrêté : un cavalier vint apporter le nom des complices qu'il avoit révélés ; on commença par se saisir des principaux conjurés. Cinadon, reconduit à Sparte, avoua tout : interrogé sur ce qui l'avoit pu porter à conspirer contre sa patrie : « Je n'ai » pu souffrir » répondit-il « d'être inférieur à quelqu'un dans Lacédémone ». On lui passa le cou & les mains dans une pièce de bois, ainsi qu'à ses complices, & on les promena par toute la ville, en leur faisant mille outrages. Av. J. C. 398.

Sur ces entrefaites, on apprend que le Roi de Perse prépare un armement prodigieux, pour ôter aux Lacédémoniens, l'empire de la mer. Lysandre, qui cherchoit à retourner en Asie, pour rétablir l'espèce de gouvernement qu'il y avoit formé, persuade à Agésilas de se charger de cette guerre, & de prévenir le Roi Barbare, en allant, loin de la Grèce, l'attaquer avant qu'il ait achevé ses préparatifs. En même temps, il écrit à ses amis d'Asie, d'envoyer promptement à Sparte demander Agésilas : on fait part au Roi de la demande des Grecs ; il se charge de cette entreprise, à condition qu'on lui accor-

Av. J. C. 397. *Xenoph. Hellen. l.* 3. *p.* 495 - 499. *Id. in Agesil.* *Plut. in Agesil. & in Lysandr.* *Diod. l.* 14. *p.* 297.

dera un Conseil de trente Spartiates ;
Av. J. C. 397. deux mille nouveaux citoyens d'élite, & six mille alliés. Il promit, avec ces troupes, de forcer les Barbares à la paix, ou de leur donner assez d'affaires en leur pays, pour les empêcher de porter la guerre ailleurs.

En effet, il étoit bien plus sûr d'aller attaquer le Grand-Roi, que de l'attendre : il valoit mieux faire subsister les armées dans ses provinces, que de les attirer en Grèce, où elles feroient des dégâts irréparables : en un mot, il sembloit plus glorieux de combattre pour la conquête de l'Asie, que pour la défense de sa liberté.

Agésilas, après avoir mis Lysandre à la tête de son Conseil, & pendant que les troupes s'assemblent à Géreste, vient en Aulide, accompagné de quelques-uns de ses amis. Soit que ces lieux célèbres rappellassent à son souvenir, le général qui en étoit parti pour aller tirer vengeance des Troïens ; soit qu'il voulut rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevoit de la Grèce, il raconta le lendemain, que, pendant son sommeil, il lui étoit apparu quelqu'un qui s'approchant de son lit, lui adressoit ces paroles : « Roi de Lacédémone, tu

» n'ignores

» n'ignores pas sans doute, que, jus- Av. J. C.
» ques ici, nul homme, excepté le seul 397.
» Agamemnon, n'a été déclaré géné-
» ral de toute la Grèce : tu reçois, après
» lui, le même honneur. Puis donc que
» tu commandes les mêmes hommes,
» & que tu pars des mêmes lieux, il
» est juste que tu fasses à la Déesse, le
» même sacrifice qu'il lui offrit en cet
» endroit, avant son départ ». Agésilas se fit amener une biche, la couronna de guirlandes, & commanda à son devin de l'immoler, sans vouloir que le Sacrificateur établi à cet effet par les Béotiens, eût cet honneur, comme il étoit d'usage dans le pays. Les Commandants des Béotiens, informés de cette insulte, entrèrent dans une furieuse colère, & envoyèrent incontinent faire défense au Roi de Sparte, d'achever le sacrifice : les députés le trouvèrent consommé, lorsqu'ils arrivèrent, & jettèrent par terre, les cuisses de la victime qui étoit sur l'autel. Agésilas, piqué de cet affront, quitte l'Aulide, après avoir pris contre ces impies, les Dieux & les hommes à témoins. Etant arrivé à Géreste, il s'embarque & passe en Asie, croyant voir dans l'action des Thébains, le présage assuré de sa défaite.

Av. J. C. 397.

Tissaphernes instruit de l'arrivée d'Agésilas, lui en fit demander le sujet: le Roi de Sparte lui répondit qu'il venoit délivrer les Grecs de l'Asie. Le Satrape lui proposa une trève, jusqu'au retour de quelques personnes qu'il envérroit à la Cour de Perse; s'engageant de faire consentir son maître à cette demande: Agésilas lui en accorda une de trois mois.

Ce temps d'inaction fut fatal à Lysandre: les habitants du pays, qui ne connoissoient point Agésilas, le visitoient rarement, tandis que la cour de Lysandre étoit nombreuse: tout l'éclat de la majesté sembloit briller en lui; Agésilas paroissoit n'avoir de roi que le nom.

Cette ambition choqua d'abord les Spartiates, qui sembloient plutôt les esclaves de Lysandre, que les Conseillers du Prince. Agésilas lui-même, quoiqu'il ne fût pas naturellement envieux, & qu'il vît avec plaisir honorer le mérite, craignit que les exploits qu'il pourroit faire, ne fussent attribués à Lysandre: il le regarda pour lors comme un rival, & commença à le traiter comme tel. D'abord il prit à tâche de s'opposer à tout ce qu'il pro-

posoit, & de réfuter tous ses avis. Ceux qui, pour obtenir des graces, s'appuyoient du crédit de Lysandre, étoient sûrs de ne rien obtenir : dans les jugements mêmes, ceux à qui ce Spartiate étoit contraire, avoient toujours gain de cause. Av. J. C. 397.

Lysandre connut bientôt la cause de ce procédé ; il en avertit ses amis, & les exhorta à faire leur cour au Roi & à ceux qui étoient le plus en crédit. Mais Agésilas persuadé que ces discours & cette conduite ne tendoient qu'à lui susciter une haine générale, le fit commissaire des vivres, distributeur des viandes ; &, ajoutant la raillerie à l'insulte : « Qu'on aille » dit-il, « faire maintenant la cour à mon maî» tre boucher. »

Lysandre piqué, voulut avoir une explication avec le Roi ; leur conversation fut laconique. « En vérité, Seigneur, dit le premier « vous savez mieux » que personne rabaisser vos amis ». — « Oui » répondit Agésilas « quand ces » amis veulent être plus grands que moi ; » mais quand ils veulent servir à augmen» ter ma puissance, je sais mieux que » personne leur en faire part ». — « Mais, » Seigneur » repartit Lysandre » peut-

Av. J. C. 397.

» être vous a-t-on fait de faux rapports: » je vous prie donc, sur-tout à cause » des étrangers qui ont fixé les yeux » sur nous, de me donner un emploi où, » sans vous faire ombrage, je puisse » vous être utile ». Agésilas le fit son lieutenant dans l'Hellespont. Là, sans rien perdre toutefois de son ressentiment, il ne négligea rien de ce qui étoit de son devoir: peu de temps après, il retourna à Sparte, extrêmement irrité contre Agésilas, & contre le gouvernement, qu'il étoit plus que jamais dans la disposition de changer.

Tissaphernes n'avoit pas tardé à donner à Lysandre des marques de son infidélité: au lieu de travailler à la conclusion de la paix, il sollicitoit sourdement qu'on lui envoyât de nouvelles troupes; & dès qu'elles l'eurent joint, il fit sommer son ennemi de quitter l'Asie, ou de se préparer à la guerre. Agésilas, quoiqu'averti de ses menées, avoit néanmoins gardé inviolablement sa parole. Il répondit aux hérauts, qu'il remercioit leur maître de ce qu'il s'étoit rendu les Dieux ennemis, & les avoit, par sa perfidie, fait passer dans le parti des Grecs; en même temps il ordonna à son armée de se préparer au

départ, & aux Villes Grecques par où il devoit passer pour aller en Carie, de tenir les étapes prêtes : il commanda aussi aux Ioniens, & aux Grecs de l'Hellespont, de lui envoyer des troupes, auxquelles il donna rendez-vous à Ephèse.

Av. J. C. 397.

Tissaphernes s'imaginant qu'Agésilas, pour se venger de lui, viendroit porter la guerre dans son gouvernement (la Carie) d'autant plus que ce Prince n'avoit pas de cavalerie, & qu'il n'en falloit point pour faire la guerre dans cette province, y envoya tout ce qu'il avoit de gens de pied, & vint se poster avec ses cavaliers, dans la plaine du Méandre, par où l'ennemi devoit passer pour arriver à lui. Mais Agésilas prenant une route toute opposée, fond sur la Phrygie, prend plusieurs villes, amasse d'immenses richesses, & voyant qu'il étoit trop foible en cavalerie, il revient vers la mer, & fait publier que quiconque équiperoit un cavalier d'armes & de cheval, seroit exempt d'aller à la guerre ; ce qui, en peu de temps, lui fournit un nombre considérable d'excellents cavaliers, au lieu de fort mauvais soldats.

A l'entrée du printemps, il assemble

Av. J.C. 396. Xenoph. Hellen. l. 3. p. 499-502. Id. & Plut. in Agesil.

son armée à Ephèse : il exerce ses troupes pendant quelque temps, & propose des prix à la cavalerie & à l'infanterie. Les lieux d'exercice ne vuidoient point ; les places étoient remplies d'armes & de chevaux : Ephèse sembloit un immense arsenal. On voyoit Agésilas revenir des exercices, suivi d'une foule de guerriers la tête parée de couronnes qu'ils alloient offrir à Diane. D'un autre côté, persuadé que le mépris qu'on fait de l'ennemi, donnoit de l'assurance au soldat, il ordonna de vendre nuds, les Perses que ses coureurs feroient prisonniers. La peau blanche & délicate de ces hommes efféminés, prouvoit aux Grecs qu'ils n'avoient à combattre que des femmes : beaucoup de monde se présentoit pour acheter leurs habits, personne pour acheter les prisonniers. Alors Agésilas montrant ces hommes aux soldats : *Voilà*, s'écrioit-il, *ceux contre lesquels vous combattrez* ; & leur montrant leurs riches dépouilles : *voilà pourquoi vous combattrez*.

Avant de se remettre en campagne, il avoit annoncé qu'il marcheroit en Lydie. Tissaphernes crut qu'il semoit

de faux bruits, pour le tromper une seconde fois, & s'imagina que son ennemi vouloit fondre sur la Carie. Cependant Agésilas paroît dans les plaines de Sardes. Tissaphernes trompé, vole au secours de la place : sa cavalerie passe au fil de l'épée plusieurs soldats d'Agésilas, qui s'étoient écartés pour piller. Mais le Roi, présumant que l'infanterie des ennemis ne pouvoit encore être arrivée, se hâte de donner la bataille, & mêle avec ses escadrons, des pelotons de gens armés à la légère : il leur ordonne de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec son infanterie pesamment armée. Les Barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent la fuite : les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, firent un grand carnage, &, depuis ce combat, les terres de la domination du Grand-Roi, furent impunément dévastées par les soldats d'Agésilas. Artaxercès imputant ses malheurs à la mauvaise conduite de Tissaphernes, donna son gouvernement à Tithraustès, qui lui fit trancher la tête. Ce nouveau Satrape voulut entrer en accommodement avec Agésilas ; il lui fit offrir de

Av. J. C. 396.

Av. J. C. 396.

grosses sommes d'argent, & l'assura que le Roi de Perse laisseroit la liberté aux villes d'Asie, pourvu qu'elles lui payassent le tribut ordinaire, & qu'il retournât en Grèce. Agésilas répondit que la paix dépendoit uniquement de Lacédémone; que pour lui, il aimoit mieux enrichir ses soldats, que s'enrichir lui-même, & que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit honorable, non de recevoir les présents, mais de ravir les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, pour témoigner sa reconnoissance à Tithraustès, de ce qu'il avoit puni Tissaphernes, l'ennemi commun des Grecs, il mena son armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talents pour les frais du voyage. En chemin, il reçut une lettre des Magistrats de Lacédémone, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de la flotte, afin que les deux armées pussent agir de concert: Sparte n'avoit jamais accordé cet honneur qu'à lui seul. Agésilas, sur la prière de son épouse, mit à la tête de la flotte, Pisandre, dont elle étoit la sœur: chef plein de courage & de résolution, mais du reste peu capable d'un si haut emploi. Pour lui, il éta-

blit son armée en Phrygie, dans les terres de Pharnabaze : delà s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, prit de lui mille chevaux, deux mille hommes armés à la légère, & revint faire le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osant ni l'attendre, ni se confier en ses forteresses, fuyoit toujours devant lui, emportant ce qu'il avoit de plus précieux. Enfin, Spithridates, ancien officier Perse, qui étoit passé au service d'Agésilas, soutenu d'Hérippidas, chef des trente Spartiates qui avoient été substitués à ceux que commandoit Lysandre, se rendit maître du camp de Pharnabaze & de toutes les richesses dont il étoit rempli. Mais Hérippidas ayant forcé les soldats de Spithridates, de rendre ce qu'ils avoient pris sur l'ennemi, irrita leur chef, qui se retira à Sardes, avec les Paphlagoniens.

Av. J. C. 396.

Tandis qu'Agésilas faisoit trembler le Grand-Roi dans ses propres Etats, Tithraustès avoit trouvé le moyen de mettre toute la Grèce en feu. S'appercevant que le Roi de Sparte, plein de mépris pour son maître, loin de penser à quitter l'Asie, se flattoit au contraire de prendre ce Monarque

Xenoph. Hellen. l. 3. p. 502-507. Plut. in Lysandr.

T 5

Av. J. C. 396.

pour le rappeller dans sa patrie, il fait passer en Grèce, Timocrates de Rhodes, avec cinquante talents : le député sema cet argent dans Thèbes, dans Corinthe, dans Argos. Athènes, quoiqu'elle n'eût point eu de part à ces largesses, desiroit une guerre qui lui procurât le commandement. Les Thébains persuadent aux Locriens d'Opunte, de piller le territoire qui étoit en contestation entre les Phocéens & les Thébains, ne doutant pas que les premiers n'entrassent sur le champ dans la Locride. En effet, les Phocéens se jettent dans cette province; les Thébains incontinent entrent dans la Phocide, & y font le dégât : les Phocéens envoient demander du secours à Lacédémone.

Lysandre se met en marche à la tête de quelques troupes, & peu de jours après, Pausanias le suit avec l'armée. Orchomène se rend à Lysandre : il pille Lébadie, d'où il écrit à Pausanias, pour lui donner rendez-vous devant Haliarte, où il devoit lui-même arriver le lendemain à la pointe du jour. Le héraut qui portoit ces lettres, tomba entre les mains des coureurs ennemis; elles furent portées à Thèbes : les habitants instruits du dessein de

Lysandre, confièrent la garde de leur ville aux Athéniens, qui, à la sollicitation de Thrasybule, avoient fait alliance avec les Thébains, & étoient venus à leur secours : ils se mettent en marche sur le milieu de la nuit, paroissent devant les murs d'Haliarte, un moment avant l'arrivée de Lysandre, & font entrer dans la place une partie de leurs gens.

Av. J. C. 396.

Lysandre arrive, & las d'attendre Pausanias, il s'avance contre la ville. Ceux qui étoient restés dehors, tombent sur son arrière-garde : au même instant les portes s'ouvrent ; les Thébains sortent en foule, tombent avec furie sur les assaillants, dont le chef est tué, & qui se replient vers le gros de leur armée : les Thébains les poussent l'épée dans les reins ; ils prennent la fuite à travers les montagnes.

Pausanias étoit sur le chemin de Platées, quand il apprit la nouvelle de cette déroute. Il s'approche néanmoins d'Haliarte, dans le dessein de demander aux ennemis une trève, pour enlever les morts. Les plus anciens des Spartiates vouloient au contraire rallumer le combat, enlever à force ouverte le corps de leur général, ou périr sur le champ,

Av. J. C. 396.

de bataille; mais Pausanias considérant combien il étoit difficile de vaincre une armée victorieuse, & d'enlever le corps de Lysandre qui avoit été tué sous les murs de la ville, quand même la victoire se déclareroit pour lui, envoya un héraut, obtint une suspension d'armes, enleva les morts & se retira. On enterra Lysandre dans les terres des Panopéens, où l'on montroit son tombeau, près du chemin qui conduisoit de Delphes à Chéronée. Les Spartiates furent si affligés de la perte de ce général, qu'ils citèrent Pausanias en justice, &, sur son refus de comparoître, le condamnèrent à mort: mais il se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours, sous la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant.

La pauvreté de Lysandre fut reconnue après sa mort, & servit à rehausser l'éclat de sa vie. De tant de richesses qu'il avoit eues en sa disposition, de cette grande puissance dont il avoit été revêtu, de tant de villes qui lui avoient été soumises; en un mot, de cette espèce de souveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en abusa point pour augmenter le lustre de sa maison. Lysan-

dre eut de grandes vertus, mais il n'eut point celle du patriote, & Sparte fut souvent sacrifiée dans son cœur, aux passions qui le dévoroient : la visite qu'on fit de ses papiers, peu de temps après sa mort, en donna la preuve la moins équivoque. En les parcourant, Agésilas tomba sur le fameux discours de Cléon d'Halicarnasse. Frappé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour communiquer cette harangue à ses concitoyens, & leur montrer quel homme étoit Lysandre. Lacratidas, homme sage & président des Ephores, l'en détourna. « Gardez-vous » lui dit-il « de déterrer Lysandre ; ensevelissez plutôt sa harangue avec lui, » comme une pièce très-dangereuse » par le grand art avec lequel elle est » composée, par la force de persuasion qui y règne, & à laquelle il » seroit impossible de résister ». La réflexion étoit sensée, relativement à la famille qui prétendoit exclusivement au trône ; mais les Spartiates, en général, n'entrèrent point dans le ressentiment d'Agésilas ; &, malgré ce bruit, qui fut bientôt public, ils rendirent à Lysandre toutes sortes d'honneurs après sa mort.

Av. J. C. 396.

Av. J. C. 396.

Xenoph. Hellen. l. 4. p. 510. 512. Plut. in Agesil.

Pendant que ces troubles agitoient la Grèce, Pharnabaze voyant son gouvernement en proie aux horreurs de la guerre, avoit demandé une conférence avec Agésilas. Le Roi de Sparte arriva le premier au rendez-vous, avec ses amis; & , en attendant le Satrape, il s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux & de magnifiques tapis; mais voyant Agésilas assis à terre, il eut honte de sa mollesse, & se mit comme lui sur l'herbe. Le faste persan rendoit ainsi hommage à la simplicité spartiate.

Pharnabaze, après les services importants qu'il avoit rendus à Lacédémone dans la guerre contre Athènes, ne manquoit pas de sujets de plaintes. Au lieu de la reconnoissance, de la protection à laquelle il avoit lieu de s'attendre, il voyoit ses terres ravagées, ses maisons brûlées, ses arbres coupés: « Si c'est » dit-il « la coutume » des Grecs, qui font profession d'hon- » neur & de vertu, de traiter ainsi » leurs amis & leurs bienfaiteurs, que » doit-on entendre par les mots d'équité, » de justice »? Ces plaintes, qui n'étoient pas sans fondement, furent exprimées

d'une manière simple & touchante. Les Spartiates qui accompagnoient Agésilas, les yeux baissés, gardoient un profond silence; le Roi qui s'en apperçut, prit la parole : « Pharnabaze, pendant » tout le temps que nous avons été » amis du Roi votre maître, nous » l'avons traité en ami ; devenus ses » ennemis, nous lui faisons une guerre » ouverte, &, comme vous lui appartenez, nous cherchons à lui nuire en » vous nuisant ; mais, du moment » où vous vous jugerez digne d'être » appellé plutôt l'ami & l'allié des » Grecs, que l'esclave du Roi de Perse, » comptez que toutes ces troupes que » vous avez devant les yeux, que toutes ces armes, tous ces vaisseaux, » nous-mêmes; que tout cela n'est ici » que pour garder vos biens, & pour » assurer votre liberté, qui de tous est » le plus précieux & le plus desirable. » Av. J. C. 396.

Pharnabaze lui répondit, que si le Roi envoyoit un autre général en sa place, & qu'il le soumît à ses ordres, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : « mais » ajouta-t-il « s'il me continue le commandement, je continuerai » à le servir avec la même affection, & » n'oublierai rien pour repousser vos

Av. J. C. 396.

» attaques, & vous faire pour ses in-
» térêts, le plus de mal qu'il me sera
» possible ».

Agésilas prenant le Satrape par la main : « Plaise aux Dieux » lui dit-il, « qu'avec de si nobles sentiments, vous » soyez plutôt notre ami que notre ennemi ! Je sortirai au plus tôt des terres » de votre obéissance, & tant que nous » aurons d'autres ennemis à poursuivre, » nous vous laisserons en repos, & ne » toucherons à rien de ce qui vous appartient ». Pharnabaze étant monté à cheval pour se retirer, son fils qui étoit un peu derrière, courut à Agésilas, & lui dit en souriant : « Seigneur, je » contracte avec vous aujourd'hui, les » sacrés nœuds de l'hospitalité » ; & pour gage de cette union, il lui donna un dard qu'il tenoit à la main. Agésilas charmé de la beauté de ce jeune prince & de sa générosité, jetta les yeux autour de lui, & s'appercevant que le cheval de son secrétaire avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, & le donna au jeune homme. Depuis ce moment, il ne pouvoit se lasser d'en parler, & dans la suite ce prince chassé de la maison paternelle par ses frères, s'étant retiré dans le Péloponnèse, Agé-

silas lui fit toute sorte d'accueil.

Avec un tel ennemi, le Grand-Roi devoit trembler sur son trône. Le bras d'Agésilas soumettoit toutes les villes, sa candeur lui gagnoit tous les cœurs, on ne parloit que de lui dans les hautes Provinces de l'Asie; tout y retentissoit du bruit de sa sagesse, de son désintéressement, de sa modération. Le spectacle d'un Roi joignant la simplicité à tout l'éclat du trône, étoit pour ces peuples amollis, un spectacle nouveau: dans ses voyages, il logeoit toujours dans les temples les plus révérés, comme pour avoir sans cesse les Dieux mêmes témoins de ses actions les plus secrètes. De tant de milliers d'hommes qu'il commandoit, il n'en étoit aucun qui couchât plus durement: il bravoit la rigueur des hivers & les chaleurs de l'été. Un spectacle plus agréable encore pour les Grecs de l'Asie, étoit ces Lieutenants du Grand-Roi, ces Satrapes, ces Grands de la Perse, jadis si hauts & si vains, faisant alors la cour, obéissant même à un homme qui alloit couvert d'une méchante cape, & se réformant, ou plutôt se transformant au moindre mot de sa bouche.

Av. J. C. 395.
Plut. in Agesil.

Av. J. C. 395.

Toute l'Asie étoit dans le trouble, & la plupart des provinces se préparoient à la révolte. Agésilas rétablit l'ordre & le calme dans toutes les villes ; il leur rendit, avec les modifications convenables, leurs droits & leur liberté, non-seulement sans verser le sang d'un seul homme, mais sans en bannir aucun. Enfin résolu d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, il étoit prêt de porter la guerre dans le sein de la Perse, d'aller faire trembler le Roi même, au milieu des délices d'Ecbatane & de Suze, quand arrive près de lui, le Spartiate Epicydidès, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une guerre furieuse ; que les Ephores le rappellent & lui ordonnent de venir au secours de la patrie.

« Malheureux Grecs » s'écrioit un Poëte « qui vous faites à vous-mêmes » des maux plus que barbares ! . . . . » car quel autre nom donner à ce soulèvement perpétuel des Grecs contre les Grecs, à cette fureur aveugle qui les portoit à arrêter de leurs propres mains, la fortune qui les menoit d'un pas rapide au comble de la gloire, & à arracher au Roi de Sparte la plus belle des victoires ! Mais Agé-

silas remporta peut-être alors la plus éclatante dont un mortel pût s'honorer. À peine il a lu l'ordre qui lui enjoint de renoncer à tant de flatteuses espérances, qu'il abandonne, sans murmurer, les hauts & magnifiques projets qu'il avoit conçus, & que se trahissant en quelque sorte lui-même, il s'embarque, laissant ses alliés le cœur navré de son départ. « Dix mille Archers du Roi » me chassent de l'Asie » dit-il en partant; par allusion à la monnoie de Perse, qui avoit d'un côté la figure d'un archer. Av.-J. C. 395.

La dureté du Gouvernement Spartiate causoit tous ces troubles. Les Corinthiens, les Argiens, les Athéniens & les Béotiens avoient indiqué une assemblée générale à Corinthe, où l'on nomma les Magistrats qui devoient d'un commun accord, régler les affaires de la Grèce. On y représenta les Lacédémoniens, comme un fleuve qui grossissoit à mesure qu'il s'éloigne de sa source; comme un essaim qu'on peut aisément étouffer dans sa ruche, mais qui à sa sortie, se répand au loin, & se rend redoutable par ses piquures: on veut aller les attaquer chez eux, & même, s'il est possible, jusques dans leur capitale.

Diod. l. 14. p. 300. 301. Xenoph. Hellen. l. 4. p. 514-517.

Av. J. C. 395.

Des députés parcourent la Grèce, & détachent beaucoup de peuples du parti des Lacédémoniens : toute l'Eubée, les habitants de l'Acarnanie, de Leucade, d'Ambracie, de Chalcis & de Thrace, se déclarent contre eux. Aucune des villes du Péloponnèse ne prêta l'oreille à ces sollicitations : la puissance de Sparte environnoit, en quelque sorte, cette presqu'île, dont elle étoit comme la capitale. Mais Médius, Prince de Larisse, s'associe à la ligue, & s'empare de Pharsale, défendue par une Garnison Lacédémonienne. Héraclée de Trachine, est prise par les Béotiens & les Argiens : tout ce qui s'y trouve de Lacédémoniens est égorgé : d'autres succès ajoutent encore aux espérances des villes confédérées.

Les Spartiates, sous la conduite d'Aristodème, tuteur du Roi Agésipolis, se mirent en marche : les deux partis se rencontrèrent près du fleuve Némée; la victoire se déclara pour les Lacédémoniens. Agésilas reçut cette nouvelle à Amphipolis. « O infortunée Grèce »! s'écria-t-il « qui viens d'égorger de tes » propres mains, tant de braves gens, » dont la valeur eût suffi pour défaire » tous les Barbares » ! Il manda néan-

Plut. in Agesil.

moins ce succès aux villes d'Asie, pour relever leur courage, & leur fit espérer qu'elles le reverroient bientôt, si la fortune continuoit de favoriser Sparte. Av. J. C. 395.

Ce Prince, après avoir passé l'Hellespont, sans recourir aux prières pour obtenir des Thraces la liberté du passage, avoit continué sa marche à travers leur pays : il se contentoit, en approchant de leurs terres, de faire demander s'ils vouloient qu'il les traversât en ami ou en ennemi. Tous le reçurent avec amitié ; les Tralles seuls lui demandèrent cent talents, & autant de femmes. « Que » ne sont-ils venus avec vous pour les » recevoir » répondit ironiquement Agésilas aux envoyés : « la chose en valoit » bien la peine ». En même temps, il marche contre les Barbares, qui l'attendoient en bataille, les attaque, les met en fuite, & leur tue beaucoup de monde.

Il fit la même proposition au Roi de Macédoine, qui répondit qu'il verroit. « Eh bien » dit Agésilas « qu'il » voie tout à son aise ; en attendant, » passons ». Le Roi le pria de passer comme ami. Les Thessaliens avoient fait alliance avec les ennemis de Sparte ;

Av. J. C. 395.

il ravagea leurs terres, & envoya des ambaſſadeurs à Lariſſe, pour ſolliciter cette ville, de prendre le parti des Lacédémoniens. Les habitants retinrent les ambaſſadeurs priſonniers : pleins d'indignation, les Spartiates vouloient qu'Agéſilas allât mettre le ſiége devant la place ; mais il fit tant, qu'il les retira par compoſition.

Dans ſa marche, les Theſſaliens, & ſur-tout ceux de Pharſale, le harceloient continuellement : à la tête de cinq-cents chevaux, il fond ſur eux, les met en fuite, en tue pluſieurs, fait quelques priſonniers, & élève un trophée.

Là, Diphridas, l'un des Ephores, vint lui ordonner d'entrer dans la Béotie. Quoique ſon deſſein eût été de ne s'y jetter que dans la ſuite, avec une plus forte armée, il ne voulut pas déſobéir à Sparte, & ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient : « Elle approche » leur dit-il « cette fameuſe » journée, qui nous a forcés de quitter l'Aſie » : & auſſitôt il demande deux compagnies de l'armée qui étoit campée près de Corinthe.

Sparte, pour honorer la prompte obéiſſance de ſon Roi, fit publier, à ſon

de trompe, que tous les jeunes-gens qui voudroient aller rejoindre Agésilas, n'avoient qu'à se faire enrôler : il n'y en eut pas un qui ne vînt se présenter avec joie. Les Ephores en choisirent cinquante des plus braves & des plus robustes, qu'ils lui envoyèrent.

Av. J. C. 395.

Agésilas passe les Thermopyles, traverse la Phocide, amie & alliée de Sparte; entre dans la Béotie, & assied son camp dans la plaine de Chéronée, sur les bords du Céphise. Tout à coup le soleil s'éclipse ; au même instant il reçoit la nouvelle de la victoire navale de Pharnabaze & de Conon, près de Cnide, sur Pisandre qui y avoit été tué.

Cette défaite ne pouvoit être plus fatale aux Lacédémoniens, dans les circonstances présentes. Agésilas, quoique vivement touché de la perte de son beau-frère, & du malheur public, pour ne point décourager des troupes qui étoient sur le point de livrer bataille, ordonne à tous ceux qui venoient du côté de la mer, de publier que Pisandre a remporté une grande victoire navale, mais qu'il a péri dans l'action ; & lui-même paroissant couronné de

Plut. in Agesil. Xenoph. Hellen. l. 4. p. 518-520. Id. in Agesil. p. 559. 560.

fleurs, fait un sacrifice d'actions de graces.

Av. J. C. 395. Bataille de Coronée.

Les armées, presqu'égales en forces, se rencontrèrent dans la plaine de Coronée. Elles n'étoient plus éloignées que de cent pas, lorsque les Thébains accourent, après avoir jeté de grands cris: les Lacédémoniens les laissent approcher, & fondent sur eux avec la même impétuosité; les Argiens ne pouvant soutenir leur choc, s'enfuient vers l'Hélicon. Déjà les amis d'Agésilas le couronnoient comme victorieux, quand on vient lui apprendre que les Thébains, après avoir défait les Orchoméniens, pilloient le bagage: il tourne droit à eux; les Thébains tâchent de gagner la montagne. Agésilas pouvoit leur ouvrir passage pour les charger en queue, & remporter une victoire assurée; mais écoutant plutôt son courage que la prudence, il veut les attaquer de front, & les renverser de vive force.

Les Thébains le reçoivent sans s'étonner: les soldats se heurtent bouclier contre bouclier: ce n'étoit point le silence qui régnoit parmi les combattants, ce n'étoient point des cris; mais cette rumeur que la colère, l'acharnement produisent. L'action fut âpre & sanglante,

sanglante, sur-tout dans le lieu où Agésilas combattoit au milieu des jeunes hommes qu'on lui avoit envoyés de Sparte. Leur valeur fut le salut du Roi : ils ne purent cependant l'empêcher de recevoir plusieurs blessures; mais, après les plus grands efforts, ils parvinrent à l'arracher vivant aux ennemis : une multitude de Thébains tomboient sous leurs coups ; plusieurs de ces jeunes Spartiates demeurèrent sur la place. Forcés enfin d'en venir à ce qu'ils eussent dû faire d'abord, les Lacédémoniens ouvrirent leur phalange, pour donner passage à leurs antagonistes ; & quand ils furent passés, comme ils marchoient avec plus de désordre, ils les attaquèrent en flanc & en queue, sans toutefois pouvoir les rompre, ni les mettre en fuite. Les Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnèrent l'Hélicon, fiers d'une défaite où ils n'avoient cessé de se montrer invincibles.

Av. J. C. 395.

Agésilas, quoique très-affoibli par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut point se retirer dans sa tente, avant de s'être fait porter au lieu où étoit sa phalange, & d'avoir vu enlever devant lui tous ses morts, sur leurs armes mêmes.

Av. J. C. 391.

Le champ de bataille étoit la preuve de l'acharnement avec lequel on avoit combattu de part & d'autre : la terre trempée de ſang, couverte de morts, jonchée de boucliers, de piques briſées, d'épées nues, offroit un ſpectacle à la fois étonnant & terrible.

Comme il étoit tard, Agéſilas fit mettre les corps des ennemis au milieu de ſon armée, qui paſſa la nuit ſur le champ de bataille. Le lendemain, dès le grand matin, voulant éprouver ſi les Thébains auroient l'audace de recommencer le combat, après avoir élevé un trophée au ſon des inſtruments, il fit ranger ſes ſoldats, la tête ornée de guirlandes de fleurs ; mais les Thébains envoyèrent demander leurs morts : il les leur accorda, avec une trève, & ayant confirmé ſa victoire par cet acte de vainqueur, il ſe fit tranſporter à Delphes, où l'on célébroit les jeux pythiques. Il y ſacrifia, & conſacra au Dieu, la dixme du butin qu'il avoit fait en Aſie, laquelle montoit à cent talents. L'armée étoit reſtée ſous les ordres de Gylis, qui la mena dans la Locride, où il fut tué, & où les troupes reçurent un échec : après cela, elles furent licenciées ; & le roi

retourna par mer en Laconie. Il entra dans Sparte aux acclamations de ses concitoyens : ses mœurs, qu'il avoit conservées saines & intègres dans une terre où tant de généraux les changeoient contre les mœurs des Barbares, sa frugalité, sa tempérance lui attiroient l'admiration universelle. Il aimoit encore les usages de son pays, & s'y soumettoit comme un Spartiate qui n'auroit jamais passé l'Eurotas : sa table, ses bains, ses meubles offroient l'antique simplicité; on eût pris les portes de son palais, pour celles du palais d'Aristodème.

Av. J. C. 394. *Plut. in Agesil.*

La guerre continuoit toujours : les Corinthiens, dont le territoire en étoit le théatre, infestés par l'ennemi, surchargés par leurs alliés, désolés de toutes parts, inclinoient à la paix, que rejetoient quelques citoyens corrompus par les Perses : ces traîtres prennent la résolution de se défaire de ceux qui leur étoient opposés. Le dernier jour de la fête des Euclées, lorsque les places publiques & le théatre étoient remplis de citoyens sans défiance, les conjurés paroissent tout-à-coup l'épée à la main, & massacrent tous ceux qu'ils ont destinés à la mort. Cent-vingt infortunés tom-

Av. J. C. 394. *Xenoph. Hellen. l.* 4. *p.* 520-530. *Diod. l.* 14. *p.* 304. *Plut. in Agesil. Nep. in Iphicrat.*

Av. J. C. 394.

bent sous le glaive de ces bourreaux ; un nombre quatre fois plus grand, est obligé de sortir de la ville, pour éviter la mort.

Quelques-uns néanmoins, à la prière de leurs parents & de leurs amis, y rentrèrent sur la parole des magistrats ; mais voyant qu'on renversoit toutes les loix, qu'on changeoit jusqu'au nom de la ville, pour lui donner celui d'Argos ; fâchés d'ailleurs d'y avoir moins de pouvoir que des étrangers, & d'être réduits à demander le droit de citoyens, comme habitants d'une nouvelle ville, ils tentèrent de recouvrer leur liberté, sûrs de ne pouvoir hazarder leur vie pour un plus noble dessein, ni mourir pour une plus juste cause. Ils députent vers le Lacédémonien Praxitas, commandant de la garnison de Sicyone, & s'engagent à lui livrer la forteresse, s'il les aide dans leur dessein. Praxitas, suivi des habitants de Sicyone & des bannis de Corinthe, s'introduit de nuit dans la forteresse, s'y retranche, défait un grand nombre d'Argiens accourus au secours de leurs amis ; passe au fil de l'épée les Béotiens qui occupoient le Léchée, démolit une partie de leurs fortifications, & revient à Sparte couvert de gloire.

Les Lacédémoniens s'appercevant que les Argiens cherchoient à entretenir la guerre, parce qu'ils jouissoient en paix de leurs biens ; pour les mettre hors d'état d'exciter de nouveaux troubles, chargèrent Agésilas d'entrer sur leurs terres, tandis que Téleutias son frère, qu'il avoit fait nommer commandant de la flotte, côtoyoit l'armée avec douze galères. L'Argolide fut ravagée : delà les Lacédémoniens passèrent à Corinthe, & prirent la longue muraille démolie par Praxitas, mais relevée par les Athéniens. Agésilas ramena ses troupes, & licencia celles des alliés : quelque temps après, les Lacédémoniens ayant appris que les Corinthiens avoient leurs troupeaux dans un de leurs ports nommé *Pirée*, comme celui d'Athènes, y retournèrent sous le commandement de ce prince. Il se rendit à l'isthme, au temps qu'on y célébroit les jeux. A son aspect, les Argiens qui sacrifioient se prétendant maîtres de Corinthe, saisis d'épouvante, abandonnent l'appareil du sacrifice, & s'enfuient. Agésilas, sans s'amuser à les poursuivre, entra dans le temple de Neptune, y sacrifia, & ne quitta ce lieu, qu'après

Av. J. C. 393.

que les bannis eurent célébré les jeux : les Argiens qui étoient restés dans la ville, les célébrèrent de nouveau, après son départ.

Av. J. C. 393.

Agésilas, en quittant l'isthme, s'étoit avancé vers le Pirée; mais le voyant bien gardé, il retourna vers la ville, comme s'il y eût entretenu quelque intelligence. Les factieux le crurent en effet, & firent venir pendant la nuit, l'Athénien Iphicrates, qui étoit au Pirée avec l'infanterie légère. Agésilas s'en étant apperçu, abandonne la place au point du jour, & vient camper aux Thermes. Les ennemis voyant ses soldats maîtres des hauteurs, se retirèrent dans le temple de Junon avec leurs troupeaux. Le Prince les y suivit, attaqua le fort d'Œnoé, s'en rendit maître, fit un grand butin aux environs, obligea les Corinthiens qui étoient dans le temple, de se rendre à discrétion ; puis il ordonna qu'on livreroit entre les mains des bannis, tous ceux qui avoient eu part au massacre de Corinthe, & que le reste seroit vendu.

Il étoit occupé à voir tirer du temple, les esclaves & le butin qu'il renfermoit, quand de tous côtés, & principalement de la Béotie, arrivent des ambassadeurs,

qui venoient lui demander à quelles conditions ils obtiendroient la paix. Agésilas haïssoit les Thébains ; il les reçut avec fierté, quoiqu'ils lui fussent présentés par un de ses amis, & feignit de ne pas entendre ce qu'ils lui disoient. Au même instant paroît un courier, qui vient lui annoncer qu'Iphicrates a défait un des corps de Lacédémoniens qui étoit dans le Léchée. Depuis long-temps Sparte n'avoit reçu d'échec plus accablant, & tout à la fois plus honteux : beaucoup de ses plus braves soldats avoient péri dans cette déroute.

Av. J.C. 393.

A cette nouvelle, Agésilas prend sa lance, appelle les capitaines, leur ordonne de faire prendre le repas aux troupes, & de le suivre. Pour lui, sans prendre de nourriture, il part à la hâte, avec ses gardes, quelques soldats, & gagne les Thermes. Etant descendu dans la plaine de Léchée, trois cavaliers vinrent lui dire qu'on avoit rendu les morts : il reprend le chemin du temple de Junon, & le lendemain fait appeller les Béotiens, pour leur donner audience. Ces ambassadeurs, sans lui parler de paix, demandent ironiquement, qu'il les laisse aller à Corinthe, « Vous voulez » reprit Agésilas

Av. J. C. 393.

en souriant « contempler vos amis dans » leur gloire : vous jouirez de cette satisfaction, je vous y conduirai moi-même. » Il partit en effet le lendemain après avoir sacrifié, parut devant Corinthe, &, sans toucher au trophée que les ennemis avoient élevé, il se contenta, pour les braver, de faire couper les arbres qui étoient sur pied, s'avança jusqu'au Léchée, & après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir de la ville pour défendre leur pays qu'on dévastoit, au lieu d'envoyer les ambassadeurs à Corinthe, il les fit conduire par mer en Béotie.

Malgré cet avantage, les Spartiates, peu accoutumés à de semblables défaites, étoient dans une extrême consternation : les parents seuls des morts montroient un visage serein, & sembloient triompher de leur perte. Agésilas, après avoir recueilli ceux qui étoient échappés au fer de l'ennemi, & laissé un autre corps à la place de celui dont ils faisoient partie, reprit le chemin de Lacédémone, décampant le matin avant le jour, & n'arrivant le soir au lieu où il vouloit loger, qu'après nuit close, pour ne pas donner aux Arcadiens, le spectacle, si flatteur pour eux, d'une

Armée Spartiate battue. Son absence facilita les succès d'Iphicrates; il reprit Sidonte & Crommyon, dont Praxitas s'étoit emparé: il se ressaisit aussi d'Œnoé, mais il ne put se rendre maître du Léchée. Av. J. C. 393.

La guerre se continua en escarmouches & en incursions. Agésilas porta ensuite le fer & la flamme dans le pays des Acarnaniens, qui ravageoient les terres des Achéens alliés de Sparte; & il les contraignit de s'unir aux Lacédémoniens. D'un autre côté, Agésipolis fit une incursion dans le pays d'Argos; mais un tremblement de terre l'obligea de se retirer. *Xenoph. Hellen. l. 4. p. 530-533. Id. & Plut. in Agesil. Pausf. l. 3. c. 5.*

Ainsi luttoit Sparte, pour conserver un empire que l'obéissance aux loix de Lycurgue lui eût bien mieux assuré que le fer & la flamme. Sa puissance sur terre étoit à-peu-près la même; mais ses affaires maritimes tendoient à leur ruine: les suites fatales de la journée de Cnide, commençoient à se faire sentir; les villes d'Asie sur lesquelles elle avoit étendu sa domination, profitant du désastre de sa flotte, & des embarras que lui causoient ses ennemis d'Europe, manifestoient leurs intentions.

Av. J. C. 393. Diod. l. 14. p. 302. 303. Xenoph. Hellen. l 4. p. 534-538. Nep. in

Maîtres de la mer, Pharnabaze & Conon se présentent sur toutes les côtes alliées de Sparte ; à Cos, à Nisée, à Téos. Chio chasse la Garnison Lacédémonienne, & se donne à Conon: les habitants de Mitylène, d'Ephèse & d'Erythrées suivent cet exemple.

Conon, dans le dessein d'approcher de l'Attique, fait voile vers les Cyclades : il s'empare de Cythère, cingle vers Corinthe; expose ses vues à l'assemblée générale, confirme son alliance avec ceux qui la composoient, leur laisse les sommes nécessaires pour leurs entreprises correspondantes, & entre enfin dans le Pirée.

Pharnabaze retourne en Phrygie, après avoir laissé à Conon, le commandement de l'armée navale, avec des sommes considérables pour rebâtir les murs d'Athènes. Cet ouvrage parvint bientôt à sa perfection ; mais les Lacédémoniens, informés que Conon se servoit de l'argent du roi de Perse, pour relever les fortifications d'Athènes & du Pirée, & qu'il travailloit à rendre les Athéniens maîtres des îles & des villes maritimes, envoyèrent Antalcidas en avertir Téribaze, l'un des lieutenants

de ce prince, & lui propofer la paix. Athènes députa vers le même général, Conon, avec quatre autres perfonnes de confiance: les alliés en firent autant à fa prière. Tériбaze donna audience aux députés; mais, soit qu'il eût été prévenu par les Lacédémoniens, foit qu'il fût jaloux des profpérités de Conon, il fournit fecrètement aux premiers, de groffes fommes d'argent, pour les mettre en état d'équiper une flotte & de réduire les alliés à la néceffité d'accepter les conditions de paix d'Antalcidas, qui propofoit de laiffer au Roi, le gouvernement des villes d'Afie, & de rendre la liberté à toutes les autres. Les Athéniens s'y oppofoient, dans la crainte de perdre Lemnos, Imbros & Scyros; les Thébains, de rendre la liberté aux villes de la Béotie; & les Argiens, de ne pouvoir retenir Corinthe, dont la perte entraîneroit bientôt celle d'Argos même.

Av. J. C. 393.

Cependant Tériбaze fit arrêter Conon, qui fut conduit à la Cour de Perfe, où on le fit mourir. Selon d'autres, ce général trouva le moyen de s'échapper: il eft vrai qu'on voyoit fon tombeau dans Athènes; mais peut-être n'étoit-ce qu'un cénotaphe.

Pauf. l. II. c. 29.

Av. J. C. 393. *Xenoph. Hellen. l.* 4. *p.* 538. 539.

Téribaze fit part au Roi, des propositions d'Antalcidas; mais Artaxercès, on ignore sur quelles raisons, retint Téribaze en Perse, & envoya Struthas à sa place. Ce nouveau général n'eut pas pour les Spartiates, les égards de son prédécesseur. Thimbron eut ordre de marcher contre lui, & fit des ravages sur les terres du Roi. Struthas ayant appris que ses troupes marchoient en désordre, tomba sur son armée avec toutes ses forces, pendant qu'il s'entretenoit dans sa tente avec un excellent joueur de flûte: ce capitaine fut tué, & ses troupes prirent la fuite.

Av. J. C. 392. *Diod. l.* 14. *p.* 308.

Thrasybule, général des Athéniens, après avoir parcouru les côtes de l'Ionie avec un flotte de quarante vaisseaux, & tiré de l'argent des villes alliées d'Athènes, fit voile vers la Chersonnèse de Thrace, engagea dans son alliance, deux rois de cette contrée; revint dans l'île de Lesbos, où accueilli par une tempête, il perdit vingt-trois vaisseaux. Avec le reste de sa flotte, il tenta de ramener les autres villes, qui, à l'exception de Mitylène, s'étoient toutes séparées des Athéniens, s'empara d'Eresse & d'Antisse, & vint jusqu'à Rhodes.

La forme du gouvernement par-

tageoit alors les habitants de cette ville. Ceux qui tenoient le parti des Lacédémoniens, & par conséquent l'oligarchie, chassés de l'île, avoient porté leurs plaintes à Lacédémone. Ecdique fut envoyé à Rhodes avec huit vaisseaux, pour empêcher que les Athéniens ne s'emparassent de cette île; car le peuple étant le maître, ne manqueroit pas de se déclarer pour eux: mais les forces d'Ecdique n'étant pas suffisantes pour tenter une entreprise considérable, Téleutias eut ordre de venir le remplacer avec les douze vaisseaux qu'il tenoit dans le golfe de Corinthe. Ce général en prit sept autres, en passant par Samos, joignit les huit premiers, renvoya Ecdique, & vogua contre Rhodes, à la tête de vingt-sept voiles.

Av. J. C. 391. *Diod. l.* 14. *p.* 310. *Xenoph. Hellen. l.* 4. *p.* 539. 540.

Les affaires de cette île étoient trop importantes, pour que les Athéniens en négligeassent les suites; ils y envoyèrent Thrasybule avec quarante galères. Ce général, en passant, leva quelque tribut dans Aspende: malgré cette contribution, quelques-uns de ses soldats ne laissèrent pas de piller les campagnes voisines. Indignés de cette injustice, les citoyens se jettèrent pendant la nuit sur les Athéniens, &

Av. J. C. 390. *Diod. l.* 14. *p.* 312. *Xenoph. Hellen. l.* 4. *p.* 540-542.

massacrèrent leur général dans sa tente.
Av. J. C. 390. Telle fut la fin de cet illustre citoyen, qui mérita le nom de *Libérateur d'Athènes*, à d'aussi justes titres que les guerriers de Marathon & de Salamine. Après sa mort, les autres capitaines effrayés, se rembarquèrent & vinrent à Rhodes : les Athéniens envoyèrent Agyrius pour lui succéder.

Av. J. C. 388. Xenoph. Hellen. l. 5. p. 544-548. Tandis que ces choses se passoient au loin, les Eginètes infestoient les côtes de l'Attique. Les Athéniens irrités, descendirent dans l'île, & bloquèrent les habitants par mer & par terre. Téleutias accourut, écarta les vaisseaux ennemis; mais n'ayant pu faire lever le siége, il fut rappellé, & remplacé par Hiérax. Assistés des Spartiates, les Eginètes repoussèrent les Athéniens, & renouvellèrent leurs incursions. Chabrias marcha contr'eux, & les humilia par une victoire qui rendit la sécurité à ces mers; mais ayant reçu l'ordre de secourir Evagoras, roi de Cypre, qui étoit alors en guerre avec Artaxercès, les Spartiates profitèrent de son absence, pour tenter une expédition contre le Pirée.

Téleutias, chargé de cette entreprise,

s'embarque & cingle vers Athènes, à la faveur de la nuit. Arrivé à cinq ou six stades du port, il fait halte pour reposer ses gens & attendre la venue du jour : à peine commence-t-il à paroître, qu'il vogue à toutes rames droit au Pirée. Les soldats entrent sur les grands bâtiments, & font prisonniers tous ceux qu'ils y trouvent : il en est qui pénètrent jusques dans le magasin général, & enlèvent les marchands & les matelots. Av. J. C. 388.

Peu-à-peu le tumulte croissoit : ceux des Athéniens qui étoient dans la ville, accouroient au Pirée pour en savoir la cause ; ceux qui se trouvoient hors des murs couroient, les uns dans leurs maisons pour s'armer, les autres vers Athènes, pour instruire leurs compatriotes de ce qui se passoit. Enfin, tous les soldats pesamment armés & la cavalerie volent au port, pour le défendre. Pendant ce temps, Téleutias envoie à Egine, les vaisseaux dont il s'est emparé, & longeant la côte de l'Attique avec le reste de sa flotte, il fait main basse sur une multitude de barques de pêcheurs, & d'autres petits vaisseaux dont l'occupation étoit de faire le trajet des îles, pousse

Av. J. C. 388.

jusqu'à Sunium, intercepte plusieurs bâtiments chargés de bled ou d'autres marchandises, rentre dans Egine, y vend son butin, & courant librement toutes ces mers, il enlève les vaisseaux qu'il peut joindre.

Av. J. C. 387. Paix d'Antalcidas. *Xenoph. Hellen. l. 5. p. 548-551. Diod. l. 14. p. 319. Plut. in Artaxerc. in Pelopid. & in Sympos. l. 7. quest. 8. Athen. l. 2. Ælian. v. h. l. 14. c. 39.*

Ces succès n'étoient que de foibles dédommagements des pertes que Sparte faisoit en d'autres lieux. La Grèce, semblable à un corps miné par les attaques d'un mal long & cruel, avoit besoin de la paix : épuisés d'argent, excédés de guerres, tous les Etats ne soupiroient qu'après l'heureux moment qui la leur rendroit. Artaxercès, occupé de la guerre de Cypre, feignoit d'oublier ses anciens mécontentements, & avoit fait toute sorte d'accueil à Antalcidas. Cet homme, qui n'avoit que les dehors d'un Spartiate, pour hâter la conclusion d'un traité qui devoit être la honte éternelle de sa patrie, ne fut pas plutôt arrivé à la cour des Perses, qu'il se conforma à toutes leurs coutumes. Toujours prêt à se livrer à leurs plaisirs, il avoit poussé la bassesse jusqu'à jouer le rôle de bouffon, & à parodier, dans une danse ridicule, Léonidas & Callicratidas, ces hommes la terreur & le fléau des Barbares.

Sa négociation eut tout le succès dont il s'étoit flatté ; il revint d'Asie avec l'assurance, que si les Athéniens & les alliés n'acceptoient pas la paix, telle que le Roi vouloit la donner, ce prince se déclareroit pour les Lacédémoniens.

Av. J. C. 387.

Téribaze reçut de la Cour, plein pouvoir de traiter avec les Grecs : il manda les députés de tous les peuples, pour leur faire la lecture du traité. Il portoit : « que toutes les Villes Grecques de » l'Asie rentreroient sous la domination » des Perses, sans en excepter les îles » de Clazomènes & de Cypre ; que les » Athéniens conserveroient les îles de » Lemnos, d'Imbros & de Scyros ; que » toutes les autres villes, tant petites » que grandes, demeureroient libres ; » enfin, que le Roi déclareroit la guerre » à ceux qui refuseroient de souscrire » à cet accord, dont il confia l'exé» cution aux Lacédémoniens. »

Ce ton d'un maître qui donne la loi à des esclaves, déconcerta les alliés qui n'aimoient pas à la recevoir d'un roi barbare ; mais épuisés par de longues divisions, hors d'état de soutenir la guerre contre un prince puissant, qui menaçoit de tomber avec toutes ses for-

Av. J. C. 387.

ces, sur quiconque oseroit résister ; qu'eussent-ils fait pour éviter la honte qui les poursuivoit ? Les Lacédémoniens acceptèrent des conditions dont ils étoient les auteurs, & demeurèrent tranquilles. Mais les Athéniens, les Thébains & quelques autres Républiques souffroient impatiemment qu'on eût ainsi abandonné les Grecs de l'Asie. Cependant, comme ni les uns ni les autres n'étoient en état de lutter contre la situation présente des choses, il fallut souscrire à tout ce qu'exigeoit le Grand-Roi. Les Thébains s'y refusèrent d'abord, ne voulant pas abdiquer le droit qu'ils avoient sur les villes de la Béotie ; mais voyant Agésilas prêt à marcher contr'eux, pour les y contraindre, ils abandonnèrent enfin des prétentions qu'ils ne pouvoient soutenir, & signèrent cette paix, connue sous le nom de *Paix d'Antalcidas* ; si toutefois, comme l'observe Plutarque, la ruine & l'opprobre de la Grèce put mériter ce nom.

Fin du dixième Volume.



TABLE
DES LIVRES
Contenus dans le dixième Volume.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

LIVRE QUARANTIÈME.

LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

ERRATA.

PAGE 10, *ligne* 25, qu'ils : *lisez* que les ouvrages.
Page 19, *ligne* 29, de l'écouter: *lisez* de les écouter.
Page 29, *ligne* 14, ces peuples : *lisez* ces derniers.
Page 58, *ligne* 20, forer : *lisez* former.
Ibid. *ligne dernière*, leurs murs : *lisez* leur mur.
Page 63, *ligne* 17, diligence : *lisez* en diligence.
Page 87, *ligne* 17, de leur arriver : *lisez* d'arriver aux Spartiates.
Page 125, *ligne* 21, des façons penser : *lisez* des façons de penser.
Page 172, *ligne* 11, ce qu'il devoit à cette ville : *lisez* ce qu'il leur devoit.
Page 214, *ligne* 25, quinze-cents : *lisez* cinq mille cent.
Page 221, *ligne dernière*, contre les Béotiens : *lisez* en faveur des Béotiens.
Page 258, *ligne dernière*, & 259, *ligne* 1 & 2, tout ce qu'ils ont de galères : *lisez* des galères, des &c.
Page 335, *ligne* 23, entrer dans : *lisez* observer.
Page 345, ajoutez à la citation : *Diod. l.* 13. *p.* 193.
Page 346, *ligne* 14, ceux : *lisez* les vaisseaux.
Page 347, ajoutez à la citation : *Diod. l.* 13. *p.* 193 & 194.
Page 348, *ligne* 23, & p. 349 *ligne* 5, deux : *lisez* dix.
Page 365, *ligne* 18, repos : *lisez* repas.
Page 411, *ligne* 3 & 4 : *effacez* trois-cents.
Page 436, *ligne* 16, Lysandre : *lisez* Agésilas.
Page 441, *ligne* 15, commandoit : *lisez* présidoit.